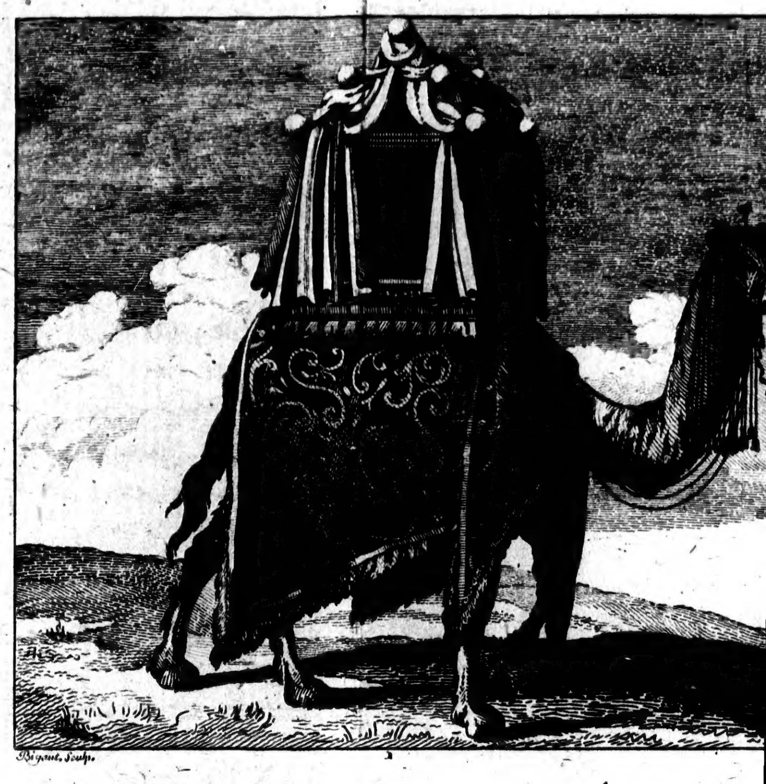
L'I

ABRÉGE
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME XXVI.



Bigant, Sculp.

CHAMEAU SACRÉ DE LA

Tome 26.



SACRÉ. DE LA MECQUE.

ne 26.



Bigant. Sculp.

CHA

L'

Ce
ut
le
H
Sc
ch

Trois

T

Chez

AN V

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de Figures.

Troisième volume du Supplément, & faisant suite aux Voyages d'Afrique.

TOME VINGT-SIXIÈME.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.

AN VIIIe. DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
CONTENANT

TOME VINGT-SIXIÈME.

À PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.
VOYAGES D'ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Richard Pockoke dans la Syrie. — Description géographique de cette contrée. — Son état physique. — Caractère général de ses habitans.

CE fut dans les douces & fertiles régions de l'Orient que la première demeure de l'homme lui fut assignée par le créateur. C'est-là que l'espèce humaine commença à s'élever aux SYRIE.



Syrie.

connaiſſances ; & tant par les reſtes des ſciences qui furent anciennement cultivées dans ce pays, que par les débris des arts qui y furent pratiqués, l'on peut conjecturer que c'eſt la première contrée où les hommes aient fait quelque progrès conſidérable dans cette carrière. On vanta de bonne heure la ſageſſe de l'Orient. Toutes les nations éloignées tournaient ſans ceſſe leurs regards vers ces lieux enchanteurs d'où partait pour eux le premier rayon de l'aſtre bienfaiſant qui fécondait leur ſol : c'eſt-là que tous les hommes de génie accouraient pour y étudier les véritables lois de l'organiſation ſociale. C'eſt dans ces contrées que ſont nées la plupart des opinions qui nous gouvernent : c'eſt de-là que ſont ſorties ces idées religieuſes qui ont influé ſi puiſſamment ſur notre morale publique & particulière, ſur notre civiliſation & ſur nos gouvernemens. Il eſt donc intéreſſant de connaître les lieux où ces idées prirent naiſſance, les uſages & les mœurs dont elles ſe compoſèrent, l'eſprit & le caractère des nations qui les ont conſacrées ; il eſt intéreſſant d'examiner juſqu'à quel point cet eſprit, ces mœurs, ces uſages ſe ſont altérés ou conſervés ; de rechercher quelles ont pu être les influences du climat, les effets du gouvernement, les cauſes

des habitudes, en un mot, de juger par l'état présent, quel fut l'état des tems passés.

Syrie.

Parmi ces terres antiques couvertes des monumens de tous les arts, les voyageurs ont distingué sur-tout la Syrie où fut d'abord placé le berceau du genre humain, & sur lequel le fer du despotisme ne cesse depuis long-tems d'accumuler les débris. Hérodote, qui écrit souvent pour les enfans, mais plus souvent encore pour les philosophes, nous a laissé une histoire intéressante de l'ancienne Syrie. Richard Pockoke & les autres voyageurs modernes qui ont visité & décrit cette belle contrée, ont fait un présent encore plus riche à la littérature. L'abrégé de l'histoire générale des voyages en Asie serait incomplet, si nous négligions d'extraire de leurs récits tout ce qui peut servir à faire connaître à nos lecteurs un pays si renommé.

En sortant de l'Égypte par l'isthme de Suès, si l'on suit le rivage de la Méditerranée, l'on entre dans une seconde province des Turcs, connue parmi nous sous le nom de Syrie. Elle est bornée à l'Orient par l'Euphrate & l'Arabie déserte, & au couchant par la Méditerranée : elle a été anciennement partagée en plusieurs provinces dont les bornes & les noms ont perpétuellement varié. Quelques-uns re-

Syrie.

gardent la Paleſtine comme faiſant partie de la Syrie : la Phénicie formait un autre diſtrict. On y trouve de grandes montagnes, des rivières conſidérables, des pays fertiles & des déſerts. Pendant qu'un froid âpre glace les ſommets du *Taurus*, que le Liban & l'Anti-Liban ſont couverts de neige, que le reſte de la Syrie, ſans vent & ſans ombrage, languit ſous une chaleur étouffante qui affaiſſe les eſprits & les corps, un air frais circule entre les collines qui ſoutiennent les hautes montagnes, ſuit les bords du fleuve Oronte, & vivifie les habitans de ces contrées délicieuſes.

Quand on jète les yeux ſur la carte de la Syrie, on obſerve que ce pays n'eſt, en quelque ſorte, qu'une chaîne de montagnes, qui, d'un rameau principal ſe diſtribue à droite & à gauche en divers ſens. La vue du terrein eſt analogue à cet expoſé. Ces montagnes, en changeant de niveaux & de lieux, changent auſſi beaucoup de formes & d'aſpects. Entre Alexandrette & l'Oronte, les ſapins, les mélèſes, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs & les myrthes qui les couvrent, leur donnent un air de vie qui déride le voyageur attriſté de la nudité du déſert. Les rameaux inférieurs qui vont dans le nord d'Alep, n'offrent, au contraire, que des rochers blanchâ-

tres ſans verdure & ſans terre. Vers le Liban les montagnes s'élèvent, & cependant ſe couvrent en beaucoup d'endroits d'autant de terre qu'il en faut pour devenir cultivables à force d'industrie & de travail. Syrie.

En quittant le pays des Druſes, les montagnes perdent de leur hauteur & de leur aſpérité, & deviennent plus propres au labourage; mais en s'avançant vers la Judée, elles ſe dépouillent, reſſèrent leurs vallées, deviennent ſèches, raboteuſes, & finiſſent par n'être plus, ſur la mer Morte, qu'un entaſſement de roches ſauvages pleines de précipices & de cavernes.

La vue des lieux atteſtent que le point le plus élevé de toute la Syrie, eſt le Liban, au ſud-eſt de Tripoli : le Liban préſente tout le ſpectacle des grandes montagnes : on y trouve à chaque pas ces ſcènes, où la nature déploie, tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la biſarrerie, toujours de la variété; ſi l'obſervateur curieux ſe tranſporte juſqu'à ces ſommets qui bornent ſa vue, l'immenſité de l'eſpace qu'il découvre, devient un ſujet d'admiration; mais, pour jouir entièrement de la majeſté de ce ſpectacle, il faut ſe placer ſur la cime même du Liban ou du *Sannin*. Là, de toutes parts s'étend un horizon ſans bornes;

Syrie.

là, par un tems clair, la vue s'égare & sur le désert qui confine au golfe Persique & sur la mer qui baigne l'Europe. L'ame croit embrasser le monde.

Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices commencent par l'effrayer : bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, & il examine à son aise les accidens pittoresques qui se succèdent pour le distraire. Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entières pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue ; il tourne, il descend, il côtoie, il grimpe, & dans ce changement perpétuel de sites, on dirait qu'un pouvoir magique varie à chaque instant les décorations de la scène. Les habitans de ces montagnes préfèrent ce séjour à celui des plus riches plaines, parce qu'il les met à l'abri des vexations des Turcs. Cette sécurité leur paraît un bien si précieux, qu'ils ont déployé dans ces rochers une industrie que l'on chercherait vainement ailleurs. A force d'art & de travail, ils ont contraint un sol rocailleux à devenir fertile. Presque toutes les montagnes présentent l'aspect d'un escalier ou d'un amphithéâtre, dont chaque gradin est un rang de vignes ou de mûriers. On

oublie alors qu'on eſt en Turquie ; ou ſi on ſe le rappèle, c'eſt pour ſentir plus vivement combien eſt puiſſante l'influence même la plus légère de la liberté.

Syrie.

Le midi de la Syrie, c'eſt-à-dire, le baſſin du Jourdain eſt un pays de volcans : les ſources bitumineuſes & ſoufrées du lac Aſphaltite, les laves, les pierres-ponces & les bains chauds prouvent que cette vallée a été le ſiége d'un feu qui n'eſt pas encore éteint. On obſerve qu'il s'échappe ſouvent du lac des nuages de fumée, & qu'il ſe fait de nouvelles crévaſſes ſur ces rivages. Les tremblemens de terre ſe font encore quelquefois ſentir dans ce canton ; la côte en général y eſt ſujète. De nos jours, en 1759, il en eſt arrivé un qui a cauſé les plus grands ravages : on prétend qu'il tua dans la vallée de Balbek plus de vingt mille ames dont la perte ne s'eſt point réparée.

La Syrie partage avec l'Égypte, la Perſe & preſque tout le midi de l'Aſie ; un autre fléau non moins redoutable, les nuées de ſauterelles dont les voyageurs ont parlé. La quantité de ces inſectes eſt une choſe incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même ; la terre en eſt couverte ſur un eſpace de pluſieurs lieues : on entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes & les arbres,

Syrie.

comme d'une armée qui fourrage à la dérobée : on dirait que le feu ſuit leurs traces. Par-tout où leurs légions ſe portent, la verdure diſparaît de la campagne comme un rideau que l'on plie ; lorſque ces nuées de ſauterelles prennent leur vol pour ſurmonter quelque obſtacle ou traverſer plus rapidement un ſol déſert, on peut dire, à la lettre, que le ciel en eſt obſcurci. Heureuſement que ce fléau n'eſt pas trop répété ; car il n'en eſt point qui amène auſſi ſûrement la famine & les maladies qui la ſuivent. : quand elles paraiſſent ſur les frontières du pays cultivé, les habitans s'efforcent de les détourner, en leur oppoſant des torrens de fumée ; ils creuſent auſſi des foſſes où il s'en enſévelit beaucoup ; l'oiſeau appelé *Sumat-mar*, & qui reſſemble beaucoup au Loriot, les ſuit en troupes nombreuſes, comme celles des étourneaux, & non-ſeulement il en mange à ſatiété, mais il en tue tout ce qu'il en peut tuer. Auſſi les payſans le reſpectent-ils ; & l'on ne permet en aucun tems de le tirer. Quand les vents de ſud & de ſud-eſt ſoufflent, ils chaſſent violemment les nuages de ſauterelles ſur la Méditerranée, & ils les y noyent en ſi grande quantité, que, lorſque leurs cadavres ſont rejetés ſur le rivage, ils infectent l'air pendant pluſieurs jours à une grande diſtance.

On préſume aiſément que dans un pays auſſi ndu que la Syrie, la qualité du ſol n'eſt pas r-tout la même. En général, la terre des ontagnes eſt rude; celle des plaines eſt graſſe annonce la plus grande fécondité. Preſque r-tout la terre eſt brune & reſſemble à un cellent terreau de jardin. Les pluies d'hiver font des boues profondes; &, lorſque l'été vient, la chaleur y cauſe, comme en Égypte, s gerçures qui ouvrent la terre à pluſieurs eds de profondeur.

Syrie.

On ne trouve guère en ce pays que des iſſeaux. A peine l'*Oronte* & le *Jourdain*, i ſont les plus conſidérables, ont-ils à leur nbouchure ſoixante pas de canal; les autres méritent pas qu'on en parle; ce ne ſont e des torrens à caſcade, & l'on conçoit que montagnes qui les fourniſſent, n'étant qu'à ux pas de la mer, leurs eaux n'ont pas le ms de s'aſſembler dans de longues vallées ur former des rivières : toutes ces eaux ont rmé divers lacs qui contiennent pluſieurs eſ-èces de poiſſons étrangers aux nôtres.

Le ſeul lac *Aſphaltite* ne contient rien de vant ni même de végétant. On ne voit ni rdure ſur ſes bords, ni poiſſon dans ſes eaux; is il eſt faux que ſon air ſoit empeſté, au int que les oiſeaux ne puiſſent le traverſer

Syrie.

impunément. Il n'eſt pas rare de voir des hirondelles voler à ſa ſurface ; la vraie cauſe de l'abſence des végétaux & des animaux, eſt la ſalure âcre de ſes eaux, infiniment plus forte que celle de la mer : tous les environs sont remplis de mines de ſel gemme. On trouve auſſi ſur ce rivage une grande quantité de morceaux de bitume & de ſoufre dont les Arabes font un petit commerce : enfin, l'on y voit d'eſpace en eſpace des blocs informes, que des yeux prévenus prennent pour des ſtatues mutilées, & que les pélerins ignorans & ſuperſtitieux regardent comme un monument de l'aventure de la femme de Loth.

On eſt aſſez généralement dans l'opinion, que la Syrie eſt un pays très-chaud ; mais cette idée, pour être exacte, demande des diſtinctions ; 1°. à raiſon des latitudes, qui ne laiſſent pas de différer de cent cinquante lieues du fort au faible ; en ſecond lieu, à raiſon de la diviſion naturelle du terrein en pays bas & plat, & en pays haut ou des montagnes ; cette diviſion cauſe des différences bien plus ſenſibles. On doit établir deux climats généraux, l'un très-chaud, qui eſt celui de la côte & des plaines intérieures ; l'autre tempéré & preſque ſemblable au nôtre, lequel règne dans les

ntagnes, sur-tout quand elles prennent une taine élévation. Syrie.

Sous ce climat, l'ordre des saisons est pres- le même qu'au milieu de la France : l'hi- , qui dure de novembre en mars, est vif rigoureux ; il ne se passe point d'année sans ge. Le printems & l'automne y sont doux, l'été n'y a rien d'insupportable. Dans les p ines, au contraire, dès que le soleil revient l'équateur, on passe subitement à des cha- rs accablantes ; en récompense, l'hiver y si tempéré, que les orangers, les dattiers, bananiers & autres arbres délicats croissent pleine terre. C'est un spectacle pittoresque ur un européen, dans Tripoli, de voir sous fenêtres en janvier, des orangers chargés fleurs & de fruits, pendant que sur sa tête Liban est hérissé de frimats & de neiges. Par cette disposition, la Syrie réunit, sous même ciel, des climats différens. Si l'art nait au secours de la nature, on pourrait y pprocher dans un espace de vingt lieues les oductions des contrées les plus distantes. Dans tat actuel, malgré la barbarie d'un gouver- ment ennemi de toute activité & de toute dustrie, l'on est étonné de la liste de pro- ctions que fournit cette province. Outre le ment, le riz, le seigle, l'orge, les féves

Syrie.

& le coton, plante qu'on y cultive par-tou on y trouve encore une foule d'objets util ou agréables, appropriés à divers lieux.

Le tonnerre a lieu dans la Syrie comme da le Delta ; mais il y a cette différence entre c deux pays, que, dans le Delta & la plaine d Palestine, il est infiniment rare l'été, & pl fréquent l'hiver ; dans les deux contrées, vraie saison est celle des pluies, c'est-à-dire le tems des équinoxes, & sur-tout de cel d'automne : il est encore remarquable qu'il vient jamais des parties du continent, mais d celles de la mer ; c'est toujours de la Méd terranée que les orages arrivent sur le Del & la Syrie ; leurs instans de préférence dans journée sont le soir & le matin ; ils sont a compagnés d'ondées violentes, & quelquef de grêle qui couvrent en une heure de tem la campagne de petits lacs.

Il y a peu de bétail dans toute la Syrie ; y remarque une espèce de chèvre dont l oreilles ont un pied de long & une large proportionnée ; mais ce n'est rien en comp raison de la queue des moutons syriens ; el est si prodigieusement longue, qu'il la le faut attacher sur des planches minces porté par de petites roues : il est de ces queues q pèsent jusqu'à cinquante livres.

La gazelle & le lièvre ſont ici le gibier le [...]s commun, & le chameau l'animal le plus [...]e. La gazelle a la tête, la queue & le poil [...] chameau, le corps de la biche & le cri des [...]èvres ; par les jambes, qu'elle a plus courtes par devant que par derrière, elle reſſemble au lièvre ; auſſi a-t-elle plus de facilité à [...]nter qu'à deſcendre ; dans un terrein uni, [...]égèreté eſt médiocre ; elle tient les oreilles levées au moindre bruit : cet animal eſt d'un [...]urel doux & s'apprivoiſe aiſément. Syrie.

Si nous remarquons la forme & la poſition [...] parties habitables de l'Aſie & de l'Afrique, [...]us aurons de bonnes raiſons pour conſidérer [...]chameau comme le plus utile de tous les [...]maux, que les habitans de ces grands con[...]ens aient domptés. Dans ces deux régions, [...]elques-uns des plus fertiles diſtricts ſont ſé[...]rés l'un de l'autre par des trajets ſi étendus [...] ſables arides, ſéjour de la déſolation & de [...] ſéchereſſe, qu'ils paraiſſent exclure la poſſibilité de toute communication entre ces deux [...]rties du monde. Mais comme l'Océan, qui [...]mble d'abord être placé comme une barrière [...]ſurmontable entre les différentes parties de [...] terre, eſt devenu par la navigation utile à [...]ur commerce réciproque ; ainsi par le moyen [...] chameau, que les Arabes nomment avec

Syrie.

emphâse, le vaiſſeau du déſert, on traver
les déſerts les plus ſauvages, & les natio
qu'ils ſéparent ſont en état de commerc
entre elles. Ces voyages pénibles, impratic
bles pour tout autre animal, le chameau
exécute avec une étonnante promptitude
chargé de ſix, ſept à huit cents pesant,
peut continuer ſa marche durant un long
pace de tems avec peu de nourriture ou
repos, & quelquefois ſans boire pendant h
à neuf jours. Par la ſage économie de la pr
vidence, le chameau paraît formé expreſ
ment pour être la bête de charge des régio
où il eſt placé, & où ſon ſervice eſt très-n
ceſſaire. Dans tous les diſtricts de l'Aſie ou
l'Afrique, où les déſerts ſont très-multipl
& très-étendus, le chameau abonde : ces pa
lui ſont propres, & la ſphère de ſon activi
ne peut s'étendre plus loin ; il redoute éga
ment les excès de la chaleur & du froid,
ne peut ſe faire même au doux climat de no
zône tempérée. Comme le premier commer
des marchandiſes de l'Inde dont nous ayo
quelque détail authentique, fut fait par
moyen des chameaux, & comme c'eſt en
employant encore que le tranſport de ces m
chandiſes eſt d'une ſi grande étendue dans l'A
ſie & dans l'Afrique, les particularités relat

Syrie.

à ce singulier animal sont toutes intéres-
es. Si quelques-uns de nos lecteurs dési-
t une plus ample information, & souhai-
t de connaître comment l'industrie & l'art
l'homme ont secondé les intentions de la
ure, en dressant le chameau, dès sa nais-
ce, à cette vie active & laborieuse à la-
lle il est destiné, il peut consulter l'histoire
urelle de Buffon, art. *chameau* et *droma-
re*, une des plus éloquentes descriptions, &
ant qu'on le peut juger, d'après l'examen
autorités qu'il a citées, une des plus exac-
qu'ait données ce fameux écrivain.

La race des chevaux a dégénéré dans ce
s. On trouve dans les montagnes & parmi
rochers quelques hyènes : les habitans du
ys disent que cet animal n'attaque jamais
omme sans y être forcé par la faim. Il est
i qu'il n'a pas la même réserve pour les ca-
vres & les troupeaux.

Il est sans exemple, de voir dans ces con-
ées un chien attaqué de la rage, & cepen-
nt rien de plus commun que d'y voir des
ups enragés : quiconque en est mordu, meurt
nécessairement de cette maladie. La morsure
serpens, au contraire, n'est point dange-
use ; tous fuient devant l'homme. Ceux même
i ont été mordus de la scolopendre & du



Syrie.

ſcorpion, en ſont quittes pour un inſtant de douleur.

Entre les raretés naturelles doivent ſe mettre les cèdres du Liban, ces arbres célèbres objets d'un culte antique & encore religieuſement honorés de nos jours, & deux vallées de ſel qui en ſont remplies à une profondeur qu'on n'a pu ſonder ; enfin les eaux minérales de Palmyre.

Tout indique que la Syrie eſt un des pays les plus anciennement peuplés du globe : ſon climat a toujours été favorable à la propagation des êtres animés. On a remarqué juſques ſous les règnes des Seleucides, que les hommes y naiſſaient avec toutes les proportions de la force, & les femmes avec le germe heureux de la beauté & des graces. Les artiſtes de la Grèce y envoyèrent modeler leur Hercule & deſſiner les traits de leur Vénus.

Cette belle nature ſe faiſait remarquer juſques dans les animaux. Nos phyſiciens ont obſervé que la Syrie eſt encore le pays de l'Aſie le plus favorable en variétés heureuſes de quadrupèdes : leur robe y eſt auſſi plus fine, plus luſtrée, mieux nuancée. Il ſemble que ce climat rectifie toutes les imperfections, adouciſſe toutes les couleurs, & embéliſſe toutes les formes.

O

Syrie.

On voit peu de pays où les objets soient mieux en harmonie, & qui soient si pittoresquement peuplés ; l'habillement long & flottant de ces peuples ; la variété des couleurs gaies de leurs vêtemens ; la marche grave des chameaux dans des vastes plaines, où la précaution avec laquelle ils suivent les détours d'une montagne sur les bords des précipices : toutes ces circonstances sont parfaitement d'accord avec le caractère du lieu de la scène. Les vues des villages turcs environnés de cyprès avec les minarets : tout cela donne une variété de spectacles qui fait oublier quelque tems les ruines & la désolation dont on est environné.

Les plaines sont garnies de fontaines construites par une piété utile & placées entre elles à cette distance où la soif qui presse le voyageur harassé, lui fait désirer avec ardeur de rencontrer un frais ruisseau. Si les fontaines ainsi répandues ne sont pas toujours pittoresques par leur construction, elles ont toujours un caractère intéressant, sur-tout quand elles sont ombragées de quelques platanes, & qu'à l'heure de midi, on y observe le dévot musulman, après son ablution, se prosterner sur le tapis qu'il porte avec lui, adressant à Dieu la prière prescrite par son prophète.

Syrie.

L'artiste qui voyage dans ces contrées, indépendamment des objets divers, & sur-tout des ruines qui peuvent donner de la dignité à ses dessins, trouve dans les physionomies & les vêtemens des habitans, des matériaux & des modèles de tout ce qui compose le costume dans ces détails les plus minutieux dont l'art peut avoir besoin.

La distance est mesurée par le nombre d'heures qu'on met à la parcourir, & rarement avec exactitude ; elle est estimée différemment selon que le chemin est uni ou montueux : cette manière de calculer est prise sur la marche du chameau. Un voyageur a pris la peine de compter le nombre de pas d'un chameau marchant en caravane, & a trouvé après plusieurs jours de marche, & en prenant un taux moyen, que cet animal faisait par heure environ deux milles anglais et trois quarts.

Pour le voyageur philosophe, c'est un fait curieux à observer que, tandis que les modes européennes sont si changeantes, les premières relations du Levant, remontant à plus de deux cents ans, nous font une peinture des Levantins de cette époque, à-peu-près la même que celle qu'on peut en faire de nos jours. Les Turcs, généralement parlant, n'ont rien innové dans leurs usages & leurs mœurs,

Syrie.

& la communication que les Francs ont eue avec les Grecs, n'a point apporté non plus des différences essentielles dans les usages & les habitudes domestiques de ceux-ci.

Des historiens, qui n'ont lu qu'un livre, conjecturent que la Syrie eut de tems immémorial ses mœurs, ses lois & son gouvernement : on a même écrit que les gorges du Liban & de l'Anti-Liban avaient fourni quatre dynasties de souverains, c'est-à-dire des rois de *Zobah*, de *Hamath*, de *Geshur* & de *Damas*. Toutes ces opinions sont plus qu'incertaines. Il est certain qu'on ne voit aucune trace de cette indépendance des Syriens dans les annales de Suze, de Ninive, de Babylone & d'Ecbatane. L'Orient & la Grèce se taisent de concert, quand il s'agit des quatre dynasties des rois qui se partageaient les gorges du Liban & de l'Anti-Liban. Il est probable que tous ces rois de l'antique Syrie n'ont jamais existé, ou que s'ils ont existé, ils n'ont rien fait de mémorable ; ce qui est la même chose pour l'écrivain philosophe qui assigne aux nations les rangs dans l'histoire.

La Syrie ne commence vraiment à paraître avec éclat parmi les monarchies de notre continent, qu'à l'époque de l'avénement des Seleucides ; c'est alors que cette terre fortunée

Syrie.

devint le centre d'un vaste empire, qui s'étendait de l'Inde jusqu'à la mer Égée.

En général, les Syriens ont toujours passé & passent encore pour une nation molle & efféminée : ce désordre venait non-seulement du climat, mais encore plus de la religion ; on n'en connaît pas dans toute l'antiquité, dont les rits & les emblêmes aient été plus propres à gâter l'imagination & à corrompre les mœurs. Leur principale divinité était une déesse. Les parties sexuelles étaient des objets de culte ; les unes gravées sur les murailles des temples, les autres élevées en trophées de grandeur démesurée ; leurs prêtres les plus accrédités étaient des eunuques, qui ne portaient que des habits de femmes, & affectaient les manières les plus libres & les plus lascives.

Cette mollesse n'empêchait pas les Syriens de se rendre habiles dans les arts & dans les sciences. Leur heureuse situation, presque au centre de l'ancien monde, les avait rendus comme dépositaires & gardiens des connaissances des autres peuples ; ils les ont très-longtems perpétuées & conservées dans leur langue. Ils ont fait un grand commerce, sur-tout par l'Euphrate, qui leur procurait les marchandises de la Perse & de l'Inde. Leur pays était aussi le passage de la côte la plus commer-

Syrie.

çante de la mer Rouge à la Méditerranée, & ils eurent sur la première, un port qui les rendit quelque tems maîtres du commerce de l'Égypte.

Quand les guerres, nos discordes civiles, & la main du tems auront détruit nos cités, ceux que notre réputation attirera dans nos déserts pour y contempler les restes de notre magnificence, trouveront des monceaux de décombres effrayans, mais nulle part la quantité de riches débris qu'on admire à *Balbeck* & à *Palmyre*.

Balbeck, située dans une plaine délicieuse au pied du mont Liban, paraît avoir été la demeure de plusieurs puissans princes qui se sont succédé dans ce palais. Un seul n'aurait pu achever les édifices dont les débris étonnent encore. Elle est absolument ruinée, mais on n'y peut faire un pas sans trouver des fragmens précieux de sculpture & d'architecture, des statues sans nombre, des colonnes, des vastes voûtes, & des murailles chargées de bas-reliefs, de longues rampes d'escaliers du plus beau marbre, des incrustations, & de tout ce qui peut orner des édifices superbes par eux-mêmes; on remarque dans cet amas de ruines un mélange des productions gigantesques des anciens construc-

Syrie.

teurs, avec la légèreté & les graces des architectes grecs & romains. Les derniers ont semé sur les colonnes les faisceaux, l'aigle & les attributs de leurs Dieux.

Palmyre, entourée de sables, encore éloignée de l'Euphrate, présente des débris qui, par la quantité, les masses & la variété, ne sont pas moins imposans que ceux de *Balbeck*. On fait remonter sa splendeur au tems de Salomon. Les Grecs & les Romains y ont, comme à *Balbeck*, imprimé le caractère de leur touche élégante. On y distingue encore des temples, des amphithéâtres, des cirques, des tombeaux, où la vanité humaine survit aux dépouilles de ceux qu'on y a déposés. Leurs noms sont effacés, mais ceux de la reine Zénobite & de Longin, son ministre, resteront gravés avec éloge dans les fastes de l'histoire. Ainsi que l'Égypte, la Syrie a, depuis 2500, subi dix révolutions qui ont mêlangé les races de ses habitans, en sorte qu'il ne faut pas les regarder comme une même nation, mais comme un alliage de nations diverses. On peut en faire trois classes principales; 1°. la postérité du peuple conquis par les Arabes, c'est-à-dire, les Grecs du Bas-Empire; 2°. la postérité des Arabes conquérans; 3°. le peuple dominant aujourd'hui, les Turcs

Ottomans : les diſtinctions ſurvenues dans ces claſſes exigeraient encore des ſubdiviſions. Syrie.

Il eſt remarquable que les peuples anciens du pays n'ont plus de repréſentans ſenſibles: leurs caractères ſe ſont tous confondus dans celui des Grecs, qui, en effet, par un ſéjour continué depuis Alexandre, ont bien eu le tems de s'identifier l'ancienne population : la terre ſeule & quelques traits de mœurs & d'uſage conſervent des veſtiges des ſiècles reculés.

Le ſang y ſuit à-peu-près les mêmes lois que dans le midi de l'Europe, en obſervant les différences qui réſultent de la nature du climat; ainſi les habitans des plaines du midi ſont plus bâſanés que ceux du nord, & ceux-là, beaucoup plus que les habitans des montagnes: dans le Liban & le pays des Druſes, le teint ne diffère pas de celui de nos provinces du milieu de la France. On vante les femmes de Damas & de Tripoli pour leur blancheur & même pour la régularité des traits; ſur ce dernier article, il faut en croire la renommée, puiſque le voile qu'elles portent ſans ceſſe ne permet à perſonne de faire des obſervations générales.

Les Syriens ſont, en général, de ſtature moyenne; ils ſont, comme dans tous les pays

Syrie.

chauds, moins replets que les habitans du nord. On ne voit guère parmi eux des sujets bossus ou contrefaits. Il est vrai que l'on y connaît peu ces tailles étranglées que parmi nous on recherche ; elles ne sont pas estimées en Orient.

Les maladies particulières à la Syrie sont les dyssenteries, les fièvres inflammatoires, les intermittentes, qui viennent à la suite des mauvais fruits dont le peuple se gorge ; la petite-vérole y est quelquefois très-meurtrière ; l'incommodité générale & habituelle est le mal d'estomac.

L'idiôme général de la Syrie est la langue arabe ; mais les dialectes varient & changent en chaque endroit ; le syriaque y est devenu une langue presque étrangère. Les maronites, qui l'ont conservé dans leur liturgie & dans leur messe ne l'entendent pas pour la plupart en la récitant ; la langue turque n'est usitée en Syrie que par les gens de guerre & du gouvernement : quelques naturels l'apprennent pour le besoin de leurs affaires, comme les Turcs apprennent l'arabe. L'arabe de Syrie est beaucoup plus rude que celui d'Égypte : la prononciation des gens de loi au Caire passe pour un modèle de facilité & d'élégance. Parmi nos idiômes, l'italien est celui que les Arabes

Syrie.

fèrent, & ils comparent, avec quelque rai-, le français au turc, & l'anglais au ſan.

Parmi les peuples de la Syrie, les uns ſont andus indifféremment dans toutes les par-, les autres ſont bornés à des emplacens particuliers.

Les Grecs propres, les Turcs, & les Ara- payſans ſont dans le premier cas, avec te différence que les Turcs ne ſe trouvent e dans les villes, où ils exercent les emplois guerre & de magiſtrature & les arts. Les abes & les Grecs peuplent les villages, & ment la claſſe des laboureurs à la campagne, le bas peuple dans les villes.

Les Turkmans, les Kourdes & les Bedouins, nt pas de demeures fixes, mais ils errent s ceſſe avec leurs tentes & leurs troupeaux ns des diſtricts limités dont ils ſe regardent mme les propriétaires.

La hauteur qui détourne les Turcs de ſe mmuniquer aux étrangers, la prévention qui r fait mépriſer tous ceux qui ne ſont pas éclai- des lumières de l'iſlamiſme, la vanterie & prit menſonger des Grecs, ne permettent pas n étranger de s'inſtruire facilement, par commerce ſuivi avec les uns & les autres, ce qui pourroit donner une parfaite con-

Syrie.

naiſſance de leur caractère national. Ces moye[ns] praticables au milieu d'un peuple plus civ[i]liſé, échoueraient ici, & ce n'eſt que par d[es] recherches obſtinées & ſuivies pendant que[l]ques années, & dans une poſition favorabl[e] qu'on peut tracer un tableau qui ait quelq[ue] vérité, & qui ne ſoit pas altéré par les pr[é]ventions ou les faux jugemens, ou par la l[é]gèreté à admettre des faits ſans aſſez d'exame[n]

CHAPITRE II.

*la Palestine en général. — Départ de Da-
miette, où Pockocke s'embarque pour Joppé.
— De Rama. — Entrée à Jérusalem. —
Pélérinage. — État actuel de cette ville &
de ses environs.*

Palestine.

A Palestine, dans sa consistance actuelle, braffe tout le terrein compris entre la Méerranée à l'ouest, la chaîne des montagnes ſest, & deux lignes tirées, l'une au midi *Kan-Yerianés*, & l'autre au nord, entre *izarié* & le ruisseau de *Yafa*. Tout cet ese est une plaine presqu'unie sans rivière ruisseau pendant l'été, mais arrosée de elques torrens pendant l'hiver. Malgré te arridité, l'on peut dire que le sol est ond; car, lorsque les pluies d'hiver ne nquent pas, toutes les productions vient en abondance : en général, cette contrée une des plus dévastées de la Syrie, parce étant propre à la cavalerie, & adjacente

Palestine.

au désert, elle est ouverte aux Bedouins, q
n'aiment pas les montagnes.

Je m'embarquai, dit Pockocke, le 10 ma
1737, à *Damiette*, sur un vaisseau français q
transportait les pélerins d'Égypte à *Joppé*,
nous abordâmes le 14. Cette ville est situ
sur le penchant d'une colline ; on prétend q
le couvent latin, où l'on reçoit les pélerins e
ropéens, servait autrefois de maison à Sim
le corroyeur. La ville appartient au chef d
eunuques noirs du grand-seigneur, qui y e
voie un gouverneur; j'en partis avec la ca
vane; je m'apperçus bientôt que nous étio
dans un pays où les Arabes étaient les maître
car, s'il arrivait à nos montures d'aller pl
vîte qu'ils ne voulaient, ils les arrêtaient,
présentant leur mousqueton aux cavaliers,
sur-tout aux moines, qui feignaient de n
point entendre l'arabe pour n'être pas oblig
de répondre. Nous arrivâmes, au bout de tro
lieues, au couvent de *Rama*, habité par d
religieux espagnols. Les moines sont da
l'idée que la maison de Nicodême était da
l'endroit où est la chapelle de leur couven
& que c'est lui-même qui fit le fameux cr
cifix que l'on montre à Lucques sous le no
de *Volto Santo*.

Dans la persuasion où l'on était que les che

s feraient plus sûrs pendant le passage de Palestine.
aravane que dans tout autre tems, on pré-
, le 17, tout ce qui était nécessaire pour
n voyage, & dès que la nuit fut venue,
pris la route de Jérusalem, sous l'escorte
cavalier arabe, qui était suivi d'un valet-
pied. Après avoir fait deux ou trois milles,
s arrivâmes à sa tente, dans un endroit où
Arabes campaient; je m'assis auprès du feu
sa femme & quelques autres personnes;
les Arabes ne sont pas aussi jaloux de leurs
mes que les Turcs, &, quoiqu'elles aient
appartement séparé dans leurs tentes, ils
laissent pas que d'y introduire ceux qu'ils
naissent; elles me servirent du pain & du
, & me dirent, quelque tems après, d'al-
me reposer sur mon tapis: je m'endormis,
e fus pas peu inquiet, lorsque je m'apper-
, à mon réveil, qu'il était grand jour; on
para le café, & mon arabe sortit; ses fem-
s me régalèrent le mieux qu'elles purent;
s me servirent des gâteaux aigres & de
ile d'olive, dans laquelle elles ont coutume
tremper leur pain; mais s'appercevant que
ne mangeais point, elles m'offrirent du
rre; je restai dans le *harem* pour plus grande
eté; la femme de mon arabe ne me quittait
nt, & aucun étranger n'aurait osé y entrer

Palestine.

ſans être introduit; pluſieurs hommes & pluſieurs femmes eurent la curioſité de me voir. Après que nous eûmes dîné, mon arabe me mit un manteau rayé ſur les épaules, me mena promener dans les champs, & pouſſa la politeſſe juſqu'à couper des jets de fenouil ſauvage, qu'il me pria de manger: nous partîmes enfin à l'entrée de la nuit, &, lorſque nous fûmes arrivés à Jéruſalem, il me dit qu'il avait appris, au ſortir de *Joppé*, que quelques-uns de ſes ennemis y étaient, & que dans la crainte qu'ils ne lui tendiſſent quelque piége, il avait jugé à propos de me conduire dans ſa tente, & qu'ayant eu le bonheur d'échapper, il ſe garderait bien de me ramener au couvent. Il eſt certain que cette route eſt la plus dangereuſe qu'il y ait dans la Turquie; je m'apperçus même qu'il évitait, autant qu'il le pouvait, les villages & les camps, qu'il s'arrêtait ſouvent, & prêtait l'oreille pour écouter s'il n'entendait venir perſonne.

Chemin faiſant, nous rencontrâmes le village de l'*Ydda*, jadis *Dioſpolis*. L'aſpect d'un lieu où l'ennemi & le feu viennent de paſſer eſt préciſément celui de ce village; ce ne ſont que mâſures & décombres, depuis les huttes des habitans juſqu'au palais de l'Aga; les pauvres chrétiens qui y demeurent, montrent avec

vénération les ruines de l'églife de St. Pierre, & font affeoir les étrangers fur une colonne qui fervit, difent-ils, à repofer ce faint; ils montrent l'endroit où il prêchait, celui où il faifait fa prière; tout ce pays eft plein de pareilles traditions; l'on n'y fait pas un pas que l'on ne vous y montre des traces de quelques apôtres, de quelques martyrs, de quelques vierges: mais quelle foi ajouter à ces traditions. Palestine.

Si l'on parcourt cette plaine jufqu'a *Gaze*, on rencontre, d'efpace en efpace, quelques villages mal bâtis en terre fèche, qui, comme leurs habitans, portent l'empreinte de la pauvreté & de la mifère; les environs de ces villages font enfemencés, dans la faifon, de grains & de pastèques; tout le refte eft défert & livré aux Arabes Bedouins, qui y font paître leurs troupeaux. A chaque pas, l'on y rencontre des ruines, *Gaze* en eft un exemple que l'on peut citer: c'eft un compofé de trois villages, qui ne font maintenant en grande partie qu'un amas de décombres; le fol & le climat perdent entièrement ici le caractère arabe, & les habitans ont plutôt le teint, la taille, les mœurs & l'action des Egyptiens que des Syriens. La pofition de *Gaze*, en la rendant le moyen de communication entre ces deux peu-

Palestine.

ples, en a fait de tout tems une ville assez importante. Les ruines de marbre blanc que l'on y trouve encore quelquefois, prouvent que jadis elle fut le séjour du luxe & de l'opulence : le sol noirâtre de son territoire est très-fécond; mais elle a participé à la décadence générale; elle n'est plus maintenant qu'un bourg sans défense, peuplé tout au plus de deux mille ames. L'industrie principale de ses habitans consiste à fabriquer des toiles de coton; une branche qui leur est plus avantageuse, est le passage des caravanes qui vont & viennent d'Égygte en Syrie. Les provisions qu'elles sont forcées de prendre pour les quatre journées de désert, procurent aux farines, aux huiles, aux dattes & autres denrées, un débouché profitable à tous les habitans.

Mon arabe me quitta aux portes de Jérusalem : cette ville présente, comme tant d'autres, un grand exemple de la vicissitude des choses humaines : à voir ses murailles abattues, ses fossés comblés, son enceinte embarrassée de décombres, l'on a peine à reconnoître cette métropole célèbre qui jadis lutta contre les empires les plus puissans, qui balança un instant les efforts de Rome même : on s'étonne encore plus de sa fortune, en voyant sa situation; car, placée dans un terrein scabreux &

privé

privé d'eau, entouré de ravines & de hauteurs difficiles, écartée de tout grand passage, elle ne semblait pas propre à devenir ni un entrepôt de commerce, ni un siége de consommation : mais que ne peut l'opinion maniée par un législateur habile, ou favorisée par des circonstances heureuses? C'est cette même opinion qui lui conserve encore un reste d'existence; la renommée de ses merveilles perpétuée chez les Orientaux, en appèle & en fixe toujours un certain nombre dans ses murailles.

Palestine.

Indépendamment de deux cités de l'Arabie, la Mecque & Medine, consacrées par les respects & la visite de tous les peuples mahométans, l'Islamisme révère aussi *Jérusalem*, à cause de son ancien temple, du sépulchre de J. C., & des tombeaux des patriarches. Quelques-uns des anciens califes, & même des sultans ottomans, ont donné à cette ville des témoignages éclatans de leur dévotion. *Soliman* Ier. fit même décorer son temple d'un superbe dôme, qui, depuis, fut réparé avec beaucoup de magnificence par les ordres & les libéralités d'*Achmet* Ier.

Les malheurs que cette ville a éprouvés peuvent se rapporter à quatre époques; la première, sous Nabuchodonosor, qui, après l'a-

Palestine.

voir affiégée & pillée, amena fon roi & fes habitans captifs à Babylone; la feconde, fous le règne d'*Anthiochus Epiphanes*, qui la traita avec la même cruauté; la troisième, au commencement de notre ère, fous le règne de Vefpafien & de Titus, qui la mirent au pillage, firent périr une multitude de Juifs, & embrâfèrent le temple de Salomon; la quatrième, fous le règne de l'empereur Adrien, qui punit la révolte des Juifs par le plus horrible maffacre, & porta le plus rude coup à cette cité, en faifant démolir entièrement les reftes de fes murs & les couvrant de fel.

La ville eft fituée à l'extrémité méridionale d'une grande plaine qui s'étend vers le nord du côté de Samarie. Adrien la fit rebâtir telle qu'elle eft aujourd'hui; elle eft entourée d'un mur élevé, auquel Conftantin, Héraclius & Soliman ont donné plus de folidité.

Six portes donnent entrée dans cette ville; elle peut avoir maintenant deux mille de circonférence; fa population ne va pas au-delà de quinze mille ames, dix mille Turcs, & cinq mille chrétiens, catholiques, fchifmatiques ou juifs; on y compte cinq ou fix mofqués; il y a un muphti & un cadi; Jérufalem a eu, de tout tems, des gouverneurs propres avec le titre de pachas; mais plus ordinairement

Palestine.

elle est, comme aujourd'hui, une dépendance de Damas, dont elle reçoit un gouverneur. On n'entre dans la ville qu'après en avoir obtenu la permission; chaque pélerin lui doit une entrée de dix piastres, plus, un droit d'escorte pour le voyage du Jourdain, sans compter les aubaines qu'il tire des imprudences que ces étrangers commettent pendant leur séjour. Chaque couvent lui paie tant pour un droit de procession, tant pour chaque réparation à faire, plus, des présens à l'avénement de chaque supérieur & au sien propre; plus, des gratifications sous main pour obtenir des bagatelles secrètes qu'on sollicite, & tout cela va loin chez les Turcs, qui, dans l'art de pressurer, sont aussi entendus que les plus habiles gens de loi de l'Europe; en outre, le gouverneur perçoit des droits sur la sortie d'une denrée particulière à Jérusalem, je veux parler des *chapelets*, des *reliquaires*, des *sanctuaires*, des *croix*, des *passions*, des *agnus dei*, des *scapulaires*, &c. dont il part chaque année près de trois cents caisses. La fabrication de ces ustensiles de piété est la branche d'industrie qui fait vivre la plupart des familles chrétiennes & mahométanes de Jérusalem & des environs: les hommes, femmes & enfans, tous s'amusent à sculpter, à tourner le bois, le corail, & à

Palestine.

broder en ſoie, en perles, & en fil d'or & d'argent; le ſeul couvent de Terre-Sainte enlève tous les ans pour cinquante mille piaſtres, & ceux des Grecs, des Cophtes & des Arméniens réunis, pour une ſomme encore plus forte. Ce genre de commerce eſt d'autant plus avantageux aux fabricans, que la main-d'œuvre eſt preſque l'unique objet de leur ſalaire.

A cet article, les couvens joignent une autre branche non moins importante, *la viſite des pélerins*.

L'on ſait que, de tout tems, le déſir de contempler les monumens de la religion chrétienne amenait à Jéruſalem une foule ſucceſſive de pélerins qui venaient des bords de l'Océan-Atlantique, & des pays de l'Orient les plus éloignés; & l'exemple de l'impératrice Hélène, qui paraît avoir réuni la crédulité de ſon ſiècle à la ferveur d'une nouvelle convertie, autoriſait leur piété. Il fut même un tems où les miniſtres de la religion en avaient fait un acte néceſſaire au ſalut; les ſages & les héros qui ont viſité le théâtre de la ſageſſe & de la gloire des anciens, ont ſenti que le génie de ces lieux les inſpirait; & le chrétien qui s'agenouillait devant le Saint-Sépulcre, attribuait la vivacité de ſa foi & la ferveur de ſa dévotion à l'influence plus immédiate de l'eſprit de Dieu.

Le zèle, peut-être la cupidité du clergé de Jérusalem excitait & multipliait ces voyages utiles. D'après une tradition qu'on disait incontestable, les prêtres catholiques indiquaient l'endroit où s'était passé chaque événement digne de souvenir; ils montraient les instrumens de la passion de J. C., les clous & la lance qui percèrent ses mains, ses pieds & son côté, la couronne d'épine qu'on mit sur sa tête, la colonne où il fut battu de verges, & particulièrement cette croix où il expira, qu'on avait tirée du milieu des décombres, sous le règne de l'un des princes qui placèrent le symbôle du christianisme sur la bannière des légions romaines. Les miracles qui semblaient nécessaires pour expliquer comment elle s'était conservée, & comment elle avait été découverte, se propageaient sans opposition. L'évêque de Jérusalem avait la garde de la vraie croix : il la montrait solemnellement le jour de pâques; & en distribuant aux pélerins de petits morceaux de ce bois qu'ils garnissaient d'or & de pierreries, & qu'ils portaient en triomphe dans leur patrie, il pouvait seul satisfaire leur dévotion, qui mettait du prix à ces reliques. Palestine.

L'on se rappèle que ce fut cette ferveur qui, agitant l'Europe, produisit les Croisades; de-

Palestine.

puis leur malheureuse issue, le zèle des Européens se refroidissant de jour en jour, le nombre de leurs pélerins a beaucoup diminué, & il se réduit désormais à quelques moines d'Italie, d'Espagne & d'Allemagne : mais il n'en est pas ainsi des Orientaux ; fidèles à l'esprit des tems passés, ils ont continué de regarder le voyage de Jérusalem comme une œuvre du plus grand mérite ; ils sont même scandalisés du relâchement des Francs à cet égard, & ils disent qu'ils sont tous devenus hérétiques ou infidèles. Chaque année il part de la Morée, de l'Archipel, de Constantinople, de la Natolie, de l'Arménie, de l'Égypte & de la Syrie, une foule de pélerins de tout âge & de tout sexe.

Yafa est le lieu où débarquent ces pélerins ; lorsqu'ils sont arrivés à la porte de Jérusalem, ils en donnent avis aux religieux du couvent de leur communion, qui envoient leur interprète pour les conduire au monastère. On les loge pêle mêle par familles dans les cellules où ils restent jusqu'après les fêtes de pâques. Le jour des rameaux arrivé, l'on va se purifier au Jourdain, & ce voyage exige encore une contribution au profit du gouverneur qui en emploie environ la moitié en frais d'escorte et droits de passage qu'exigent les Arabes. Il faut

voir dans les relations particulières de ce pé- Palestine.
lerinage la marche tumultueuse de cette foule dévote dans la plaine de *Jéricho*, son zèle indécent & superstitieux à se jeter, hommes, femmes & enfans, nuds, dans l'eau du Jourdain, leurs fatigues à se rendre au bord de la mer Morte, leur ennui à la vue des rochers de cette contrée ; enfin, leur retour, & la cérémonie *du feu nouveau* qui descend du ciel le *samedi saint*, *apporté par un ange*. Les Orientaux croient encore à ce miracle, quoique les Francs aient reconnu que les prêtres, retirés dans la sacristie, emploient des moyens très-naturels.

J'assistai à la cérémonie que les Grecs d'Orient pratiquent à cette occasion ; un peu après minuit, ils commencèrent quelques cérémonies d'une manière aussi tumultueuse qu'indécente ; ils enveloppèrent un homme dans un drap, & le portèrent sur leurs épaules trois fois autour du sépulchre, parmi les cris d'une foule de peuple qui les suivait. Ils furent ensuite le poser à la première porte du sépulchre, où après lui avoir fait plusieurs niches, il se leva pour montrer qu'il était ressuscité. Il y en avait d'autres qu'on portait de la même manière, avec cette différence qu'ils n'étaient point convertis. Un autre se promenait autour du sépulchre avec un homme de bout sur ses

Palestine.

épaules, qui parlait aux assistans & leur faisait différens signes. Les enfans, pour se conformer à leur exemple, sautaient sur les épaules de leurs camarades, les renversaient par terre, s'arrachaient le bonnet pendant qu'une troupe de paysans couraient autour du sépulchre, de manière qu'on les eût pris pour une bande de bacchantes. Les Turcs, & même le gouverneur de Jérusalem vinrent, comme c'est la coutume, pour voir la cérémonie du feu sacré; le tumulte cessa dès qu'on les vit paraître; les latins disent que dans les premiers siècles, le feu descendait la veille de pâques dans le saint-sépulchre, & allumait toutes les lampes qui y sont; le miracle ayant cessé vers le cinquième ou sixième siècle; les catholiques écrivirent au pape, qui répondit que, puisqu'il ne plaisait pas à Dieu de le continuer, ils ne devaient point en imposer au peuple: depuis ce tems-là, les Grecs n'en ont pas moins prétendu être en possession du miracle.

Après qu'on eût allumé les cierges qui étaient dans l'église, plusieurs jeunes gens coururent comme des forcenés vers le sépulchre, ayant chacun une bannière à la main; le gardien du couvent, accompagné de ses religieux, porta dans le sépulchre une grosse lampe de verre qui n'était point allumée; les assistans

oussèrent de grands cris quand la procession Palestine.
commença ; les évêques, suivis de leurs prêtres
firent trois fois le tour du sépulchre ; l'évêque y en-
tra le premier ; les évêques arméniens, cophtes
& syriens, se présentèrent à leur tour, mais
on leur refusa la porte ; elle était gardée par
les Turcs qui exigeaient de l'argent de tous
ceux qui voulaient s'approcher pour allumer
eurs flambeaux ; ils étaient armés de fouets
& de bâtons, avec lesquels ils frappaient tout
e monde sans distinction d'âge ni de dignité :
u bout d'un demi-quart-d'heure, on ouvrit
a porte du sépulchre, on vit alors quantité
e bougies en l'air, & chacun s'empressa d'al-
umer la sienne ; il y avait des jeunes gens qui
n avaient vingt ou trente à la main, & qui
vançaient leurs bras nuds pour jouir les pre-
niers de cette prérogative. Quelques-uns de
eux qui avaient le feu sacré, se voyant pres-
és par la foule, ne trouvèrent point d'autre
xpédient que celui de se faire jour à coups
e flambeaux ; l'église fut remplie en un ins-
nt d'une fumée épouvantable.

L'impératrice Hélène ayant, dit-on, trouvé
croix de J. C., fit bâtir sur son tombeau
église magnifique qui subsiste encore de nos
urs ; le comble était de cyprès, & le roi
Espagne l'ayant fait réparer, on conserva le

Palestine.

bois qu'on en avait tiré en guiſe de reli-ques, & l'on en fait encore des chapelets. L'égliſe reçoit le jour par une ouverture qui eſt au haut du dôme ; la galerie qui eſt au-deſſus forme environ les trois-quarts d'un cercle ; la plus grande partie de la galerie appartient aux Latins, & communique avec leur couvent ; la partie de l'égliſe, qui eſt au-deſſus, eſt fermée & appartient aux peuples des différentes religions. Le ſépulchre eſt entièrement revêtu par dehors de marbre gris ; les choſes remarquables qu'on nous montra, furent la pierre ſur laquelle on dit que l'ange s'aſſit, l'endroit ou Jéſus apparut à Marie Magdelaine, l'autel de la colonne à laquelle on l'attacha pour le flageller, l'autel de la croix, la chapelle où eſt le pilier de marbre ſur lequel il s'aſſit, lorſqu'on lui mit la couronne d'épines, les degrés par leſquels on monte ſur le calvaire, le trou dans lequel on planta la croix, il eſt taillé dans le roc ; les tombeaux de Godefroi & de Baudouin, rois de Jéruſalem : il y a dans le chœur des Grecs un trou, qu'ils appèlent le nombril du monde, & qu'ils prétendent être au centre de la terre ; il eſt ſous un dôme qui couvre le milieu de l'édifice.

Je fus voir, le 30, pluſieurs monumens remarquables qui ſont dans la ville, comme l

belle porte du temple de l'hôpital de Sainte-Hélène, le couvent des Grecs; je visitai la grotte & la prison de Jérémie, & ce qu'on appèle les tombeaux des rois; je visitai, le 2 avril, tous les endroits qui sont dans les environs de la montagne des Oliviers; je vis la fontaine & le village de Siloë, & la montagne de l'*Offense*. C'est sans doute le nom de la montagne où Salomon sacrifia aux divinités étrangères. Nous fûmes de-là à Béthanie, habité seulement par deux ou trois familles; la première chose qu'on y montre, est la maison de Simon le Lépreux; le sépulchre du Lazare est au midi; c'est une grotte taillée dans la terre, où l'on descend par un escalier composé de 25 marches; à côté, est une cellule dans laquelle on dit que Marie fit pénitence.

Palestine.

Laissant là des détails faits cependant pour peindre l'état du pays, si nous quittons Jérusalem, nous trouverons plusieurs lieux remarquables qui méritent d'en faire mention. En traversant le Jourdain, à mi-chemin des deux lacs, on entre dans un canton montueux, jadis célèbre sous le nom de royaume de Samarie, & connu aujourd'hui sous celui de pays de *Nablous* qui en est le chef-lieu; ce bourg, situé près de *Sichem*, & sur les ruines de la *Neapolis* des Grecs, est la résidence d'un scheck

Palestine.

qui tient à ferme le tribut, dont il rend compte au pacha de Damas lors de sa tournée : l'état de ce pays est à-peu-près le même que celui des Druses, avec la différence que les habitans sont des musulmans qui ne souffrent pas volontiers des chrétiens parmi eux. L'éloignement où ils sont de Damas, & la difficulté de leur terrein, en les préservant jusqu'à un certain point des vexations du gouvernement, leur ont procuré plus d'aisance qu'on n'en trouve ailleurs ; ils passent même pour le peuple le plus riche de la Syrie.

Le second lieu est *Bethléem*, si célèbre dans l'histoire du christianisme ; ce village, situé à deux lieues de Jérusalem, au sud-est, est assis sur une hauteur, dans un pays de côteaux & de vallons qui pourrait devenir très-agréable ; c'est le meilleur sol de ces cantons, mais la culture manque comme par-tout ailleurs ; il s'y trouve quelques chrétiens qui ont un curé dépendant du couvent de Jérusalem ; l'intérêt de la sûreté, plus fort que celui de la religion, fait vivre ces chrétiens en assez bonne intelligence avec les Musulmans, leurs concitoyens.

Le troisième est *Hébron*, situé à sept lieues au sud de Bethléem ; les Arabes appèlent ce village *le Bien-Aimé*, qui est l'épithète propre d'Abraham dont on montre la grotte sépul-

Palestine.

chrale : *Hébron* eſt aſſis au pied d'une élévation ur laquelle ſont de mauvaiſes mâſures, reſtes nformes d'un ancien château ; le pays des environs eſt une eſpèce de baſſin oblong, de inq à ſix lieues d'étendue, agréablement arſemé de collines rocailleuſes, de boſquets, e ſapins, de chênes, & de plantations d'oliiers & de vignes ; l'emploi de ces vignes n'eſt as de procurer du vin, attendu que les habians ſont tous muſulmans zélés, au point qu'ils e ſouffrent chez eux aucun chrétien ; l'on e s'en ſert qu'à faire du raiſin ſec aſſez nal préparé, quoique l'eſpèce ſoit fort belle ; s payſans cultivent encore du coton que leurs emmes filent, & qui ſe débite à Jéruſalem à Gaze ; ils y tiennent quelques fabriques e ſavon, dont la ſoude leur eſt fournie par s Bedouins, & une verrerie fort ancienne, ſeule qui exiſte en Syrie. Il en ſort une rande quantité d'anneaux colorés, de braelets pour les poignets, pour les jambes, pour s bras au-deſſus du coude, & diverſes autres agatelles qne l'on envoie juſqu'à Conſtantinole. Ces anneaux ont ſouvent la groſſeur du ouce & davantage ; on les paſſe au bras de jeuneſſe : il arrive, ainſi que je l'ai vu pluurs fois, que le bras groſſiſſant plus que la pacité de l'anneau, il ſe forme au-dessus &

Paleſtine.

au-deſſous un bourrelet de chair, enſorte qu
l'anneau ſe trouve enfermé dans une dépreſ
ſion profonde dont on ne peut plus le retirer
cela paſſe pour une beauté.

Au moyen de ces branches d'induſtrie, *Hé*
bron eſt le plus puiſſant village de ces can
tons; la diſcorde qui règne dans ce pays, de
puis le tems des Arabes, y cauſe une guerr
civile perpétuelle; à chaque inſtant les pay
ſans font des incurſions ſur les terres les un
des autres, & ravagent mutuellement leur
blés, leurs oliviers, & s'enlèvent leurs brebis
leurs chèvres & leurs chameaux; les Turc
qui par-tout répriment peu ces déſordres,
remédient d'autant moins ici, que leur auto
rité y eſt très-précaire; les Bedouins, dont le
camps occupent le plat pays, forment contr
eux un parti d'oppoſition, dont les payſan
s'étayent pour leur réſiſter, & pour ſe tourmen
ter les uns les autres, ſelon les aveugles ca
prices de leur ignorance ou de leur intérê
De-là une anarchie pire que le deſpotiſm
qui règne ailleurs, & une dévaſtation q
donne à cette partie un aſpect plus miſérabl
qu'au reſte de la Syrie.

Le quatrième & dernier lieu eſt la mer Morte
qu'on appelait le lac *Aſphaltite*, à cauſe d'un
eſpèce de bitume qu'on y trouve. Diodore d

icile assure qu'elle a soixante-douze milles de
ong, & sept à huit de large. Il est étonnant Palestine.
u'on n'ait pas encore trouvé ses issues; mais
y a tout lieu de croire qu'elle communique
la Méditerranée par quelque conduit sou-
errein; en effet, on ne saurait comprendre
e que devient cette prodigieuse quantité d'eau
ui s'y jète. Il est certain que cette mer a été
ujète, depuis quelques années, à des débor-
emens extraordinaires, & tels qu'on n'en
vait pas vus depuis long-tems.

On cherche en vain, près de l[illegible] Morte,
uelques restes de Sodome et de Gomorrhe.
trabon rapporte que, selon une tradition des
abitans, il y avait dans cet endroit treize
illes dont Sodome était la capitale, que ce
c avait été formé par un tremblement de
rre, & une éruption de feu & d'eaux sul-
reuses & bitumineuses, qui engloutirent la
ille; & en effet, la chose n'a pu être autre-
ent, du moins à en juger par les pierres
alcinées, les cavernes, & quantité de cen-
res qu'on y trouve, par le bitume qui coule
s rochers, & par les sources d'eau chaude,
ont l'odeur se fait sentir à des distances con-
dérables, & enfin par la quantité de ruines
u'on y voit.

Les pierres qui sont sur les bords du lac,

Palestine.

ſont couvertes de pluſieurs couches mince d'une ſubſtance blanche, dont chacune para avoir été ›rmée par différens déborder du lac. Pline dit qu'aucun corps vivant peut aller au fond. Veſpaſien, voulant faire l'expérience, fit jeter dedans pluſieurs pe ſonnes qui ne ſavaient pas nager, les mains de rière le dos, & pas une n'alla au fond.

Cette eau me parut d'une nature ſi extraor dinaire, que je reſtai près d'un quart d'heu dedans. Je flottais deſſus dans telle poſtu qu'il me plaiſait ſans jamais m'enfoncer ; aya voulu une fois plonger, mes jambes reſtèrer en l'air, & j'eus toutes les peines du monde me remettre debout ; je n'oſai cependant p m'aventurer dans les endroits où il y ava beaucoup de fond ; mais je ſuis perſuadé q ces effets auraient été plus remarquables. trouvai, au ſortir de l'eau, ſur mon viſag une croute de ſel. La perſonne qui en l'analyſe m'aſſura qu'elle peſait un cinquièm de plus que l'eau douce. Le peuple ſe perſua que l'eau brûle le corps de ceux qui nage dans ce lac, de même que les bateaux ; là vient qu'on n'y en voit aucun. J'obſerv que le bitume flotte ſur l'eau, & que le ve le pouſſe à terre : les Arabes ont ſoin de ramaſſer ; ils l'employent en guiſe de poix,

mêm

même que dans la compofition de plufieurs remèdes, et l'on croit même que les Égyptiens s'en fervaient pour embaumer les corps; il fent très-mauvais lorfqu'on le brûle. Il y a tout lieu de croire que ce font des feux fouterrains qui font fondre ce bitume au fond de la mer, & qu'il y forme une maffe qui fe fubdivife par l'agitation des vagues. Paleſtine.

L'air des environs de ce lac paffe pour très-mal fain. Les Arabes font tellement perfuadés de fes mauvaifes qualités, que toutes les fois qu'ils paffent auprès, ils mettent leur mouchoir devant leur bouche, & ne refpirent que par le nez. On a cru que les oifeaux ne pouvaient voltiger au-deffus, qu'ils ne fuffent étouffés par les vapeurs qui s'en élèvent; mais c'eft un conte fait à plaifir.

Je retournai au couvent latin de Rama le 22 avril; j'en partis le lendemain pour *Lidde* : cette ville eft éloignée d'une lieue de *Rama ;* j'obfervai que la plaine était plus fabloneufe que du côté de l'orient. Je vis en mon chemin un puits, et tout auprès un petit bâtiment pour la commodité des voyageurs: ces fortes d'endroits qu'on appèle *Mocots*, font très-fréquens dans ces contrées. On eft dans l'ufage d'en bâtir près des puits & des fontaines, pour que les paffans s'y mettent à l'abri de la chaleur.

Palestine.

Comme j'entrois dans *Lidde*, je rencontrai une troupe de femmes turques, qui revenaient d'un enterrement en faisant des lamentations effroyables : elles tenaient leurs mouchoirs dans leurs mains, et les faisaient voltiger en rond, en chantant une espèce de dialogue. Après avoir vu l'église Saint-George, je fus joindre la caravane qui allait à Joppé, où je fus obligé de séjourner quelque tems en attendant un vaisseau pour Acre.

CHAPITRE III.

Du Pachalic de Saide, dit aussi d'Aire. — De la ville de Saide, jadis Sidon. — Du village de Sour, jadis Tyr. — Du Mont-Carmel. — Du Mont-Thabor. — De la Mer de Tibériade.

Je m'embarquai, le 2 de mai, sur un de ces gros bateaux dont on se sert sur cette côte; ils appartiennent ordinairement à des patrons grecs, qui ont permission d'embarquer douze matelots, & qu'il est défendu aux Maltais de prendre à moins qu'ils ne soient à plus de 80 lieues de la Terre-Sainte. Cependant, malgré cette défense, lorsque les Maltais trouvent quelques passagers mahométans à bord, ils les réduisent en esclavage, quoiqu'ils fassent le signe de la croix, & qu'ils se disent chrétiens. Nous rangeâmes la côte, & nous nous trouvâmes le lendemain à cinq milles de *Joppé*; nous vîmes au haut des rochers, qui sont près de la mer, une mosquée, & sur la côte une forteresse ruinée. Nous Syrie.

Syrie.

mouillâmes à l'entrée de la nuit, & le lendemain après-midi nous abordâmes près de Césarée. Un janissaire qui était à bord, prit le parti d'aller à terre; mais il eut auparavant la précaution de prendre ses plus mauvais habits de peur que les Arabes ne le dépouillassent. Le lendemain nous arrivâmes à Acre : cette ville est située à l'embouchure nord-ouest d'une baie, à laquelle on donne communément trois lieues de long sur deux de profondeur : elle est dans une plaine fertile bornée, au nord à environ douze milles de distance, par les montagnes qu'on appelait anciennement l'Anti-Liban, & à l'orient par celles de Galilée, qui sont éloignées d'environ dix milles. L'importance de ce port, en tems de guerre, a été cause que la ville a souffert un grand nombre de révolutions : elle fut prise dans le septième siècle par les Sarrasins; dans le douzième par les Croisés; en 1291, les Sarrasins l'ayant prise d'assaut, en rasèrent les fortifications; les Turcs la leur enlevèrent en 1517.

Ce pachalic embrasse aujourd'hui tout le terrein compris entre la Méditerranée, à l'ouest l'Anti-Liban, & le cours supérieur du Jourdain à l'est : cette étendue lui donne d'autant plus d'importance qu'il y joint des avantages précieux de position & de sol. Les plaines sont

vantées avec raiſon pour leur fertilité; ce pays poſſède une forêt de chênes, la ſeule de la Syrie. Les montagnes voiſines de *Sour*, ont des tabacs excellens, & l'on y trouve un canton où ils ont un parfum de girofle, qui les fait réſerver à l'uſage excluſif du ſultan & de ſes femmes. Le pays abonde en vins & en soies; enfin, par la poſition de la côte & la quantité des anſes, ce pachalic devient l'entrepôt néceſſaire de Damas & de toute la Syrie intérieure.

Syrie.

Le lieu le plus remarquable de ce pachalic eſt la ville de *Beryte;* jusqu'à ces derniers tems elle avait appartenue aux Druſes, mais le pacha a jugé à propos de la leur retirer & d'y mettre une garniſon turque; elle n'en continue pas moins d'être l'entrepôt des Maronites & des Druſes. Le dialecte des habitans eſt renommé avec raiſon pour être le plus mauvais de tous; il réunit à lui ſeul les douze défauts d'élocution dont parlent les grammairiens arabes. Le pont de *Beryte*, formé comme tous ceux de la côte par une jetée, eſt comme eux comblé de ſables & de ruines. On trouve hors des murs, à l'oueſt, les décombres & quelques futs de colonnes qui indiquent que Beryte a été autrefois beaucoup plus grande qu'aujourd'hui; la plaine qui forme ſon territoire

Syrie.

eſt toute plantée de mûriers blancs : c'eſt un coup-d'œil vraiment agréable, lorſqu'on vient des montagnes, d'appercevoir de leurs ſommets ou de leurs pentes, les riches tapis de verdure que déploie au fond lointain de la vallée cette forêt d'arbres utiles : dans l'été le séjour de Beryte eſt incommode par ſa chaleur & ſon eau tiède ; cependant il n'eſt pas malſain.

Je partis d'Acre pour me rendre au Mont-Carmel ; j'étais accompagné de deux chrétiens, habillés à la turque & très-bien armés. On prétend que le premier ſable qu'on employa pour faire du verre, fut celui d'une rivière que nous traverſâmes ; & il y a tout lieu de croire que l'on dut cette découverte au haſard. Lorſque nous fûmes arrivés au pied du Mont-Carmel, nous nous détournâmes du côté du couchant : on prétend que la partie de la montagne où eſt la baie, eſt l'endroit même où Élie fit deſcendre le feu du ciel ſur le ſacrifice qu'il offroit, après que les prêtres de Baal eurent vainement invoqué leur Dieu.

Comme j'avais été recommandé à l'Aga, il donna ordre à deux de ſes domeſtiques de m'accompagner au Mont-Carmel. Les carmes y ont un couvent, qui n'eſt habité que par deux ou trois religieux, & dont une grande partie,

Syrie.

sur-tout l'église, est taillée dans le roc ; on montre tout auprès une chapelle en forme de grotte, où l'on dit qu'Élie se retirait quelquefois. Les Turcs, de même que les Chrétiens & les Juifs, y vont en pélerinage le jour de sa fête. Nous couchâmes dans le couvent latin, dont la vue est ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il y a au bas de la montagne une grotte très-curieuse ; elle forme un salon d'environ quatorze pieds de long, vingt de large & quinze de hauteur, entièrement taillé dans le roc. Il sert aujourd'hui de mosquée.

Nous fûmes de-là au château que les Francs appèlent *Pellegrino*. Ce château est situé sur un rocher en forme de promontoire qui avance dans la mer d'un quart de mille ; il est si magnifique & si bien bâti, qu'on peut le mettre au rang des monumens les plus curieux de cette contrée. Nous arrivâmes à Césarée qu'Hérode fit bâtir en l'honneur d'Auguste ; Vespasien en fit une colonie romaine : l'ancienne ville s'étendait plus avant vers le nord que la nouvelle ; car je vis sur le rivage une muraille qui aboutit à quelques aqueducs ruinés, qui vont environ un demi-mille au nord. On prétend que ce fut Louis IX, roi de France, qui fit bâtir les murailles de la ville qui subsistent encore. Il y a dans la ville quantité de

Syrie.

maiſons voûtées qui paraiſſent avoir été bâties du tems des Croiſades ; mais le terrein eſt tellement couvert de ronces & de buiſſons, qu'il me fut impoſſible d'en approcher ; elles ſervent de retraite aux ſangliers, & lorsque les Mahométans en tuent quelqu'un, ils le laiſſent ſur la place crainte de ſe ſouiller. La ville n'eſt habitée que par deux ou trois pauvres familles, qui vivent dans la crainte continuelle des Arabes.

Nous partîmes après avoir pris quelques proviſions, &, lorſque nous approchâmes de *Tortora*, le ſcheik nous envoya inviter à dîner. La crainte de lui déplaire nous engagea à nous rendre chez lui. Il nous ſervit un pilau & quelques morceaux de mouton bouilli & rôti. Après que nous eûmes pris le café, je traverſai la baie & me rendis à Acre.

J'en partis le 8 de mai pour me rendre à Nazareth, accompagné de deux chrétiens qui me ſervaient d'eſcorte : étant arrivés dans la plaine nous prîmes notre route vers l'orient ; elle eſt extrêmement fertile, mais également impraticable après les pluies & dans les tems ſecs, à cauſe des crevaſſes dont elle eſt remplie. Nous rencontrâmes une montagne ſur laquelle il y a quantité de citernes ; nous deſcendîmes dans la fertile vallée d'*Abilene* ; le

Syrie.

ɔuits de *Zabulon* eſt au bas de la montagne ; es enfans y puiſent de l'eau avec des ſeaux le cuir, & les femmes la portent au haut ſur eurs têtes dans des cruches de terre : *Kana* ſt de l'autre côté de la vallée. Lorſque nous ûmes à l'orient de la plaine, le guide que le cheik d'*Abilene* nous avait donné, nous dit u'il appercevait deux cavaliers ſous une mon-agne qui avance du côté du midi. Il s'y ren-it, & ne trouva perſonne; la frayeur nous iſit & nous nous rendîmes le plus vîte que ous pûmes au pied de la montagne qui eſt ır le chemin de *Sephouri :* les Chrétiens ap-èlent ce village *Sainte-Anne*, parce qu'ils nt pour tradition que *Joachim* & *Sainte-Anne* demeuraient & avaient leur maison dans endroit où ſont les ruines d'une égliſe. On ouve environ un mille au ſud-eſt, la belle ntaine de *Sephouri*, qui eſt vraiſemblable-ent la même où les chevaliers de Jéruſa-m campèrent durant la guerre des Croiſades. ous traverſâmes une petite plaine, & nous rivâmes le 9 à Nazareth.

Les moines latins du Saint-Sépulcre y ont e égliſe & un couvent. On prétend que gliſe eſt bâtie dans l'endroit même où était maiſon de *Joſeph* & de *Marie*, & l'on y ontre celui d'où la maiſon de Lorette a été

transportée : il y a au couchant un apparte-

Syrie.

ment voûté, qu'on dit être la sinagogue où Jésus-Christ expliqua le passage d'*Isaie*, qui le concernait. On me fit voir de l'autre côté de la montagne une grosse pierre carrée sur laquelle on dit qu'il mangeait avec ses disci-ples. A cent toises du village on trouve une fontaine couverte d'une voûte, dont l'eau coule dans un beau bassin de marbre, qui m'a paru être un tombeau ; plus loin est une église souterraine, où les Grecs disent que l'ange annonça à Marie qu'elle deviendrait enceinte du Saint-Esprit.

La montagne du *Précipice*, entoure une partie de la vallée qui est étroite, & bordée de chaque côté de hautes montagnes. Nous arrivâmes, au bout d'un quart d'heure, à un autel taillé dans le roc, & couvert d'une voûte ; environ quarante pieds plus haut est l'endroit d'où l'on dit que les Juifs voulurent précipiter le Sauveur ; il y a sur le bord du rocher deux pierres en forme de parapet, sur lesquelles ses mains & ses pieds restèrent em-preints pendant qu'il se débattait.

Le village de *Jaffa*, est bâti sur la montagne qui est au midi, au couchant du Précipice. On dit que la maison de Zébedée, père de Saint Jacques & de Saint-Jean, était dans cet en-

droit. Le scheik du village nous régala avec des œufs frais, du lait aigre & du café. Syrie.

Nous partîmes le 10 de Nazareth de très-grand matin pour le Mont-Thabor ; c'est la plus belle montagne que j'aie jamais vue : elle est extrêmement fertile en pâturages & couverte de bois ; la montée en est si douce que nous y fûmes à cheval du côté du nord. Son sommet, qui a près d'un mille de long & environ un quart de mille de large, est entouré d'une muraille, que *Josephe* dit avoir été bâtie dans quarante jours. On trouve aussi plusieurs citernes pratiquées sous terre. Mais, ce qui a rendu cette montagne fameuse, a été le bruit qui courait du tems de Saint-Jérôme, que c'était là que Jésus-Christ s'était transfiguré en présence de Pierre, de Jacques & de Jean.

On trouve à l'orient de la montagne les ruines d'un château, dans l'enceinte duquel est une grotte, où l'on a bâti trois autels, en mémoire de trois tentes que Saint-Pierre proposa de dresser. Ce qui augmente la beauté du *Mont-Thabor*, est qu'on découvre, de son sommet, plusieurs endroits célèbres. Étant descendu du Mont-Thabor, je retournai à Nazareth pour me rendre à Meshed qui est au nord. Les Turcs disent que c'est la patrie de Jonas, & l'on me montra dans une mosquée

Syrie.

une niche qu'on a pratiquée au deſſus de ſon tombeau.

Environ deux milles plus loin eſt *Kepher-Kenna*, où les latins diſent que Jéſus-Chriſt changea l'eau en vin aux noces de *Cana*. On montre la fontaine où l'on fut puiſer l'eau, ſur laquelle il opéra ce changement miraculeux. La montagne des béatitudes eſt douze milles au nord-eſt de Nazareth : elle paraît raboteuſe & remplie de rochers ; mais l'éminence qui eſt du côté de l'orient eſt unie & couverte de pâturages : ce fut là, dit-on, que Jéſus-Chriſt fit ce fameux ſermon que les évangeliſtes nous ont conſervé. Environ deux milles à l'orient, près de la crête de l'éminence qui aboutit à la mer de Tibériade, ſont pluſieurs groſſes pierres noires, dont deux ſont plus groſſes que les autres : on dit que ce fut ſur celles-ci que Jéſus bénit le pain dont il nourrit les cinq mille ames qu'il avait fait aſſeoir ſur le gazon.

Le village de *Hutin*, eſt au couchant de la montagne des béatitudes ; il eſt fameux par ſes orangers & ſes citroniers. Les Turcs y ont une moſquée pour laquelle ils ont une grande vénération, à cauſe d'un grand *ſcheik* qui y eſt enterré, & qui, à ce que m'a dit un

uif, eſt le même que *Jethro*, beau-père de Moyſe.

Syrie.

La ville de *Tibériade* eſt ſituée ſur la mer le ce nom; elle eſt fermée de trois côtés par l'aſſez mauvaiſes murailles; elle eſt ouverte u côté du lac : on y voit quantité de ruines. Cette ville était la capitale de la Galilée; les abins vinrent s'y établir après la deſtruction e Jéruſalem, & y reſtèrent juſqu'au onzième iècle. On voit, près de la porte de la maiſon u *ſcheik*, le côté d'une pile ſépulchrale or-ée de reliefs ; il y a au milieu une couronne e fleurs, au centre de laquelle eſt un taureau, de chaque côté une guirlande, dont l'extré-nité eſt ſoutenue par un aigle qui a les ailes endues.

La mer de Tibériade eſt un des plus beaux cs qu'on puiſſe voir ; elle eſt bornée à l'orient r des montagnes qui viennent aboutir ſur s bords; je ſuis perſuadé qu'elle n'a pas plus quatorze à quinze milles de longueur; elle t très-poiſſoneuſe. Je fus au nord de la mer Tibériade dans l'endroit où eſt l'embou-ure du Jourdain ; c'eſt là qu'il s'y jète, après oir traverſé la plaine l'eſpace d'environ deux illes; il traverſe les montagnes & ſe préci-te du haut des rochers avec un grand bruit; eſt preſqu'entièrement caché par des eſpèces

Syrie.

de platanes qui croissent de chaque côté, & qui donnent un ombrage charmant. Environ quatre milles au nord, & à côté de la montagne qui est au couchant, est une éminence sur laquelle je vis quantité de ruines, sans pouvoir juger si elles étaient anciennes ou non.

Le chemin de Tibériade à Saphet est extrêmement rude; nous le suivîmes, mais la chaleur nous obligea d'entrer dans une tente d'Arabes. On nous avait apprêté des œufs & du lait aigre, dans lequel on avait mis des rouelles de concombres pour nous rafraîchir. Le cadi de *Saphet*, pour qui j'avais une lettre de recommandation, me reçut avec beaucoup de politesse, & me fit servir du café. J'avais aussi une lettre pour le grand-prêtre des Juifs; c'étoit un vieillard vénérable & fort savant; j'arrivai chez lui au moment qu'il sortait de table; je lui remis ma lettre; mais, comme c'était un jour de sabat, il la fit ouvrir par un autre, ensuite il la lut. Je lui fis sentir que j'avais envie de loger chez lui; mais il feignit de ne point m'entendre : il craignait de désobliger le cadi, à qui il aurait fait un affront impardonable s'il m'avait reçu chez lui, après avoir été recommandé à ce magistrat. Je fus donc obligé de retourner chez le *cadi;* il nous donna un souper magnifique. Le lendemain

Syrie.

our de la pentecôte, le grand prêtre prit un abit de satin blanc, & reçut les complimens es rabins, qui lui baisèrent la main avec espect.

Saphet est considérable; elle est gouvernée ar un cadi qu'on y envoie de Constantino-le. Les Juifs y ont une université pour l'é-ucation de leurs rabins. Plusieurs docteurs de eur loi, qui vivoient du tems du second tem-le, y sont enterrés. Il y en a trois dans un ndroit, que les Turcs disent être trois fils e Jacob. Leur croyance est que le messie ré-nera pendant quarante ans dans cette ville, vant que de fixer sa résidence à Jérusalem.

Au sortir des montagnes qui sont au nord-t de Saphet, nous entrâmes dans un pays oupé. Nous rencontrâmes un détachement ue le scheik de *Samwata* avait envoyé pour onner la chasse aux voleurs. Le capitaine qui commandait nous demanda qui nous étions; os gens lui répondirent que, s'il voulait les uivre, ils lui donneraient la satisfaction qu'ils emandaient: l'un d'eux nous ayant suivis, ous lui dîmes que nous avions une lettre our son maître; nous le priâmes de la mon-rer à son commandant; ils vinrent nous pren-re un moment après; ils mangèrent avec nous t détachèrent deux de leurs camarades pour

Syrie.

m'accompagner par-tout où je voudrais aller; lorſque je fus ſur la frontière de leur territoire, je leur fis un préſent, & ils s'en retournèrent.

Nous continuâmes notre route le long des montagnes qui ſont au couchant de Tibériade, & nous arrivâmes à une citerne ſouterraine dans laquelle on dit que Joſeph fut jeté par ſes frères. Le puits de *Joſeph* eſt dans une cour murée, où les Turcs ont un oratoire. Il y a près de la citerne une moſquée & le tombeau d'un ſcheik. Nous fîmes halte vers minuit, & dormîmes au pied d'un arbre. Le lendemain nous fûmes de retour à *Acre*.

En revenant à la côte, on doit remarquer d'abord *Saide*, reſtes infortunés de l'ancienne *Sydon*. Cette ville, ci-devant réſidence du pacha, eſt comme toutes les villes turques, mal bâtie, mal-propre & pleine de décombres modernes; elle occupe le long de la mer un terrein d'environ ſix cents pas de long, ſur cent cinquante de large. Du côté de la mer, la ville eſt abſolument ſans muraille; du côté de la terre, celle qui l'enceint n'eſt qu'un mur de priſon.

Saide eſt une ville aſſez commerçante, parce qu'elle eſt le principal entrepôt de Damas & du pays intérieur. Les Français, les

ſeuls Européens que l'on y trouve, y ont un conſul & cinq à ſix maiſons de commerce. Le nombre des habitans peut ſe monter à cinq mille ames.

Syrie.

A ſix lieues au ſud de Saide, en ſuivant le rivage, l'on arrive, par un chemin de plaine très-coulant, au village de *Sour:* on a de la peine à reconnaître dans cet emplacement celui de Tyr, dont le nom tient à tant d'idées & de faits intéreſſans pour quiconque a lu l'hiſtoire.

Toute la population du village conſiſte en cinquante à ſoixante pauvres familles qui vivent obſcurément de quelques cultures de grain, & d'un peu de pêche. Les maiſons qu'elles occupent ne ſont plus, comme au tems de Strabon, des édifices à trois ou quatre étages, mais de chétives huttes prêtes à s'écrouler.

Le nom de Phénicie, celui de Tyr & de Sidon, les principales villes de ce pays, préſentent à l'eſprit l'idée d'une des contrées les plus commerçantes de l'univers: ces villes regorgeant d'habitans, étaient obligées de ſe décharger de l'excédent de leur population par des colonies. Des côtes de la Méditerranée, elles s'étendirent jusqu'au détroit de Gibraltar, paſſèrent & reconnurent les îles bri-

Syrie.

tanniques. Tout favoriſait autour d'eux les ſpéculations du commerce ; la mer baignait leurs côtes, les forêts du Liban leur fourniſſaient abondamment les bois propres à la conſtruction des vaiſſeaux ; les voiles, les cordages & autres agrès leur arrivaient facilement de l'Égypte. Leurs ports étaient ſûrs, nombreux, ſpacieux ; ils en faiſaient ſortir des flottes chargées, non-ſeulement des ouvrages de leurs manufactures, mais encore des productions de l'orient & du midi, qu'ils répandaient dans la Grèce & au-delà, de ſorte qu'ils furent, pendant pluſieurs ſiècles, les facteurs de l'occident & le lien des trois parties du monde.

Dans ces cités opulentes, ſe cultivaient avec éclat la philoſophie, l'éloquence ; les ſciences qui demandent de la tranquillité & une certaine aiſance. Les beſoins du commerce y perfectionnaient la géométrie, l'aſtronomie & l'arithmétique. Il s'y forma des ouvriers & artiſtes excellens, ſculpteurs, peintres, architectes, brodeurs, charpentiers, forgerons. C'eſt aux rois de ce petit état, que recouraient de grands monarques, quand ils voulaient ériger des monumens importans. Ainsi Salomon ayant entrepris de bâtir & d'orner le temple de Jéruſalem, s'adreſſa, pour avoir des directeurs d'ouvrages, à *Hiram*, roi de

Tyr. Une remarque qui ſe préſente ſouvent, c'eſt que ces villes où fleuriſſent les ſciences, où brillent les lumières, qui devraient par conſéquent être l'aſyle de la ſageſſe & des mœurs, ſont au contraire preſque toujours un foyer d'erreur & une ſentine de corruption. Syrie.

On croit que le verre a été inventé par les habitans de Tyr. Sur ces côtes, ſe trouvait un petit coquillage qui donnait la pourpre & qu'on n'y rencontre plus. Quelques-unes de ces villes ont été républiques, d'autres ſoumiſes à des rois : le plus connu de ceux de Tyr eſt Pigmalion. Celui-ci a laiſſé la réputation d'un prince avare, qui tua ſon beau-frère pour jouir de ſes tréſors. Didon, ſa veuve, les cacha, trompa ſon frère, & les emporta ſur ſes vaiſſeaux ; elle erra quelque tems ſur mer, aborda pluſieurs plages, où les aventuriers qui l'accompagnaient, prirent des proviſions & même des femmes ; ſe trouvant bien reçus des habitans d'Utique, ſur la côte d'Afrique, colonie tyrienne, ils fondèrent Carthage dans ſon voiſinage.

Les révolutions du ſort, les conquêtes d'Alexandre, & la barbarie des gens du Bas-Empire & des Muſulmans, ont réduit cette ancienne cité à l'état d'un miſérable village, qui n'a pour tout négociant qu'un facteur grec

Syrie.

au ſervice des français de Saïde, qui gagne à peine de quoi ſoutenir ſa famille. En ſortant du village, vers le continent, on rencontre un amas de ruines; du reſte, la campagne eſt une plaine d'environ deux lieues de large, ceinte d'une chaîne de montagnes aſſez hautes; le ſol eſt une terre graſſe & noirâtre, où l'on cultive avec ſuccès le peu de bled & de coton que l'on y ſème.

Il reſte aſſez peu de monumens de l'antique Phénicie, & il faut encore moins attribuer cette perte au tems, qui dévore en ſilence tous les ouvrages des hommes, qu'à la jalouſie petite & cruelle du héros qui renverſa Tyr, & au fanatiſme de la religion muſulmane.

Il n'y a rien de merveilleux dans les deux tombeaux que l'on montre avec oſtentation ſur la rive opposée à l'ancienne île d'*Arad*; l'un eſt un cylindre couronné d'une eſpèce de pyramide, ayant vingt-trois pieds d'élévation; le piédeſtal carré, qui porte ce monument, en a lui-même dix de hauteur, & ſoixante de circonférence : l'autre eſt un cône terminé en hémiſphère, qui ſemble un peu moins élevé que le cylindre; il repoſe ſur une bâſe carrée haute de ſix pieds, & qui en a ſoixante-ſix de tour. Quatre lions aſſis terminent les angles de cette bâſe, mais ce ſont des blocs informes

à peine ébauchés par le ciſeau de l'artiſte, & en général les deux tombeaux exécutés ſans principes, n'ont demandé que des bras pour les conſtruire. Syrie.

Il y a un peu plus d'induſtrie dans une double colonne de marbre granit de quatre-vingt pieds de haut, qu'on trouve dans les ruines de l'ancienne Tyr; cette double colonne a été taillée dans le même bloc, avec une patience que l'égyptien admirerait juſques dans les architectes de ſes pyramides.

Il ne faut citer, qu'à cauſe de ſa biſarrerie, un autre monument qu'on rencontre non loin des tombeaux que nous avons fait connaître: c'eſt une eſplanade d'environ cent trente pieds en carré, bordée d'un mur de ſept pieds de haut, vers le fond de laquelle on voit une eſpèce de trône formé de quatre grandes pierres, ſans aucun ornement de ſculpture, excepté celle du dais, qui eſt revêtue d'une corniche. L'unique objet d'étonnement, dans cet ouvrage phénicien, eſt d'avoir été tout entier taillé dans le roc; il y a cependant un peu loin de là aux ruines de la Grèce & de Palmyre.

Les trois réſervoirs de Salomon ſont, à mon gré, le ſeul monument phénicien digne de fixer les regards de la poſtérité: ils ſont ſitués

Syrie.

à une lieue de Tyr, dans une plaine bornée d'un côté par l'Anti-Liban, & de l'autre par le grand chemin de Ptolemaïde. Le plus considérable de ces réſervoirs repréſente extérieurement une tour carrée de trente pieds d'élévation, où l'eau s'élève toujours juſqu'au ſommet, & va remplir un baſſin octogone de ſoixante pieds de diamètre, dont les bords forment une plate-forme de huit pieds de large, ſur leſquels on fait le tour du baſſin. L'eau eſt limpide & tranquille ſur la ſurface; mais elle ſort avec la plus grande impétuoſité par deux ouvertures ménagées ſur les deux côtés du baſſin, ſe précipite dans la plaine & y forme une rivière qui ſe jète avec fracas dans la mer, à un mille du réſervoir.

Un ſuperbe aqueduc, dont il reſte encore des arcades entières, conduiſait autrefois ces eaux dans la ville de Tyr. La tradition univerſelle de l'Orient attribue cet ouvrage magnifique à Salomon, qui l'entreprit pour reconnoître le ſervice que lui avait rendu Hyram, roi de Tyr, en lui envoyant des cèdres du Liban pour la conſtruction du temple de Jéruſalem. Ce fils célèbre de David, ſemble même y faire alluſion dans ſon cantique des cantiques. Au reſte, il faut avouer que cette

tradition orientale n'eſt pas parvenue juſqu'à nous pure & ſans mélange : le peuple qui croi- Syrie. rait ſes héros dégradés, s'ils faiſaient humainement des ouvrages humains, a ſuppoſé que le fils de David, pour éterniſer ſon bienfait, avait fait ſans fond les réſervoirs de la Phénicie. Cette erreur accréditée par la crédulité des ſiècles, a même été confirmée par quelques voyageurs de l'Europe, qui n'avaient aucun intérêt à en impoſer à notre bonne-foi. La crainte que j'ai de calomnier leur mémoire, me fait croire qu'ils s'y prirent mal pour leur expérience ; trompés ſans doute par la tranquillité des eaux ſur la ſurface du baſſin, ils jetèrent la ſonde du côté où elles ſe précipitent dans la plaine, & cette ſonde emportée par le courant, leur perſuada qu'il n'y avait point de fond dans le réſervoir. Quoiqu'il en ſoit de cette conjecture, un des ambaſſadeurs à Conſtantinople, un peu plus phyſicien que tous ces voyageurs, le ſage Nointel, fit jeter devant lui la ſonde d'un vaiſſeau français, à une égale diſtance des deux ouvertures par où l'eau s'écoule dans la plaine, & le fond du réſervoir ſe trouva à trente-cinq pieds de ſa ſurface : mais, comme la ſaine phyſique ne guérit jamais la ſuperſtition invétérée, l'expérience fut perdue pour

Syrie.

les habitans de Tyr, & on y croit encore aux réservoirs sans fond de Salomon.

A neuf lieues, au sud de *Sour*, est la ville d'Acre, connue dans les tems les plus reculés, sous le nom d'*Aco*, & postérieurement sous celui de *Ptolemaïs*. Depuis l'expulsion des Croisés, elle était restée presque déserte; mais de nos jours les travaux d'un pacha l'ont ressuscitée & la rendent aujourd'hui l'une des premières villes de la côte; on vante la mosquée de ce pacha, comme un chef-d'œuvre de goût; son *bazar* ou marché couvert, ne le cède point à ceux d'Alep même, & sa fontaine publique surpasse en élégance celle de Damas: l'on doit savoir d'autant plus de gré au pacha de ses travaux, que lui-même en a été l'ingénieur & l'architecte, il a fait ses plans, il a tracé ses dessins & conduit les ouvrages. Le port d'Acre est un des mieux situés sur la côte, en ce qu'il est couvert du vent de nord & nord-ouest par la ville même.

La campagne des environs, est une plaine nue, le sol est fécond, & l'on y cultive avec le plus grand soin le blé & le coton; ces denrées sont la bâse du commerce d'Acre, qui, de jour en jour devient plus florissant. Dans ces derniers tems, le pacha, par un abus ordinaire en Turquie, l'a concentré tout entier

Syrie.

ans ses mains : l'on ne peut vendre du coton u'à lui, l'on n'en peut acheter que de lui ; s négocians européens ont eu beau reclaner les capitulations du sultan, le pacha a épondu qu'il était sultan dans son pays, & y a continué son monopole. Ces négocians ont sur-tout les Français, qui ont à Acre six omptoirs présidés par un consul. Récemment est survenu un agent impérial, & depuis eu un agent russe.

La partie de la baie d'Acre, où les vaisseaux ouillent avec le plus de sûreté, est au nord Mont-Carmel. Le fond tient bien l'ancre ne coupe pas les cables. Le Carmel qui omine au sud, est un pic écrasé & rocailx d'environ trois cent cinquante toises d'évation ; sur ce sommet est une chapelle déée au prophète Élie, d'où la vue s'étend loin sur la mer & sur la terre. On apperit à six lieues le local de *Nazareth*, célèbre ns l'histoire du christianisme : c'est un vile médiocre, peuplé d'un tiers de Mahoétans, & de deux tiers de Grecs catholiques ; sont ordinairement les fermiers du pays : tems du dernier scheik, ils étoient obligés lui faire un cadeau de mille piastres à chae femme qu'il épousait, & il avoit soin de marier presque toutes les semaines.

Syrie.

A environ deux lieues au ſud-eſt, eſt le *Mont-Thabor*, d'où l'on a l'une des plus riches perſ-pectives de la Syrie ; cette montagne eſt un cône tronqué de quatre à cinq cents toiſes de hauteur ; le ſommet a deux tiers de lieue de circuit. A l'eſt l'on voit, comme ſous ſes pieds, la vallée du *Jourdain* & le lac de *Tabarié*, qui ſemble encaiſſé dans un cratère de volcan.

La rive orientale du lac de *Tabarié* n'a de remarquable que la ville dont elle porte le nom, & la fontaine d'eaux minérales qui en eſt voiſine. Quant à la ville, ce n'eſt qu'un monceau de décombres, habité tout au plus par cent familles ; à ſept lieues au nord de Tabarié, ſur la croupe d'une montagne, eſt le village de *Satfad*, le ſiége d'une école arabe, où les docteurs Motoualis formaient des élèves dans la ſcience de la grammaire, & l'in-terprétation allégorique du coran.

En remontant de *Satfad*, au nord, l'on ſuit une chaîne de hautes montagnes qui fourniſ-ſent d'abord les ſources du Jourdain, puis une foule de ruiſſeaux dont s'arroſe la plaine de Damas. Le prolongement de ces montagnes le long de la vallée, eſt ce que les anciens appèlent *Anti-Liban ;* ſa diſpoſition en encaiſ-ſement profond, en y raſſemblant les eaux des montagnes, en a fait dans tous les tem

un des plus fertiles cantons de la Syrie; mais aussi en y concentrant les rayons du soleil, elle y produit en été une chaleur qui ne le cède pas même à l'Égypte: l'air néanmoins n'y est pas mal-sain, parce qu'il est sans cesse renouvellé par le vent du nord, & que les eaux sont vives & non stagnantes; l'on y dort impunément sur les terrasses. Avant le tremblement de terre de 1759, tout ce pays était couvert de villages & de cultures; mais les ravages que causa ce phénomène, & ceux que les guerres des Turcs y ont fait succéder, ont presque tout détruit. Le seul lieu qui mérite l'attention, est la ville de *Balbec*.

Syrie.

CHAPITRE IV.

Des villes ſituées entre Sidon et Bayreut. — Du territoire du prince des Druſes. — Des montagnes de Caſtravan *& des endroits qui ſont ſur la route de Tripoli. — État de cette ville. — Des cèdres du Liban. — Route de Tripoli à Balbeck. — Deſcription de ſes ruines.*

Syrie.

CES courſes ramenèrent Pockoke à Sidon, d'où il partit le 30 mai ; il traverſa les montagnes qu'on appèle les montagnes des Druſes, nom des peuples qui les habitent. En les quittant, il ſe trouva près d'un village & d'une moſquée bâtie ſur le rivage, à côté de laquelle eſt un puits, qu'on appèle le puits de Jonas, parce qu'on prétend que ce fut dans cet endroit que la baleine l'y jeta. Après une route de vingt milles, il arriva à *Bayreut*, qui n'eſt autre choſe que l'ancienne *Berytus*. Auguſte, en ayant fait une colonie, lui donna le nom de ſa fille, auquel il ajouta l'épithète d'*heureuſe*, la nommant *colonia Felix-Julia*. Elle fut priſe ſur les Sarraſins par Baudouin, roi de Jéru-

ſalem, après un ſiége des plus opiniâtres, l'an 1111. Syrie.

Elle eſt ſituée près de la mer, ſur une éminence. Cette ville appartenait à *Fackardin*, & les princes druſes qui lui ſuccédèrent, continuèrent de la gouverner juſqu'au tems qu'il plut aux Turcs de la leur enlever. Elle peut avoir environ deux milles de circuit ; elle eſt défendue par une méchante muraille, flanquée de quelques petites tours carrées. Il y a au milieu de la ville une grande moſquée, ſoutenue par des colonnes gothiques & parfaitement bien bâtie. Ce qu'on y voit de plus remarquable, ſont les bâtimens que *Fackardin* fit conſtruire : ce prince avait pris du goût pour l'architecture, pendant le ſéjour qu'il fit à Florence. Son ſérail, dont il ne reſte plus que les murailles, a l'air d'un palais romain. L'eau ſe diſtribuait dans tous les appartemens, par le moyen des conduits qu'on avait pratiqués dans les murailles ; il y a au milieu un jardin planté de citroniers ; les écuries en ſont magnifiques : elles ſont ornées de colonnes. Cette ville dépend des Maronites & des Druſes, & c'eſt la ſeule que les habitans du Liban & de l'Anti-Liban oſent fréquenter.

C'eſt par-là qu'ils font ſortir leurs cotons & leurs ſoies, deſtinées preſque toutes pour le

Syrie.

Caire; ils reçoivent en retour du riz, du tabac, du café & de l'argent, qu'ils échangent encore contre du bled : ce commerce entretient une population assez active, d'environ six mille ames. Le dialecte des habitans est renommé, avec raison, pour être le plus mauvais de tout; il réunit à lui seul les douze défauts d'élocution dont parlent les grammairiens arabes. Le port de *Bayreut*, formé, comme tous ceux de la côte, par une jetée, est, comme eux, comblé de sables & de ruines; d'ailleurs cette ville est condamnée à n'être qu'une mauvaise place, puisqu'elle manque d'eau dans son intérieur : les femmes sont obligées de l'aller puiser à un demi-quart de lieue, à une source où elle n'est pas trop bonne. On trouve hors des murs, à l'ouest, les décombres & quelques fûts de colonnes, qui indiquent que Bayreut a été autrefois beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. La plaine qui forme son territoire, est toute plantée de mûriers blancs, qui fournissent une soie d'une très-belle qualité : c'est un coup-d'œil vraiment agréable, lorsqu'on vient des montagnes, d'appercevoir de leurs sommets ou de leurs pentes, le riche tapis de verdure, que déploie au fond lointain de la vallée, cette forêt d'arbres utiles.

Je partis, dit Pockoke, de Bayreut le pre-

ier juin. Nous n'avions pas fait une lieue, Syrie.
ue nous arrivâmes à l'endroit où l'on dit que
aint-Georges tua le dragon qui étoit à la veille
e dévorer la fille du roi de Bayreut. La mosquée qui y est actuellement, servit autrefois
église aux Grecs : il y a tout auprès un puits,
où l'on dit que le dragon avoit coutume
e s'élancer. Je vis pratiquer, dans cette mosquée, sur un turc qui m'accompagnait, une
érémonie qui me surprit beaucoup : cet homme s'étant assis par terre, celui qui desservoit
mosquée, prit un morceau d'une petite colonne de marbre, auquel on attribue une vertu
xtraordinaire contre toutes sortes de douleurs :
le roula sur son dos pendant un tems considérable.

Environ un mille à l'orient de cet endroit,
us passâmes la rivière de Bayreut sur un
nt de sept arches. Nous entrâmes, au sortir
-là, dans ce fameux chemin, qui est pratiqué en forme de terrasse, sur la croupe occidentale & septentrionale de la montagne, qui
sur le bord de la mer, au midi de la rivière *Licus*. Nous la montâmes, en allant au
rd, & nous trouvâmes en haut les débris
une tour : la montée en est difficile, & l'on
uve une inscription latine, taillée dans le
c, qui indique son nom & celui de l'empe-

Syrie.

reur *Marc-Aurèle*, qui le fit conftruire ; je vi
quelques petites figures d'hommes en relief
diftribuées dans différens compartimens, do
la plupart font effacées. La rivière paffe a
bas de cette route ; elle était autrefois navi
gable, malgré la rapidité de fon courant : c'eft
là que finiffent les domaines du prince de
Drufes, qui commencent près de Sidon, &
ne renferment que des montagnes : ce canton
qu'on appèle les montagnes de *Caftravan*, n'e
habité que par des Maronites chrétiens ; le
Drufes & les chrétiens font en poffeffion de
autres. Ces montagnes font hautes & rempli
de rochers ; elles font prefque toujours co
vertes de neige dans les endroits les plus éle
vés. Il eft étonnant qu'étant auffi ftériles, elle
foient auffi peuplées : il y croît des mûriers
dont les feuilles fervent à nourrir une grand
quantité de vers à foie, & des vignes, do
le vin l'emporte fur tous les autres de la S
rie. Les rochers, dont ces montagnes font com
pofées, forment, pendant l'efpace de de
milles, des figures fi extraordinaires, qu'o
les prendroit de loin pour des villes ruinées
des châteaux, des murs, des maifons & m
me pour des hommes. Ces montagnes font en
tièrement habitées par des chretiens, qui
permettent à aucun mahométan, ni même a

pach

pachas d'en approcher. Le prince des Drufes paye pour ce pays un tribut au grand-feigneur ; il fait fa réfidence dans un couvent appelé le couvent de la lune. Les habitans payent un cent au prince, pour les terres qu'ils poffèdent ; chaque village a fon églife, & il y a prefqu'autant de monaftères que de villages ; chaque églife a fa cloche ; ce qui eft une chofe extraordinaire dans ces contrées. Les évêques ont leurs fiéges dans quelques villes aux environs ; comme la plupart font ruinées, ils fe retirent dans les couvens : la plupart de ces couvens ont chacun un couvent de religieufes, habité par de pauvres femmes, qui fe font honneur de fervir les religieux. Les moines de l'orient ne s'occupent que de la culture des terres, & font extrêmement ignorans : ils difent ordinairement leur office la nuit en langue fyriaque, quoiqu'ils ne l'entendent point ; & ils y font tellement accoutumés, qu'ils écrivent l'arabe, leur langue naturelle, en caractères fyriaques.

Syrie.

Les Maronites paffent pour de fort honnêtes gens, &, en effet, ils font plus fimples & moins intrigans que les autres chrétiens de l'orient. Les Drufes font un refte des armées chrétiennes, qui furent à la conquête de la Terre-fainte : ils prétendent être defcendus des An-

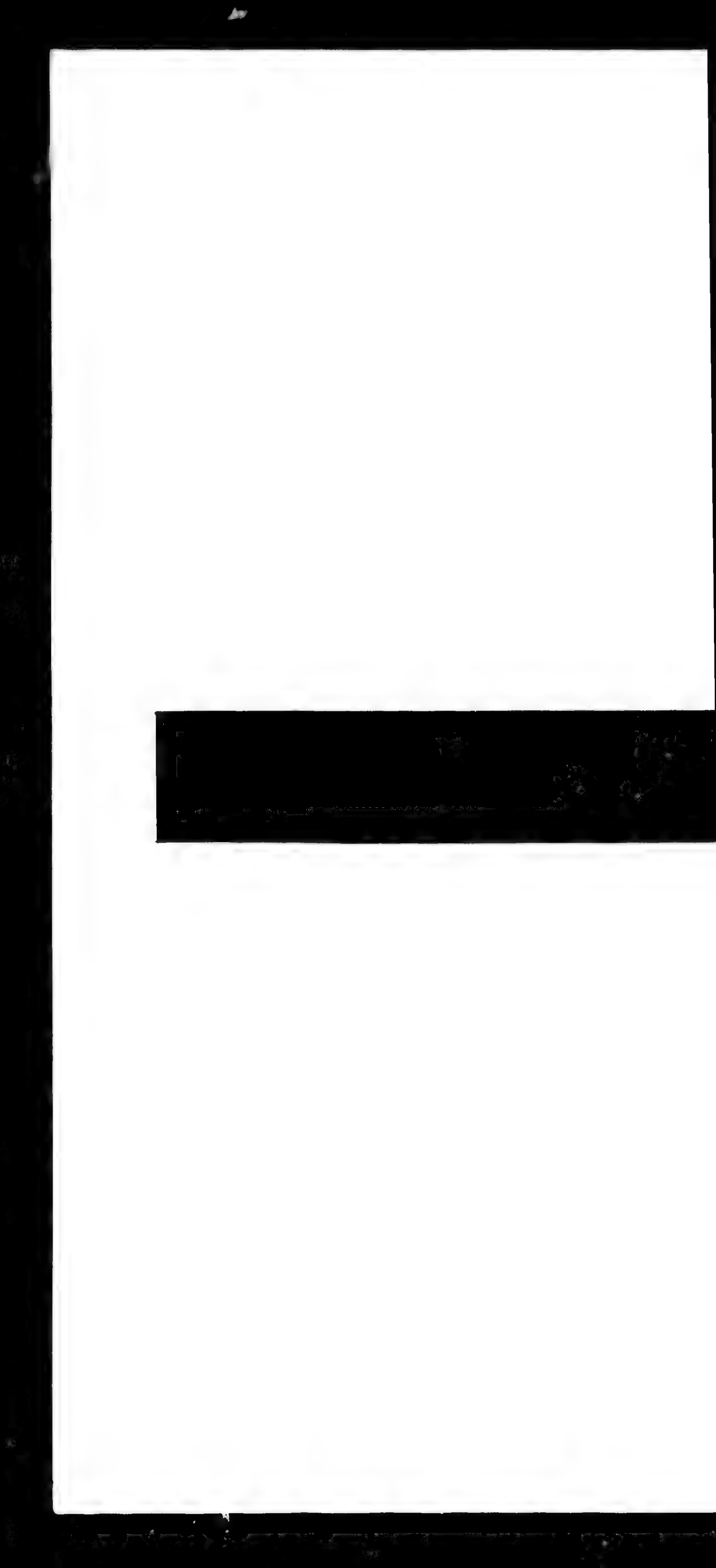
Syrie.

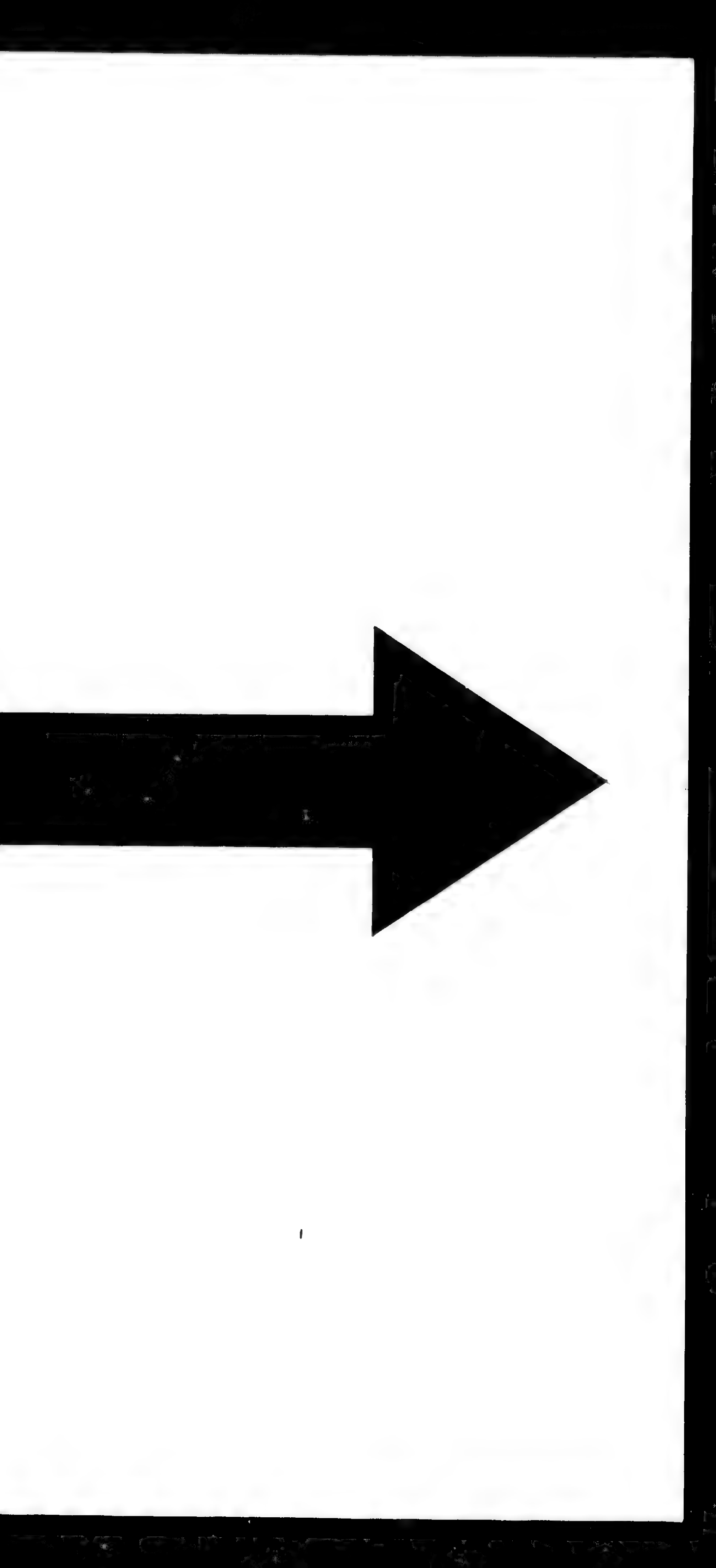
giais; quelques-uns disent qu'ils descendent des Français qui suivirent Godefroi de Bouillon; & Fackardin se disoit allié de la maison de Lorraine. Ils ont infiniment plus de courage & de probité que les autres Orientaux; ils se font un honneur de protéger les chrétiens qui vivent parmi eux. Ils se disent mahométans; mais ils ne fréquentent les mosquées, qu'autant qu'il le faut pour jouir des privilèges de la religion dominante. Ils ont parmi eux une espèce de religieux qui ne boivent point de vin, & qui refusent de manger ce qui appartient au prince, de peur de participer à ses extorsions. Ces religieux s'assemblent en particulier, & ressemblent plutôt à des philosophes qu'à des chefs d'une religion, dans une communauté d'hommes qui n'en professent aucune.

Nous prîmes notre route par les montagnes de *Castravan ;* &, après avoir marché environ deux milles à l'orient, nous arrivâmes au couvent de *Saint-Antoine-Elize*, dont les religieux me reçurent fort honnêtement. Nous allâmes ensuite à *Ontua ;* nous prîmes de-là notre route au nord, pendant l'espace de trois à quatre milles, à l'endroit de la montagne, où les rochers ont la figure extraordinaire dont j'ai parlé ci-dessus, & ressemblent à des villes

ruinées; nous descendîmes du côté du nord, & allâmes à *Cuskeen*, où nous trouvâmes le patriarche & l'évêque de *Patroné* assis sous un arbre devant le couvent, selon la coutume des Orientaux : le patriarche étoit un vieillard vénérable, & il me reçut avec beaucoup de politesse ; l'évêque parlait parfaitement la langue franque. On nous servit à dîner dans le cloître ; après le repas, je fus rejoindre le patriarche sous son arbre, & l'on nous porta du café. Nous descendîmes ensuite à *Aosta*, ville située sur une colline, à quelque distance de la mer. Je m'assis sous un arbre avec les deux frères & le neveu du patriarche, & pris du café avec eux. Ils voulurent m'arrêter; mais je me refusai à leur prière, & continuai ma route jusqu'à un village appelé *Gafer*, où les capucins ont un couvent, que nous trouvâmes fermé, de manière que je fus obligé de me reposer sous un citronier. Le scheik maronite vint me joindre : il parlait italien, & avait voyagé pendant huit ans en Europe. Il me parut extrêmement poli, & il m'offrit un guide pour m'accompagner chez le prince des Druses, & dans toutes ces montagnes ; il me fit servir à dîner. Un de ses parens arriva le soir de *Bayreut*, & nous dit que les habitans s'étant apperçu de ma curiosité, avaient pris l'a- Syrie.

F 2





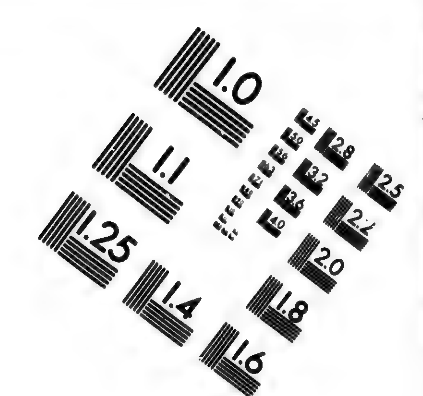
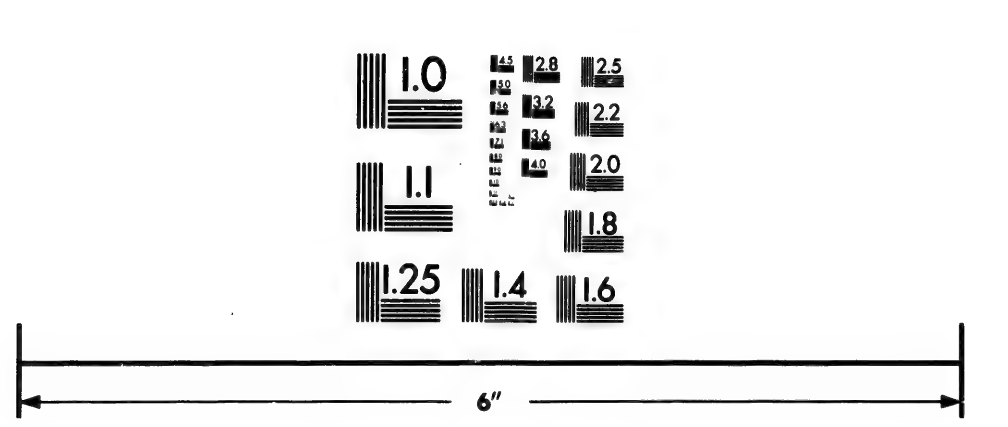
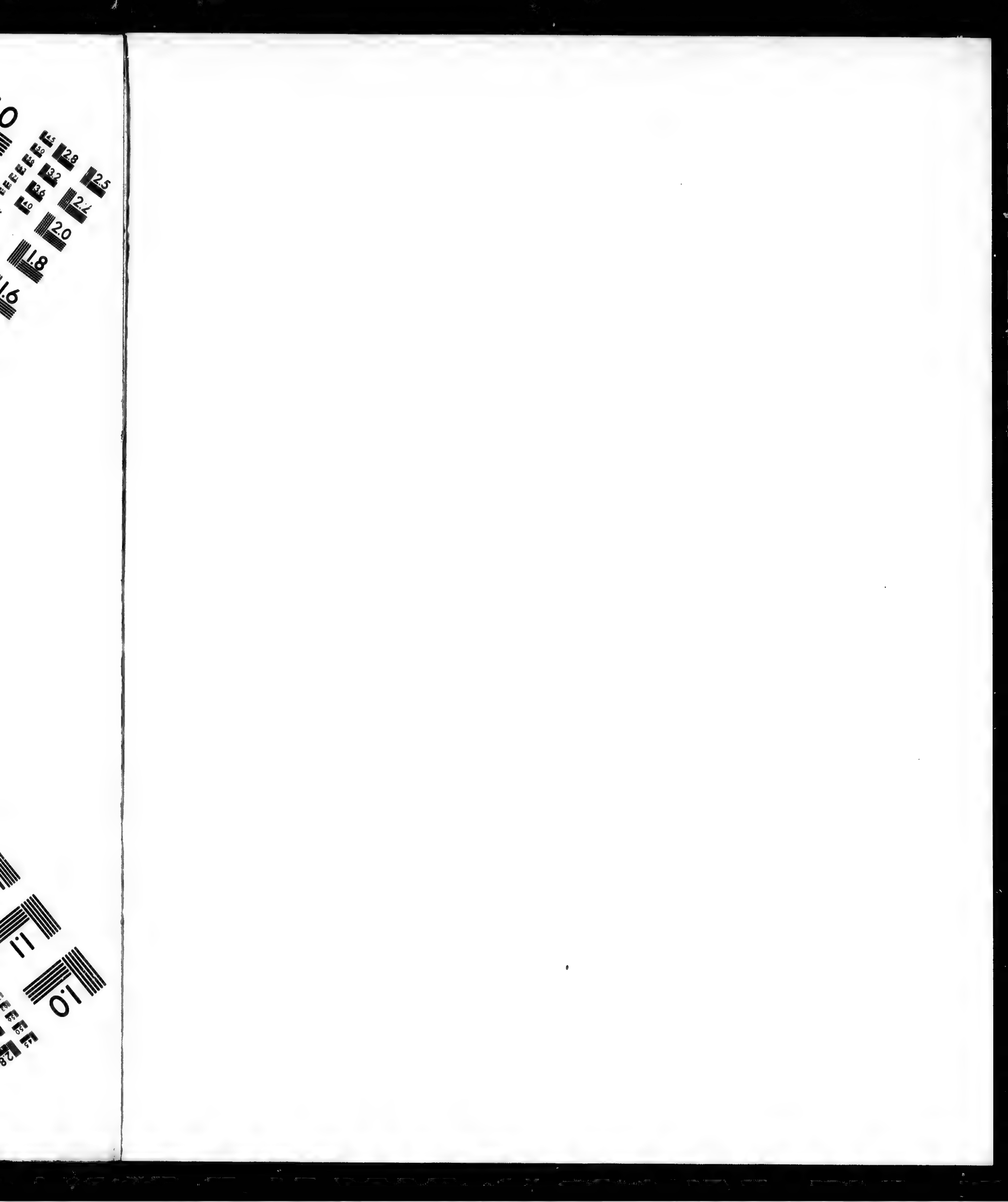


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Syrie.

larme : ce diſcours fit impreſſion ; leur amitié pour moi ſe refroidit, & ils me conſeillèrent de ne point aller voir le prince des Druſes, craignant apparemment de ſe rendre ſuſpects, s'ils m'y conduiſaient dans un tems où les Turcs étaient en guerre avec l'empereur.

Je pris un guide pour m'accompagner à *Esbele*. Comme je ſortois le lendemain matin de ce village, je vis, au pied des montagnes, quantité de mûriers qu'un pacha avait fait couper, pour punir les habitans de ce qu'ils n'avaient point répondu à une demande qu'il leur avait faite. Nous deſcendîmes dans une vallée étroite ; nous paſſâmes enſuite la rivière *Ibrim*, ſur un grand pont : elle s'appelait anciennement Adonis. Les voyageurs ont obſervé que ſon eau eſt rougeâtre après les grandes pluies ; ce qui vient de la qualité du terrein par où elle paſſe ; &, comme ce phénomène arrivait vers le tems où l'on célébrait la fête d'Adonis, les poètes en prirent occaſion de dire que les dieux, pour témoigner les regrets qu'ils avaient de ſa mort, l'avaient convertie en ſang.

Étant arrivé à *Esbele*, je jugeai à propos, avant d'y entrer, de me repoſer ſous un arbre, en attendant que le ſcheik eût répondu à une lettre de recommandation, que je lui

Syrie.

avais envoyée ; car j'étais inftruit de la méchanceté de ses habitans. Il vint me joindre avec fon frère & fes parens, & ordonna à fon maître-d'hôtel de me montrer les curiofités qu'il y a dans la ville. Il jeta par hafard les yeux fur mes piftolets : ils lui plurent, & il me fit propofer de les troquer ; ce que je refufai de faire. Je le trouvai affis à mon retour avec les anciens du pays, à la porte de la ville, & je m'entretins quelque tems avec eux ; mais j'appris, en arrivant chez moi, qu'il avait deffein de m'enlever mes piftolets par force, en cas que je me refufaffe à fa demande. Il vint lui-même peu de tems après ; &, les ayant tirés de leurs fourreaux, il voulut mettre les fiens à la place ; ce que je ne voulus point permettre. Il les donna à un de fes domeftiques, à qui j'ordonnai de les mettre par terre : il offrit de me les payer ; ce que je refufai, lui donnant en même tems à entendre que, s'il ne me les rendait pas, je m'en plaindrais au pacha de Tripoli. Je partis, & il envoya un homme après moi, qui m'en offrit dix piaftres. Il fut fuivi de deux ou trois autres, qui me firent la même offre ; mais, lorfque je fus à un mille de la ville, il me renvoya mes piftolets.

Après avoir côtoyé le rivage l'efpace d'en-

Syrie.

viron trois lieues, nous arrivâmes à *Patroné*. Les murailles de la ville ne ſubſiſtent plus: les rochers qui ſont ſur le bord de la mer, portent par-tout les marques du ciseau et de la pioche : toutes ces villes de la Phénicie ne préſentent plus rien de remarquable. Le lendemain, nous traverſâmes une rivière ſur un pont: nous avions deſſein d'y paſſer la nuit, quoiqu'il n'y eût aucun logement; mais, heureuſement pour nous, un prêtre maronite qui paſſait; & à qui nous fîmes quelques politeſſes, nous invita à le ſuivre dans ſa maiſon. Nous nous rendîmes avec lui dans ſa chaumière; il nous donna à ſouper & à coucher ſur la terraſſe de ſa maiſon ainſi qu'on le pratique dans ce pays pendant l'été.

Nous entrâmes, le 5, dans la plaine qui conduit à Tripoli. Il y a, du côté de l'orient, une chaîne de montagnes fort baſſes : elles ſont habitées par les Grecs ; on y trouve pluſieurs couvens, dont la ſituation eſt charmante.

Tripoli, qu'on appèle aujourd'hui *Traplous*, eſt ſitué à l'entrée d'une vallée étroite, entre des montagnes, & à l'orient d'un promontoire bas, qui avance d'environ un mille dans la mer, mais qui a plus d'un mille de large. Sur ce promontoire, étaient trois villes, qui étaient

des colonies de *Tyr*, de *Sidon* & d'*Aradus* : elles étoient éloignées d'une ſtade l'une de l'autre ; mais, leurs fauxbourgs ayant augmenté dans la ſuite, elles ne formèrent plus qu'une ſeule ville, à laquelle on donna, pour cette raiſon, le nom de *Tripoli*. La plus ancienne que les habitans de Tyr avaient peuplée, était à l'extrémité du promontoire, & on l'avait fortifiée, en bâtiſſant un mur à travers du promontoire : à l'orient de la ville, cette muraille, dont les débris exiſtent encore, peut avoir quinze pieds d'épaiſſeur, & paraît avoir été démolie avec des outils ; la porte de la ville était à-peu-près dans le milieu, & l'on voit encore auprès pluſieurs morceaux de colonnes de granit gris. Syrie.

Du côté où la muraille traverſait le promontoire, il y a une petite ville appelée la *Marine*, laquelle eſt preſqu'entièrement peuplée de Grecs : c'eſt-là qu'eſt la douane, & qu'on débarque toutes les marchandiſes ; car les vaiſſeaux mouillent à quelque diſtance. Les Grecs y bâtirent, il y a quelque tems, une égliſe, que le pacha fit démolir.

Les Sarraſins, ayant pris la ville de Tripoli en 1189, la démolirent de fond en comble ; mais ils l'a rebâtirent quelque tems après. La nouvelle a environ deux milles de circuit ; elle

Syrie.

eſt bâtie dans un fond, & traverſée d'une rivière qui ſe déborde après les grandes pluies, & cauſe beaucoup de dommages aux habitans. Il y a auſſi quelques maiſons ſur la croupe des montagnes; le château eſt dans l'encoignure de la ville : on prétend qu'il a été bâti du tems des croiſades ; la ville eſt aſſiſe préciſément au pied du mont Liban, qui la domine & l'enceint de ſes branches à l'eſt, au ſud & même un peu au nord : elle eſt la réſidence d'un pacha.

Il y a cinq ou ſix moſquées dans la ville, qu'on prétend avoir ſervi d'égliſes : la plus belle eſt octogone. La rivière de Tripoli a ſa ſource à l'orient, & prend ſon cours le long d'une vallée étroite, la plus charmante qu'on puiſſe voir. Le couvent de derviches eſt de l'autre côté, ſur la croupe de la montagne. Je ne crois pas qu'il y ait de plus belle ſituation dans le monde : tous les environs de Tripoli ſont en vergers, où le nopal abonde ſans art, & où l'on cultive le mûrier blanc pour la ſoie, & le grenadier, l'oranger & le limonier pour leurs fruits, qui ſont de la plus grande beauté ; mais l'habitation de ces lieux, quoique flatteuſe à l'œil, eſt mal-ſaine. Les marchandiſes qu'on tire de Tripoli, ſont les ſoies crues & les étoffes de Damas,

commerce eſt entre les mains des Français Syrie.
ıls : ils y ont un conſul & trois comptoirs.
Le pacha était revenu depuis peu de ſon voyage
la Mecque. Il eſt obligé de fournir à la carava-
, les proviſions dont elle a beſoin à ſon retour ;
va l'attendre à mi-chemin, & part de Tri-
li, le jour même qu'elle ſort de la Mecque.
Nous partîmes le 12 de Tripoli, dont nous
verſâmes les montagnes. On donne au pays
i eſt au pied du mont Liban, & dont l'é-
ıdue eſt de deux lieues, le nom de plaine,
oiqu'il ſoit extrêmement coupé : il eſt ar-
ſé par pluſieurs ruiſſeaux. Ayant traverſé les
llines qui ſont à l'orient de Tripoli, nous
ivâmes, au bout de trois heures, au pied
la montagne du mont Liban. Après avoir
onté pendant quatre heures, nous entrâmes
ıs une vallée, dont la ſituation eſt la plus
raordinaire qu'on puiſſe voir : elle eſt fermée
tous côtés par des rochers à perte de vue,
ſqu'entièrement couverts de bois ; la rivière
ouali coule à travers avec un bruit affreux ;
is elle eſt tellement couverte d'arbres, qu'on
peut la voir que dans quelques endroits.
us fîmes preſque la moitié du tour de la
lée, pour arriver à un couvent de Maro-
es, qui eſt preſqu'entièrement taillé dans
roc ; l'égliſe, qui eſt fort grande, conſiſte

Syrie.

en une grotte naturelle, qui s'étend très-avant dans les terres, dans laquelle on trouve un grand nombre de pétrifications. Cet endroit eſt fameux par la bonté de ſes vins : les moines le gardent, ainſi qu'on le pratique dans tout l'orient, dans de groſſes cruches de terre, qu'ils luttent avec de la terre glaiſe. Je les trouvai à l'égliſe, placés quatre à quatre devant deux gros lutrins carrés ; ils chantaient leurs hymnes alternativement, appuyés ſur des béquilles pour ſe moins fatiguer ; car leurs offices ſont fort longs.

Je fus de-là à *Cannobine*, où le patriarche des Maronites réſide. On y arrive par un chemin étroit & extrêmement roide : le couvent eſt éloigné d'environ trois-quarts de mille du ſommet de la montagne, & compoſé de pluſieurs grottes taillées dans le roc : ce lieu eſt le plus champêtre & le plus ſolitaire qu'on puiſſe imaginer ; on ne peut y arriver que par cet endroit, & c'eſt ce qui fait la ſûreté de cette retraite ; l'égliſe conſiſte dans une grande grotte, qui prend du jour par pluſieurs fenêtres, dans l'une deſquelles on a placé trois cloches.

Comme je m'en retournais, le 13, je rencontrai un prêtre maronite, qui, voyant que j'avais mis pied à terre, prit mon cheval par

Syrie.

bride, & voulut à toute force que j'allasse ez lui. Il me conduisit sous un arbre, & servit une fricassée d'œufs, du lait aigre des olives : comme ces prêtres sont extrê-ement pauvres, je ne pus me dispenser de yer la collation qu'il m'avait donnée. Ces ontagnes sont habitées, partie par des Ma-nites, & partie par des Arabes *amadéens* de secte d'Ali. Je rencontrai, à l'orient, un vil-e nommé *Apen*, à cause de sa situation, de eaux & de la fertilité de son terrein; il y e part & d'autre des cascades superbes, & -à-vis, des montagnes qui forment une pers-ctive agréable.

Nous arrivâmes, au bout d'une heure, par montée fort douce, dans une grande plai-, située entre les plus hauts monts du mont an; c'est dans l'encoignure qui est au nord, sont les fameux cèdres : ils forment un s d'environ un mille de circuit, composé quelques gros cèdres assez près les uns des res, d'un grand nombre d'autres plus jeu-, & de quelques pins. Les premiers res-blent de loin à des chênes touffus: le tronc l'arbre est fort court; il se partage au bas trois ou quatre branches, qui s'élevant emble à la hauteur d'environ dix pieds, emblent à des colonnes gothiques accou-

Syrie.

plées ; mais, au-dessus, elles prennent une di-rection horizontale : le plus rond, mais qu n'était pas le plus gros, avait vingt-quat pieds de circonférence ; & un autre, dont l tronc était triple & d'une figure triangulaire douze pieds de chaque côté : j'en comp quinze des gros. Les chrétiens des environs ont coutume de s'y rendre le jour de la Tran figuration, pour célébrer la fête ; ils ont con truit des autels aux pieds des plus gros.

Nous marchâmes, pendant trois heures, su la neige & sur la glace. On découvre, d haut du Liban, la plus charmante perspectiv du monde. Nous marchâmes environ deu heures vers l'orient, entre des collines cou vertes d'arbres, & nous arrivâmes dans la plain de *Balbec*. La rivière *Ase*, qui est l'Oronte de anciens, prend sa source au nord de cett plaine.

Balbec, célèbre chez les Grecs & chez le Latins, sous le nom d'*Helios-Polis*, ou ville d Soleil, est située au pied de l'Anti-Liban, pré cisément à la dernière ondulation de la monta gne dans la plaine, en arrivant par le midi ; o ne découvre la ville, qu'à la distance d'une lieu & demie, derrière un rideau d'arbres, dont ell couronne la verdure par un cordon blanchâ tre de dômes & de minarets. Au bout d'un

eure de marche, l'on arrive à ces arbres, Syrie.
ui ſont de très beaux noyers; & bientôt, tra-
rſant, par des ſentiers tortueux, des jar-
ns mal cultivés, l'on ſe trouve au pied de
ville; là, ſe préſente en face un mur
iné, flanqué de tours carrées, qui monte
droite ſur la pente, & trace l'enceinte de l'an-
enne ville: ce mur, qui n'a que dix à douze
eds de hauteur, laiſſe voir, dans l'intérieur,
s terreins vides & des décombres, qui ſont
r-tout l'apanage des villes turques; mais ce
i attire toute l'attention ſur la gauche, c'eſt
grand édifice, qui, par ſa haute muraille
ſes riches colonnes, s'annonce pour un de
s temples que l'antiquité a laiſſé à notre ad-
iration; ce monument, qui eſt un des plus
aux & des mieux conſervés de l'Aſie, mérite
e deſcription particulière.

Pour le détailler avec ordre, il faut ſe ſup-
ſer deſcendre de l'intérieur de la ville.
près avoir traverſé les décombres & les but-
s dont elle eſt pleine, l'on arrive à un ter-
in vide, qui fut une place; là, en face s'of-
e à l'oueſt une grande maſſe formée de deux
villons ornés de pilaſtres, joints à leur angle
fond par un mur de cent ſoixante pieds de
ngueur. Cette façade domine le ſol par une
pèce de terraſſe, au bord de laquelle on

Syrie.

diſtingue avec peine les bâſes de douze colo nes, qui jadis régnaient d'un pavillon à l'a tre, & formaient le portique : le portail obſtrué de pierres entaſſées ; mais, ſi l'on ſurmonte l'obſtacle, l'on pénètre dans un vid qui eſt une cour hexagone de cent quatr vingts pieds de diamètre. Cette cour eſt ſem de fûts de colonnes briſées, de chapitea mutilés, de débris de pilaſtres, d'entablemen de corniches, &c. Tout-au-tour règne un co don d'édifices ruinés, qui repréſentent à l'œ tous les ornemens de la plus riche archite ture ; au bout de cette cour, toujours en fac à l'oueſt, eſt une iſſue, qui jadis fut une port par où l'on apperçoit une plus vaſte perſpec tive de ruines, dont la magnificence ſollici la curioſité : pour en jouir, il faut monter u pente, qui fut l'eſcalier de cette iſſue, l'on ſe trouve à l'entrée d'une cour carré beaucoup plus ſpacieuſe que la première. L premier coup-d'œil ſe porte naturellement bout de cette cour, où ſix énormes colonne ſaillant majeſtueuſement ſur l'horizon, fo ment un tableau vraiment pittoreſque. U objet non moins intéreſſant, eſt une autre fi de colonnes, qui règne à gauche, & s'annon pour le périſtyle d'un temple ; mais, avant d paſſer, l'on ne peut, ſur les lieux, refuſ

s regards attentifs aux édifices qui enfer-
ent cette cour à droite & à gauche : ils font Syrie,
ne espèce de galerie distribuée par cham-
res, dont on compte sept sur chacune des
andes ailes, savoir, deux en demi-cercle,
cinq en carré long. Le fond de ces cham-
res conserve des frontons de niches & de ta-
rnacles, dont les soutiens sont détruits ; du
té de la cour, elles étaient ouvertes, & n'of-
aient que quatre & six colonnes toutes dé-
uites. Il n'est pas facile d'imaginer l'usage de
s appartemens ; mais l'on n'en admire pas
oins la beauté de leurs pilastres & la ri-
esse de la frise de l'entablement : l'on ne
ut non plus s'empêcher de remarquer l'ef-
singulier qui résulte du mélange des guir-
ndes, des feuillures des chapiteaux, & des
uffes d'herbes sauvages qui pendent de toutes
rts. En traversant la cour dans sa longueur,
trouve au milieu une petite esplanade car-
, où fut un pavillon, dont il ne reste que les
ndemens ; enfin l'on arrive au pied de six
lonnes : c'est alors que l'on conçoit toute la
rdiesse de leur élévation, & la richesse de
ır taille : leur fût a vingt-un pieds, huit
uces de circonférence, sur cinquante-huit
longueur ; en sorte que la hauteur totale,
compris l'entablement, est de soixante-onze

Syrie.

à soixante-douze pieds. L'on s'étonne d'abo
de voir cette superbe ruine aussi solitaire
sans accompagnemens; mais, en examinant
terrein avec attention, l'on reconnaît toute u
suite de bâses, qui tracent un carré long
deux cent soixante-huit pieds, sur cent qu
rante-six de large; l'on en conclut que ce
là le péristyle d'un grand temple, objet pr
mier & principal de toute cette construction.
présentait à la grande cour, c'est-à-dire,
l'orient, une face de dix colonnes, sur di
neuf de flanc (total, cinquante-quatre); s
terrein était un carré long, de plain-pied av
cette cour, mais plus étroit qu'elle, en so
qu'il ne restait, autour de la colonade, qu'u
terrasse de vingt-sept pieds de large; l'espl
nade qui en résulte, domine la campagne
côté de l'ouest, par un mur escarpé d'envi
ron trente pieds. A mesure que l'on se rap
proche de la ville, l'escarpement diminue, e
sorte que le sol des pavillons se trouve de ni
veau avec la dernière pente de la montagne
d'où il résulte que tout le terrein des cou
a été rapporté. Tel fut le premier état de ce
édifice; mais, par la suite, on a comblé l
flanc du midi du grand temple, pour en bât
un autre plus petit, qui est celui dont le pé
ristyle & la cage subsistent encore. Ce temple

situ

situé plus bas que l'autre de quelques pieds, présente un flanc de treize colonnes, sur huit de front (total, trente-huit); elles sont également d'ordre corinthien; leur fût a quinze pieds huit pouces de circonférence, sur quarante-quatre de hauteur. L'édifice qu'elles environnent, est un carré long, dont la face d'entrée, tournée à l'orient, se trouve hors de la ligne de l'aile gauche de la grande cour; l'on n'y peut arriver qu'à travers des troncs de colonnes, des amas de pierres, & même un mauvais mur, dont on l'a masquée. Lorsqu'on a surmonté ces obstacles, on se trouve à la porte, &, de-là, les yeux peuvent parcourir une enceinte qui fut la demeure d'un dieu; mais, au lieu du spectacle imposant d'un peuple prosterné & d'une foule de prêtres offrant des sacrifices, le ciel, ouvert par la chute de la voûte, ne laisse voir qu'un cahos de décombres, entassés sur la terre & souillés de poussière & d'herbes sauvages. Les murs, jadis couverts de toutes les richesses de l'ordre corinthien, n'offrent plus que des frontons de niches & de tabernacles, dont presque tous les soutiens sont tombés. Entre ces niches, règnent des pilastres canelés, dont le chapiteau supporte un entablement plein de brèches; ce qui en reste, conserve une riche frise de guir-

Syrie.

Syrie.

landes, ſoutenues, d'eſpace en eſpace, par des têtes de ſatyres, de cheval, de taureau, &c. ſur cet entablement, s'élevait jadis la voûte, dont la portée avait cinquante-ſept pieds de large, ſur cent dix de longueur; le mur qui la ſoutenait, en a trente-un d'élévation, ſans aucune fenêtre. L'on ne peut ſe faire une idée des ornemens de cette voûte, que par l'inſpection des débris répandus à terre; mais elle ne pourrait être plus riche que celle de la galerie du périſtyle: les parties qui en ſubſiſtent, offrent des encadremens à loſange, où ſont repréſentées en relief les ſcènes de Jupiter aſſis ſur ſon aigle, de Léda careſſée par le cygne, de Diane portant l'arc & le croiſſant, & divers buſtes, qui paraiſſent être des figures d'empereurs & d'impératrices. Il ſerait trop long de rapporter tous les détails de cet étonnant édifice.

La nature n'a pas été ici le ſeul agent de deſtruction: les Turcs y ont beaucoup contribué pour les colonnes. Leur motif eſt de s'emparer des arcs de fer, qui ſervent à joindre les deux ou trois pièces dont chaque fût eſt composé. Ces arcs rempliſſent ſi bien leur objet, que pluſieurs colonnes ne ſont pas déjointes dans leur chute: une entr'autres a enfoncé une pierre du mur du temple, plutôt que

de ſe diſloquer; rien de ſi parfait que la coupe de ces pierres; elles ne ſont jointes par aucun ciment, & cependant la lame d'un couteau n'entre pas dans leurs interſtices : après tant de ſiècles de conſtruction, elles ont pour la plupart conſervé la couleur blanche qu'elles avoient d'abord : ce qui étonnera davantage, c'eſt l'énormité de quelques-unes dans tout le mur qui forme l'eſcarpement. A l'oueſt, la ſeconde aſſiſe eſt formée de pierres, qui ont depuis vingt-huit juſqu'à trente-cinq pieds de longueur, ſur environ neuf de hauteur; par-deſſus cet aſſiſe, à l'angle du nord-oueſt, il y a trois pierres, qui, à elles ſeules, occupent un eſpace de cent ſoixante-quinze pieds & demi, ſavoir : la première, cinquante-huit pieds, ſept pouces; la deuxième, cinquante-huit pieds onze pouces, & la troiſième, cinquante-huit pieds juſte, ſur une épaiſſeur commune de douze pieds. La nature de ces pierres eſt un granit blanc, à grandes facettes luiſantes comme le gypſe; ſa carrière règne ſous toute la ville & dans la montagne adjacente; elle eſt ouverte en pluſieurs lieux : il y eſt reſté une pierre, taillée ſur trois faces, qui a ſoixante-neuf pieds deux pouces de long, ſur douze pieds, dix pouces de large, & treize pieds trois pouces d'épaiſſeur. Comment les anciens ont-

Syrie.

Syrie.

ils manié de telles maſſes ? c'eſt ſans doute un problême à réſoudre. Les habitans de *Balbek* l'expliquent commodément, en ſuppoſant que cet édifice a été conſtruit par les génies, ſous les ordres du roi Salomon; ils ajoutent que le motif de tant de travaux, fut de cacher dans les ſouterrains d'immenſes tréſors, qui y ſont encore. Pluſieurs d'entr'eux, dans le deſſein de s'en ſaiſir, ſont deſcendus dans les voûtes qui règnent ſous tout l'édifice; mais l'inutilité de leurs recherches, & les avanies que les commandans en ont pris occaſion de leur faire, les en ont dégoûtés : ils croyent les Européens plus heureux ; & l'on tenterait vainement de les diſſuader de l'idée où ils ſont, que nous avons l'art magique de rompre les taliſmans. Que peuvent les raiſonnemens contre l'ignorance & l'habitude ! Il ne ſera pas moins ridicule de vouloir leur démontrer que Salomon n'a point connu l'ordre corinthien, uſité ſeulement ſous les empereurs de Rome. Mais leur tradition au ſujet de ce prince, donne lieu à trois remarques importantes :

La première, que toute tradition ſur la haute antiquité, eſt auſſi nulle chez les Orientaux que chez les Européens. Parmi eux, comme parmi nous, les faſtes de cent ans, quand ils ne ſont pas écrits, ſont altérés, dé-

naturés, oubliés : attendre d'eux des éclairciſſemens ſur ce qui s'eſt paſſé au tems de David ou d'Alexandre, c'eſt comme ſi l'on demandait aux payſans de Flandres des nouvelles de Clovis ou de Carlemagne. Syrie.

La deuxième eſt, que dans toute la Syrie, les mahométans, comme les juifs & les chrétiens, attribuent tous les grands ouvrages à Salomon, non que la mémoire s'en ſoit perpétuée ſur les lieux, mais parce qu'ils font des applications des paſſages de l'ancien teſtament : c'eſt, avec l'évangile, la ſource de preſque toutes les traditions, parce que ce ſont les ſeuls livres hiſtoriques qui ſoient lus & connus; mais, comme les interprètes ſont très-ignorans, leurs applications manquent preſque toujours de vérité : c'eſt ainſi qu'ils ſont en erreur, quand ils diſent que Balbek eſt la maiſon de plaiſance de Salomon; & ils choquent également la vraiſemblance, quand ils attribuent à ce roi les puits de Tyr & les édifices de Palmyre.

Enfin, une troiſième remarque, eſt que la croyance aux tréſors cachés s'eſt accréditée & ſe ſoutient par des découvertes qui ſe font effectivement de tems à autre. Il n'y a pas dix ans, que l'on trouva à *Hebron* un petit coffre plein de médailles d'or & d'argent, avec un livre d'ancien arabe, traitant de la médecine.

Syrie.

Dans les pays des Drufes, un particulier découvrit auffi, il y a quelque tems, une jarre où il trouva des monnaies d'or faites en croiffant; mais, comme les commandans s'attribuent ces découvertes, et que, fous prétexte de les faire reftituer, ils ruinent ceux qui les ont faites, les propriétaires s'efforcent d'en dérober la connaiffance : ils fondent en fecret les monnaies anciennes, ou même ils les cachent de nouveau, par ce même efprit de crainte, qui les fit enfouir dans les tems anciens, & qui y indique la même tyrannie.

Le nom de *Balbek* fignifie ville de *Baal*, c'eft-à-dire, du foleil, qui fut la divinité de ces deux temples. Son culte y exiftait dès la plus haute antiquité. On ignore l'état que put avoir cette ville dans les tems inconnus ; mais il eft à préfumer que fa pofition fur la route de Tyr à Palmyre, lui donna quelque part au commerce de ces opulentes métropoles. Sous les Romains au tems d'Augufte, elle eft citée comme tenant garnifon. Antonin y bâtit le temple actuel, à la place de l'ancien qui, fans doute, tombait en ruine. Mais le chriftianifme ayant pris l'afcendant fous Conftantin, le temple moderne fut converti en églife ; il fubfifta ainfi jufqu'à l'invafion des Arabes. Les guerres furvinrent, on en fit un lieu de dé-

fenfe, & de ce moment, le temple exposé aux ravages, tomba rapidement en ruine. Syrie.

L'état de la ville n'eft pas moins déplorable; le mauvais gouvernement des émirs lui porte tous les jours des atteintes funeftes : de cinq mille habitans que l'on y comptait en 1751, il n'en refte pas douze cents, tous pauvres, fans induftrie, fans commerce, & fans autres cultures, que quelques cotons, que quelques maïs & des paftèques. Dans toute cette partie le fol eft maigre & continue d'être tel, foit en remontant au nord, foit en defcendant au fud-eft vers Damas.

Il y a feize heures ou deux petites journées de marche pour une caravane, de *Balbek* à *Damas*. Je partis le 20 avec la caravane : nous marchâmes deux heures au fud-fud-eft le long des montagnes qui font à gauche; nous avions la grande plaine à droite; au bout de trois heures, nous paffâmes fur un pont la rivière, appelée *Rieytane*. Un foldat de Damas qui fuivait la caravane, demanda quelque tems auparavant à mon domeftique, d'où vient qu'il portait le bonnet fourré, que les Turcs appèlent *carpak ;* & n'ayant point été fatisfait de fa réponfe, il le lui arracha, lui prit fon fufil, &, pour mieux l'effrayer, il pria un de fes camarades de l'aider à le lier pour le conduire

Syrie.

chez le pacha : il demanda même à notre guide pourquoi il amenait des Francs dans cette contrée ; il ne poussa pas cependant les choses plus loin. Nous fîmes halte près d'un ruisseau, nous passâmes la nuit à la belle étoile.

Nous partîmes le 22 de très-grand matin ; nous marchâmes près d'une heure dans la plaine, d'où tournant au sud-est, nous traversâmes la chaîne de montagnes qui est au milieu. J'appris qu'il y avait environ à dix-huit milles de Damas, un village appelé *Zebdameh*, où l'on prétend que Caïn tua son frère. Il y a à quatre ou cinq milles au nord dans les montagnes, un long tombeau, qu'on dit être celui de *Seth*, fils d'*Adam*. Cet endroit n'est pas sûr, & je n'osai y aller. A douze milles de Damas, il y a à droite une montagne haute & escarpée, au sommet de laquelle est une église ruinée ; l'on prétend que ce fut là que Caïn enterra son frère *Abel* : il le porta, dit-on, quelque tems sur son dos, en pleurant, sans savoir qu'en faire ; mais voyant un corbeau qui creusait un trou dans la terre pour enterrer son camarade, il suivit son exemple & enterra son frère. Après avoir traversé une rivière, nous arrivâmes à une montagne d'où l'on découvre la ville de *Damas* & ses environs : le pacha campait alors dans la plaine, & les tentes vertes du camp

maient le plus beau coup-d'œil du monde. Syrie.
est dans cet endroit qu'on prétend qu'Adam
créé. On voit de tous côtés des jardins &
villages : ce qu'il y a de certain, c'est que
habitans de Damas regardent leur pays com-
une espèce de paradis, & s'efforcent de
suader aux étrangers que le paradis terres-
était dans cet endroit : ils disent, en con-
quence, qu'Adam fut créé dans la campa-
e de *Damas*, avec une terre rouge, qu'on
uve au couchant de la ville.

CHAPITRE V.

Du Pachalic de Damas. — Description de ce ville & de ses environs. — Ruines de Palmy — Digression sur Odenat & Zenobie.

Syrie.

LE pachalic de Damas occupe presque to la partie orientale de la Syrie ; il s'étend nord dans la Palestine : ses limites à l'ou sont les montagnes de l'Anti-Liban. Dans ce vaste étendue de pays, le sol & les produ sont variés, les plaines des bords de l'Oron sont les plus fertiles ; elles rendent du fromen de l'orge, du droura & du coton. Toutes l montagnes sont garnies d'oliviers, de mûrie de fruits, de vignes dont les Grecs font vin, & les musulmans des raisins secs.

Les droits du pacha sont plus considérab que ceux d'aucun autre ; car, outre la ferme g nérale & le commandement absolu, il est enco conducteur de la caravane sacrée de la Me que. Les musulmans attachent une si gran importance à cette conduite, que la person d'un pacha qui s'en acquitte bien, devient

able même pour le sultan, il n'est plus per- Syrie.
de verser son sang.

a manière dont la religion musulmane con-
e le pélerinage de la Mecque, & l'en-
siasme des peuples pour cette pratique de
loi, attirent tous les ans dans cette ville
partie considérable des sujets de l'empire.
multitude immense de pélerins s'ache-
ent des trois parties du monde pour se ren-
en Arabie, dans les jours consacrés à ce
exercice : pendant huit mois de l'année,
t & après la fête des sacrifices, tout est
mouvement dans les contrées qui profes-
l'islamisme ; les villes, les bourgs, les
ges, les campagnes, les chemins ne pré-
ent que des voyageurs.

es grands & les personnes opulentes font
oyage avec un domestique nombreux &
toutes les commodités qu'ils peuvent se
urer ; mais les simples bourgeois, les gens
e fortune médiocre voyagent autrement.
forme des compagnies de quinze ou vingt
onnes qui marchent toujours ensemble,
raison d'économie & de sûreté ; ordinai-
ent ils s'abonnent avec des traitans, les-
s, au moyen d'une certaine somme, s'en-
nt à fournir les voitures, les bêtes de som-
& les vivres nécessaires dans le voyage.

Syrie.

Ainsi un de ces traitans se charge de vi
trente ou quarante hommes, & se règle
dessus afin de pourvoir à tout, principalem
dans le désert de l'Arabie. Ces entrepren
sont presque tous des arabes, dont la plu
ont acquis par-là de grandes fortunes. T
ou quatre mois avant l'époque du pélerina
des Mecquois attachés à leur service, ann
cent leur départ dans toutes les villes ma
métanes, au bruit du tambour & par des ch
analogues à cet acte religieux, en invitan
exhortant les peuples à remplir sans délai
devoir important de l'islamisme.

Généralement tous les pélerins des pro
ces européennes & asiatiques soumises au gr
seigneur, se rendent en droiture à Dam
plusieurs même profitent de l'escorte qui
compagne le *surré-eming*, dans sa marc
depuis le moment de son départ de Cons
tinople : ce corps grossissant de jour en j
le long du chemin, est déja considérable, l
qu'il arrive en Syrie. Le jour marqué pou
départ, cette grande caravane de pélerins
semblés à Damas, se met en mouvement
la conduite du *pacha* de cette province,
exerce cet office sous le titre d'*emir-ul-ha*
Tous ceux des califes, soit ommiades,
abassides qui avaient coutume de faire ce

nage presque tous les ans, remplissaient -mêmes avec zèle les devoirs augustes d'*i-* & d'*emir-ul-hadjh*, à la tête de tout le ps des pélerins. A leur défaut, ils ne con-nt jamais la garde & la conduite de cette vane qu'aux princes de leur sang ou aux miers personnages de l'état.

Syrie.

Ces exemples, qui entraînèrent la vénéra- des peuples pour cette partie du culte pu-, ajoutèrent dans la suite un nouvel éclat office d'*emir-ul-hadjh*. Aussi le *pacha* de *nas*, qui en est revêtu depuis la soumis- de la Syrie, de l'Égypte & des deux cités l'Arabie, jouit-il d'une considération par-lière, qui l'élève au-dessus de tous les au- pachas de l'empire. Autrefois il avait en- la garde perpétuelle de cette oriflamme prophète, sous laquelle les pélerins mar-ient tous les ans de Damas à la Mecque. n n'égale la pompe qu'étale le pacha de nas, le jour qu'il se met en marche avec e la caravane des pélerins ; on y voit or-nirement un grand nombre d'officiers & de ats armés de cottes-de-mailles, ou couverts peaux de tigres : les uns portent des bou-rs & des carquois garnis d'argent, d'or & me de pierreries ; les autres des lances & piques dorées ou argentées & surmontées

Syrie.

de banderolles flottantes au gré des vents. grands du pays, les citoyens de la ville compagnent cette marche, & tous se ré dent en vœux & en bénédictions pour l'h reux accomplissement de cet acte religi L'éclat de cette marche est encore relevé le pacha de Tripoli & les *mutesselins* ou g verneurs de l'*adjounn* & de l'*adjelounn* ave troupes de ces deux gouvernemens, elles de douze à quinze mille hommes : c'est prement sous l'escorte de cette armée, marche tous les ans ce grand corps de p rins réunis à Damas : elle a pour objet de téger ces voyageurs, & de les couvrir contre attaques des brigands, sur-tout dans les dé de la Syrie & de l'Arabie. Une triste expérie a rendu nécessaires ces précautions politiq Plus d'une fois les Arabes *nomades*, qui viv dans le fond de ces déserts, se sont jetés à m armée sur la troupe des pélerins, qu'ils pillés & massacrés impitoyablement. La persion de ces caravanes fait ordinairement d'impression sur les esprits, que la dé des armées en tems de guerre : c'est alors les cris & les murmures de la nation s'élè hautement contre l'administration publiq ce qui entraîne ordinairement la perte du cha de Damas, & souvent même celle du gr

r. Ces deux perſonnages ont donc le plus nd intérêt de veiller à tout ce qui concerne ûreté des pélerins.

Syrie.

Tous les ans l'armée qui les eſcorte les con- jusqu'à la diſtance de trois journées de dine : là ce grand corps de pélerins ſe réu- à ceux d'Afrique, qui marchent également la garde d'un des premiers beys d'Égypte ; oré comme le pacha de *Damas*, du titre *nir-ul-hadjh*. La ſortie de cet officier de la du Caire préſente également une marche ceſſionnelle, qui ne cède guère en ſplen- r & en magnificence à celle du gouverneur éral de la Syrie. Une fois tous les deux ou s ans, les ſujets de l'empereur de Maroc auſſi ce voyage en corps, ſous la con- e particulière d'un officier de ce monarque, lifié, comme les deux autres, du titre d'*e-ul-hadjh*. Les mahométans de la Perſe, du on, des Indes & du reſte de l'Orient, mar- nt ordinairement par bandes & par pelo- vers l'Arabie, & pourvoient par eux-mê- à ce qui leur eſt néceſſaire, tant pour la té, que pour la commodité du voyage. Une arrivés ſur les terres de l'Arabie, tous en éral ſe repoſent ſur la vigilance & ſur les s du ſcherif de la Mecque, qui eſt cenſé

Syrie.

répondre d'eux, mais particulièrement des lerins ſujets du grand-ſeigneur.

Le tribut du pacha de Damas au ſultan, n que de quarante-cinq bourſes, mais il eſt cha de tous les frais de la caravane : on les évalu ſix mille bourſes ; ils conſiſtent en provi de blé, d'orge, de riz & en louage de c meaux, qu'il faut fournir aux troupes d'eſc & à beaucoup de pélerins ; en outre, on payer dix-huit cents bourſes aux tribus ar qui ſont ſur la route pour en obtenir un l paſſage. Le pacha ſe rembourſe ſur l'impôt terres ; il hérite, en outre, de tous les p rins qui meurent en route, & cet article pas ſans importance ; car, l'on a obſervé c'étaient toujours les plus riches. Enfin, ſon induſtrie, qui conſiſte à prêter à in de l'argent aux marchands & aux laboure & à en prendre à qui bon lui ſemble. que année, trois mois avant le départ d caravane, il fait ce qu'on appèle la tou pour la perception de l'impôt, c'eſt-à-d qu'eſcorté de ſes troupes, il parcourt ſon gouvernement, en faiſant contribuer les les & les villages. La liquidation ſe paſſe rement ſans trouble ; le peuple ignorant, e par des chefs factieux, ou provoqué par

justice du pacha, se révolte souvent & paye sa dette à coup de fusils. Syrie.

Le pachalic de Damas, par sa situation, est plus exposé qu'aucun autre aux incursions des Arabes bedouins; cependant l'on observe, qu'il est le moins ruiné de toute la Syrie; la raison qu'on en donne, est, qu'au lieu d'en changer fréquemment les pachas, comme elle fait ailleurs, la Porte le donne ordinairement à vie. Dans ce siècle on l'a vu occupé pendant cinquante ans par une riche famille de Damas, dont un père & trois frères se sont succédé.

Asad, le dernier d'entre eux, l'a tenu quinze ans, pendant lesquels il a fait un bien infini; il avait établi assez de discipline parmi ses soldats, pour que les paysans fussent à l'abri de leurs pillages: sa passion était, comme à tous les gens en place de Turquie, d'entasser de l'argent; mais il ne le laissait point oisif dans ses coffres; &, par une modération inouie dans ce pays, il n'en retirait qu'un intérêt de six pour cent. On cite de lui un trait qui donne une idée de son caractère: s'étant un jour trouvé dans un besoin d'argent, les délateurs qui environnent les pachas, lui conseillèrent d'imposer un tribut sur les chrétiens & sur les fabricans d'étoffes. *Combien croyez-vous que cela puisse me rendre*, dit Asad: *cinquante à soixante*

Syrie.

bourses, lui répondirent-ils ; *mais*, répliqua-t-il, *ce sont des gens peu riches, comment feront-ils cette somme ? Seigneur, ils vendront les bijoux de leurs femmes, & puis ce sont des chiens. Je veux éprouver*, reprit le pacha, *si je serai plus habile que vous.* Dans le jour même il envoya ordre au mufti de venir le trouver secrètement & de nuit. Le mufti arrivé, le pacha lui déclare : « qu'il a appris que depuis » long-tems, il mène dans sa maison une vie » très-irrégulière, que lui, chef de la loi, boit » du vin & mange du porc, contre le pré- » cepte du *livré très-pur* ; qu'il a résolu d'en » faire part au mufti de Constantinople, mais » qu'il a voulu l'en prévenir, afin qu'il n'eût » point à lui reprocher de perfidie ». Le mufti, effrayé de cette menace, le conjure de s'en désister ; & comme chez les Turcs, on traite secrètement les affaires, il lui promet un présent de mille piastres. Le pacha rejète l'offre. Le mufti double & triple la somme ; enfin, ils s'accordent pour six mille piastres, avec engagement réciproque de garder un profond silence. Le lendemain *Asad* fait appeler le cadi, lui tient des propos semblables, lui dit qu'il est informé d'abus crians dans sa gestion ; qu'il a connaissance de telle affaire, qui ne va pas moins qu'à lui faire couper la tête. Le cadi con-

fondu, implore sa clémence, négocie comme le mufti, s'accommode pour une somme pareille, & se retire fort content d'échapper à ce prix. Après le cadi, viennent les gens de loi, l'aga des janissaires, & enfin les plus riches marchands turcs & chrétiens. Chacun d'eux pris par les délits de son état, & sur-tout pour l'article des femmes, s'empressa d'en acheter le pardon par une contribution. Lorsque la somme totale fut rassemblée, le pacha se retrouvant avec *ses familiers*, leur dit : *avez-vous entendu dire dans Damas, qu'Asad ait mis un impôt? Non, seigneur.* Comment se fait-il donc que j'aie pu trouver près de deux cents bourses que voici ! Les délateurs de se recrier, d'admirer, de demander quel moyen il avait pris? *J'ai tondu les béliers*, répondit-il, *plutôt que d'écorcher les agneaux & les chèvres.* Venons aux lieux remarquables de ce pachalic.

Syrie.

D'abord se présente la ville même de Damas, capitale & résidence des pachas. Cette ville est située dans une vaste plaine serrée au nord & à l'ouest par des montagnes, d'où vient une quantité de ruisseaux qui font du territoire de Damas le lieu le mieux arrosé & le plus délicieux de la Syrie. Les Arabes n'en parlent qu'avec enthousiasme, & ils ne cessent de vanter la verdure & la fraîcheur des

Syrie.

vergers, l'abondance & la variété des fruits, la quantité de courans d'eaux vives, & la limpidité des jets d'eau & des ſources. C'eſt auſſi le ſeul lieu où il y ait des maiſons de plaiſance iſolées & en raſe campagne. Les naturels doivent mettre d'autant plus de prix à tous ces avantages, qu'ils ſont plus rares dans les contrées environnantes. Du reſte, le ſol maigre, graveleux & rougeâtre eſt peu propre aux grains ; mais cette qualité donne aux fruits les ſucs les plus ſavoureux.

Damas ne paraît pas avoir plus d'une lieue & demie de circuit, & contient environ quatre-vingt mille habitans. Ses rues ſont étroites & ſes maiſons bâties de briques cuites au ſoleil. C'eſt moins la pierre qui manque dans ce canton que l'activité à ſes habitans. Chaque maiſon renferme une ou pluſieurs fontaines garnies de marbre, des appartemens ſomptueux dont les plafonds & les paneaux ſont richement peints ou dorés, & pour l'ordinaire une cour carrée & fort grande qu'environne une galerie, plus ou moins ornée, mais qui l'eſt toujours beaucoup chez les citoyens opulens. La richeſſe des ornemens & la pauvreté de l'édifice offrent le contraſte le plus frappant & le plus bisarre.

Les Turcs ont fait une moſquée de l'égliſe

Syrie.

de Saint-Jean Baptiste. C'est un édifice considérable ; mais nul chrétien n'y entre ; il ne leur est pas même permis de le fixer. On y conserve la tête du saint & quelques autres reliques enfermées dans un lieu particulier : ce lieu est en si grande vénération, qu'un turc laïque qui oserait y pénétrer, serait puni de mort. Il règne à ce sujet, chez les musulmans, une tradition assez singulière ; c'est que Jésus-Christ doit, au jour du jugement, descendre dans cette mosquée, & Mahomet dans celle de Jérusalem.

Les Turcs ne parlent point du peuple de Damas, sans observer qu'il est le plus méchant de l'empire ; ils ajoutent que les chrétiens y sont plus vils & plus fourbes qu'ailleurs, sans doute parce que les musulmans y sont plus fanatiques & plus insolens ; ils ont le même caractère que les habitans du Caire ; comme eux ils détestent les Francs ; l'on ne peut aller à Damas vêtu à l'Européenne. Nos négocians n'ont pu y former des établissemens.

Cette intolérance des Damasquins est surtout entretenue par leur liaison avec la Mecque. Leur ville, disent-ils, est une ville sainte, en qualité de porte de la *Kéabé ;* en effet, c'est à Damas que se rassemblent tous les pélerins du nord de l'Asie, comme au Caire,

Syrie.

ceux de l'Afrique. Chaque année le nombre s'en élève depuis trente juſqu'à cinquante mille: pluſieurs s'y rendent quatre ou cinq mois d'avance; la plupart n'arrivent qu'à la fin du ramadan. Alors Damas reſſemble à une foire immenſe : l'on ne voit qu'étrangers de toute la partie de la Turquie, & même de la Perſe. Tout eſt plein de chameaux, de chevaux, de mulets & de marchandiſes. Après quelques jours de préparatifs, toute cette foule ſe met confuſément en marche, & faiſant route par la frontière du déſert; elle arrive en quarante jours à la Mecque, pour la fête du *Bayram*. Comme cette caravane traverſe le pays de pluſieurs tribus arabes indépendantes, il a fallu faire des traités avec les Bedouins, leur accorder des droits de paſſage & les prendre pour guides.

Il ne faut pas croire que le motif de tant de frais & de fatigues ſoit uniquement la dévotion : l'intérêt pécuniaire y a une part encore plus conſidérable; la caravane eſt le moyen d'exploiter une branche de commerce très-lucrative. Preſques tous les pèlerins en font un objet de ſpéculation. Quelquefois les Arabes du déſert, trompent l'eſpoir du marchand, en pillant les traîneurs, en enlevant des portions de caravane; mais ordinairement les pé-

lerins reviennent à bon port, & alors leurs profits ſont conſidérables. Syrie.

Au moyen de cette caravane, Damas eſt le centre d'une circulation très-étendue. Par *Alep*, elle communique à l'*Arménie*, à la *Natolie*, au *Diarbekr*, & même à la Perſe ; elle envoie au Caire des caravanes, qui ſuivent une route fréquentée dès le tems des patriarches ; elle reçoit des marchandiſes de Conſtantinople & d'Europe, par *Saide* & *Bairout*. L'exiſtence de ce commerce, dans ces cantons, eſt de la plus haute antiquité. Il a ſuivi diverſes routes, ſelon les circonſtances des gouvernemens & des lieux ; par-tout, il a conſtamment produit ſur ſes pas une opulence dont les traces ont ſurvécu à ſa propre deſtruction.

La ville de Damas eſt entourée de jardins très-vaſtes, mais plantés ſans ordre & ſans art. Rien de plus délicieux que ſes environs. Mahomet les ayant apperçus, diſent les muſulmans, du haut d'une montagne, ne voulut point y deſcendre ; il s'éloigna en diſant : il n'y a qu'un ſeul paradis deſtiné pour l'homme, le mien ne ſera pas de ce monde.

On viſite ſur-tout avec reſpect le champ de Damas ; c'eſt une belle & vaſte plaine, où l'on prétend que le premier homme fut créé ; mais on n'y montre pas le lieu où le ſerpent

Syrie.

fit ſa harangue, ni celui ou Adam fut ſéduit par Ève, ni les rejetons de l'arbre dont le fruit a cauſé tant de maux, ni ces berceaux où le premier homme & la première femme parlaient d'amour ſi tendrement, ſi on en croit Milton.

Non loin du champ de Damas, on trouve un grand hôpital, accompagné d'une moſquée magnifique & quelques autres bâtimens dignes d'arrêter les regards. La maiſon d'Ananie, dont il eſt fait mention dans les Actes des Apôtres, exiſte encore. On y voit un autel pour les chrétiens, & un lieu de prière pour les Turcs. L'endroit où Saint-Paul ſe repoſa quelque tems après ſa viſion, eſt indiqué par un petit édifice de bois, ou pour mieux dire, par l'autel que cet édifice renferme; c'eſt auſſi aux environs que ſe voit la montagne ſur laquelle on prétend qu'Abel fût maſſacré par Caïn. Chaque pas que l'on fait dans cette contrée, rappèle à l'eſprit quelque paſſage de l'écriture; auſſi peut-on la parcourir avec une bible, à l'exemple de ce voyageur qui viſitait la Troade, l'Iliade à la main.

Les cafés de Damas ſont très-beaux; la plupart conſiſtent en de grandes chambres dont le lambris eſt ſoutenu par pluſieurs colonnes, entre leſquelles on a pratiqué des ſophas. Il

ordinairement sur le derrière une cour, Syrie.
milieu de laquelle sont un bassin & une
aine, avec des arbres & des siéges tout
our. Il y en a un entr'autres sur la rivière
traverse la ville, derrière lequel est une
plantée d'arbres, où l'on trouve toutes les
modités & tous les agrémens qu'on peut
er dans une grande ville. On y donne
les jours des concerts, & il y en a même
ques-uns où l'on paye un homme pour
nter des histoires arabes; ce qu'ils font
beaucoup de grace & d'éloquence. Ces
font des espèces de cabarets où se rendent
qui ne boivent que de l'eau, du café &
rbet, les gens oisifs, les étrangers, en un
tous ceux qui n'ont rien à faire.

s fontaines sont le plus bel ornement de
as, & rien n'est plus curieux que la ma-
dont les eaux sont distribuées. Le com-
e de cette ville, quant à l'importation,
ste principalement en deux branches: l'une
commerce de la Mecque, d'où la cara-
apporte tous les ans des marchandises de
& de l'Inde; car l'on dit qu'après la dé-
erte du cap de Bonne-Espérance, les Vé-
ns établirent leur comptoir à Damas;
, qu'en ayant été chassés à cause de quel-
intrigues qu'ils eurent avec les femmes

Syrie.

turques, ils le transportèrent à Alep, où a encore une rue très-bien bâtie, qu'on nom la rue des Francs. Les habitans de Dama rent d'Europe des draps, des verreries, différentes sortes de clinquailleries; ils y voient des bours de soie & de coton uni rayés, des étoffes de soie unies, faites en fo de tabis; toutes ces étoffes sont ondées qui en augmente la beauté. On en fabri aussi à Alep, mais qui leur sont inférieures.

Cette ville est encore fameuse par sa c tellerie, qui est faite, dit-on, avec du v fer, qu'on trouve dans les anciens bâtim d'autres prétendent que c'est une prépar chimique, dont on doit la découverte à S Jean Damascène. Les lames qu'on fait ce fer sont ondées, & l'on assure que le bres coupent le fer sans s'ébrécher. On peut rien voir de plus beau que le gri des fenêtres, sur-tout des mosquées; o prendrait, à voir leur luisant, pour de cier poli.

Il y a dans les montagnes qui sont au-d de *Salheia*, quelques grottes taillées da roc, dont l'une est fort grande & compo plusieurs chambres : on l'a convertie en mosquée, où l'on montre le tombeau de rante martyrs, qui moururent, à ce q

, pour Moyſe. L'autre eſt celle des ſept rmans, qui y ſont enterrés, & qui, à ce e nous dit l'iman, ſouffrirent le martyre ur Jéſus-Chriſt. On montre encore à un demi-lle de la ville, du côté de l'orient, l'en-oit où Saint-Paul ſe convertit & où il tomba cheval. On compte vingt mille chrétiens Damas, dont mille ſont maronites, deux nts Syriens ou Jacobites, & environ trente milles arméniennes; tous les autres ſont ecs, ils ont tous leurs égliſes: huit mille ces grecs ſont ſoumis au pape; ils croyent e c'eſt un péché de fréquenter l'égliſe grec-e, & il leur eſt défendu par le pacha d'aller l'égliſe latine, & de faire une congrégation part.

Syrie.

Je fus me promener autour de Damas pour ir les lieux remarquables qui y ſont; il y a viron deux milles au nord de la ville, un lage appelé *Jobard*, avec une synagogue, 'on aſſure être une ancienne égliſe grecque, milieu de laquelle eſt l'endroit où *Élie* oignit zaël pour roi de Syrie. Il y a dans trois ap-rtemens de cette ſynagogue trente-ſix co-s de la loi, écrites en très-beaux caractères, des rouleaux de parchemin, dont chacun enfermé dans une boîte ronde : les Juifs aiſſent en faire peu de cas; il eſt cependant

Syrie.

dit que ce fut en cet endroit que l'on co
serva la loi, après que Tite eut détruit
temple de Jérusalem. On descend de l'un d
ces appartemens dans une petite grotte, o
il y a un trou, en forme de fenêtre, par o
l'on dit que le corbeau apportait du pain
Élie.

Environ deux milles au-dessus de *Joba*
nous rencontrâmes une éminence où les h
bitans disent qu'Abraham atteignit les quat
rois de Syrie, qui avaient enlevé Loth, & o
ils prétendent qu'ils furent enterrés.

Au-delà de l'endroit où l'on dit qu'Abr
ham atteignit les quatre rois, au pied d'u
montagne, il y a une mosquée, devant u
crevasse qui est dans le rocher, où l'o
permet à tout le monde d'entrer. C'est u
bruit commun qu'Abraham y rendit graces
Dieu de la victoire qu'il venait de rempo
ter; mais les mahométans racontent que
mère, ayant pris la fuite pour ne point imit
l'idolâtrie de *Nemrod*, accoucha d'Abraha
dans le creux de ce rocher.

Le couvent grec de *Sainte-Tècle* est vis-à-v
sur une autre montagne; il consiste en u
grande grotte dans laquelle on a bâti une peti
chapelle. Il est dit dans l'inscription grecque
qu'elle était contemporaine des apôtres,

'elle fut la première de son sexe qui souf- Syrie,
t le martyre. Je fus de Sainte-Tècle à *Sid-ia*, & dînai à *Touanai* dans une maison dé-ieuse pour les voyageurs. Il y en a quatre i les logent tour-à-tour, & les habitans du llage leur fournissent les vivres dont ils ont soin. Un corps d'environ cinquante cavaliers abes campait à quelque distance de-là ; ils nt tous les ans lever le tribut des villages i sont sous leur protection. Il suffit d'être corté par un homme que vous donne le eik pour n'en avoir rien à craindre. Mon iissaire eut peur ; il se plaignit plusieurs fois la chaleur, & ne voulut point bouger de place qu'au moment qu'il sut qu'ils étaient rtis.

Nous marchâmes, au sortir de là, une heure demie pour nous arrêter à *Sydonaia ;* ce lage est situé sur la croupe méridionale d'une ntagne, sur le sommet de laquelle est un eux couvent de religieuses grecques, fondé l'empereur Justinien. Il y a, derrière le ître-autel de l'église, un portrait de la Sainte-erge, qu'on dit avoir été peint par Saint-c, mais qu'on ne montre à personne. Ces vens sont des espèces d'hôpitaux, habités par vieilles femmes, qui s'occupent à travailler, ur-tout à élever des vers à soie. L'abbesse

Syrie.

me montra ſes mains, & me fit obſer qu'elles étaient pleines de calus à force de tr vail. Les religieuſes ne font leurs vœux qu bout de ſept ans, & ſouvent même elles n font aucun. Il leur eſt permis de conver avec les hommes & d'aller où bon leur ſemb

Nous fûmes de *Sydonaia* à *Meńch*, ay à notre droite de hautes montagnes de roch preſque perpendiculaires, où je vis, à u hauteur conſidérable, un bâtiment ſépulc qui me parut très-ancien; il conſiſte en u grotte, en forme de niche, taillée dans roc. Nous tournâmes un mille plus loin nord, &, après avoir fait encore deux mille l'orient, nous atteignîmes la ſource de la Fe cette rivière ſort de deſſous les montag par une ouverture d'environ vingt pieds diamètre, & taillée en forme d'arcade. temple qui eſt à côté de la rivière paraît tr ancien, & fut probablement bâti avant qu eût inventé les ordres. Les habitans croi que la rivière de Fege vient de l'Euphrate deſſous terre. Ce terroir eſt rempli de jard de vignes & de quantité d'arbres qui en f un lieu charmant, où les habitans de Da vont ſouvent paſſer des journées entières été.

Le pachalic, dont nous traitons, offre

onument trop remarquable pour ne pas citer toute l'attention des voyageurs. Je veux rler de Palmyre, si connue, dans le troime âge de Rome, par le rôle brillant qu'elle a dans les démêlés des Parthes & des Roins, par la fortune d'Odenat & de *Zéno-*, par leur chute, & par sa propre ruine s Aurélien. Depuis cette époque, son nom it laissé un beau souvenir dans l'histoire; is, faute de connaître en détail les titres de grandeur, l'on n'en avait que des idées cones. A peine les soupçonnait-on, même en rope, lorsque le chevalier *Daukins*, anis, publia, en 1753, les plans détaillés il en avait pris lui-même sur les lieux en 1; & il a fallu reconnaître que l'antiquité rien laissé, ni dans la Grèce, ni dans lie, qui soit comparable à la magnificence ruines de Palmyre. Syrie.

Citons le précis de la relation de M. Wood, cié & rédacteur du voyage de M. Daukins.

Après avoir appris à Damas que *Tadmor*, u Palmyre, dépendait d'un aga résident à *assia*, nous nous rendîmes, en quatre jours, ce village, qui est situé dans le désert sur route de Damas à Alep. L'aga nous reut avec cette hospitalité qui est si commune dans ce pays-là, parmi les gens de

Syrie.

» toute condition ; &, quoique extrêmem
» surpris de notre curiosité, il nous donna
» instructions nécessaires pour la satisfaire
» mieux qu'il se pourrait. Nous partîmes
» *Hassia* le 13 mars 1751, avec une esco
» des meilleurs cavaliers arabes de l'aga,
» més de fusils & de longues piques, & n
» arrivâmes, quatre heures après, à *Sodo*
» à travers une plaine stérile qui produisai
» peine de quoi brouter à des gazelles
» nous y vîmes en quantité. *Sodoud* est
» petit village habité par des chrétiens
» ronites. Cet endroit est si pauvre que
» maisons sont bâties de terre cuite au so
» Les habitans cultivent, au tour du villa
» autant de terre qu'il leur en faut simplem
» pour leur subsistance, & ils font de
» vin rouge. Après dîné nous reprîmes no
» route, & nous arrivâmes, en trois heu
» à *Haouaram*, village turc où nous couc
» mes. *Haouaram* a la même apparence
» pauvreté que *Sodoud ;* mais nous y trou
» mes quelques ruines qui font voir que
» endroit a été autre fois plus considéra
» Nous remarquâmes un village voisin
» tièrement abandonné de ses habitans
» qui arrive fréquemment dans ces pays
» quand le produit des terres ne répond

» à la culture ; les habitans les quittent pour » n'être pas opprimés. Nous partîmes de » *Haouaram* le 13, & nous arrivâmes en trois » heures à *Gariatin*. Ce village ne diffère » des précédens, qu'en ce qu'il est un peu » plus grand ; on jugea à propos de nous y » faire passer le reste du jour, pour nous » préparer, ainsi que nos bêtes de charge, à » la fatigue du reste de notre voyage ; car » quoique nous ne puissions l'achever en moins » de vingt-quatre heures, il fallait faire ce tra- » jet tout d'une traite, n'y ayant point d'eau » dans cette partie du désert. Nous laissâmes » le Gariatin le 13, étant aux environs de » deux personnes, qui, avec le même nom- » bre d'ânes, de mulets & de chameaux, fai- » saient un mélange assez grotesque. Notre » route était à travers une plaine sabloneuse » & unie d'à-peu-près trois lieues & demie de » largeur, sans arbres ni eau, & bornée à » droite & à gauche par une chaîne de mon- » tagnes stériles, qui semblaient se joindre » environ deux tiers de lieue avant que nous » arrivassions à Palmyre.

Syrie.

» Le 14 à midi, nous arrivâmes au lieu » où les montagnes sembloient se joindre ; il » y a entr'elles une vallée où l'on voit encore » les ruines d'un aqueduc qui portait autrefois

Syrie.

» de l'eau à Palmyre : à droite & à gauche sont » des tours carrées d'une hauteur considérable; » en approchant de plus près nous trouvâmes » que c'étaient les anciens sépulcres des Pal» myreniens. A peine eûmes nous passé ces » monumens vénérables, que, les montagnes » se séparant des deux côtés, nous décou» vrîmes tout à-la-fois la plus grande quantité » de ruines que nous eussions jamais vue, & » derrière ces mêmes ruines, vers l'Euphrate, » une étendue de plat pays à perte de vue, » sans le moindre objet animé. Il est presque » imposible de s'imaginer rien de plus éton» nant : un si grand nombre de piliers : corin» thiens, avec si peu de murs & de bâti» mens solides, fait l'effet le plus romanesque » que l'on puisse voir. Tel est le récit de M. » Wood ».

Pour se faire l'idée la plus rapprochée d'un pareil spectacle, il faut se peindre cet espace si resserré comme une vaste plaine. Quel magnifique amas de bâses, de colonnes, de chapiteaux; les uns renversés & accumulés, les autres debout ! Ici les colonnes forment des groupes dont la symétrie est détruite par la chûte de plusieurs d'entre elles; là elles sont rangées en files tellement prolongées, que semblables à des rangs d'arbres, elles fuient

Syrie.

ſous l'œil dans le lointain, & ne paraiſſent plus que des lignes accollées; de toutes parts la terre eſt hériſſée de vaſtes pierres à demi enterrées, d'entablemens briſés, de friſes mutilées, de ſculptures affacées, de tombeaux violés & d'autels ſouillés de pouſſière. Tous ces riches debris ſont de marbre blanc. Les miſérables cabanes, qui ſervent d'azyle aux modernes habitans de Palmyre, achèvent de relever la magnificence de ces ruines anciennes. Jamais il n'y eut de contraſte plus frappant & plus bizarre.

On ne peut enviſager les ſuperbes ruines de Palmyre ſans être ému, ſans éprouver un ſubit enthouſiaſme, un mélange d'étonnement & d'admiration. C'eſt particulièrement ce qu'on reſſent à l'aſpect d'un temple du ſoleil, divinité de Palmyre. L'architecture y avait ſur-tout prodigué ſes richeſſes, & déployé ſa magnificence. L'enceinte carrée de la cour qui l'enferme, a ſix cent dix-neuf pieds ſur chaque face; le long de cette enceinte régnait intérieurement un double rang de colonnes. Le temple préſente encore une facade de quarante-ſept pieds, ſur un flanc de cent vingt-quatre; tout autour règne un périſtyle de quarante-une colonnes. On a prétendu que la diſpoſition des colonnes de cet édifice & de quelques au-

Syrie.

tres, jointe aux entablemens qu'on ſuppoſe y avoir été, & qui n'y ſont plus, ont été la ſource où Perrault a puiſé l'idée de ſon périſtyle. Cependant la colonnade du Louvre a été bâtie avant l'exiſtence des deſſins, qui nous ont fait connaître les monumens de Palmyre. Les anciens n'ont jamais employé la double colonne, qui produit un ſi bel effet au Louvre; peut-être même n'ont-ils jamais connu les voûtes plattes, dont la forme eſt ſi agréable & la conſtruction ſi ingénieuſe.

L'on ne peut voir, tant de monumens d'induſtrie & de puiſſance, ſans demander quel eſt le ſiècle qui les vit ſe développer; quelle fut la ſource des richeſſes néceſſaires à ces conſtructions; en un mot, quelle eſt l'hiſtoire de Palmyre, & pourquoi elle ſe trouve ſituée ſi ſingulièrement, étant en quelque ſorte une île ſéparée de la terre habitable, par une mer de ſables ſtériles. Les voyageurs que j'ai cités ont fait, ſur ces queſtions, des recherches intéreſſantes, mais trop longues pour être rapportées dans cet ouvrage.

De tout tems, Palmyre fut un entrepôt naturel pour les marchandiſes qui venaient de l'Inde par le golfe perſique, & qui de-là remontant par l'Euphrate où par le déſert allaient dans la Phenicie & l'Aſie mineure

Syrie.

ſe répandre chez des nations qui en furent oujours avides. Ce commerce dut y attirer, dès les ſiècles les plus reculés, une grande population, & en faire une place importante: mais elle ne fut jamais plus illuſtrée, que ſous la fameuſe reine Zénobie.

Dans l'Europe moderne, pluſieurs femmes ont ſoutenu glorieuſement le fardeau d'un empire, & notre ſiècle a produit des héroïnes lignes de fixer les regards de la poſtérité. Mais nous en exceptons Sémiramis, dont les xploits paraiſſent ſi incertains, Zénobie eſt la eule, dont le génie ſupérieur ait briſé le joug ndigne ſous lequel les mœurs & le climat e l'Aſie tenaient ſon ſexe: elle ſe diſait deſendue des anciens rois macédoniens, qui égnaient en Égypte; ſa beauté égalait celle e Cléopatre; & elle ſurpaſſait, de bien loin, ette princeſſe en valeur & en chaſteté. On conte qu'elle ne recevait jamais les careſſes ſon mari, que dans la vue d'avoir une poſrité: ſi ſes eſpérances étaient trompées, le faiſait un nouvel eſſai le mois ſuivant. levée au deſſus de ſon ſexe par ſes qualités minentes, Zénobie était encore la plus belle s femmes: elle avait le teint brun, les dents une blancheur éclatante, une voix forte & rmonieuſe, & de grands yeux noirs, dont

Syrie.

une douceur attrayante tempérait la vivacité. L'étude avait éclairé son esprit, & en avait augmenté l'énergie naturelle. Elle n'ignorait pas le latin, mais elle possédait au même degré de perfection le grec, le syriaque & la langue égyptienne. L'histoire orientale lui parut si importante qu'elle en composa un abrégé pour son usage; & guidée par le sublime Longin, elle comparait familièrement les beautés d'Homère & de Platon.

Cette femme accomplie avait épousé *Odenat*, qui, né dans une condition privée, était monté sur le trône de l'orient : elle devint bientôt l'amie & la compagne d'un héros. Odenat aimait passionément la chasse : en tems de paix il se plaisait à poursuivre les bêtes farouches du désert, les lions, les panthères & les ours. Zénobie se livrait avec la même ardeur à ce dangereux exercice. Endurcie à la fatigue, elle dédaigna bientôt l'usage des chars couverts : on la voyait le plus ordinairement à cheval, revêtue d'un habit militaire; quelquefois elle marchait à pied, & faisait plusieurs milles à la tête des troupes. Les succès d'Odenat furent attribués en grande partie à la valeur & à la prudence extraordinaire de sa femme. Les victoires brillantes des deux époux sur le grand roi, qu'ils poursuivirent

Syrie.

deux fois jusqu'aux portes de Créſiphon, devinrent la ſource de leur gloire & de leur puiſſance. Les armées qu'ils commandaient, & les perſonnes qu'ils avaient ſauvées, ne voulurent avoir pour ſouverains que leurs chefs invincibles : lorſque l'infortuné Valerien tomba entre les mains des Perſes, le ſénat & le peuple de Rome reſpectèrent un étranger qui vengeait la majeſté de l'empire ; l'inſenſible Galien lui-même conſentit à partager la pourpre avec Odenat, & il lui donna le titre de collègue.

Après avoir chaſſé de l'Aſie les Goths qui la dévaſtaient, le prince palmyrenien ſe rendit à la ville d'Emèſe en Syrie. Il avait triomphé de tous ſes ennemis dans la guerre ; il périt par une trahiſon domeſtique. *Moconius*, ſon neveu, aidé d'un petit nombre de complices, aſſaſſina ſon oncle au milieu d'une grande fête, ſous prétexte qu'il en avait reçu une grande inſulte. Moconius ne retira de ſon crime que le plaiſir de la vengeance. A peine avait-il pris le titre d'Auguſte, que Zénobie l'immola aux mânes de ſon époux.

Aſſiſtée des plus fidèles amis d'Odenat, cette princeſſe monta ſur le trône qu'elle remplit avec la plus grande habileté. Elle gouverna, pendant plus de cinq ans, Palmyre, la Syrie

Syrie.

& l'Orient ; son premier soin fut de rompre avec les Romains : un général qui avait été envoyé contre elle, fut forcé de se retirer en Europe, après avoir perdu son armée & sa réputation. Loin d'être dirigée par ces petits intérêts, qui agitent si souvent le règne d'une femme, l'administration de *Zénobie* avait pour bâse les plus sages maximes de la politique : s'il fallait pardonner, elle savait étouffer son ressentiment ? était-il nécessaire de punir, elle pouvait imposer silence à la voix de la pitié : Sa grande économie fut taxée d'avarice : cependant lorsque l'occasion l'exigeait, elle paraissait libérale & magnifique. L'Arabie, l'Arménie & la Perse, redoutaient & recherchaient son alliance. Aux domaines de son époux, qui s'étendaient depuis l'Euphrate jusqu'aux frontières de la Bithynie, elle ajouta l'héritage de ses ancêtres, le royaume fertile & peuplé de l'Égypte.

Claude rendit justice à son mérite ; il n'était pas fâché qu'elle maintînt la dignité de l'empire en Orient, tandis qu'il faisait la guerre à la nation des Goths. Au reste, la conduite de Zénobie finit par allarmer l'empereur Aurélien : il est probable qu'elle avait formé le dessein d'élever une monarchie indépendante : elle mêlait aux manières affables des princes de Rome

Syrie.

pompe éclatante des cours de l'Asie, & elle ulait être adorée de ses sujets, comme l'a- ient été les successeurs de Cyrus. Ses trois s reçurent une éducation romaine; souvent le les montrait aux troupes, ornés de la ourpre impériale. Elle se réserva le diadême ec le titre brillant, mais douteux, de reine l'Orient.

Telle était l'adversaire qu'Aurélien avait à mbattre, & qui, malgré son sexe, devait raître redoutable. Il se rendit en Asie, & vançant, à la tête de son armée, il reçut soumission de la Bithynie deja ébranlée par armes & par les intrigues de Zénobie. Cette ne aurait été peu digne de sa réputation, lle eut souffert tranquillement que l'empe- ur se fût avancé jusqu'à cent milles de sa pitale. Le sort de l'Orient fut décidé dans ux grandes batailles; dans ces deux combats nobie anima ses troupes par sa présence; is elle succomba sous la fortune & les ef- ts d'Aurélien, & après deux défaites elle put rassembler une troisième armée. Pal- re était la dernière ressource de la veuve Odenat : elle s'enferma dans sa capitale, fit te sorte de préparatifs pour une vigoureuse istance, & remplie d'un courage intrépide,

elle déclara que son règne ne finirait qu'av
Syrie. sa vie.

Le siége de Palmyre offrait de grandes di ficultés; cet objet important exigeait tou l'activité d'Aurélien, qui fut blessé d'une fl che, comme il pressait en personne les att ques de la place; persuadé qu'il était pl prudent d'avoir recours à une capitulati avantageuse, il offrit à la reine une retrai brillante, aux citoyens la confirmation de leu priviléges: ses propositions furent rejetées av opiniâtreté, & l'insulte accompagna le ref

Zénobie imaginait qu'en peu de tems famine contraindrait les Romains à repass le désert; elle se flattait aussi que les rois l'Orient & sur-tout le monarque de la Pers armeraient pour défendre un allié naturel. C espérances soutenaient sa fermeté; mais la pe sévérance & la fortune d'Aurélien surmontère tous les obstacles. Ce fut alors que Zénob résolut de fuir; elle monta le plus léger ses dromadaires, & déja elle était parvenue a bords de l'Euphrate, à vingt lieues envir de Palmyre, lorsqu'arrêtée par la cavale légère qu'Aurélien avait envoyée à sa poursui elle fut amenée captive aux pieds de l'empere

Lorsque la reine de Syrie parut devant A rélien, ce prince lui demanda comment e

Syrie.

ait eu l'audace de prendre les armes contre s empereurs de Rome. La réponse de Zénobie t un mélange prudent de respect & de fermeté; mais la force d'esprit chez les femmes t presque toujours artificielle : aussi est-il bien re qu'elle se soutienne. Le courage de Zénobie l'abandonna au moment du danger; elle put entendre, sans être glacée d'effroi, les ameurs des soldats, qui demandaient à haute oix sa mort; oubliant le généreux désespoir Cléopatre qu'elle s'était proposée pour modèle, elle n'eut pas honte d'acheter sa grace r le sacrifice de sa réputation & de ses amis; fut sur leurs têtes qu'elle dirigea les traits la vengeance du vainqueur. Le fameux ongin périt avec les victimes nombreuses & eut-être innocentes, que la tremblante Zénobie dévouoit à la mort. Le nom de ce sublime écrivain vivra plus long-tems que celui la reine qui le trahit, ou du tyran qui le ondamna : la science & le génie n'étaient pas pables d'émouvoir le cœur sévère d'un soldat norant; mais ils avaient servi à élever & à rtifier l'ame de Longin. Sans proférer une ule plainte, il marcha tranquillement au supice, touché de compassion pour les malheurs sa souveraine, & consolant lui-même ses nis affligés.

Syrie.

Bientôt Palmyre éprouva tout le poids d ressentiment d'Aurélien. Il existe encore un lettre de ce prince, où il avoue lui-mêm que les enfans, les femmes, les vieillards, & les paysans confondus avec les rebelles, on été enveloppés dans un massacre général : quoi qu'il paraisse occupé principalement à rétabli un temple du soleil, il prend quelqu'intérê au petit nombre de Palmyreniens qui on échappé à la destruction de leur patrie ; il leu accorde la permission de rebâtir & d'habite leur ville. Il est plus aisé de détruire que d réparer ; le siége du commerce, des arts & d la grandeur de Zénobie devint successivemen une ville obscure, une forteresse peu impor tante, & enfin un misérable village. Aujour d'hui les citoyens de Palmyre, qui consisten en trente ou quarante familles, ont construi leurs chaumières dans l'enceinte spacieuse d'u temple magnifique.

CHAPITRE VI.

*ute de Damas à Alep, par Hems, l'*ancienne Emèse. — *D'Hamah & Marrah.* — *Du pachalic d'Alep.* — *Description de cette ville.* — *Etat actuel d'Alexandrette.*

partis le 15 juillet de Damas pour Alep s l'escorte d'un jeune janissaire; n... mes ux lieues jusqu'à un village appelé *Touma*, je ne pus trouver de logement, de manière je fus obligé de coucher sur l'établi d'une tique. Je vis dans les environs quantité de nobles, que l'on garde du haut d'une *échauette* soutenue par quatre perches, où l'on nte avec une échelle. Étant arrivé le 17 nord-est de la plaine, je vis un aqueduc vient des montagnes. Le canal est creusé nviron dix pieds en terre, avec des ouveres espacées, autour desquelles sont de grands nceaux de terre; ce qui donne lieu de croire à mesure qu'on le creusait, on déblayait erre par ces ouvertures : on y descendait bablement par-là pour le nétoyer. Syrie.

Syrie.

Nous arrivâmes au bout de trois heures a montagnes qu'on appèle *Outala Saphire*, q occupent le milieu de cette vaste plaine; no employâmes deux heures & demie à les tr verser; c'est dans cet endroit que finit la chaî des montagnes située au couchant de Dam Nous descendîmes de-là au nord de la plain je vis à l'orient de cette plaine un lac d'e salée : le terroir étant rempli de sel, l'e s'évapore en été & laisse sur sa surface u croute de sel.

Kaiphe est un fort joli village entouré murailles, que les habitans ont bâties pour mettre à couvert des incursions des Arab & le dernier sur la route qui dépend du p cha de Damas. Nous campâmes dans un be caravanserai entouré d'un portique sous leq sont des sophas qui servent de lit aux voy geurs; il y a aussi des écuries pour les ch vaux. Les Arabes vinrent s'informer s'il avait point un franc dans la caravane, & mandèrent un *kaphar* qu'ils prétendirent l être dû : le lendemain ils me menacèrent m'arrêter si je ne le payais. Je savais qu n'en devait aucun lorsqu'on voyageait avec caravanes; celui qui la conduisait prit m parti, je les régalai avec du café, & ils se tirèrent.

Nous arrivâmes au bout d'une heure à quel-
es montagnes dont la montée eſt fort douce; Syrie.
es ſont couvertes de vignobles. Nous deſ-
ndîmes dans une plaine fertile d'environ
is milles de long, & nous paſſâmes près
n village qui eſt ſur une montagne à droite,
plusieurs femmes nous apportèrent des
fs, des raiſins, du pain, du lait caillé, du
mage & autres proviſions.

Comme nous continuions notre route le 18,
us apperçûmes, à quelque diſtance, quatre
abes à cheval; c'étaient les mêmes qui
avaient menacé; ceux qui étaient à la tête
la caravane firent halte, pour nous donner
tems de nous raſſembler; deux ou trois de
gens ſe détachèrent pour les obſerver &
pêcher qu'ils ne nous ſurpriſſent : nous ſû-
s depuis qu'ils avaient formé le deſſein de
us piller; mais ils ſe retirèrent, & nous
n entendîmes plus parler.

Nous nous raſſemblâmes le 19, de crainte
Arabes qui fréquentent beaucoup ces
mpagnes; nous marchâmes environ pendant
is heures dans une plaine déſerte juſqu'à
ſſeüh. C'est une ville pauvre où il n'y a
utre maiſon que celle du gouverneur, une
ſquée & deux ou trois mauvaiſes maiſons.
us prîmes le 20 au couchant de la plaine,

Syrie.

& nous arrivâmes au bout de trois heures un caravanserail inhabité, où les habitans no apportèrent des vivres ; nous prîmes no route au couchant, & quelque tems après no arrivâmes à *Hems*.

Hems est l'ancienne *Émèse*. Cette ville bâtie dans une très-belle plaine ; ses muraill ont environ trois milles de circuit ; les maiso sont au pied d'un château ruiné, entouré d' fossé sur lequel est un pont à plusieurs arch Les historiens orientaux disent qu'Hipocrate résidait, & allait souvent à Damas. Les écri vains écclésiastiques prétendent qu'on y trou la tête de Saint-Jean Baptiste, du tems l'empereur Théodore. L'empereur *Héliogab* était natif de cette ville. Il y avait un fameu temple dédié au soleil qu'on adorait sous nom d'*Héliogabale*, dont il prit le nom. dit que l'empereur Aurélien défit Zénobie p de cette ville, & y bâtit ensuite plusieu temples.

Je campai tout le jour à *Hems*, dans le c ravanserail, &, lorsque je fus reposé, je déterminai à aller voir le gouverneur, qui le titre d'aga, & qui est indépendant du pach Je lui remis une lettre de recommandati qu'on m'avait donnée, & j'y joignis une pi de drap, en le priant de me donner un gui

C'é

C'était un vieillard soupçonneux, qui ne se piquait pas de politesse, & je ne pus obtenir de lui qu'on me donnât une échelle pour copier une inscription. Il m'envoya chercher pour lui tâter le poul, & pour me consulter; car on lui mandait que j'étais médecin : il devint plus soupçonneux que jamais, lorsque je lui dis que je ne l'étais point; mais je me passai de lui, & le présent que je lui avais fait, m'épargna un *kaphar* de quatorze piastres.

Syrie.

Nous continuâmes notre route le 20; nous traversâmes une belle plaine d'environ douze milles de long, & arrivâmes à une hauteur sur l'Oronte. Nous fîmes ensuite douze milles dans une espèce de désert; nous arrivâmes à *Hamah*. *Hamah* est situé sur l'Oronte, dans une vallée étroite, bordée de côté & d'autre de rochers escarpés. Il y a hors de la ville des jardins fort agréables, mais dont l'air est enfermé & mal-sain : elle est cependant aujourd'hui dans un état florissant; la raison en est que c'est la seule ville où les Arabes, qui habitent le désert de *Tadmor*, puissent venir acheter les denrées dont ils ont besoin, à condition qu'ils ne pilleront point les caravanes.

Les scheiks d'Hamah (c'est ainsi qu'on appèle dans chaque ville les chefs des Ara-

Syrie.

bes), descendent de Mahomet; ils sont fort respectés dans le pays. On leur donne le titre d'*Emir*, & on leur laisse un pouvoir illimité aussi long-tems qu'ils n'en abusent point. Ils ont un très-beau palais sur le bord de la rivière. On m'a dit que les Persans avaient un si grand respect pour cette famille, que, lorsqu'un malfaiteur pouvait obtenir un passe-port de l'émir, il pouvait impunément retourner chez lui sans craindre qu'on l'appelât en justice.

Il y a quantité de Grecs dans cette ville, de même qu'à *Hems ; Abulfeda*, qui s'est rendu fameux par son savoir dans l'histoire de la géographie, était prince d'*Hamah*, vers l'an 1345, & probablement de la famille des *Scheiks* dont je viens de parler. Il a publié deux ouvrages qui lui ont acquis une réputation immortelle; savoir, un abrégé de l'histoire universelle jusqu'à son tems, & un traité de géographie, dans lequel toutes les villes sont disposées par tables suivant leur longitude & leur latitude.

Nous séjournâmes un jour à *Hamah ;* nous en partîmes un peu après minuit; mais, lorsque nous fûmes à quelque distance de la ville, nous vîmes venir à nous environ cinquante cavaliers arabes. Tous ceux qui composaient la caravane, prirent à l'instant leurs fusils;

les fantassins s'armèrent de pierres, & détachèrent les frondes qu'ils portent autour de leurs ceintures; mais on apprit que c'étaient des Arabes qui, après avoir exercé le métier de voleurs, s'étaient soumis au gouvernement, & vivaient en honnêtes gens. Nous arrivâmes enfin à *Marrah* : c'est une petite ville fort pauvre; elle appartient à un aga, indépendant, & les Francs y paient un gros *kaphar*, que ses gens vinrent me demander : je leur dis que j'avais une lettre à remettre à leur aga; ce qui parut leur déplaire, & ils se contentèrent de quelques medins; mais ils me demandèrent ma lettre; & je sus depuis que, si je la leur avais donnée, ils l'auraient déchirée, & m'auraient fait payer le *kaphar* en entier.

Syrie.

Nous partîmes le 25; j'avais écrit d'Hamah à un ami que j'avais à Alep, que j'étais avec la caravane; il eut la complaisance de venir me joindre, & me conduisit dans sa tente. Nous fîmes, l'après-midi, environ trois lieues jusqu'à *Reah*, gros village situé au pied d'une montagne; il y a tout auprès un petit terrein uni avec une fontaine, où quantité de personnes se rendent pour leur plaisir. Nous y trouvâmes l'aga de *Reah* avec lequel nous prîmes du café; il donnait un repas, & il avait amené des musiciens; il nous envoya quelques pro-

Syrie.
viſions, & pouſſa la politeſſe juſqu'à ordonner à ſes muſiciens de ne point jouer de leurs inſtrumens que nous ne fuſſions endormis.

Nous vînmes de-là à *Kaph*, qui eſt un village ruiné, de ſi grande étendue, qu'on l'eût pris pour une grande ville. Nous marchâmes l'après-midi du 27, trois heures vers l'eſt-ſud-eſt par un mauvais chemin rempli de rochers: tous les environs ſont couverts de débris. *Rouiah* eſt près de la plaine qui va de *Marrah* à Alep, il l'emporte ſur les autres villes par ſa magnificence. On y voit ſix ou ſept beaux palais dont quelques-uns ſont preſqu'entiers, & autant d'égliſes; les maiſons ſont bâties autour d'une cour, avec un portique, au-deſſus duquel règne une galerie par où l'on entre dans les appartemens; nous partîmes le 23, & nous nous rendîmes le long de la rivière par le grand chemin de Damas, à un village éloigné de ſix milles d'Alep; nous campâmes environ à une lieue de cette ville; pluſieurs de mes amis vinrent dîner avec nous; le conſul nous envoya complimenter le ſoir par ſon chancelier, ſon drogman, & ſon *chiaoux*, avec leſquels nous nous rendîmes le ſoir à Alep.

Le pachalic d'Alep comprend le terrein qui

s'étend de l'Euphrate à la Méditerranée, entre deux lignes, dont l'une passe à *Bir*, par les montagnes, & l'autre part de *Belès* jusqu'à la mer, par *Marra* & le pont de *Chogr*. Cet espace est en grande partie formé de deux plaines; le nord & le rivage de la mer sont occupés par d'assez hautes montagnes; en général, le sol de ce gouvernement est gras & argileux; la majeure partie des terres est en friche; les herbes hautes & vigoureuses qui croissent par-tout après les pluies d'hiver, en attestent la fécondité; mais elle y est presque sans fruit; les pâturages sont abandonnés aux hordes errantes de Turkamans & des Kourdes. Syrie.

Les lieux de ce pachalic, qui méritent quelque attention sont, 1°. la ville d'Alep: cette ville est la capitale de la province & la résidence ordinaire du pacha; elle est située dans la vaste plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate; le local d'Alep, outre l'avantage d'un sol gras & fertile, possède encore celui d'un ruisseau d'eau douce qui ne tarit jamais. La ville elle-même est une des plus agréables, & peut-être la plus propre & la mieux bâtie de toute la Syrie; de quelque côté que l'on y arrive, la foule de ses dômes & de ses minarets flatte l'œil ennuyé de l'aspect brun & monotone de la plaine; au centre est une mon-

Syrie.

tagne factice, environnée d'un fossé sec, & couronnée d'une forteresse en ruines.

Chaque maison, outre le rez-de-chaussée, offre un étage d'ordre attique avec une galerie ; le faîte en est plat & pavé de pierres ou enduit de plâtre ; la plupart des habitans font placer leurs lits sur ces plates-formes, & y couchent pour éviter la chaleur des appartemens. On a pratiqué de petites ouvertures aux galeries qui les environnent, afin de pouvoir passer d'un bâtiment à l'autre, pour se rendre visite par-dessus les maisons ; c'est l'usage dans cette ville d'écrire sur les portes & les fenêtres des passages de l'Alcoran ou de quelque poète fameux chez les Turcs.

Les environs de la ville sont semés de grandes pierres carrées, surmontées d'un turban de pierre, qui sont la marque d'autant de tombeaux : comme ville de commerce, elle a un aspect imposant : elle est l'entrepôt de toute l'*Arménie* & du *Diarbekir* : elle envoie des caravanes à Bagdad & en Perse : elle communique au golfe Persique par *Bassora*, à l'Egypte & à la Mecque par Damas, et à l'Europe par Alexandrette & *Lattaqié* ; le commerce s'y fait presque tout par échange ; les Français ont à Alep un consul & sept comptoirs : Alep ne le cède, pour l'étendue, qu'à Constantinople &

au Caire, & peut-être encore à Smyrne : on veut y compter 200 mille ames : mais ce calcul paroîtra exagéré, si l'on observe que cette ville n'est pas plus grande que Nantes ou Marseille, & que les maisons n'y ont qu'un étage; les négocians européens ne jouissent dans aucun autre lieu d'autant de liberté & de considération de la part du peuple. Syrie.

L'air d'Alep est très-sec & très-vif, & en même tems très-salubre : cependant la ville & son territoire sont sujets à une espèce de gale qu'on appèle le mal d'Alep; elle commence par un petit bouton qui cause des démangeaisons, & qui devient ensuite un ulcère de la largeur de l'ongle; la durée fixe de cet ulcère est d'un an; il se place ordinairement au visage, ce qui défigure la plupart des habitans d'Alep : cette incommodité a cela d'avantageux, que ceux qui en sont atteints n'ont aucune autre maladie à craindre : l'expérience a prouvé que le meilleur remède est de n'en point faire.

Tout le monde a entendu parler des pigeons d'Alep, qni servent de couriers pour Alexandrette & Bagdad : ce fait, qui n'est point une fable, a cessé d'avoir lieu depuis trente à quarante ans, parce que les voleurs Kourdes se sont avisés de tuer les pigeons. Pour faire

Syrie.

usage de cette espèce de poste, l'on prenait des couples qui eussent des petits, & on les portait à cheval au lieu d'où l'on voulait qu'ils revinssent, avec l'attention de leur laisser la vue libre; lorsque les nouvelles arrivaient, le correspondant attachait un billet à la patte des pigeons, & il les lâchait. L'oiseau, impatient de revoir ses petits, partait comme un éclair, & arrivait en dix heures d'Alexandrette, & en deux jours de Bagdad; le retour lui était d'autant plus facile, que sa vue pouvait découvrir Alep à une distance infinie. On prétend que le vieux Alep est environ douze milles au midi d'Alep, & à deux lieues à l'orient de la grande route: cette ville était considérable du tems des anciens, & la capitale de la belle contrée que l'on appelait *Marsyas*; on voit encore quelques restes de fondemens de murailles de la ville, qui ont environ dix pieds d'épaisseur; ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas confus de ruines.

Les tombeaux des Mammelucs sont au sud-est de la ville; ils consistent dans des mosquées qu'ils firent bâtir de leur vivant pour y déposer leur corps après leur mort; elles sont accompagnées d'une cour, dont trois côtés sont ornés d'un portique soutenu par des colonnes, & couvertes d'un dôme.

Les Arméniens, les Grecs, les Syriens, les
ronites, ont chacun une églife à Alep dans Syrie.
même quartier de la ville; les deux premiers
ont un évêque; la fynagogue juive paraît
oir fervi anciennement d'églife, & fait par-
d'un vieux édifice qui était orné de colonnes
inthiennes.

Il y a environ à un demi-mille au nord d'A-
, une éminence fur laquelle eft un couvent
derviches, avec une belle mofquée cou-
te d'un dôme, & entourée de cyprès, qui
t paraître de loin ce couvent d'autant plus
u, que tous les environs font dénués de
dure. Ces derviches ne font point de ceux
danfent; ces derniers ont leur couvent à
ep.

Le nom de *derviche* eft un mot perfan dont
ymologie énonce le feuil de la porte, &
métaphoriquement indique l'efprit d'hu-
ité, de retraite & de perfévérance, qui
t former le caractère principal de ces ana-
orètes; chaque fiècle vit naître dans tous
états mahométans quelques-unes de ces
iétés, qui prefque toutes exiftent encore
s l'empire ottoman, & dont les plus dif-
guées font au nombre de trente-deux.

L'enthoufiafme que Mahomet fut infpirer
es difciples, en exaltant leur imagination

Syrie.

par le tableau des voluptés, qu'il leur pro dans l'autre monde, & par les victoires d il appuya dans celui-ci sa prétendue missio fit éclore chez tous les sectateurs du Couran une foule de cénobites, que l'austérité de la vie semble rendre aux yeux d'un peuple cr dule, absolument étrangers à la terre.

Tous ces instituts sont établis sur des pr cipes différens; chaque fondateur a impri à son ordre un caractère distinctif par les règl les statuts & les pratiques qu'il y a établ les différences qu'on y remarque s'étend jusqu'à l'habit; chaque ordre à son costu particulier, &, dans la plupart, cette vari existe même entre les derviches & les Sch leurs supérieurs; elle se remarque principal ment dans les turbans, dans la coupe de l'h bit, dans leurs couleurs, & dans la natu de l'étoffe qu'on y emploie.

Généralement tous ces derviches laiss croître leur barbe & leurs moustaches; partie d'entre eux portent encore de lo cheveux, en mémoire de ce que pratiqua prophète lui-même & plusieurs de ses di ples; les uns les laissent flotter sur leurs ép les, les autres les relèvent en forme de chign & les attachent derrière le turban; si les m sulmans laïcs sont dans l'usage de tenir

Syrie.

in des chapelets par manière de contenance, derviches ne s'en servent jamais que dans esprit de religion & de piété ; chacun d'eux tenu d'en avoir un de 33, 66, ou plutôt 99 ins, qui est le nombre des attributs que peuples donnent à la divinité ; quelques-les ont toujours à la main, d'autres à la nture, & tous sont obligés de les réciter sieurs fois dans la journée avec les prières ticulières à chaque ordre ; le fanatisme est prit ou le systême général de ces différentes ngrégations. Si les prières que l'on y récite t analogues aux principes de l'islamisme, à la haute idée que les sectateurs du *Coun* ont de l'Être-Suprême, les pratiques qui accompagnent s'éloignent cependant des ximes de leur prophète, & prouvent comn l'esprit humain est susceptible de s'égarer, squ'il se livre sans règle & sans mesure aux sions d'un zèle enthousiaste, & aux pres-es d'une imagination exaltée.

Mais les pratiques communes & obligatoires r les derviches ne sont pas les seules qui exert leur dévotion ; les plus zélés d'entre eux se ent encore volontairement aux actes les plus ères ; les uns s'enferment dans leurs cellules r y vaquer, pendant des heures entières, à la ère & à la méditation ; les autres passent souvent

Syrie.

toute une nuit à proférer le mot d'Allah; po ſe dérober au ſommeil, quelques-uns ſe ti nent durant ces nuits, dans des poſitio très-incommodes ; aſſis les pieds poſés ſur terr & les deux mains appuyées ſur les genoux, ſe fixent dans cette attitude par une lanière cuir qui leur embraſſe le col & les jamb d'autres lient leurs cheveux à une corde att chée au plafond.

Il en eſt auſſi qui ſe vouent à une retra abſolue, & à une abſtinence des plus rigide ne vivant que de pain & d'eau pendant dou jours conſécutifs en l'honneur des douze iman de la race d'*Ali*. Les plus dévots obſerve quelquefois ce pénible régime pendant qu rante jours de ſuite. Chez tous, il a po objet l'expiation des péchés, la ſanctificati des ames, la gloire de l'iſlamiſme, la proſp rité de l'état & le ſalut général du peuple m hométan ; chaque fois ils prient le ciel de p ſerver la nation de toutes les calamités pub ques, telles que la guerre, la famine, la peſ les incendies, les tremblemens de terre, Quelques-uns d'entre eux ont encore p maxime de diſtribuer de l'eau aux pauvres; dos chargé d'une outre, ils parcourent les r en criant, *fy-sebil-illah*, c'eſt-à-dire, *dans*

tier de Dieu, & donnent de l'eau à tous ceux en veulent sans jamais rien exiger.

Syrie.

Généralement toutes ces sociétés d'anachores se trouvent répandues dans les diverses trées de l'empire; elles ont par-tout des vens habités chacun par vingt, trente & rante derviches subordonnés à un scheik, presque tous dotés par les bienfaits & les s continuels des ames charitables; chaque nmunauté ne donne cependant à ses dervis que la nourriture & le logement. La rriture ne consiste qu'en deux plats, rarent ils en ont trois; ceux qui sont mariés la liberté d'avoir une habitation particue; mais ils sont obligés de venir coucher souvent une ou deux fois la semaine, sur la nuit qui précède leurs exercices pus. Quant aux vêtemens & aux autres bes de la vie, c'est à eux à y pourvoir, & pour cela que plusieurs d'entre eux exert un art ou un métier quelconque. Ceux ont une belle main, s'appliquent à transe les livres ou les ouvrages les plus rechés.

l faut joindre à cet esprit de pauvreté & erfévérance, qui est exemplaire chez tous, i de la soumission envers leurs supérieurs. te soumission est encore relevée par l'hu-

Syrie.

milité profonde qu'accompagne toutes le
démarches, non-feulement dans l'intérieur
leurs cloîtres, mais encore en fociété; on
les rencontre nulle part qu'ils n'aient la
inclinée & la contenance la plus refpectueu
jamais ils ne faluent que par le mot *ya-ho*
celui d'ey, *allah*, revient fans ceffe dans
converfations, & les plus dévots ou les p
enthoufiaftes ne parlent que de fonges, de
fions, d'efprits céleftes, d'objets furnaturels, &
tous réfident dans les mêmes villes qui po
dent les cendres des fondateurs de leurs ordre
ils font fubordonnés au *mouphti* de la capital
qui exerce fur eux une juridiction abfolue,
qui a le droit d'inveftiture à l'égard de tous
généraux d'ordres.

La majorité de la nation a toujours rega
ces derviches, & fur-tout leurs fondateu
comme des ames chéries du ciel, & en co
merce intime avec les puiffances fpirituell
Ces idées fuperftitieufes que les derviches e
mêmes ont le talent de perpétuer parmi
peuple, leur ont toujours fervi d'égide; el
ont maintenu leur inftitut, en leur atti
les bienfaits & la vénération de toutes
ames crédules; en tems de guerre, cette c
fiance devient plus générale encore & plus f
vente; on voit des pachas, des beys, des

Syrie.

s, des ſeigneurs de la cour engager un ou x de ces cénobites à les ſuivre & à faire la pagne avec eux ; ils paſſent les jours & les s dans leurs tentes, uniquement occupés rmer des vœux pour le ſuccès des armes ulmanes.

u ſurplus, toutes les fois qu'il s'agit d'une édition guerrière une foule de derviches reſque tous les ordres, s'empreſſent de e les armées à titre de volontaires. Le vernement a même pour maxime de les y ourager, parce que leur préſence, leur mple & les mortifications auxquelles ils ſe ent, raniment le courage des troupes, & ntiennent parmi elles l'enthouſiaſme de la gion; la veille d'une action ſur-tout, ils ent la nuit en prières & en larmes, parent enſuite les rangs, exhortent les offi- & les ſoldats à bien remplir leur devoir, appelant à leur eſprit les biens ineffables nis par le prophète à tous les muſulmans combattent pour la défenſe de la foi, ou meurent les armes à la main.

dépendamment de ces conſidérations géles qui rendent ſi recommandable auprès nation le corps entier de ces ſolitaires, ertus miraculeuſes qu'on attribue à la plude leurs *scheiks* leur attirent encore une

Syrie.

dévotion particulière ; ils s'arrogent le pou
d'interpréter les songes & de guérir, par
remèdes spirituels & les maladies de l'esprit,
corps ; ces remèdes consistent en exorcis
& en prières ; ordinairement ils posent la m
sur la tête, font des insufflations mystérieus
touchent la partie souffrante, & remettent
malade de petits rouleaux de papier, sur
quels sont écrits des hymnes de leur comp
tion ou des passages du *Courann*. Ils ord
nent aux uns de les jeter dans une tasse,
d'en avaler l'eau quelques minutes après ;
autres, de les tenir sur eux dans la poche
sur le sein, pendant quinze, trente ou soix
jours, en récitant de tems en tems telle
telle prière.

Ce n'est pas seulement aux malades q
donnent ces écrits cabalistiques, ils les di
buent encore aux personnes en santé, com
un préservatif contre les maux physiques &
afflictions morales. Ceux qui ont recours à
talismans, se persuadent qu'ils ont la vert
les garantir de la peste, de la petite-vér
& en général de tous les accidens fâche
même des coups de l'ennemi ; chacun les gard
soi toute sa vie, renfermés dans de petites b
d'or ou d'argent : les uns se les attachent
bras, les autres sur le sommet de la calot

ſous le turban; d'autres enfin les ſuſpendent à leur col, avec un cordon d'or ou de ſoie, entre la chemiſe & la veſte; quelque puiſſe être le ſuccès de ces remèdes, rien n'altère la confiance des eſprits faibles, parce que ceux qui les adminiſtrent, exigent pour condition principale, la foi la plus vive dans tous ceux qui les demandent, de ſorte que c'eſt toujours par le défaut de cette foi parfaite qu'ils ſe ſauvent des reproches que pluſieurs feraient bien fondés à leur faire. Syrie.

Si, d'un côté, ces rêveries qui ſont proſcrites par l'iſlamiſme, leur attirent tout à-la-fois la dévotion & l'argent des hommes ſuperſtitieux, de l'autre, elles ne ſervent qu'à les décréditer dans l'eſprit des gens ſenſés & raiſonnables : ce qui ajoute encore à cette défaveur perſonnelle, c'eſt l'immoralité de pluſieurs de ces derviches; on en voit qui allient la débauche avec les pratiques les plus auſtères de leur état, & qui donnent au public le ſcandaleux exemple de l'ivrognerie, de la diſſolution & des excès les plus honteux; c'eſt cette claſſe d'illuminés dans les divers inſtituts, qui produiſit tant de fanatiques dans tous les ſiècles du mahométiſme, & qui a déſolés des contrées entières, en fomentant les entrepriſes les plus audacieuſes, & en égarant l'eſprit de la mul-

Syrie.

titude par ses impostures, par ses prestiges & par ses prétendues prophéties.

Pour garantir l'état & le peuple de tant de calamités, il faudrait que les lumières du siècle pénétrassent chez cette nation où les préjugés vulgaires ont prévalu jusqu'ici sur les dispositions même des lois, & triomphé en même-tems de tous les projets de réforme que des hommes sages & profonds ont tracés de tems à autre, quoi qu'à la vérité d'une main faible & tremblante; mais, si le fanatisme a ses écueils, l'irréligion a aussi ses précipices. Si donc il était dans la destinée des Ottomans de revenir un jour à un meilleur ordre de choses, nous faisons des vœux, & c'est l'humanité seule qui nous les inspire, pour que celui qui tentera cette réforme salutaire, s'écarte avec prudence de ces deux extrêmes également désastreux, en combinant ses principes sur le plan d'une sage modération, seul moyen en politique de réprimer chez tous les peuples les abus de la religion & les vices du gouvernement, d'épurer à-la-fois & le culte & l'administration, de faire enfin concourir & l'autorité, & la doctrine à la prospérité de l'état, à la gloire de ses chefs & à la félicité réelle de tous les individus.

Le golfe dans lequel l'Oronte se décharge,

'eſt remarquable que par la ville d'Alexan-
rette : cette ville, ſituée au bord de la mer, Syrie.
'eſt, à proprement parler, qu'un hameau ſans
urailles, peuplé de plus de tombeaux que de
aiſons, & qui ne doit ſa faible exiſtence
u'à la rade qu'il commande; cette rade eſt
ſeule de toute la Syrie, dont le fond tienne
lidement l'ancre des vaiſſeaux ſans couper
s cables; l'air eſt ſi mal-ſain à Alexandrette,
u'il eſt preſque impoſſible d'y réſiſter durant
s grandes chaleurs; ce qui oblige les habi-
ns de ſe réfugier dans un village à quatre ou
nq lieues ſur une montagne; ils y trouvent
que la ville ne peut leur offrir, de fort
nne eau, d'excellens fruits & un air ſa-
bre : la route d'Alexandrette à Alep par la
aine, eſt infeſtée de voleurs kourdes qui
nt cantonnés dans les rochers voiſins, &
i dépouillent à main-armée les plus fortes
ravanes.

Sur le chemin d'Alexandrette à Alep, à la
rnière couchée avant cette ville, eſt le vil-
ge de *Martaouan*, célèbre chez les Turcs &
Francs, par l'uſage où ſont les habitans de
êter leurs femmes & leurs filles pour quel-
es pièces d'argent.

Dans les montagnes qui terminent le pacha-
d'Alep au nord, on fait mention de deux

Syrie.

villages considérables ; ils sont habités par des chrétiens arméniens, des kourdes & des musulmans qui, malgré la différence des cultes, vivent en bonne intelligence ; ils en retirent l'avantage de résister aux pachas qu'ils ont souvent bravés, & de vivre assez tranquillement du produit de leurs troupeaux, de leurs abeilles, & de quelques cultures de grains & de tabacs.

Toute cette contrée était jadis remplie d'aqueducs : les Assyriens, les Mèdes & les Perses s'étaient fait un devoir religieux de conduire des eaux dans le désert, pour y multiplier, selon les préceptes de *Lorvastre*, les principes de la vie & de l'abondance : aussi rencontre-t-on à chaque pas de grandes traces d'une ancienne population sur toute la route d'*Alep* à *Hama* ; ce ne sont que ruines d'anciens villages, que citernes enfoncées, & débris de forteresses & même de temples ; mais la plus grande partie de ce pays est privée de sources & d'eau courantes ; les puits n'en ont que de saumâtre, & les pluies d'hiver sur lesquelles se fonde toute l'espérance, manquent quelquefois ; par cette raison, rien de si triste que ces campagnes brûlées & poudreuses, sans arbres & sans verdure ; rien de si misérable

que l'aspect des huttes de terres & de paille Syrie.
qui composent les villages; rien de si pauvre, que leurs paysans, exposés au double inconvénient des vexations des Turcs & des pillages des Bedouins.

CHAPITRE VII.

*D'*Antab, *& de* Romkala *sur l'Euphrate.* — *Passage de ce fleuve.* — *Du Deabekir ou de la Mésopotamie.* — *D'Oufa ou de l'ancienne* Idesre. — *De Diarbeck & de Bagdad*, villes *situées sur le Tigre.* — *Retour à Alep.*

Diarbeck.

Je partis le 14 d'août pour *Antab*, qui est au nord d'Alep, & marchai, pendant une lieue, le long d'un aqueduc. A la distance de dix ou quinze milles, sont des montagnes que nous traversâmes, & où sont trois ou quatre passages défendus par des châteaux, qu'on juge, par leur architecture, avoir été bâtis vers le tems de Justinien, pour contenir les brigands qui les habitaient. Il ne reste aucun monument dans les environs; mais les médailles qu'on y trouve, donnent lieu de croire que ce pays a été très anciennement habité.

Nous continuâmes notre route le 16; & après avoir traversé des montagnes fort basses, nous arrivâmes dans la plaine du *Syour*, où coule une rivière de même nom; nous tra-

versâmes trois canaux, qu'on en a tirés pour conduire l'eau dans la rivière d'Alep, que nous traversâmes un mille plus loin : quelques voyageurs anglais rapportent qu'elle est formée par environ quarante sources, qui sont près l'une de l'autre. Nous nous mîmes en marche le 17, à travers des montagnes, dont la pente est fort douce, & nous descendîmes à *Antab*. On ne parle presque plus arabe au nord d'Alep : environ à mi-chemin d'*Antab*, nous trouvâmes un village où l'on parlait cette langue, & un peu après un autre, où l'on parlait turc, mais dont les habitans entendent les deux langues. Un marchand arménien à qui j'étais recommandé, me montra les curiosités des environs, & me donna un très-beau souper. Cette ville est en partie bâtie sur deux collines, & peut avoir trois milles de circuit : la plupart des habitans vivent sur les montagnes, & ont leurs boutiques dans la vallée; comme elles sont au pied & à comble-plat, on y descend presque sans s'en appercevoir, de même que dans les rues couvertes qui sont entre deux; de manière qu'on est surpris, lorsqu'on regarde par les soupiraux qui les éclairent, de voir le peuple se promener dessous. Diarbeck.

Le château est bâti sur une butte ronde & entouré d'un fossé profond taillé dans le roc.

Diarbeck. On fabrique, dans cet endroit, quantité de toiles de coton peintes. Les médailles qu'on y trouve, sont une preuve de l'ancienneté de cette ville : elles sont la plupart des rois de Syrie, & quelques-unes des rois de Cappadoce ; cette ville est sur le grand-chemin d'*Erzeron.* Je partis le 17, environ deux heures avant minuit, pour me rendre sur l'Euphrate avec deux Turcs qui y allaient; nous prîmes notre route par une montagne escarpées, d'où nous descendîmes, au bout de deux heures, dans une vallée, à l'extrémité de laquelle est un village presque tout bâti sous terre, qu'on appèle le village des *Pistaches*, parce qu'il en croît de sauvages dans les environs. Comme nous avions avec nous un homme & une femme turque, qui y demeuraient, nous y fûmes reçus avec beaucoup de politesse : après que nous eûmes soupé, les habitans du village vinrent nous rendre visite; ils s'assirent autour de nous sur des tapis ; &, pendant qu'un d'entr'eux battait du tambour, un autre nous régala d'une chanson *curde.*

Nous montâmes de-là à *Romkala :* ce château, quoique fort délâbré, est digne cependant de la curiosité d'un voyageur. Il est situé à l'extrémité septentrionale d'une chaîne de montagnes, au pied desquelles l'Euphrate

Diarbeck.

ule; on y monte, du côté du couchant, r quatre terrasses principales, pratiquées dans roc, l'une au-dessus de l'autre; leur pente fort douce, de même que celle qui con- it aux murailles du château, & l'on y a mê- e pratiqué des marches pour la rendre plus mmode.

Une autre curiosité qu'il y a dans ce château, un grand puits à moitié comblé, dont on que le fond est de niveau avec l'*Euphrate;* sque l'eau est basse, on voit encore le reste canal par lequel elle s'y rendait, & plu- urs passages qui aboutissent à la rivière. Le cher sur lequel le château est bâti, est taillé plomb; c'est là que le grand-seigneur exile ur l'ordinaire les grands qui lui ont déplu: trouvai *Ionam-Gogia*, capitan-pacha, que n âge & son expérience auroient dû garantir une pareille disgrace.

L'Euphrate, que les Turcs appèlent *Morad*, les Arabes *Fara*, est resserré, en cet en- oit, entre les montagnes, & n'a pas cent ses de largeur: il est bordé de part & d'au- e de hauts rochers, dans lesquels on a pra- ué une descente jusqu'à ses bords, qui sont illoneux; son eau est d'un vert pâle, & son couvert d'un sable luisant.

Nous le passâmes à *Romkala* le 19, & nous

Diarbeck.

entrâmes dans la Mésopotamie : nous traver-
sâmes des montagnes couvertes de pistachiers,
& nous arrivâmes, au bout d'une heure &
demie, à un village entouré de vignobles,
dont le raisin était excellent : j'y louai un hom-
me pour m'accompagner à *Oursa*. Nous pas-
sâmes, le 20, par un village ruiné, appel-
Kulick ; nous trouvâmes, dans cet endroit,
quelques *Rushovins curdes* qui moissonnaient :
ils nous servirent une espèce de gruau & de
lait aigre ; ils frappèrent sur leurs chaudrons
en récitant quelques prières à l'occasion de
quelque changement qu'ils avaient apperçu
dans la lune : je couchai près de leurs tentes.
Nous arrivâmes le 21 à *Oursa*, où j'étais re-
commandé à un turc & à un chrétien, qui
était secrétaire du pacha : ce dernier m'offri
un logement chez lui, & me donna un très
beau souper sur la terrasse de sa maison. On
croit généralement qu'*Oursa* est l'ancienn
Édesse : elle est bâtie, partie sur deux monta-
gnes, & partie dans la vallée ; elle a environ
trois milles de circuit, & elle est environnée
de murailles défendues par des tours carrées.
La ville est assez agréable ; mais ce qui en fa
la principale beauté, ce sont les sources qu
sortent d'entre les montagnes, au pied des mu-
railles : il y en a une qui forme un grand bassin

ans lequel les poiſſons ſe multiplient à l'infini, arce que les Turcs ne veulent point qu'on pêche. Il y a une promenade au midi, & ne très-belle moſquée au nord. Les habitans rétendent qu'Abraham ſe rendit dans cet en-roit, après qu'il eut voulu ſacrifier ſon fils, que ce fut à cette occaſion que naquit cette ontaine. Je vis à l'extrémité orientale de la ille, quelques colonnes corinthiennes, qui rouvent être celles d'un temple. Les monta-nes qui ſont au midi, ſont plus hautes que s autres; on y trouve quantité de grottes ſé-ulcrales, qui prouvent que la ville était an-iennement très-peuplée. Diarbeck.

Cette ville eſt la réſidence d'un pacha, qui on-ſeulement commande la plus grande par-e de la Méſopotamie, mais encore tout le ays qui eſt au couchant, juſqu'à *Antab*. Il y fait un commerce conſidérable, parce qu'il y a que cette ville dans le canton, & que eſt le grand paſſage pour aller en Perſe; c'eſt-qu'on fabrique le cuir de Turquie jaûne, i était autrefois ſi renommé.

Ourſa eſt environ à trois journées de *Diar-ck* ſur le Tigre; c'eſt d'elle que le pays eſt ppelé *Diaberkier*. Le Tigre eſt navigable de-uis cette dernière ville juſqu'à *Mouſul*, qu'on t être l'ancienne Ninive; on tranſporte de-

là les marchandises à *Bagdat*, sur des radeaux
Diarbeck. composés de plusieurs pièces de bois liées en-
semble sur des outres enflées. *Diarbeck* e
dans une plaine charmante ; l'enceinte de s
murailles, qu'un empereur grec fit bâtir, sub-
siste encore avec les soixante-douze tours do
elles étaient flanquées. Les Turcs les ont re-
levées en partie & réparées, aussi bien qu
les tours, qu'on dit avoir été construites e
l'honneur des soixante-douze disciples de Jésu
Christ. Les bords du fleuve sont couverts d
jardins & de parterres, où les habitans vo
passer les beaux jours dans les plaisirs & da
les fêtes. On fait ici une quantité prodigieus
de maroquin rouge, de drap & de toile de l
même couleur : ce qui nous intéressa davan-
tage pour le peuple de *Diarbek*, c'est son hu-
manité, sa douceur, sa politesse ; de toutes le
villes de la Turquie & même de tout l'orient
celle-ci est la seule où les femmes jouissen
d'une liberté honnête : elles vont à la prome-
nade avec les femmes chrétiennes, & les ma-
ris n'en prennent aucun ombrage.

Nous continuâmes notre route le 22 août
nous ne rencontrâmes, pendant les cinq jou
qu'elle dura, que quelques chaumières où l'o
vanait le bled ; nous arrivâmes, une heur

demie après, à un camp de *Rushovins*, où couchai près d'une de leurs tentes, & le Diarbeck. demain j'arrivai à *Beer*. Cette ville eſt à ize lieues d'*Ourſa*, ſur la rive orientale l'Euphrate : l'abondance des eaux, jointe à beauté du pays ſitué le long de ce fleuve, aux îles qu'il forme, rend ce ſéjour extrêmement agréable. Ce qu'il y a de plus remarable à *Beer*, c'eſt un château, où l'on voit différentes armes dont on ſe ſervait avant nvention de la poudre : on y trouve pluſieurs quets de flèches armées de fer de différente oſſeur, dont quelques-unes ſont garnies, vers pointe, d'une eſpèce de matière combuſtie, compoſée de ſoufre & d'autres drogues, veloppées d'un morceau de toile ; on s'en vait pour mettre le feu aux maiſons des lles qu'on aſſiégeait : les anciens ſe ſervaient core de longues flèches, à l'extrémité deſelles étaient attachées des eſpèces de boulles de fer, remplies de matières combuſties, qu'ils jetaient avec des arcs preſque droits, environ cinq pieds de long ; il y a pluſieurs os caſques de fer & quelques cottes-de-maille ; y voit auſſi pluſieurs frondes, aſſez groſſes ur jeter des pierres d'un pied de diamètre, xquelles ſont attachées des cordes que l'on ndait avec une machine. Pluſieurs perſonnes

Diarbeck. croyent que c'était là les armes dont se ser-vaient les anciens Romains.

Les plaines sabloneuses de la Mésopotamie sont abandonnées aux gazelles & aux onagres du désert ; mais des villes assez peuplées & de jolis villages, couvrent les bords de l'Euphrate & les îles que forment ce fleuve. La ville d'*Annah* ou d'*Anatho*, résidence actuelle d'un émir arabe, est composée de deux longues rues ; son enceinte, que la nature elle-même a fortifiée, renferme une petite île, & un terrein fertile & assez considérable, sur l'un & l'autre côté de l'Euphrate.

La fertile province d'Assyrie, qui se prolongeait au-delà du Tigre jusqu'aux montagnes de la Médie, formait une étendue d'environ quatre cents milles, de l'ancien mur de *Maupracta* au territoire de *Bassora*, où l'Euphrate & le Tigre réunis ont leur embouchure dans le golfe Persique. Tout ce territoire peut réclamer le nom de Mésopotamie, puisque les deux fleuves, qui ne sont jamais éloignés de plus de cinquante milles, ne se trouvent, entre Bagdad & Babylone, qu'à vingt-cinq milles de distance. Une foule de canaux, creusés sans beaucoup de travail, dans une terre molle, établissaient la communication des deux rivières, & coupaient la plaine d'Assyrie : ils con-

isaient les eaux superflues d'une rivière à itre, à l'époque de leurs inondations res- Diarbe…
tives. Comme ils formaient ensuite un nd nombre de petites branches de diverses ndeurs, ils arrosaient les terres sèches, & suppléaient à la pluie; ils facilitaient la ture & les opérations du commerce; &, nme on pouvait en un moment briser les ifes, ils offraient au désespoir des habitans moyen d'arrêter, par une inondation, les grès de l'ennemi.

a nature a refusé au sol & au climat de syrie le vin, l'olive, le figuier & quel- s autres de ses dons les plus précieux; mais y produit, avec une fertilité inépuisable, ce qu'exige la subsistance de l'homme, n particulier le froment & l'orge; & il n'est rare de voir chacun des grains semés par ltivateur, en rapporter deux & même cents. D'innombrables palmiers y offrent multitude de bocages; & les habitans du célèbrent, en vers & en prose, les trois soixante usages qu'on faisait du tronc, branches, des feuilles, du suc & du fruit et arbre si utile.

es voyageurs ont observé, vingt milles au le Bagdad & sur la rive orientale du Tigre, uines des palais de Crésiphon, ville gran-

Diarbeck.

de & très-peuplée à l'époque où vivait Juli
La gloire & le nom de Séleucie, située
environs, n'existent plus, & les restes de ce
colonie grecque ont pris, avec la langue
les mœurs de la Turquie, une dénominat
arabe. Je ne dois pas oublier d'observer ici
passant, que les eaux du Tigre s'enflent
sud, & celles de l'Euphrate, au nord des mo
tagnes de l'Arménie. L'inondation du premi
fleuve arrive au mois de mars, & celle du
cond, au mois de juillet.

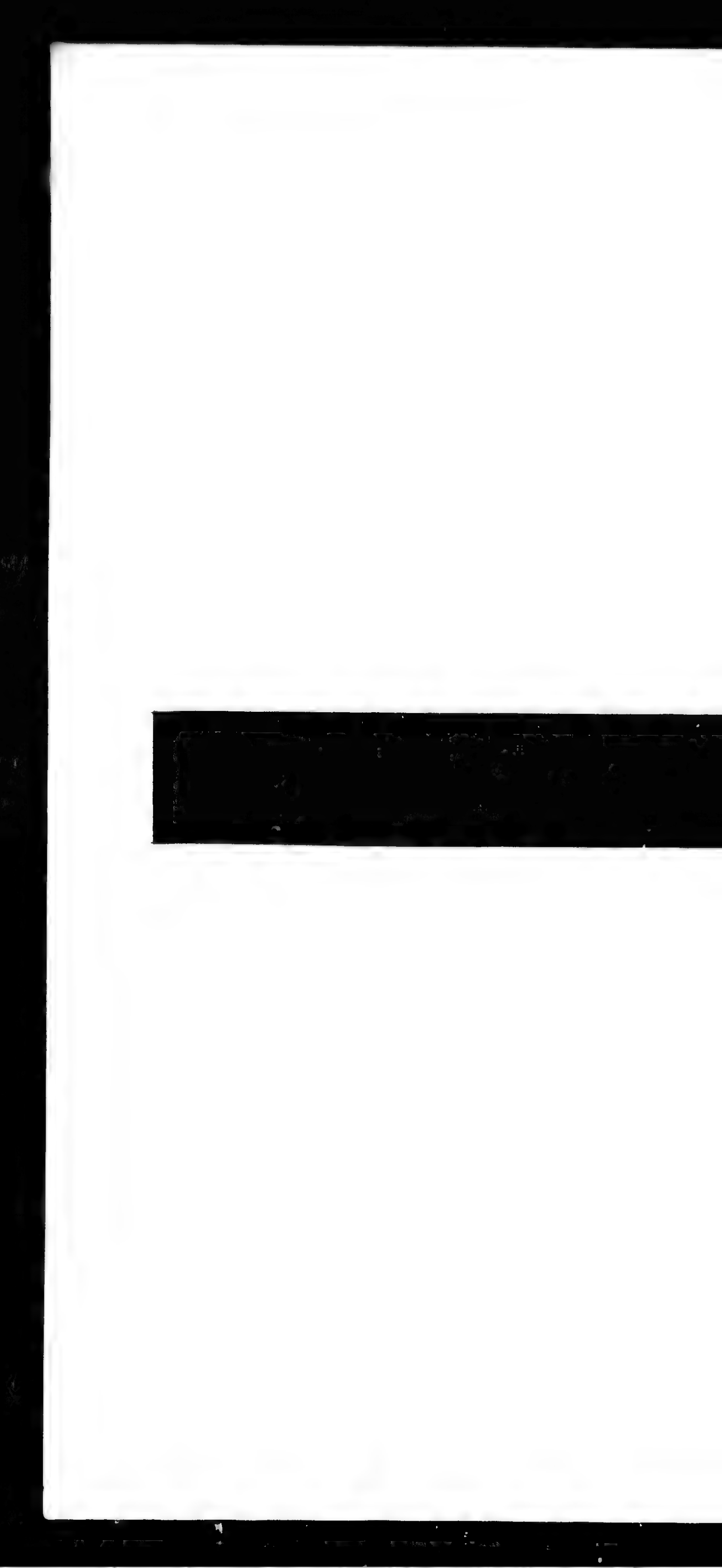
Bagdad, quoique située à-peu-près aux m
mes lieux que Babylone, n'est pas la mê
que cette capitale d'Assyrie : celle-ci était
sise sur l'Euphrate; l'autre est maintenant
le Tigre. Bagdad fut bâtie par un calife,
ses successeurs y tinrent leur cour pendant l
pace de plusieurs siècles; elle passa sous la d
mination des Persans, & enfin sous celle
Turcs, qui la possèdent actuellement. C
ville est environnée de fortes murailles de
que, & de cent soixante-trois bastions;
circuit est de douze mille trois cents coud
Le palais du pacha est grand & magnifiq
ses jardins sont beaucoup plus grands que c
du grand-seigneur à Constantinople : ils
plantés d'orangers, de citroniers, de cypr
dont l'ordre & les proportions forment des

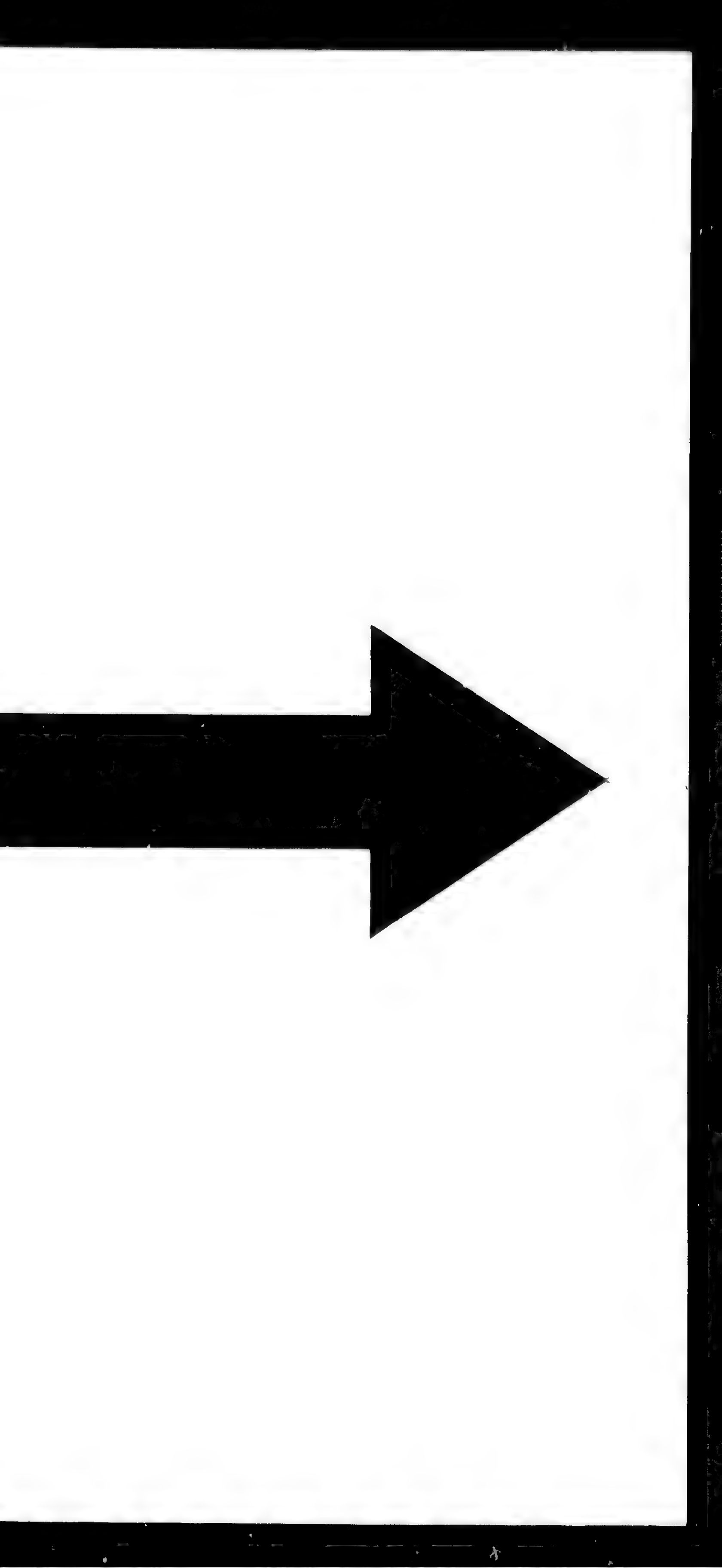
mena

menades charmantes. Les bains, les colléges, les caravanserails sont en grand nombre à Bagdad; les mosquées sont presque toutes enrichies de marbre, de porphyre, d'azur : ce qu'elles ont de plus curieux, ce sont leurs minarets; ils sont tous penchés vers la Mecque, & le peuple superstitieux assure que c'est un miracle du ciel en faveur du prophète. Le commerce des habitans est considérable à cause du voisinage de l'Arabie, des Indes & de la Perse. Le terroir est très-fertile; &, outre quantité de fruits excellens, il produit du riz, du bled, des dattes, des figues & des oranges. Diarbeck.

Les femmes de cette ville sont dans l'usage de ne sortir jamais qu'à cheval; celles qui n'en ont pas les moyens, aiment mieux rester enfermées dans leurs maisons, que de paraître en public sans cette monture. On me fit remarquer une chose assez singulière : les courtisanes ont toujours le pied dans l'étrier; & c'est ce qui les distingue des honnêtes femmes, qui le mettent dans les courroies auxquelles l'étrier est attaché.

A quelques lieues de Bragdad, est un monument célèbre, sur lequel je dois un moment m'arrêter, parce qu'il est le plus ancien du monde connu, & qu'il pourra servir à faire connaître le génie de ses architectes.





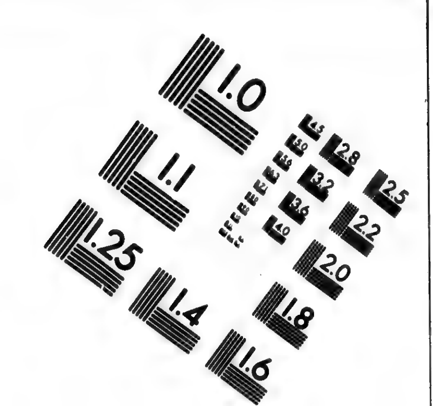
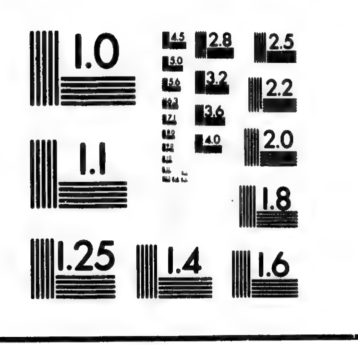
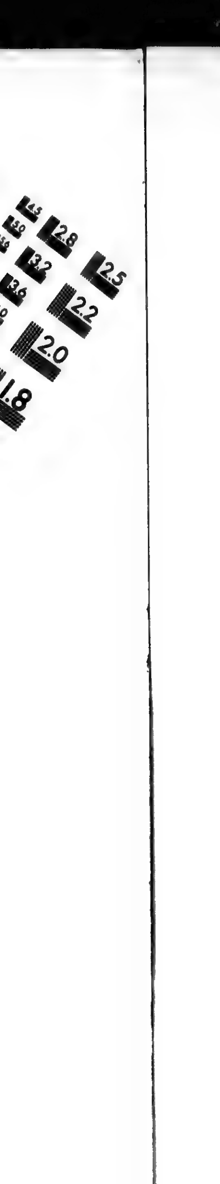


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

Diarbeck.

Dans une plaine vaſte & unie, à un quart de lieue de l'Euphrate, on voit un monceau d'édifices ruinés, qui ont moins l'apparence d'une tour que d'une montagne; les fragmens qu'on peut en détacher, paraiſſent de briques de terre ſèche, liées enſemble avec un ciment compoſé de bitume & de roſeaux briſés. Cet amas de décombres a quatre faces, orientées ſuivant les quatre points de l'horizon; il a la forme d'un parallélograme, dont les grands côtés ſont dans la direction du midi au ſeptentrion; la circonférence eſt d'onze cent trente-quatre pas ordinaires, qu'on peut évaluer au moins à un quart de lieue; ſa forme & ſa ſituation ont beaucoup de rapport avec le monument que Strabon appèle le tombeau de Bélus.

La hauteur de cette montagne de ruines n'eſt pas égale par-tout: dans quelques endroits elle eſt d'environ cent trente pieds; c'eſt une maſſe informe qui, vers le milieu, s'élève en pointe & paraît inacceſſible; ailleurs la pointe en eſt aiſée: de tems en tems, on y trouve des veſtiges de ravines cauſées par la chute des torrens. Il n'eſt pas poſſible de reconnaître ſi ce monument a eu des degrés & des portes; mais je conjecture qu'on avait pratiqué une eſpèce de rampe, qui allait en tournoyant juſqu'à

faîte de l'édifice ; comme c'était la partie la plus exposée aux injures du tems, elle a été la première démolie. Diarbeck.

Quand on parcourt la partie septentrionale de ces ruines, on trouve de tems en tems des grottes; mais il est difficile de juger si elles ont été pratiquées par les constructeurs de la tour, ou par les Orientaux modernes, pour s'en faire un lieu de retraite : ce dernier sentiment me paraît le plus vraisemblable ; au reste, il y a une tradition mahométane assez singulière sur la destination de ces grottes: Dieu, disent les commentateurs de l'alcoran, ayant envoyé sur la terre *Arot* & *Marot* pour juger les hommes, ces anges prévaricateurs, au lieu de remplir leur ministère, s'avisèrent de faire l'amour à une belle femme de Ninive, qui était mariée, & qui ne consentit à devenir adultère, qu'à condition que ses amans lui donneraient le talisman sacré qui les faisait monter au ciel quand ils le jugeaient à propos : *Arot* & *Marot* cédèrent à cette Dalila ; mais, à peine fût-elle maîtresse du secret, qu'elle s'en servit pour monter au ciel ; pour les anges, ils perdirent leurs ailes avec leur vertu ; & Dieu, pour les punir, les condamna à rester pendus par les paupières, dans les grottes

de la tour de Bélus, jusqu'au jour du jugement.

Linrbock.

Cette partie de la Mésopotamie, à l'exception de la plaine d'*Oersa*, est un pays fertile; les habitans n'ont presque d'autre eau que celle de la pluie, qu'ils gardent dans des citernes. Les contrées du nord sont habitées par les *Kourdes*, qui n'ont pour armes que la pique; & celles du midi, par une mauvaise race d'Arabes, qu'on punit de mort, lorsqu'ils entrent en Syrie. La plupart de ces Kourdes vivent honnêtement entr'eux, & s'occupent de la culture de leurs champs; ils se retirent en été à quelques distances de leurs villages, & campent dans des endroits éloignés du grand chemin, pour se mettre à couvert des injures de la soldatesque & des gens du pacha, qui enrôlent souvent leurs enfans par force : nous fûmes tou s bien reçus, lorsqu'ils surent qu'ils n'avaient rien à craindre. Il n'y a d'autres chrétiens, dans le pays, que les Arméniens. L'architecture de leurs églises a quelque chose de singulier : elles ont deux rangs de fenêtres, dont les premières ont la forme d'un carré long, & celles de dessus, d'un carré parfait; ils n'ouvrent celles d'en-bas qu'en été; &, lorsque l'hiver vient, ils les ferment avec une pierre de taille, qui s'emboîte dedans.

Le lit de l'Euphrate peut avoir environ un quart de mille de large à *Béer*; le fleuve n'a pas plus de la moitié de cette largeur, lorsque l'eau est basse; on lui donne neuf à dix pieds de profondeur dans le milieu; les habitans le passent sur des outres enflées. Nous le traversâmes, le 23, en suivant ses bords; le 24, après avoir vu les ruines de *Gerrha*, nous arrivâmes dans un camp de Turcomans, où nous fîmes halte. Ils étaient logés sous des tentes rondes, faites de roseaux & couvertes de bottes de réglisse: ils les couvrent, en hiver & dans les tems pluvieux, d'une espèce de gros feûtre: ce camp est défendu par une branche de l'Euphrate. Nous fûmes de-là au tombeau d'un scheik, lequel est à l'extrémité de la plaine, sur un ruisseau. Nous marchâmes, environ une heure & demie, à travers un pays désert, jusqu'à la rivière de *Séjour*, dont nous côtoyâmes la rive occidentale; nous passâmes la nuit près d'un camp d'Arabes, qui se dient tous parens de Mahomet: il y avait environ cinquante tentes; on me conduisit dans celle du scheik, qui devait, à ce qu'ils dirent, hériter de l'empire, si la maison ottomane ne s'en fût emparé. Il parut avec un habit d'étoffe de soie, verte, rayée, bordée d'une fourrure: c'était un homme brun, âgé d'environ

Diarbeck.

Diarbeck.

trente ans, dont la phyſionomie avait quelque choſe de noble. Il me preſſa d'accepter une collation; mais, comme j'avais deſſein de viſiter les ruines avant que la chaleur vînt, je le remerciai de ſa politeſſe : il monta à cheval, & m'accompagna à *Bambouck*. Le ſcheik m'invita à dîner; mais je pris congé de lui, & lui fis préſent d'une guinée, ſachant qu'il l'attendait : nous reprîmes la route d'Alep. Les Turcomans ont, un peu au-delà, un camp, près d'une petite rivière; nous dînâmes dans cet endroit, & vînmes coucher dans un village des Turcomans, que les Arabes avaient pillé depuis peu.

Nous partîmes le 26, trois heures avant le jour; nous entrâmes, au bout de deux heures, dans une plaine fertile. Un marchand français a fait planter dans les environs quantité de mûriers; & je ne puis mieux comparer ce pays, qu'à celui de Chantilly à Paris. Nous paſſâmes par le village de *Tedif*, qu'on dit être à vingt milles à l'orient d'Alep. Il y a une ſynagogue, pour laquelle les Juifs ont beaucoup de vénération, à cauſe d'un ancien manuſcrit qu'on y conſerve. On voit auprès une montagne, où ſont quantité de tombeaux & d'aquéducs taillés dans le roc : la tradition porte qu'un des petits prophètes y avait établi ſa réſi-

dence. Je vis plusieurs outardes dans ce canton. Au bout d'une heure, nous entrâmes dans les déserts; &, après avoir marché une lieue, nous arrivâmes à *Shirbey*, où le scheik nous donna à souper. Il est dans l'usage d'accompagner les Européens à la vallée de Sel; mais il a toujours soin de se faire payer de ses peines.

Diarbeck.

Nous marchâmes, le 27, pendant trois heures, au midi, jusqu'à la vallée de Sel, qui est à douze milles d'Alep. Cette vallée forme un lac en hiver, qui peut avoir environ cinq milles de long, & près d'une lieue de large: comme le terrein est rempli de nitre, l'eau s'imprègne de sel; elle laisse une croûte d'environ un demi-pouce d'épaisseur, que l'on casse. Nous reprîmes la route d'Alep.

J'en partis le 10 septembre: nous arrivâmes, quelques heures après, au couvent ruiné de Saint-Simon Stylite, qui est environ à six lieues d'Alep. Ce couvent était fameux dans le sixième & septième siècle, tant à cause de la dévotion qu'on avait pour ce saint, qu'à cause de sa grandeur & de sa magnificence. Nous arivâmes, le 12, à la montagne appelée *Sheik-Baraket*, nom d'un saint, qui est enterré dans une mosquée bâtie sur le sommet. Nous en descendîmes du côté du midi, dans

Diarbeck.

une belle plaine, à l'extrémité ſeptentrionale de laquelle eſt le chemin d'Alep à *Scanderoon*, qui conduit à la fameuſe chauſſée & aux ponts conſtruits ſur les rivières qui vont ſe jeter dans le lac d'Antioche. Le pont qu'on appèle *Morat-Pacha*, a vingt-quatre arches; la chauſſée & les ponts furent bâtis en ſix mois, par un grand-viſir de ce nom, pour faciliter la marche de l'armée qu'il envoyait à *Bagdad*.

Nous prîmes le chemin d'Antioche. Le premier village que nous rencontrâmes, ſe nomme *Daina* : les antiquités qu'on y voit, prouvent que c'était une ville conſidérable; cette plaine me paraît être celle où Aurélien battit Zénobie. On m'a dit qu'il y avait, à l'extrémité méridionale de la plaine de *Daina*, un obéliſque, qu'on pourrait bien avoir érigé en mémoire de cette action. On voit, entre cet endroit & Alep, les reſtes d'une ancienne chauſſée, bâtie de groſſes pierres, qu'on appèle la chauſſée de *Julien*.

Nous partîmes de *Teſin*, à neuf heures du ſoir, pour Antioche. Après avoir paſſé l'Oronte, le 21, j'obſervai, en approchant de cette ville, que les montagnes étaient hautes & eſcarpées; étant entré dans l'enceinte de cette ville, je m'arrêtai dans un jardin, d'où j'envoyai une lettre à un marchand protégé par

conſul d'Angleterre, qui m'invita à loger Diarbeck.
z lui.

Antioche n'eſt pas moins remarquable par
ſituation extraordinaire, que pour avoir été
des plus conſidérables villes de l'orient : elle
la réſidence des rois de Macédoine, pen-
t plusieurs ſiècles, & celle des gouver-
rs que Rome envoyait dans cette province ;
qui la fit appeler la Reine de l'orient : ce
là que l'infortuné Germanicus devint la
ime de la jalouſie de Tibère, qui le fit em-
onner par Piſon.

On connaît encore aujourd'hui la vraie
ation de cette ville, parce que ſes an-
nes murailles ſubſiſtent. Antioche était
ée sur le ſommet & la croupe ſepten-
nale de deux montagnes ; ces montagnes
ſéparées par le lit d'un torrent étroit &
fond, à travers duquel on a bâti une mu-
e de ſoixante pieds de haut, dans laquelle
pratiqué une arche pour donner paſſage
au ; environ à mi-chemin, il y a, de
ue côté de la muraille, un paſſage par
el on ſe rend ſur les montagnes : celui qui
u côté de l'orient, paraît avoir ſervi d'a-
uc ; cette muraille qui joint les deux mon-
es, environ ſoixante pieds au-deſſus du
u torrent qui les ſépare, eſt l'ouvrage le

Diarbeck.

plus extraordinaire qu'on puiffe voir; c'eft que commencent celles de la ville; elles p sent par les endroits les plus efcarpés. Qu que bâties fur la roche vive & avec tout l' poffible, elles n'ont pu cependant réfifter fréquentes fecouffes des tremblemens de ter ces murailles n'ont point de créneaux; n l'on peut fe promener tout autour, au moy des efcaliers qu'on a pratiqués. Les to font efpacées d'environ foixante - dix pas; a fouvent été obligé de les réparer. Pend que j'étais à Alep, il furvint un tremblem de terre, qui renverfa une partie de ces to & quantité de maifons.

On dit que cette ville, qui avait environ q tre milles de circuit, fut bâtie à quatre prifes différentes; il refte très-peu de vef des anciens édifices. On voit encore au ba la montagne, les débris de la façade d'un gr bâtiment de briques, qu'on appèle le *pri* & qu'on dit avoir fervi de palais aux em reurs. Les ruines des aqueducs qui fourniff l'eau à la ville, donnent une idée très-ava geufe de leur conftruction.

La ville d'Antioche eft mal bâtie, les mai en font baffes, à un feul étage, à comble & couvertes de fimples folives, recouv de tuiles extrêmement minces: les habitan

ſſent de la ſorte pour les rendre plus légeres, our n'être point écrasés deſſous, en cas Diarbeck. lles viennent à être renverſées par un tremment de terre. Il ne reſte que trois ou quaglifes à Antioche, encore ſont-elles en trèsvais état. On y montre la maiſon de ſaint-Chriſoſtome, de ſon père & de ſa mère: une chapelle qui peut avoir vingt pas en ré, & dans laquelle les étrangers ne peuvent pas entrer, parce qu'elle eſt habitée par famille mahométane.

CHAPITRE VIII.

Climat de la Syrie. — Des Maronites, des ses. — Leurs mœurs, leur religion, leur vernement.

Syrie.

ON doit diſtinguer deux climats géné dans la Syrie ; l'un très-chaud, qui eſt de la côte & des plaines intérieures, telles celles de Balbeck, Antioche, Tripoly, A Gaze, &c ; l'autre tempéré & preſque blable au nôtre, lequel règne dans les m tagnes, ſur-tout quand elles prennent une taine élévation.

La Syrie eſt bien moins peuplée qu'el l'était dans les tems anciens. La tyranni gouvernement des Turcs en a fait, dans ſieurs parties, un véritable déſert. La Ju qui, du tems de Titus, contenait, dit quatre millions d'habitans, n'en renferme aujourd'hui la dixième partie : on ſuppoſe toute la population de la Syrie ſe monte à à deux millions cinq cents mille ames. Le des Druſes & des Maronites, quoique le m

e, eſt le plus peuplé : ce ſont ces deux es d'hommes qu'il faut d'abord diſtinguer la Syrie du reſte de ſes habitans.

Syrie.

paraît que les Maronites doivent leur ori- première à l'eſprit hérémitique, qui, ſur n du ſixième ſiècle, était encore dans la r de la nouveauté. A cette époque, un mé *Marouan*, vivant ſur les bords de l'O- e, s'attira la conſidération du peuple d'a- ur, par ſes jeûnes, ſa vie ſolitaire & ſes rités : on croit que dans les querelles qui régnaient entre Rome & Conſtantinople, il oya ſon crédit en faveur des occidentaux. ort, loin de refroidir ſes partiſans, donna nouvelle force à leur zèle. Le bruit ſe ré- it qu'il ſe faiſait des miracles près de ſon , & ſur ce bruit, on lui dreſſa dans la d'*Hama*, une chapelle & un tombeau. ôt même, il s'y forma un couvent, qui une grande célébrité dans cette partie de rie. Les habitans en ſont connus ſous le de Maronites ; ils ſuivent la communion Latins & reconnaiſſent la ſuprématie du . Ils luttèrent pendant long-tems contre rces ottomanes ; mais ces combats eurent ſſue malheureuſe ; car Amurat III ayant yé contre eux *Ibrahim*, pacha du Caire, ce al les réduiſit en 1588 à l'obéiſſance, &

les soumit à un tribut annuel qu'ils payen-
Syrie. core.

Depuis ce tems les pachas, jaloux d'éte leur autorité & leurs rapines, ont souvent d'introduire dans les montagnes des Maro leurs garnisons & leurs *agas* ; mais tou repoussés, ils ont été forcés de s'en te la capitulation première.

On peut considérer la nation comme tagée en deux classes, le *peuple* & les ch Par ce mot, on entend les plus notables habitans, à qui l'ancienneté de leurs famill l'aisance de leur fortune donnent un état distingué que celui de la foule. Tous vi répandus dans les montagnes par villages, hameaux, même par maisons isolées ; c n'a pas lieu dans la plaine. La nation en est agricole : chacun fait valoir de ses m le petit domaine qu'il possède ou qu'il à ferme. Les *chaiks* même vivent ainsi ; vivent frugalement, sans beaucoup de joui ces, mais aussi sans beaucoup de privati attendu qu'ils connaissent peu d'objets de La propriété y est aussi sacrée qu'en Eu On voyage de nuit & de jour avec une rité inconnue dans le reste de l'empire. tranger y trouve l'hospitalité comme che Arabes. Conformément aux principes du d

ifme, ils n'ont qu'une femme, qu'ils épou- Syrie.
fouvent fans l'avoir vue, toujours fans l'a-
fréquentée. Par une habitude fondée fur
éfiance & l'état politique du pays, tous les
mes, chaiks ou payfans, marchent fans
e armés du fufil & du poignard.

Les récenfemens que l'on a eu occafion de
e dans les dernières années, portent à trente-
mille le nombre des hommes en état de
ier les armes. Dans les rapports ordinaires,
nombre fuppoferait une population totale
viron cent quinze mille ames : cette quan-
, comparée à la furface du pays, qui eft
viron cent cinquante lieues carrées, donne
cents foixante habitans par lieue carrée.

Pour la religion, les Maronites dépendent
Rome ; leurs prêtres fe marient com-
aux premiers tems de l'églife, mais
femme doit être vierge & non veuve, &
ne peuvent paffer à de fecondes noces. Ils
ébrent la meffe en fyriaque, dont la plupart
comprennent pas un mot : l'évangile feul
it à haute voix en arabe, afin que le peu-
l'entende. Ces prêtres vivent en partie du
duit de leurs meffes, des dons de leurs au-
eurs & du travail de leurs mains : quicon-
les aborde, pauvre ou riche, grand ou
it, s'empreffe de leur baifer la main. Ils

Syrie.

n'oublient pas de la préſenter. Chaque vill a ſa chapelle, ſon deſſervant, & chaque c pelle a ſa cloche, choſe inouie dans le r de la Turquie. Les Maronites en tirent vani & pour s'aſſurer la durée de ces franchiſes, ne permettent à aucun muſulman d'habiter p mi eux.

L'Italie ne compte pas plus d'évêques ce petit canton de la Syrie. Ils ont conſe la modeſtie de leur état primitif, ainſi que prêtres; ils ſont tirés de la claſſe des moin leur titre, pour être élus, eſt communém une prééminence de ſavoir; elle n'eſt pas d ficile à acquérir, puiſque le vulgaire des ligieux & des prêtres ne connait que le c chiſme & la bible.

Dans le petit eſpace qui compoſe le pays Maronites, on compte plus de deux cents c vens d'hommes & de femmes. Le vêtement moines eſt une étoffe de laine brune & groſſiè leur nourriture eſt celle des payſans, avec ce exception, qu'ils ne mangent jamais de vian ils ont des jeûnes fréquens, & de longues pr res de jour & de nuit. Le reſte de leur te eſt employé à cultiver la terre, à briſer les chers pour former les murs des terraſſes ſoutiennent les plans des vignes & des mûri On trouve preſque toujours un couvent d'h

Syrie.

mes à côté d'un couvent de femmes, & cependant, il est rare d'entendre parler de scandales : ces femmes elles même mènent une vie très-laborieuse ; & cette activité est sans doute ce qui les garantit de l'ennui & des désordres qui accompagnent l'oisiveté. La plus remarquable des maisons des moines maronites est à six heures de Tripoli : c'est là qu'on exorcise, comme aux premiers tems de l'église, les possédés du diable. Il s'en trouve encore dans ces cantons.

La cour de Rome, en s'affiliant les Maronites, leur a donné un hospice dans Rome, où ils peuvent envoyer plusieurs jeunes gens que l'on y élève gratuitement. Il semblerait que ce moyen eut dû introduire parmi eux les arts & les idées de l'Europe ; mais les sujets de cette école, bornés à une éducation purement monastique, ne rapportent dans leur pays que l'italien, qui leur devient inutile, & un savoir théologique qui ne les conduit à rien : aussi ne tardent-ils pas à rentrer dans la classe générale.

Les Druses sont un petit peuple, qui, pour le genre de vie, la forme de gouvernement, la langue & les usages, ressemble infiniment aux Maronites. La religion forme leur principale différence. Long-tems celle des Druses fut un problême. Mais, enfin, l'on a percé

Syrie.

le myſtère, & déformais on peut en rendre un compte aſſez précis. Ils ne pratiquent ni circonciſion, ni prières, ni jeûne; ils n'obſervent ni prohibitions, ni fêtes; ils boivent du vin, mangent du porc, & ſe marient de ſœur à frère. D'après ceci, l'on conclura avec raiſon, que les Druſes n'ont pas de culte; cependant il faut en excepter une claſſe qui a des uſages religieux marqués. Ils ſe donnent le nom d'*oqqals*, qui veut dire, ſpiritualiſtes. Ils ont divers grades d'initiation, dont le plus élevé exige le célibat: on les reconnaît au turban blanc qu'ils affectent de porter comme un ſymbole de leur pureté, & ils mettent tant d'orgueil à cette pureté, qu'ils ſe croient ſouillés par l'attouchement de tout profane. Si l'on mange dans leur plat, ſi l'on boit dans leur vaſe, ils les briſent. Toutes leurs pratiques ſont enveloppées de myſtères; ils ont des oratoires toujours iſolés, toujours placés ſur des lieux hauts, & ils y tiennent des aſſemblées ſecrètes où les femmes ſont admiſes. On prétend qu'ils y pratiquent quelques cérémonies en préſence d'une petite ſtatue qui repréſente un bœuf ou un veau. Ils ont un ou deux livres qu'ils cachent avec le plus grand ſoin: des perſonnes qui les ont lus, aſſurent qu'ils ne contiennent qu'un jargon myſtique, dont l'obſcurité fait ſans doute le pri[x]

pour les adeptes. Du reste ces sectaires ont toute la morgue & tous les scrupules de la superstition. Le reste des Druses, étranger à cet esprit, est tout-à-fait insouciant des choses religieuses : chacun livré à son sens suit la route qui lui plaît, & ces opinions sont celles qui se présentent le plus naturellement aux esprits simples. Lorsqu'ils vont chez les Turcs, ils affectent les dehors musulmans ; ils entrent dans les mosquées & font les ablutions & la prière. Passent-ils chez les Maronites, ils les suivent à l'église & prennent de l'eau bénite comme eux. Plusieurs, importunés par les missionnaires, se sont fait baptiser : puis sollicités par les Turcs, ils se sont laissé circoncire, & ont fini par mourir, sans être ni chrétiens ni mahométans. Syrie.

Ainsi que les Maronites, les Druses peuvent se partager en deux classes ; le peuple & les notables désignés par celui des cheiks & par celui d'*émirs*. La condition générale est celle de cultivateur, soit comme fermier, soit comme propriétaire : chacun vit sur son héritage, travaillant à ses mûriers & à ses vignes ; les grands biens que conservent quelques familles leur donnent trop d'influence sur toutes les démarches de la nation ; leurs intérêts particuliers ont trop de poids dans la balance des intérêts publics.

Syrie.

Leur chef appelé *émir* ou *prince*, eſt une eſpèce de roi ou général qui réunit en ſa perſonne les pouvoirs civil & militaire : ſa dignité paſſe tantôt du père aux enfans, tantôt du frère au frère, ſelon les lois de la force, bien plus que ſelon les lois convenues. Lorſque la lignée mâle manque dans la famille régnante, c'eſt à l'homme de la nation qui réunit le plus de ſuffrages & de moyens que paſſe l'autorité ; mais avant tout, il doit obtenir l'agrément des Turcs dont il devient le vaſſal & le tributaire. Les fonctions du gouverneur ſont, de veiller à l'ordre public, d'empêcher les émirs de ſe faire la guerre : il a droit de les réprimer par la force, s'ils déſobéiſſent ; il eſt auſſi le chef de la juſtice, & nomme les *Cadis*, en ſe réſervant toutefois à lui ſeul le droit de vie & de mort ; il perçoit le tribut, dont il paye au pacha une ſomme convenue chaque année ; la perception ſe fait preſque ſans frais ; le bénéfice du tribut eſt pour le prince ; en ſorte qu'il eſt intéreſſé à réduire les demandes des Turcs ; il le ferait auſſi à augmenter l'impôt, mais cette opération exige le conſentement des notables qui ont le droit de s'y oppoſer : leur conſentement eſt également néceſſaire pour la guerre & pour la paix. Dans ces cas, l'*émir* doit convoquer des aſſemblées générales, & leur e

Syrie.

poser l'état des affaires : tout cheik & tout paysan, qui, par son esprit & son courage a quelque crédit, a droit d'y donner sa voix, en sorte que l'on peut regarder le gouvernement comme un mélange tempéré d'aristocratie, de monarchie & de démocratie : tout dépend des circonstances. Si le gouverneur est homme de tête, il est absolu ; s'il en manque, il n'est rien.

Ni l'émir principal, ni les émirs particuliers n'entretiennent des troupes ; s'il s'agit de faire la guerre, tout homme cheik ou paysan, en état de porter les armes, est appelé à marcher : chacun alors prend un petit sac de farine, un fusil, quelques balles, quelque peu de poudre, & il se rend au lieu désigné par le gouverneur.

Lorsque l'émir & les notables ont décidé la guerre, des crieurs montent le soir sur le sommet de la montagne, près de laquelle ils sont assemblés, & là ils commencent à crier à haute voix : *à la guerre, à la guerre ; prenez le fusil, prenez les pistolets : nobles, cheiks montez à cheval, armez-vous de la lance & du sabre : rendez-vous demain à tel endroit. Zèle de Dieu ! zèle des combats !* Cet appel entendu des villages voisins, y est répété ; & comme tout le pays n'est qu'un entassement de hautes montagnes

Syrie.

& de vallées profondes, les cris paſſent en peu d'heures juſqu'aux frontières. Dans le ſilence de la nuit, l'accent des cris, & le long retentiſſement des échos, joints à la nature du ſujet, ont quelque choſe d'impoſant & de terrible.

L'on conçoit aiſément que des troupes de ce genre ne reſſemblent en rien à notre militaire d'Europe ; elles n'ont ni uniformes, ni ordonnance, ni diſtribution ; c'eſt un attroupement de payſans en caſaque courte, les jambes nues & le fuſil à la main : tout leur art conſiſte à gravir ſur les rochers, à ſe gliſſer parmi les brouſſailles & les blocs de pierre, & à faire de-là un feu aſſez dangereux, en ce qu'ils ſont à couvert, qu'ils tirent à leur aiſe, & qu'ils ont acquis, par la chaſſe & des jeux d'émulation, l'habitude de tirer juſte. Ils entendent aſſez bien les irruptions à l'improviſte, les ſupriſes de nuit, les embuſcades & tous les coups de main où l'on peut aborder l'ennemi promptement : ils ont ſur-tout deux excellentes qualités, qui font les excellentes troupes ; ils obéiſſent exactement à leur chef, & ſont d'une ſobriété & d'une vigueur de ſanté déſormais inconnues chez les nations civiliſées.

Dans le dernier recenſement des hommes

Syrie.

rmés, on en a compté près de quarante mille, e qui suppose pour le total de la population ent vingt mille ames ; la surface du pays étant le cent dix lieues carrées, il en résulte pour haque lieue mille quatre-vingt dix ames, ce ui égale la population de nos meilleures provinces ; d'où vient donc cette affluence d'hommes sur un petit espace ? Toute analyse faite, e n'en puis voir de cause que le rayon de liberté qui y luit. Là, à la différence du pays urc, chacun jouit, dans la sécurité, de sa ropriété & de sa vie. Le paysan n'y est pas lus aisé qu'ailleurs, mais il est tranquille, xempt de la violence & des insultes du desotisme ; les Druses se regardent comme des ommes plus parfaits que leurs voisins, parce u'ils ont le bonheur d'être moins avilis. De là est formé un caractère plus fier, plus énerique, plus actif, un véritable esprit répulicain.

Aucun peuple n'est aussi hospitalier que les Druses. Quiconque se présente à leur porte, à tre de suppliant ou de passager, est sûr de ecevoir le logement & la nourriture de la maière la plus généreuse & la moins affectée.

Les Druses ont aussi le préjugé des Bedouins r la naissance ; comme eux, ils attachent un and prix à l'ancienneté des familles ; cepen-

N 4

Syrie.

dant l'on ne peut pas dire qu'il en résulte des in
convéniens essentiels : du reste, leur vie privée
leurs usages, leurs préjugés sont ceux des autre
Orientaux. Occupés de leurs travaux champê
tres, ils n'éprouvent point ces besoins factices
ces passions exagérées que le désœuvremen
donne aux habitans des villes. Le voile qu
portent les femmes est lui-même un préserva
tif de ces desirs qui troublent la société : cha
que homme ne connaît de visage de femme qu
celui de la sienne, de sa mère, de sa sœur &
de sa belle-sœur : chacun vit au sein de sa fa
mille. Seulement le soir, les hommes s'assem
blent quelquefois dans la cour, l'aire ou la mai
son du chef du village ou de la famille, & là
assis en rond, les jambes croisées, la pipe à
bouche, le poignard à la ceinture, ils parle
de la récolte & des travaux, de la disette o
de l'abondance, de la paix ou de la guerre
de la conduite de l'émir, des faits du passé
des intérêts du présent, des conjectures sur l'a
venir. Souvent les enfans, las de leurs jeux
viennent écouter : cheiks ou paysans, tous
traitent avec cette familiarité raisonnable, q
ne tient ni de la licence ni de la servitude. L
grand émir lui-même n'est point un homm
différent des autres. En un mot, ce sont l
mœurs des tems anciens, c'est-à-dire, les mœu

la vie champêtre, par laquelle toute nation eſt obligée de commencer ; en ſorte que l'on ut établir, que tout peuple chez qui on les uve, n'eſt encore qu'à la première époque ſon état ſocial. Syrie.

A l'orient du pays des Druſes, dans la vallée ofonde qui ſépare leurs montagnes de celles pays de Damas, habite un autre petit peuple nu en Syrie ſous le nom de *Motouais*. Le actère qui les diſtingue des autres habitans de Syrie, eſt qu'ils ſuivent le parti d'Ali, comme Perſans, pendant que tous les Turcs ſuiut celui d'*Omar*. Cette diſtinction fondée ſur ſchiſme qui partagea les Arabes ſur les ſucſeurs de Mahomet, entretient une haine irconciliable entre les deux partis : à une docne, qui choque diamétralement celle des res Turcs, les *Motoualis* ajoutent des praues extérieures qui entretiennent leur aver mutuelle. Par exemple, ils maudiſſent nar comme uſurpateur & rebelle ; ils cérent Ali comme ſaint & martyr. Ils comncent les ablutions par le coude, au lieu de commencer par le bout du doigt ; ils ſe utent ſouillés par l'attouchement des étrans, & contre l'uſage général du levant ; ils boivent ni ne mangent dans le vaſe qui a vi à une perſonne qui n'eſt pas de leur ſecte,

ils ne s'asseyent même pas à la même tab

Syrie. Ces principes & ces usages, en isolant *Motoualis* de leurs voisins, en ont fait une ciété distincte. On prétend qu'ils existent dep long-tems en corps de nation dans cette co trée. Quoiqu'il en soit, ils ont dans ces derni tems fixé l'attention de la Syrie, par leurs gu res, leurs brigandages, leurs progrès & le revers.

Tels sont les peuples particuliers qui se tro vent compris dans l'enceinte de la Syrie. reste de la population, qui forme la plus gra masse, est composé de Turcs, de Grecs & la race arabe.

CHAPITRE IX.

peuples errans qui habitent la Syrie. — urs coutumes, leur police & leur gouvernement. — Les Turcomans, les Kourdes, Arabes.

Syrie a subi plusieurs révolutions qui ont ondu les races diverses de ses habitans; eut les diviser en descendant des Grecs, Arabes & des Turcs : ces derniers n'exterrent pas les premiers habitans; mais ayant raffé leur religion, ils s'incorporèrent avec Syrie.

y a plusieurs tribus errantes qui habitent partie de la Syrie & des contrées adjaes; elles diffèrent dans leurs usages de qui ont des établissemens fixes & cultila terre. Les peuples qui forment ces trierrantes ou de pasteurs sont les Turco, les Kourdes & les Arabes.

s Turcomans sont au nombre de ces hortartares qui, lors de la grande révolution empire des califes, quittèrent les contrées de la mer Caspienne, & se répandirent

Syrie.

dans les places de l'Arménie & de l'Asie neure.

Les Kourdes descendent des *Card-Ou* qui habitaient les montagnes d'Arménie s'opposèrent à la retraite des dix mille. peuples, quoi qu'entourés de toutes parts l'empire des Perses, bravèrent constamme puissance du *grand roi* & les armes de ses trapes.

Les Arabes, qui sont ceux qu'on ap *Bedouins*, c'est-à-dire, habitans du désert, sèdent une immense étendue de pays, q depuis Alep, jusqu'à la mer d'Arabie & l'Egypte, au golfe Persique. Cette plai près de mille huit cent mille de longueu neuf cents de largeur. Les Bedouins se tent, avec raison, de former la plus pure tribus des Arabes, n'ayant jamais été subju & ne s'étant jamais mêlés avec d'autres ples, en faisant des conquêtes : les Ar qui se rendirent si célèbres sous Mahom ses successeurs, habitaient les bords de la rouge, ou leurs descendans cultivent les res, possèdent des villes, & sont soumis gouvernement régulier ; ceux de l'intérie du désert, ne prirent point de part aux des révolutions que les précédens produis Les Bedouins conservent les mêmes mœur

Syrie.

nes coutumes, le même langage & les mê- opinions que leurs ancêtres, dans les âges plus reculés du monde.

es Turcomans campent de préférence dans laine d'Antioche; leur langue est la même celle des Turcs; leur genre de vie est semblable à celui des Arabes Bedouins; me eux, ils sont pasteurs, &, par consé- nt, obligés de parcourir de grands espaces r faire subsister leurs nombreux troupeaux; un de leurs camps reconnoît un chef, dont ouvoir n'est point déterminé par des sta-, mais seulement dirigé par l'usage & par irconstances; tous les biens consistent en iaux, tels que les chameaux, les buffles, chèvres, & sur-tout les moutons. Tout me en état de porter les armes s'empresse es porter, parce que c'est de sa force in- duelle que dépendent sa considération & reté; toute l'occupation des Turcomans est fumer la pipe, & de veiller à la conduite troupeaux : sans cesse à cheval, la lance l'épaule, le sabre courbe au côté, le pist- à la ceinture; ils sont cavaliers vigoureux soldats infatigables; les Turcs les redou-; mais comme ils forment des camps sé- és, ils ne prennent pas la supériorité que assureraient leurs forces réunies; les Tur-

comans professent le mahométisme, mai
Syrie. soins de religion les occupent peu, & ils n
ni les cérémonies ni le fanatisme des peu
sédentaires; ils ont la réputation de n'être p
voleurs comme les Arabes, quoiqu'ils ne so
ni moins généreux qu'eux, ni moins ho
taliers; & quand on considère qu'ils sont
sans être riches, exercés par la guerre, &
durcis par les fatigues, on juge que ces
constances éloignent d'eux la corruption
habitans des villes & l'avilissement de ceux
campagnes.

Les Kourdes sont un autre corps de na
dont les tribus divisées se sont également
pandues dans la basse Asie, & ont pris,
tout depuis cent ans, une assez grande é
due. Leur pays originel est la chaîne des m
tagnes d'où partent les divers rameaux d
gre; ce sont ces mêmes Kourdes que X
phon cite, & qui s'opposèrent à la re
des dix mille. Cet historien observe que,
que enclavés de toutes parts dans l'empire
Perses, ils avaient toujours bravé la puis
du grand roi & les armées de ses satrapes
ont peu changé dans leur état moderne
quoi qu'en apparence tributaires des Ottom
ils portent peu de respect aux ordres du g
seigneur & de ses pachas; ils observent

Syrie.

s montagnes une eſpèce de gouvernement;
ue village a ſon chef; on eſtime que tou-
urs peuplades réunies paſſent 140 mille
mes armés; comme les Turcomans, les
rdes ſont paſteurs & vagabonds, ils paſſent
que par-tout pour des brigands; on les re-
e à ce titre dans le pays d'Alep & d'An-
e; dans ce pachalic, & dans celui de Da-
, leur nombre paſſe 20 mille tentes & ca-
s, car ils ont auſſi des habitations ſéden-
s; il ſont cenſés muſulmans, mais ils ne
upent ni de dogmes, ni de rites; la lan-
, qui eſt le principal indice de fraternité
peuples, eſt diviſée chez les Kourdes en
dialectes, & l'on aſſure qu'elle ne reſſem-
point au Perſan, en ſorte qu'elle doit être
langue originale.

es Arabes, par la nature même de leurs
rts, ſemblent être condamnés à une vie
nte; ce ſont des plaines immenſes, ſans
ons, ſans arbres, ſans ruiſſeaux ni mon-
es; l'œil s'y perd comme au milieu des
s, dans un horiſon de la plus vaſte éten-
, quoique dans quelques parties, le ſol
inégal & pierreux; ces déſerts ſont tou-
s couverts d'un ciel toujours enflammé &
nuages, preſque nuds de toutes parts: la
n'offre que quelques plantes éparſes &

Syrie.

sauvages, quelques faibles buissons, dont solitude est rarement troublée par d'autres a maux que des gazelles, des lièvres, des sa relles & des rats.

Quoique les Turcomans, les Kourde les Arabes, aient en général la même fa de penser, quoiqu'ils soient les uns & les tres errans & pasteurs, & qu'ils subsistent p cipalement du produit de leurs troupeaux différent cependant en quelques particular tous professent la religion mahométane, sans faire beaucoup d'attention aux exerc qu'elle commande; ils n'ont ni prêtres temple, ni culte régulier, chacun, à égard, agissant & pensant comme il lui p les Turcomans & les Arabes donnent une à leurs filles; les Kourdes, au contraire, çoivent des présens de leurs gendres; les miers n'ont aucun égard à l'ancienneté des milles; les Kourdes & les Arabes l'hono grandement; les Turcomans ne pillent n volent; les Kourdes & les Arabes sont pill déterminés; mais ils exercent leurs dépr tions, en disant qu'ils ne les commettent sur leurs ennemis.

Le gouvernement de ces tribus, partic rement celui des Arabes, est à-la-fois rép cain, aristocratique & même despotique

Syrie.

e peut rien faire d'important ſans le conſen-
ement de la majorité du peuple ; mais les
hefs ont une grande influence, & le principal
e tous eſt revêtu d'une autorité indéfinie &
reſqu'abſolue, de laquelle cependant il ne
eut pas extrêmement abuſer ; les mœurs des
rabes ſont préciſément celles qu'on trouve
ans les deſcriptions d'Homère, de même que
ans l'hiſtoire d'Abraham & des autres pa-
iarches ; ces peuples ſont recommandables
ar leur généroſité & leur hoſpitalité. Si un
rabe conſent à manger du pain & du ſel avec
n hôte, rien au monde ne peut l'engager à
trahir ; à conſidérer la manière dont les Ara-
s ſe conduiſent entre eux, on croirait que
us leurs biens ſont en commun ; néanmoins
connaiſſent les lois de la propriété, mais
n cet eſprit d'égoïſme que les beſoins ima-
naires du luxe ont donné aux nations poli-
es. Les Arabes n'ont point de livres, & même
u de leurs ſcheiks ſavent lire ; toute leur
térature conſiſte à réciter des hiſtoires & des
ntes dans le genre des mille & une nuits,
uſement dont ils ſont extrêmement paſ-
nnés.

En général, les Bedouins ſont petits, mai-
s & hâlés, plus cependant au ſein du dé-
t, moins ſur la frontière du pays cultivé ;

Syrie.

leur taille générale n'eſt que de cinq pieds deux pouces; on n'en doit attribuer la raiſon qu'à la nourriture : on peut dire que le commun des Bedouins vit dans une miſère & une famine habituelle ; la ſomme ordinaire des alimens de la plupart d'entre eux ne paſſe pas ſix onces par jour; ſix ou ſept dattes trempées dans du beurre fondu, quelque peu de lait doux ou caillé ſuffiſent à la journée d'un homme ; il ſe croit heureux s'il y a joint quelques pincées de farine groſſière, ou une boulette de riz ; la chair eſt réſervée aux plus grands jours de fête ; ils ſont ſi ignorans, que tout les étonne quand ils approchent des villes; ils ne conçoivent pas comment les maiſons & les minarets peuvent ſe tenir debout, ni comment on oſe habiter deſſous, & toujours au même endroit.

Tous les biens d'une famille conſiſtent en un mobilier dont voici à-peu-près l'inventaire: quelques chameaux mâles & femelles, des chèvres, des poules, une jument & ſon harnois; une tente, une lance de 16 pieds de long, un ſabre courbe: un fuſil rouillé à pierre ou à rouet, une pipe, un moulin portatif, une marmite, un ſceau de cuir, une poëlette à griller le café, une natte, quelques vêtemens, un manteau de laine noire; enfin, pour tout

ijoux, quelques anneaux de verre ou d'ar- Syrie.
ent que la femme porte aux jambes & aux ras; ce que le Bedouin défire le plus, eft jument : en effet, cet animal eft le grand noyen de fortune; la jument eft préférée au heval, parce qu'elle ne hennit point, parce u'elle eft plus docile, & qu'elle a du lait qui, ans l'occafion, appaife la foif & même la faim e fon maître.

On a fouvent reproché aux Arabes cet ef-rit de rapine qui les caractérife; mais fans ouloir l'excufer, on ne fait pas affez d'atten-on qu'il n'a lieu que pour l'étranger réputé nnemi, & que, par conféquent, il eft fondé r le droit public de la plupart des peuples. uant à l'intérieur de la fociété, il y règne une onne foi, un défintéreffement, une généro-é qui feraient honneur aux hommes les plus vilifés : quoi de plus noble que ce droit d'afyle abli chez toutes les tribus ? Il faut l'avouer, eft peu de nations policées qui aient une orale auffi généralement eftimable que les edouins, & leur conduite femble démontrer e prefque toutes les vertus font attachées à vie paftorale.

Voilà les circonftances dans lefquelles la na-re a placé les Bedouins pour en faire une ce d'hommes fingulière au moral & au phy-

Syrie.

fique. Cette fingularité eft fi tranchante, que leurs voifins, les Syriens mêmes les regardent comme des hommes extraordinaires. Cette opinion a lieu fur-tout pour les tribus du fond du défert.

CHAPITRE X.

Gouvernement des Turcs en Syrie. — L'admi-niſtration de la juſtice. — Influence de la re-ligion. — État de l'agriculture & du com-merce. — Caractère général des Syriens.

Syrie.

Le gouvernement des Turcs en Syrie eſt un ur deſpotiſme militaire, c'eſt-à-dire, que la oule des habitans y eſt ſoumiſe aux volontés l'une faction d'hommes armés, qui diſpoſent le tout ſelon leur intérêt & leur gré : en cha-que gouvernement, le pacha étant l'image du ultan, il eſt, comme lui, deſpote abſolu; il éunit tous les pouvoirs en ſa perſonne; il eſt hef du militaire, des finances, de la police & le la juſtice criminelle; il a droit de vie & de nort; il peut faire à ſon gré la paix & la uerre; en un mot, il peut tout. Le but prin-ipal de tant d'autorité, eſt de percevoir le ribut, c'eſt-à-dire, de faire paſſer le revenu u grand propriétaire; ce devoir rempli, l'on 'en exige pas d'autres; l'on ne s'inquiète pas le quelle manière l'agent le remplit : les

Syrie.

moyens font à fa difcrétion ; auffi le premie
foin d'un pacha qui arrive à fon pofte, eft-i
d'avifer aux moyens d'avoir de l'argent, & le
plus prompts font toujours les meilleurs : de-là
dans ces agens, une avidité toujours voifine d
la mauvaife foi; de-là, des vexations d'autan
plus redoutables, qu'elles font toujours foute-
nues par l'autorité; de-là, au fein du peuple
une faction d'hommes intéreffés à multiplie
les charges : le pacha s'applaudit chaque jou
de pénétrer aux fources les plus profondes d
l'aifance, par la rapacité clairvoyante des fu-
balternes; mais qu'en arrive-t-il? le peuple
gêné dans la jouiffance des fruits de fon tra-
vail, reftreint fon activité dans les bornes de
premiers befoins. Le laboureur ne fème qu
pour vivre, l'artifan ne travaille que pou
nourrir fa famille, les pachas, incertains d
lendemain, & expofés à de fréquens change-
mens, traitent leur province comme un lie
de paffage, fe hâtent d'en épuifer les produits
& de recueillir en un jour, s'il eft poffible, le
fruits de plufieurs années. Il eft vrai que d
tems en tems ces concuffions font punies pa
le cordon, & c'eft ici une des pratiques de l
Porte, qui décèlent le mieux l'efprit de fo
gouvernement; le motif en eft toujours d'avoi
vexé les fujets du fultan; mais la Porte, en

s'emparant du trésor du concuſſionnaire, & n'en rendant jamais rien au peuple qu'il a pillé, donne à penſer qu'elle n'improuve pas un pillage dont elle profite. Syrie.

A titre d'image du ſultan, le pacha eſt chef de toute la police de ſon gouvernement; & ſous ce titre, il faut comprendre auſſi la juſtice criminelle. Il a le droit le plus abſolue de vie & de mort; il l'exerce ſans formalité, ſans appel : par-tout où il rencontre un délit, il fait ſaiſir le coupable, & les bourreaux qui l'accompagnent l'étranglent ou lui coupent la tête ſur-le-champ : quelquefois il ne dédaigne pas de remplir leur office; ſouvent le pacha rôde déguiſé, & malheur à quiconque eſt ſurpris en faute; comme il ne peut remplir cet emploi dans tous les lieux, il commet à ſa place un officier; comme le pacha, il juge & condamne ſans appel, le coupable baiſſe le cou, le bourreau frappe, la tête tombe, & l'on emporte le corps dans un ſac de cuir. Cet officier a une foule d'eſpions qui ſont preſque tous des filous, au moyen deſquels il ſait tout ce qui ſe paſſe.

Du reſte, les fonctions de ces officiers n'atteignent point à ces objets utiles ou agréables qui font le mérite de la police parmi nous; ils n'ont aucun ſoin, ni de la propreté, ni de la

Syrie.

salubrité des villes ; elles ne sont, en Syrie comme en Égypte, ni pavées ni balayées, ni arrosées ; les rues sont étroites, tortueuses & presque toujours embarrassées de décombres ; on est sur-tout choqué d'y voir une foule de chiens hideux qui n'appartiennent à personne ; ils forment une espèce de république indépendante, qui vit des aumônes du public ; ils sont cantonnés par familles & par quartier ; & si quelqu'un d'entre eux sort de ses limites, il s'ensuit des combats qui importunent les passans. Les Turcs, qui versent le sang des hommes si aisément, ne les tuent point ; ils prétendent qu'ils font la sûreté nocturne des villes.

L'expérience journalière constate qu'il n'est point de pays où la justice soit plus corrompue qu'en Égypte, en Syrie, & sans doute dans le reste de la Turquie. La vénalité n'est nulle part plus hardie, plus impudente : on peut marchander son procès avec le *cadi*, comme l'on marchanderait une denrée ; dans la foule il se trouve des exemples d'équité & de sagacité, mais ils sont rares ; la corruption est générale, habituelle, & comment ne le serait-elle pas quand chaque *cadi*, arbitre en dernier ressort, ne craint ni révision, ni châtiment ; quand enfin le défaut de lois claires & préci

offre aux passions mille moyens d'éviter honte d'une injustice évidente, en ouvrant sentiers tortueux des interprétations & des mentaires. Syrie.

Le peuple de Syrie est, en général, musul- ou chrétien ; cette différence dans le culte effets les plus fâcheux dans l'état civil ; traitant mutuellement d'infidèles, de rebè-, d'impies, les partisans de l'évangile & de l'alcoran ont les uns pour les autres aversion qui entretient une sorte de guerre pétuelle ; le gouvernement, loin d'interve-, comme médiateur dans ces troubles, les ente par sa partialité. Fidèle à l'esprit de homet, il traite les chrétiens avec une du- é qui se varie sous mille formes.

Toute démonstration publique de culte est erdite aux chrétiens ; ils ne peuvent bâtir de uvelles églises, & si les anciennes se ruinent, ne peuvent les réparer que par des permis- ns qu'il faut payer chèrement. Un chrétien peut frapper un musulman sans risquer sa, & si le musulman tue un chrétien, il en quitte pour une rançon ; les chrétiens ne uvent monter à cheval dans les villes ; il r est défendu de porter des pantoufles jaû- s, des châles blancs & toute couleur verte : s voyagent, on les arrête en mille endroits

Syrie.

pour payer des péages, dont les musulm sont exempts : en justice, le serment de d chrétiens n'est compté que pour un ; & t est la partialité des *cadis*, qu'il est presque i possible qu'un chrétien gagne son procès. dernier des musulmans n'accepte d'un chré ni ne lui rend le salut accoutumé entre e le salut usité est seulement *bon matin*, *bon so* heureux s'il n'est point accompagné du n *impie*, *apostat*, *chien*, qui sont les épithè familières avec les chrétiens. Les musulm affectent même d'exercer devant eux les p tiques de leur culte ; pour les démentir, chrétiens affectent à leur tour une grande votion, & de-là cette ostentation de piété fait un des caractères extérieurs des Orienta mais le cœur n'y perd rien, & les chréti gardent de tous ces outrages un ressentim qui n'attend que l'occasion pour éclater.

Les sultans s'étant arrogé, à titre de co quête, la propriété de toutes les terres en S rie, il n'existe pour les habitans aucun d de propriété foncière, ni même mobilière; ne possèdent qu'en usufruit. Si un père meu sa succession appartient au sultan ou à fermier, & les enfans ne recueillent l'hé tage qu'en payant un rachat toujours consid rable; de-là, pour les possessions en fonds

e, une insouciance funeste à l'agriculture.

Les conditions en Syrie se réduisent à qua- ou cinq, qui sont les cultivateurs ou pay- s; les artisans, les marchands, les gens de rre, & les gens de justice & de loi; dans Syrie & même dans tout l'empire turc, les isans sont, comme les autres habitans, cen- esclaves du sultan; mais cette qualification mporte que le sens attaché au terme de su- Syrie.

Il n'existe en Syrie qu'un seul impôt ter- orial, que l'on appèle *miri*, & tel que l'on peut l'augmenter ni le diminuer; mais, par abus inhérens à la constitution, les pachas eurs agens ont trouvé le moyen de le ren- ruineux, n'osant violer la loi établie sur variabilité de l'impôt, ils ont introduit une le de charges qui, sans en avoir le nom, ont tous les effets; ils ne concèdent les ter- qu'à des conditions onéreuses; on rançonne village entier pour un délit vrai ou imagi- e; tantôt on introduit une corvée d'un re nouveau: l'on exige un présent à l'avé- ment de chaque gouverneur; l'on établit contribution d'herbe pour ses chevaux, ge & de paille pour ses cavaliers; en vain aysan crie à l'injustice; le sabre impose si- e; heureusement que sa personne est e, & que les Turcs ignorent l'art d'empri-

Syrie.

sonner pour dettes l'homme qui n'a plus ri l'on observe que ces exactions ont fait des p grès rapides, sur-tout depuis une cinquant d'années, & l'on date de cette époque la gradation des campagnes, la dépopulation habitans, & la diminution du numéraire p à Constantinople. A l'égard des *Bedouins,* sont en guerre, ils pillent, à titre d'enne s'ils sont en paix, ils dévorent à titre d'hô aussi dit-on en proverbe: *évite le Bedoui comme ami, ou comme ennemi.*

Par toutes ces causes, l'on conçoit comb la condition des paysans doit être miséra par-tout ils sont réduits au petit pain plat d'o ou de doura, aux oignons, aux lentilles l'eau; pour ne rien perdre du grain, ils y sent toutes les graines étrangères; dans les m tagnes du Liban & de Nablous, lorsqu'il disette, ils recueillent les glands du chêne après les avoir fait bouillir ou cuire so cendre, ils les mangent.

Par une conséquence naturelle de cette sère, l'art de la culture est dans un état plorable; faute d'aisance, le laboureur m que d'instrument, ou n'en a que de mauv on laboure avec des ânes, des vaches, & rement avec des bœufs: dans les cantons ouv aux Arabes, tels que la Palestine, il faut

Syrie.

le fusil à la main ; à peine le bled jaû-
l, qu'on le coupe pour le cacher dans les
errains, & l'on n'en sème qu'autant qu'il
pour vivre ; en un mot, l'on borne toute
dustrie à satisfaire les premiers besoins.

Le commerce en Syrie, considéré dans la
nière dont il se pratique, est encore dans
état d'enfance qui caractérise les siècles
bares & les pays non policés. Sur toute la
, il n'y a pas un seul port capable de re-
oir un bâtiment de quatre cents tonneaux.
es rades ne sont pas même assurées par des
; cependant les naturels font tranquille-
t un cabotage qui est assez vivace depuis
qié jusqu'à *Yafa*. Dans l'intérieur, il n'y
grandes routes, ni canaux, pas même des
ts sur la plupart des rivières & des torrens,
lques nécessaires qu'ils fussent pendant l'hi-
; il n'y a de ville à ville ni poste ni mes-
rie ; le seul courier qui existe est le tartare
vient de Constantinople à Damas par Alep ;
ourier n'a de relais que dans les grandes
s, à de très-grandes distances ; mais il peut
onter, en cas de besoin, tout cavalier qu'il
contre. De ville en ville, les relations s'exé-
ent par des voituriers qui n'ont jamais de
art fixe ; la raison en est, qu'ils ne peuvent
mettre en chemin que par troupes ou

Syrie.

caravanes: perſonne ne voyage ſeul, vu le de ſûreté habituelle des routes; ces pré tions ſont ſur-tout néceſſaires dans les pays verts aux Arabes. Il eſt remarquable que d toute la Syrie, l'on ne voit pas un charrio une charrette; tous les tranſports ſe font à de mulets, d'ânes ou de chameaux: ces a maux y ſont tous excellens; les deux premi ſont plus employés dans les montagnes, & r n'égale leur adreſſe à grimper & gliſſer ſur talus de roc vif; le chameau eſt plus u dans les plaines, parce qu'il conſomme mo & porte davantage.

Il n'y a d'auberge en aucun lieu, m les villes & la plupart des villages ont grand bâtiment appelé *Kan*, qui ſert ſyle à tous les voyageurs; les logemens ſ des cellules où l'on ne trouve que les qua murs; le gardien de ce kan eſt chargé de d ner la clé & une natte; le voyageur a dû fournir du reſte.

Lorſqu'un Européen arrive en Syrie et mê en général en Orient, ce qui le frappe plus dans l'extérieur des habitans, eſt l'op ſition preſque totale de leurs manières aux tres. L'on dirait qu'un deſſein prémidité ſ plu à établir une foule de contraſte entre hommes de l'Aſie & ceux de l'Europe. N

ons des vêtemens courts & serrés, ils les ent longs & amples : nous laissons croître heveux & nous rasons la barbe ; ils laiscroître la barbe & rasent leurs cheveux. z nous, se découvrir la tête, est une marde respect ; chez eux, une tête nue est un de folie : nous passons la vie debout ; eux : ils s'asseyent & mangent à terre ; nous tenons élevés sur des sièges. Enfin jusdans les choses de langage, ils écrivent ntre-sens de nous. Pour la foule des voyas, ces contrastes ne sont que bisarres, pour des philosophes, il pourroit être ressant de rechercher d'où est venue cette rsité d'habitudes dans des hommes qui ont mêmes besoins, & dans des peuples qui paent avoir une origine commune. Syrie.

n caractère également remarquable, est érieur religieux qui règne & sur les visa& dans les propos & dans les gestes ; l'on oir dans les rues que des mains armées de pelets ; l'on entend qu'exclamations emphaes de *ya allah*. Si l'on vend du pain dans les , ce n'est point le pain que l'on crie, c'est *kerim, Dieu est libéral*, ainsi des autres rées. Si l'on se salue, *c'est : Dieu te conserve ;* onremercie, *c'est : Dieu te conserve :* en un , c'est Dieu en tout & par-tout.

Syrie.

Il eſt encore dans l'extérieur des Orien un caractère qui fixe l'attention d'un obſe teur ; c'eſt leur air grave & phlegmatique tout ce qu'ils font & dans tout ce qu'ils ſent. Au lieu de ce viſage ouvert & gai chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils on viſage ſérieux, auſtère ou mélancolique ; rient rarement, & l'enjouement de nos F çais leur paraît un accès de délire. S'ils lent, c'eſt ſans empreſſement, ſans geſte, paſſion : ils écoutent ſans interrompre : ils dent le ſilence des journées entières. S'ils m chent, c'eſt poſément & pour affaires, & ne conçoivent rien à notre turbulence & à promenades en long & en large. Toujours a ils paſſent des journées entières rêvant, jambes croiſées, la pipe à la bouche, preſ ſans changer d'attitude : on dirait que l em vement leur eſt pénible, & que, ſembla aux Indiens, ils regardent l'inaction comme des élémens du bonheur.

Dans les villes même les plus actives, te qu'Alep & Damas, tous les amuſemens ſe duiſent à aller au bain ou à ſe raſſembler des cafés, qui n'ont que le nom des nôtres. dans uns grande pièce enfumée, aſſis ſur nattes en lambeaux ; les gens aiſés paſſent journées entières à fumer la pipe, cauſant

fa

faires par phrases rares & courtes, & souvent ne disant rien. Quelquefois pour ranimer cette assemblée silencieuse, il se présente un chanteur ou des danseuses ou un de ces conteurs d'histoires, que l'on appèle *naehid*. Rien n'égale l'attention avec laquelle on écoute cet orateur. Grands & petits, tous ont une passion extrême pour les narrateurs : le peuple même s'y livre dans son loisir. Un voyageur qui arrive d'Europe, n'est pas médiocrement surpris de voir les matelots se rassembler pendant le calme sur le tillac, & passer deux ou trois heures à entendre l'un d'eux déclamer un récit que l'oreille la moins exercée reconnaît pour de la poésie. La populace des villes, quoique criailleuse, n'est jamais aussi brutale que chez nous, & elle a le grand mérite d'être absolument exempte de cette crapule d'ivrognerie qui infecte jusqu'à nos campagnes : c'est peut-être le seul avantage réel qu'ait produit la législation de Mahomet.

Syrie.

De tous les genres de spectacle, le seul que les Syriens connaissent, est celui des baladins qui font des tours de force, comme nos danseurs de cordes, & de tours d'adresses comme nos escamoteurs. Le peuple, à qui ils cachent soigneusement leurs procédés secrets, a une sorte de vénération pour eux : ce penchant à

Syrie.

l'admiration, cette facilité de croire aux faits et aux récits les plus extraordinaires, est un attribut remarquable de l'esprit des Orientaux. En général, ils ont la conception facile, l'élocution aisée, les passions ardentes & soutenues, le sens droit dans les choses qu'ils connaissent. Ils ont un goût particulier pour la morale, & leurs proverbes prouvent qu'ils savent réunir la finesse de l'observation & la profondeur de la pensée au piquant de l'expression.

LIVRE II.

VOYAGE DE NIÉBUHR EN ARABIE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Caire à Suès. — Situation de cette ville. — Particularités sur les Arabes des environs. — Voyage à la Montagne des inscriptions dans le désert. — Du Mont-Sinaï & du couvent de Sainte-Catherine. — Retour à Suès.

Arabie.

IL n'y a point d'objet plus digne de la curiosité des hommes, que les observations faites par des voyageurs éclairés, dans des pays peu fréquentés des Européens, & dont il est avantageux aux progrès des sciences, des arts & de l'histoire, de connaître l'état présent. Une entreprise de cette nature devant embrasser la connaissance des climats, celle de la position des lieux, de la religion & des lois, de l'histoire naturelle, & la comparaison des mœurs des

P 2

Arabie.

nouveaux habitans avec celle des anciens ; il eſt néceſſaire de choiſir, pour l'exécution de ce projet, pluſieurs ſavans dont chacun ſoit chargé de la partie qu'il poſſède le mieux. Il faut qu'ils ſachent les langues des peuples chez qui ils veulent voyager, qu'il y ait parmi eux un géopraphe verſé dans l'aſtronomie, un médecin, un naturaliſte, un antiquaire & un habile deſſinateur.

Les cinq hommes célèbres que le roi de Dannemarck avait envoyés en Arabie, réuniſſaient toutes les qualités & les divers talens qu'on pouvoit exiger des voyageurs deſtinés à étendre ou à perfectionner l'hiſtoire orientale. M. Niébuhr, de retour à Copenhague, à qui le roi ordonna de compoſer une relation de ſon voyage, s'en eſt acquitté d'une manière diſtinguée, en rapportant, avec une extrême fidélité, ſes propres obſervations & celles de ſes quatre aſſociés, qu'il eut le chagrin de perdre en Aſie.

Le lecteur n'a pas beſoin de la ſage précaution avec laquelle on lit ordinairement les livres des voyageurs, où il s'agit de diſcerner le vraiſemblable d'avec ce qui ne l'eſt pas. Celui-ci ne renferme que des recherches sûres ; & ſi l'on y trouve certaines coutumes dont on n'ait point vu d'exemples ailleurs, on ne doit pas,

parce qu'elles font contraires aux nôtres, les regarder comme imaginaires. Elles serviront à nous convaincre de la variété infinie qui règne dans le caractère des différens peuples. Arabie.

L'auteur a moins fait usage des livres écrits sur la matière qu'il a traitée, que des recherches de ses compagnons de voyage, jointes aux siennes, & des notions lumineuses qu'il a recueillies des habitans du pays qui étaient en état de l'instruire, de quelques savans juifs qu'il a vus, de certains négocians fort expérimentés, & de plusieurs autres personnes de différentes religions ou sectes, dont il a eu quelquefois l'adresse de mettre les connaissances à profit, sans leur faire directement aucune question. Écoutons M. Niébuhr parler lui-même.

Nous étions cinq, dit-il, qui fûmes nommés pour ce voyage, & chacun de nous fut chargé de faire ses observations dans la partie des sciences à laquelle il s'était le plus appliqué. Le professeur *Fréderic Crhétien von Haren* avait étudié à fond les langues orientales, & le professeur *Pierre Forskal*, l'histoire naturelle. Notre médecin, le docteur *Chrétien-Charles Cramer*, eut encore pour sa part l'histoire naturelle. *George-Guillaume Bauremfeind*, devait dessiner, & ensuite graver les productions naturelles, les vues, les habillemens. La géographie fut l'objet de

Arabie.

mes recherches. Nous reçumes ordre peu avan notre départ de diriger notre route par l'É gypte au golfe d'Arabie : en conséquence nous nous rendîmes le 4 janvier 1761, à bor d'un vaisseau, qui de Copenhague, devai faire voile pour Smyrne. Après nous être ar rêtés à Constantinople, nous nous mîmes e chemin pour l'Égypte, le golfe arabique & l'Yemen.

Quoique l'objet principal de notre voyag fut de visiter l'Arabie, nous nous arrêtâme malgré nous près d'une année en Égypte: plu sieurs raisons nous obligèrent à ce délai invo lontaire.

A cause de la prétendue sainteté des pèle rins, il est défendu aux chrétiens de faire p terre le trajet en Arabie avec la caravane qui v du Caire à la Mecque : il fallait donc attendre l saison où la mer Rouge est navigable, & où le vaisseaux partent du port de Suès pour cel de *Dsjidda*. Depuis une année, les Égyptie étaient en guerre avec une petite tribu d'Ar bes des environs de Tor : ce qui rendait u voyage impratiquable avant le retour de la ca ravane de la Mecque, dont le conducteu était chargé de tâcher de rétablir la paix.

Aussi-tôt que par un coup de canon tiré d château du Caire, nous apprîmes l'arrivée d

courier qui apportait la nouvelle du retour de la paix, nous nous préparâmes à notre départ. Ces préparatifs, qui sont un jeu en Europe, sont en Orient une affaire sérieuse & difficile.

Arabie.

Mes compagnons de voyage louèrent des chevaux, moi par curiosité, je préférai un dromadaire, & je m'en trouvai bien. La caravane avec laquelle nous avions dessein de faire ce trajet, attendait depuis long-tems la conclusion de la paix avec les Arabes de *Tor*. Nous allâmes voir tout de suite le *scheik*, de qui nous avions loué nos bêtes de somme. Cet arabe avait dressé ses tentes près du village de *Seriagus*, où il campait avec les siens, en attendant le départ.

Étant parti le 28 août vers le soir, nous fîmes beaucoup de diligence le 29, en décampant de grand matin, & en nous reposant à peine pour manger. Le 30 août, nous partîmes encore de meilleure heure, & nous arrivâmes à *Adsjerud*, où il y avait de l'eau potable, qui engage les pélerins à s'y arrêter. Au bout de trois heures, nous trouvâmes *Bir Suez*, où il y a deux puits profonds entourés de murailles & fermés de bonnes portes pour défendre cette eau contre les Arabes : quoique mauvaise & nullement convenable aux hommes, elle est précieuse aux habitans de Suès, qui en ont

Arabie besoin pour abreuver leurs bestiaux. *Bir Suez* n'étant éloigné que d'une lieue de Suès, nous arrivâmes de fort bonne heure dans cette ville, dont la distance du Caire est, suivant mes observations, de trente-deux lieues communes.

Anciennement les caravanes dirigeaient leur route vers *Kolsum*, ville située un peu plus vers le nord du golfe arabique, & dont on voit encore des ruines considérables. Dans ces anciens tems, les vaisseaux pouvaient parvenir jusqu'au port de cette ville, autrefois si célèbre parmi les Arabes; mais les eaux de la mer Rouge ayant baissé, on fut obligé d'abandonner ce port, & de construire celui de Suès. On voit par d'anciennes relations de voyages, que cette dernière ville n'existait pas encore vers la fin du quinzième siècle; on n'en fait mention qu'après le commencement du seizième siècle; de sorte que Suès doit être regardée comme une ville moderne.

La ville de Suès est située sur la côte occidentale du golfe rabique; elle n'est point entourée de murailles; ses maisons cependant sont si bien jointes ensemble, qu'on ne peut entrer dans la ville que par deux rues, dont celle vers la mer est ouverte, & l'autre est fermée par une chétive porte. Les maisons sont fort mauvaises, & les *Kans* peuvent être re-

dés comme les seuls bâtimens solides. Il ne e presque plus rien du château que les Turcs ient bâti autrefois sur les ruines de l'ancien *sum*. — Arabie.

lle est très-mal peuplée : parmi ses habitans, compte quelques Grecs & un petit nombre familles coptes. Mais dans le tems du dé- t des vaisseaux, la foule y devient grande l'affluence des étrangers.

e terrein des environs n'est qu'un lit de rres légèrement couvert de sable, ce qui d sa campagne si aride & si stérile, qu'on voit presque aucune plante.

a principale occupation des habitans, est construire des vaisseaux : cette fabrique est issante malgré la cherté du bois, du fer es autres matériaux qu'on transporte tous Caire sur des chameaux. Le gouverneur Suès était un bey du Caire, qui entrete- un assez grand nombre de troupes do- stiques : comme cet emploi était pour lui honnête exil, & qu'il avait un desir extrême revenir dans la capitale, il recueillait avec toutes les prédictions concernant le tems son retour. Il nous assura qu'un savant mu- man lui avait prédit l'époque de son rap- , & il voulut que nous consultassions aussi inscriptions inconnues du désert, pour voir,

Arabie.

disait-il, si ces caractères lui annonçaien bonheur pour le même tems. Nous nous cusâmes sur notre ignorance dans la scie sublime de lire dans l'avenir : ce bey mahométan de naissance & fils d'un march de sucre.

Les Arabes établis près de *Tor*, de l'a côté du golfe, ne craignent guère le gouve ment turc de Suès ; lorsqu'ils sont méconten lui ou des habitans, ils menacent de ne apporter de l'eau, & défendent l'approch puits de *Naba*. L'exécution de ces menace duirait la ville à une si grande extrémité, q fait tout pour les appaiser. Ils pourraient sément ruiner cette ville, s'ils n'aimaient mieux conserver le profit qu'ils tirent du tr port des marchandises sur leurs chameaux e Suès & le Caire.

Un des buts de notre voyage était d'ex ner la montagne des inscriptions dans le sert. A notre arrivée à *Suès*, nous nous ad sâmes d'abord aux Grecs, pour leur de der des éclaircissemens sur cette montag aucun n'en avait entendu parler ; mais ils amenèrent un scheik de la tribu de *Saïd*, avait passé sa vie à voyager entre Suès mont Sinaï. Ce scheik ne connaissait pas m le nom de cette montagne. Mais étant info

celui qui nous y menerait, aurait une
ne récompense, il revint le lendemain avec Arabie.
autre scheik de la tribu de *Sacculha*, qui
tendait connaître particulièrement, non-seu-
ent cette montagne, mais encore tous les
droits du désert où il se trouve des inscrip-
ns. Les réponses qu'il fit à nos questions,
s apprirent qu'il n'était pas plus instruit que
premier.

Enfin, on nous amena un scheik de la tri-
de *Leghat*, qui nous convainquit par ses
cours, qu'il avait vu, en effet, des pierres
rgées de caractères inconnus.

Charmés d'avoir trouvé un habitant du dé-
, en état de nous indiquer le lieu des ins-
ptions, nous lui proposâmes d'être notre con-
teur, d'autant plus, qu'"il nous assurait que
demeure était près de cette montagne. Mais
deux autres scheiks, s'opposèrent fortement à
re dessein, & prétendirent nous accompa-
aussi. Les habitans de Suès nous conseil-
nt de les prendre tous les trois, & nous
ent, que nous ne pourrions pas voyager en
eté dans le désert sans avoir des guides de
cune de ces trois tribus. Ce conseil était
dé sur la coutume qui rend les guides ara-
nécessaires. Un homme chrétien ou musul-
n, qui veut voyager par terre ou par mer,

Arabie.

le long des côtes de l'Arabie pétrée, choisi guide ou protecteur, à qui il fait quelque sent de tems-en-tems ; par ce moyen, il verse sûrement la contrée sans être inquiét le vaisseau, sur lequel il se trouve, fait n frage, les Arabes ne manquent pas de pille vaisseau ; mais ses marchandises sauvées sont rendues sur-le-champ, si son guide présent : si le voyageur nomme un guide sent, les marchandises sont mises à part trace autour d'elles un cercle dans le sable les respecte, en attendant le guide, au on les remet dès qu'il se présente ; mais voyageur manque de guide, où s'il en nom un à faux, les effets sont pillés, sans egard personne.

Nous prîmes donc les trois scheiks : ils n louèrent des chameaux pour nous & pour domestiques ; afin d'éviter toute difficulté, fîmes rédiger par écrit notre contrat avec par le cadi de *Suès*, en présence du gou neur.

Le 6 septembre 1762, nous traversâme golfe, & nous partîmes le lendemain de g matin avec nos Arabes : outre les trois sch & leurs domestiques, nous étions accompa de plusieurs de leurs amis, qui, ayant p pendant quelque tems de l'eau du puit

à *Suès*, allaient voir leurs parens dans
éfert, & comptaient vivre chemin faifant Arabie.
s dépens. Il eft établi chez ces peuples
n Arabe de diftinction qui voyage doit
rir tous ceux qui fe joignent à lui.
ous côtoyâmes le premier jour le golfe
bique. La contrée par laquelle nous paf-
s eft célèbre par l'émigration des juifs,
la conduite de Moyfe. Nous fouhaitions
prendre des Arabes les noms de tous les
oits & de toutes les montagnes que nous
ontrâmes. Je tâchai de gagner la confiance
mitié d'un de ces Arabes, en lui faifant
que préfent, & en lui permettant de mon-
uelquefois derrière moi fur mon chameau;
homme me répondait jufte. Il donna les
es noms aux objets que je lui montrais
llant & en revenant. Je mefurai auffi les
nces, en comptant le pas égal du chameau,
comparant avec le tems écoulé à ma mon-
par le moyen d'une petite bouffole, j'ob-
i auffi la direction du chemin : aucun de
Arabes ne pouvait concevoir l'ufage de cet
ument.
8 feptembre, nous traverfâmes la plaine
erdan. Nous vîmes en chemin une énorme
de pierre tombée d'une montagne voifine.
endemain nous nous occupâmes à exami-

Arabie.

ner les environs. *Hamman Faraun*, eſt le
d'un fontaine chaude, qui ſort par deux
vertures, d'un rocher au pied d'une haute m
tagne : cette ſource ſert de bains aux mal
du voiſinage. La tradition du paſſage des jui
de la perte de l'armée de Pharaon dans cet
droit, a donné le nom à ces bains & au bra
mer voiſin, appelé *Birhet el Faraun*. Les Ara
croyent que ce Pharaon fait pénitence
ſource de ces bains, & vomit la vapeur ſou
qu'on y remarque.

Nous tournâmes peu-à-peu vers le nord-
en ſuivant le droit chemin du mont Sinaï
nous entrâmes dans une vallée étroite, c
ſée dans le roc par les torrens. Les montag
dans leſquelles nous nous enfonçâmes &
ne diſcontinuent point, ſont des blocs p
d'une pierre à chaux, parſemées de veine
granit. Notre chemin était ſouvent eſcar
il paſſait à l'ordinaire par des gorges pier
ſes, & quelquefois par des vallées plus la
& plus fertiles, lorſque l'eau n'y manq
pas.

Après avoir traverſé la vallée de *Varſ*
nous nous détournâmes un peu du grand c
min pour trouver l'habitation de notre ſch
de la tribu de *Leghat*, où nous arrivâme
ſoir : ce ſcheik avait fait annoncer ſon arriv

ques-uns de ses amis qui vinrent le voir ombre de dix ou douze. Je le laissai avec ôtes, pour parcourir quelques collines du nage. J'apperçus, par hazard dans un en- écarté, une misérable tente, qui était meure de notre scheik, dans laquelle se vaient sa femme & sa sœur, occupés à dre du bled; une de ces femmes sortit de nte pour me présenter un morceau de me, & ne refusa pas le peu d'argent que i offris à mon tour. Un peu plus loin, je ontrai le fils du scheik qui gardait des chè-, & avec lequel je m'entretins assez long- : j'admirai le sens, la gravité & l'assu- de cet enfant, qui ne se laissait pas em- asser par la présence d'un étranger. Il m'in- d'une manière fort amicale, de venir dans aison pour boire de l'eau excellente, pui- e même jour.

Arabie.

rmi les amis de notre conducteur, la plu- portaient le titre de scheik, quoiqu'ils eus- l'air commun, & ne fussent pas mieux ha- s que les autres arabes; je jugeai que ce signifie dans cette contrée, ce que celui *onsieur* signifie parmi nous.

ous quittâmes, le 12 septembre, l'habita- de notre scheik; à mesure que nous avan- , le pays devenait plus montueux. Nous

Arabie.

rencontrâmes, dans une vallée, une dame be avec un domeſtique : par reſpect pour ſcheiks, elle quitta le chemin, deſcendit ſon chameau, & paſſa à pied à côté de n Une autre femme entièrement voilée & chant à pied, ne pouvant nous éviter dan paſſage étroit, s'aſſit & nous tourna le do la ſaluai, en lui ſouhaitant la paix : mais conducteurs m'apprirent que c'était par re pour les étrangers, qu'elle nous avait to le dos, & que j'avais commis une impoli en la ſaluant.

L'habitation de nos ſcheiks de la trib *Saïd*, n'était pas éloignée. Ce dernier ne lut pas paſſer ſi près de ſa famille ſans la Il fallut donc encore quitter le grand che & faire un détour d'une demi-lieue pour vre notre conducteur. Les Arabes dreſſ notre tente près d'un arbre dans la for *Faran*, & nous laiſſèrent pour aller v leurs amis dans les jardins des dattiers, di ſés dans la vallée. Nous étions peu éloign camp de notre ſcheik, qui conſiſtait en ou dix tentes. On nous dit, que dans notre ſinage, on trouvait les ruines d'une anci ville ; mais, quand les Arabes remarqu que nous avions envie d'y aller, ils nous

èrent ſans vouloir nous donner des plus amples Arabie.
ſormations.

Cette célèbre vallée de *Farun*, où nous
ions alors, n'a point changé de nom depuis
s tems de Moyſe, & s'appèle encore *Vadi-*
Farun, la *vallée* de *Farun* : elle a une journée
demie de longueur, & s'étend depuis le
ied du mont Sinaï juſqu'au golfe arabique.
Dans la ſaiſon des pluies elle eſt ſi remplie
l'eau, que les habitans ſe retirent ſur la croupe
es montagnes. Les fruits doivent y être très-
bondans ; car les Arabes de cette vallée por-
nt tous les ans, à Suès & au Caire, une
uantité étonnante de dattes, de raiſins, de
oires, de pommes, & d'autres fruits d'une
ès-bonne qualité.

La première des deux femmes de notre
heik, accompagnée de quelques autres
mmes, vint nous faire viſite, & nous donna
s œufs & une poule. Ce ſcheik avait deux
mmes, l'une dirigeait un jardin de dattiers,
l'autre gouvernait le bétail & les domeſti-
es : cette dernière ne voulut pas entrer dans
otre tente, mais elle s'aſſit aſſez près de nous,
ur faire commodément la converſation ; elle
plaignit de ſon mari qui la négligeait pour
rivale, & paſſait tout ſon tems en Égypte
porter de l'eau, ou à tranſporter des mar-

chandiſes : rien ne lui paraiſſait plus admirabl
Arabie. que notre loi, qui défend la pluralité des fem
mes. C'eſt la première fois que j'ai eu occaſio
de m'entretenir, ſans gêne, avec une femm
mahométane.

Étant partis le 14 ſeptembre, nous arrivâ
mes au pied du *Dſjebbel Musa*, & nous cam
pâmes près d'une groſſe maſſe de pierre fen
due, que Moyſe, ſuivant les Arabes, avai
tranchée d'un ſeul coup de ſon épée : dans ce
montagnes nous rencontrâmes d'excellente
ſources, & je bus pour la première fois, depu
mon arrivée en Égypte, de la bonne eau ave
un plaiſir infini.

La tradition fait préſumer que la montagn
où nous nous trouvions, eſt le Sinaï des Grec
où Moyſe doit avoir reçu la loi. On compren
difficilement, il eſt vrai, qu'un peuple nom
breux comme les Juifs, ait pu camper dan
ces gorges étroites, au milieu de ces roche
affreux & eſcarpés.

Après avoir monté deux milles & demi
depuis le pied de la montagne, on rencontr
le couvent de *Sainte-Catherine*, placé ſur u
ſol en pente. Le corps de logis de ce monaſtèr
a ſoixante grands pas de longueur, & preſqu
autant de largeur ; au devant il y a un autr
petit bâtiment, qui contient la ſeule porte d

ouvent, toujours murée quand l'évêque n'est Arabie.
as présent. Tout ce qui entre dans le couvent
st guindé par le toit : au moyen d'une corde
d'une poulie, les hommes sont soulevés dans
ne corbeille comme les provisions. Tout l'édi-
ce est bâti de pierre de taille; manière de
âtir, qui, dans ce désert éloigné, doit avoir
oûté des frais & des peines très-considérables.
Devant le couvent est un grand jardin rempli
arbres fruitiers très-beaux. Les Arabes nous
ssurèrent que les moines y entraient par une
llée souterraine.

Il n'est pas permis à ces religieux grecs de
ecevoir un européen, sans un ordre de l'évê-
ue du mont *Sinaï*, qui réside ordinairement
Caire. Cet évêque nous avait promis une
ttre; mais il était parti à notre insu, pour
onstantinople. L'embassadeur d'Angleterre à
Porte, nous avait procuré une autre lettre
recommandation d'un patriarche déposé,
i avait passé trois ans dans le couvent de
ainte-Catherine. Nous la présentâmes à ces
ligieux, en la passant par un petit trou de
muraille; ils délibérèrent sur notre admis-
on; &, après nous avoir fait attendre long-
ms, ils nous répondirent qu'ils ne pouvaient
s nous recevoir, parce que nous n'avions
s une lettre de leur évêque.

Arabie. Pendant ces pourparlers, un grand nom
bre d'Arabes, qui nous avaient apperçus d
montagnes voiſines, s'étaient attroupés autou
de nous. On leur paye une ſomme fixée, pou
chaque étranger qu'on reçoit dans le couven
Quand l'évêque s'y trouve, on ouvre la porte
& le couvent eſt obligé de régaler tous l
Arabes qui y viennent à cette époque; cett
coutume eſt très-onéreuſe à ces pauvres moin
qui ne vivent que d'aumônes, & dont l
proviſions, qu'ils ſont obligés de tirer du Cair
ſont ſouvent pillées ſur la route.

Craignant d'attirer quelques avanies à c
religieux, nous nous retirâmes pour campe
un quart de lieue de-là. Ils nous récompenſère
de notre diſcrétion par un préſent de fruit
qu'ils nous envoyèrent tout de ſuite.

J'entrepris le même jour d'eſcalader la mo
tagne de *Sinaï ;* elle eſt ſi eſcarpée qu'il
impoſſible que Moyſe y ſoit parvenu du cô
où je l'ai vue. Pour rendre la montée praticab
les Grecs ont taillé des degrés dans le roc,
en quelques endroits ces degrés ſont de pie
res murées. Pockoke compte plus de trois mi
de ces degrés juſqu'au ſommet de cette mo
tagne, ou plutôt de ce roc nud & eſcarpé.

Après avoir monté 500 degrés depuis
couvent, on trouve une belle fontaine, q

vec un peu d'art, ferait un endroit assez gréable; mille degrés plus haut, on trouve ne chapelle dédiée à la vierge, & après 500 utres degrés, deux autres chapelles situées ans une plaine, dans laquelle on entre par eux petites portes maçonnées. Sur cette plaine y a deux arbres sous lesquels les Arabes, ans les grandes fêtes, se régalent aux dépens es Grecs. Mes conducteurs mahométans, nitant les usages des pélerins, baisaient les mages, & faisaient leurs prières dans les chapelles. Ils ne voulurent pas m'accompagner plus oin, soutenant que c'était la cime accessible e la montagne; pendant que, suivant Pockoke, avais encore plus de mille degrés à monter our y parvenir. Je fus donc obligé de descendre, & de me contenter d'avoir vu de loin montagne de Sainte-Catherine, où nos heiks refusaient de me mener.

Arabie.

Les Grecs ont tant de dévotion aux reliques e Sainte-Catherine qu'ils disent être dans le ouvent, qu'ils doutent de leur salut, s'ils ne s ont pas visitées au moins une fois en leur ie. Ils y viennent jusques de la Morée & de onstantinople; le rendez-vous est le Caire, ù les moines du mont Sinaï ont des correspondans qui traitent des escortes avec les Arabes. Arrivés au couvent, les pélerins font leurs

Arabie.

dévotions, visitent l'église, baisent les reliqu & les images, montent à genoux plus cent marches de la montagne de Moyse, finissent par donner une offrande qui n'est poi taxée.

A ces visites près, qui n'ont lieu qu'u fois l'année, ce couvent est le séjour le pl isolé & le plus sauvage de la nature : le pa sage des environs n'est qu'un entassement rocs hérissés & nuds : le *Sinaï*, au pied d quel il est assis, est un pic de granit qui semb près de l'écraser ; la maison est une espèce prison carrée, dont les hautes murailles n'o qu'une seule fenêtre : cette fenêtre, quoiq très-élevée, sert aussi de porte, c'est-à dir que, pour entrer dans le couvent, l'on s'assi dans un panier que les moines laissent pend de cette fenêtre, & qu'ils haussent avec des co des. Cette précaution est fondée sur la crain des Arabes, qui pourraient forcer le couven si l'on entrait par la porte. Ce n'est que lo de la visite de l'évêque que l'on en ouvre un qui, hors cette occasion, est condamnée.

Jamais les moines ne sortent dans la camp gne : leur vie domestique est la même que ce des Grecs & des Maronites du Liban, c'est- dire, qu'elle est toute entière occupée à d travaux d'utilité ou à des pratiques de dév

on; mais les moines du Liban ont l'avantage écieux d'une liberté intérieure, & d'une sé- rité que n'ont pas ceux du *Sinaï* : du reste, tte vie prisonnière & dénuée de jouissances, celle de tous les moines des pays turcs : r-tout ces couvens sont placés dans des lieux freux, dénués de tout, où l'on ne rencontre e rocs & rocailles, sans herbe & sans mousse, cependant ils sont peuplés : il y a cinquante oines au mont Sinaï. Arabie.

J'en recherchois un jour la raison, dit un oyageur célèbre, & conversant avec un su- érieur de ces maisons, je lui demandais ce i pouvait engager à cette vie vraiment mi- rable. « Eh quoi, me dit-il, n'es-tu pas chrétien ? n'est-ce pas par cette route que l'on va au ciel ?... Mais, répondis-je, l'on peut aussi faire son salut dans le monde; &, entre nous, père, je ne vois pas que les religieux, encore qu'ils soient pieux, aient cette ancienne ferveur qui tenait toute la vie les yeux fixés sur l'heure de la mort : il est vrai, me dit-il, nous n'avons plus l'austé- rité des anciens anachorètes, & c'est un peu la raison qui peuple nos couvens; toi qui viens du pays où l'on vit dans la sécurité & dans l'abondance, tu peux regarder notre vie comme une privation, & notre retraite

Arabie.

» du monde comme un ſacrifice ; mais da
» l'état où eſt ce pays, peut-être n'en eſt-
» pas ainſi ? Que faire ? être marchand ?
» a les ſoucis du négoce, de la famille,
» ménage, l'on travaille trente ans dans
» peine, & un jour l'aga, le pacha, le ca
» vous envoient prendre ; on vous intente
» procès ſans motif, on apoſte des témoi
» qui vous accuſent, l'on vous bâtonne, l'o
» vous dépouille, & vous voilà au mon
» nud comme le premier jour. Pour le paysa
» c'eſt encore pis, l'aga le vexe, le ſoldat
» pille, l'Arabe le vole ; être ſoldat, le m
» tier eſt rude & la fin n'en eſt pas ſûre :
» eſt peut-être dur de ſe renfermer dan
» couvent ; mais l'on y vit en paix, &, quo
» qu'habituellement privé, peut-être l'eſt-o
» encore moins que dans le monde : vois
» condition de nos payſans & vois la nôtre
» nous avons tout ce qu'ils ont, & même c
» qu'ils n'ont pas ; nous ſommes mieux vêtus
» mieux nourris, nous buvons du vin & d
» café, & que ſont nos religieux, ſinon l
» enfans des payſans ? Tu parles des coptes d
» St. Antoine : ſois perſuadé que leur cond
» tion vaut encore mieux que celle des Be
» *douins* & des *Fellahs* qui les environnent »

J'avoue que je fus étonné de tant de fran

Arabie.

e & de tant de justesse; mais je ne sentis que
ux que le cœur humain se retrouve par-tout
les mêmes mobiles : par-tout c'est le dé-
u bien-être, soit en espoir, soit en jouis-
e actuelle ; & le parti qui le détermine est
jours celui où il y a le plus à gagner : il y
d'ailleurs bien des réflexions à faire sur le
ours de ce religieux : il pourrait indiquer
qu'à quel point l'esprit cénobitique est lié à
t du gouvernement ; de quels faits il peut
iver : en quelles circonstances il doit naître,
ner, décliner, &c.

Le lendemain, continue Niébuhr, nous paf-
es la nuit dans l'endroit où commence la
ée de *Farun*. Nos guides nous quittèrent
ore pour aller voir leurs amis dans les jar-
des dattiers. Pendant leur absence, nous
contrâmes un jeune arabe, monté sur un
madaire, qui s'était enivré dans un de ces
ins; ayant appris que nous étions euro-
ns & chrétiens, il se mit à nous badiner
même ton à-peu-près qu'un jeune homme
élevé & insolent pourrait prendre en Eu-
e avec un juif : nous jugeâmes, par cette
ture, que les Bedouins font du vin ; ce
e homme excepté, je n'ai rencontré dans
mes voyages aucun mahométan ivre &
al.

Arabie.

Après le retour de nos guides, nous partî
le 20, & je pris le lendemain les devans p
mieux examiner les environs; je trouvai près d
défilé des inscriptions en caractères inconn
dont on m'avait parlé au Caire; elles sont g
vées grossièrement dans le roc, avec quel
fer pointu, sans ordre & sans régularité:
Arabes pensaient que le tems que j'emplo
à copier ces caractères, était un tems per
& ils n'avaient pas tout-à-fait tort.

Le 24 septembre, nous fûmes de ret
à Suès: pour arriver dans cette ville, il f
lait traverser le même bras de mer que n
avions passé en bateau en partant; mais il
se trouva aucun bateau sur la côte orienta
lorsque nous apperçûmes que c'était le te
du reflux, nous hasardâmes de passer ce
partie du golfe à pied; nous réussîmes par
tement bien en prenant un peu vers le nord,
côté des ruines de *Kolsum;* nos chamea
marchant d'un pas sûr, & nos Arabes à p
n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux: c
peut être la première fois que des europé
ont tenté de faire ce trajet de cette maniè
Cette entreprise nous apprit la grande dif
rence de la hauteur des eaux produite par
marées; & nous fûmes convaincus qu'on pe
pendant le reflux, passer à pied la mer Rou

evenu à Suès, j'eus envie d'examiner une ie de la côte occidentale du golfe & des tagnes qui le bordent ; mais je ne pus en- er personne à m'accompagner dans ces rses, qui, en effet, sont dangereuses : en oignant de la ville, on risque d'être pillé, mme au milieu du désert : à la fin, un arabe lut bien me conduire ; mais ce guide trem- t à la vue de toute créature humaine, qui aremment, nous craignait autant à son r.

Arabie.

C'est alors que j'eus occasion de remarquer r la première fois un phénomène qui me ppa singulièrement, mais qui, avec le tems, devint familier. Un arabe, monté sur un meau que je vis venir de loin, me parut t comme une tour, & se mouvait en l'air ; marchait cependant sur le sable comme s; plusieurs voyageurs parlent de cette er- r d'optique, qui provient d'une réfraction forte de l'atmosphère dans ces régions les, chargée de vapeurs d'une nature diffé- e de celles qui composent l'air des pays pérés. Il m'a été impossible d'apprendre lque chose de positif concernant le canal doit avoir joint le Nil au golfe arabique. 'ai pu engager aucun arabe à me mener s la contrée, où ce canal était probablement

Arabie.

situé, & qui est habité par une tribu en- mie des habitans de Suès.

On a beaucoup parlé en Europe de la couverte d'une montagne entière, couv d'inscriptions en caractères inconnus. On flattait de trouver dans ces inscriptions des ces de l'ancien séjour des juifs dans cette c trée; & dans cette espérance, un évêque glais promit 500 livres sterling pour les f du voyage d'un savant qui voudrait entrepr dre de copier ces inscriptions intéressantes.

Cependant peu-à-peu le merveilleux de c découverte disparut, & les espérances s'é nouirent; Monconys avait déjà copié une tie de ces inscriptions; Pockoke en copia d' tres, & les communiqua à plusieurs sav On jugea que ces caractères ne pouvaient a été tracés ni par les Juifs ni par les Arab à cause des figures mal sculptées qui acco pagnaient ces inscriptions. Les meilleurs servateurs jugèrent que ces caractères, d'ap leur position & leur gravure, ne contenai que les noms des voyageurs & la date leur passage : on voit encore dans les mêm endroits une infinité de mauvaises inscrip en grec et en arabe, contenant les noms gens qui crurent, par ce petit moyen, ann cer leur existence obscure à la postérité.

Arabie.

Après avoir bien examiné le local & la gra-
e de ces caractères, je fus de l'opinion de
x qui croient que ces inscriptions n'offrent
un intérêt; elles paraissent l'ouvrage de
ageurs oisifs, qui se contentèrent de gratter
roc brut avec un poinçon, & d'ajouter à
petite notice de leur passage des figures
n dessin digne de ces peuples grossiers.

Malgré cette prévention contre les merveil-
débitées au sujet de cette montagne, nous
nes bien aises de la visiter : arrivés, le 10
tembre au soir, à l'habitation du scheik de
ribu de *Leghat*, il nous mena le lendemain,
ompagnés de nos autres guides, à cette mon-
ne, qu'il nous avait dit se trouver dans son
finage. Après être montés par un chemin
s-rude & très-escarpé, nous fûmes bien
nnés de voir sur le sommet, au lieu d'ins-
ptions, un superbe cimetière égyptien; le
nmet de cette montagne est rempli de pier-
de bout ou renversées de 5 à 7 pieds de
uteur, & chargées d'hiéroglyphes. Plus on
examine, plus on est convaincu que ce sont
pierres sépulchrales avec leurs épitaphes:
milieu de ces pierres, se trouve un bâti-
nt, dont il ne reste plus que les murailles,
dont l'intérieur contient aussi une quantité
ces pierres sépulchrales : à un bout du bâ-

Arabie.

timent, était une petite chambre, dont le h subsiste encore; elle est soutenue par des pil carrés, & ces piliers, comme les murs de chambre, sont couverts d'inscriptions hié glyphiques. On trouve dans tout cet édifi des bustes dans le goût des anciens Egy tiens.

Les Arabes nous laissèrent examiner tr quillement ces curiosités, & faire même q ques notes. Mais, quand je voulus copier qu ques hiéroglyphes, ils accoururent tous, p me dire que le scheik de la montagne défendait ce travail, & que je n'oserais l'e cuter sans sa permission : le prétendu sch était un arabe de leur connaissance, qu étaient convenus de décorer de ce titre, d'investir de ce pouvoir, pour tirer de n quelque argent; ce seigneur, qui nous a devancés sur la montagne pour nous y re voir, nous dit en s'approchant de nous, q ne permettrait pas, pour cent écus, qu'on piât la moindre chose, & qu'il ne pouvait souffrir que les chrétiens enlevassent des t sors cachés dans son territoire. Les Ara croient, ou font semblant de croire que Européens ont le secret de faire sortir de te & de transporter ensuite par l'air les tré enfouis, pourvu qu'ils puissent copier l'insc

qui doit les indiquer. Cette opinion leur Arabie.
de prétexte pour rançonner les voyageurs. cette imagination chimérique, ils fondè- la prétention de partager avec nous les ors trouvés, ou de nous faire payer cent la permiſſion de les chercher. Déſeſpé- de faire entendre raiſon à ces hommes reſſés, je promis ſecrètement quatre écus de nos guides qui s'était toujours montré é & honnête, pour qu'il m'accompagnât ſeul cet endroit à mon retour du mont Sinaï, u'il me donnât le tems néceſſaire pour co- ce que je déſirais.

es hiéroglyphes ſont auſſi beaux que ceux ſubſiſtent en Égypte. Une ſingularité qu'on marque, c'eſt que la chèvre, animal ſi mun dans cette contrée, ſe trouve dans es les inſcriptions, au lieu que ceux d'É- e repréſentent fréquemment le bœuf, & is la chèvre. On ne peut donc pas ſup- r que ces monumens furent érigés par les tans de l'Égypte, mais par une colonie gyptiens, ou par un peuple qui avait adopté rts & les mœurs des Égyptiens.

CHAPITRE II.

Description de l'Arabie. — Son étendue & division. — Singularité de sa situation. — révolutions. — Gouvernement des Arabes

Arabie. L'HOMME, quoique vivant dans des socié peut être trop civilisées, n'oublie cepen jamais sa première destination ; il aime jus l'image de cette liberté, de cette indépend ce, & de cette simplicité, qui doivent tout accompagner son existence, & qu'il a dues ; il se plaît à retrouver cette image les fictions même de la poésie pastorale.

Il n'aime pas moins à remonter dans tems reculés, ou parmi les débris du mo primitif, il peut appercevoir le tableau mœurs qui lui sont naturelles, & que les volutions auxquelles le genre humain a exposé, n'ont pas encore altérées. Sans tinguer clairement les causes de son plai il est toujours charmé de trouver au moin simulacre de ses anciens droits, & du bonh auquel il était originairement destiné.

S'il eſt un peuple qui puiſſe nous préſenter n tel tableau, c'eſt, ſans contredit, les Ara- es; quand on vit parmi eux, on ſe croit ſu- itement tranſporté dans ces ſiècles éloignés ue nous regardons comme la première épo- ue de la plus haute antiquité.

Arabie.

Le pays habité par cette nation offre les ſin- ularités les plus intéreſſantes : entrecoupé par es déſerts ſabloneux & par de grandes chaî- es de montagnes, il préſente d'un côté tout e que la déſolation a de plus affreux, &, de autre côté, tous les agrémens des contrées s plus fertiles; jamais conquis, il ne mon- e que les changemens opérés par les mains e la nature, & rarement ceux que l'homme roduit en troublant l'ordre par ſes fureurs.

Malgré ces avantages ſi propres à exciter la uriofité, l'Arabie a été, de tout tems, très- eu connue; les anciens, accoutumés à faire es découvertes par les conquêtes, n'ont guè- e ſu ſe mettre au fait d'un pays où leurs ar- es n'ont jamais pénétré. Parmi les modernes, s préjugés ſur les inconvéniens & les dangers e voyager en Arabie a produit le même ffet.

Ces conſidérations m'ont engagé de faire ne deſcription plus circonſtanciée d'un pays d'un peuple qui méritent d'être mieux

Arabie.

connus. Pendant mon séjour en Arabie, je n'ai pu parcourir qu'un petit nombre de provinces de cette vaste contrée; plusieurs Arabes instruits & dignes de foi, m'ont fourni des éclaircissemens étendus sur celles que je n'ai point visitées. J'ai trouvé ces secours principalement chez des gens de lettres & chez des négocians, plus en état & plus portés à me donner ces instructions que des gens en place occupés uniquement de leurs affaires & réservés par habitude.

La grande peninsule d'Arabie forme, entre la Perse, la Syrie, l'Égypte & l'Éthiopie, une espèce de triangle à côtés réguliers. De la pointe septentrionale de *Belis* sur l'Euphrate, une ligne de quinze cents milles est terminée par le détroit de Babelmandel, & le pays de l'Encens. Environ la moitié de cette longueur peut être regardée comme la largeur moyenne de la peninsule de l'Orient à l'Occident, de Bassora à Suès, & du golfe de Perse à la mer Rouge. Nous ne pouvons ici indiquer d'une manière plus précise la longueur des côtés du triangle: mais sa bâse, qui est au midi, présente à l'Océan indien une côte d'environ mille milles; la surface entière de la peninsule est dix fois plus considérable que celle de l'Allemagne ou de la France; mais la portion

plus étendue de ce terrein a été juſtement étrie par les épithètes de *petrée* & de *déſerte* : Arabie. nature a du moins orné les déſerts de la Tarrie de grands arbres & d'herbages d'une végétation abondante, & le voyageur trouve, au nilieu de ſa ſolitude, cette eſpèce de conſolation & de ſociété ; mais les affreux déſerts e l'Arabie n'offrent qu'une immenſe plaine e ſable, coupée ſeulement par des montagnes nguleuſes & polies : on y eſt brûlé par les ayons directs d'un ſoleil ardent, & on n'y aperçoit ni ombrage ni couvert ; les vents, au eu de rafraîchir l'atmoſphère, ne répandent u'une vapeur nuiſible & même mortelle, ſurout lorſqu'ils viennent du ſud-oueſt : les éminences de ſable qu'ils forment, & qu'ils diſperſent tour-à-tour, peuvent ſe comparer aux agues de l'Océan : on a vu des caravanes & es armées entières englouties par le tourbillon ; on y déſire, on s'y diſpute l'élement e l'eau par-tout ailleurs ſi commune, & on éprouve une telle diſette de bois, qu'il faut n peu d'art pour conſerver & propager le feu. 'Arabie n'a point de ces rivières navigables ui fertiliſent le ſol, & portent ſes productions dans les contrées voiſines ; la terre affamée abſorbe les torrens qui tombent des colines : le tamarin, l'acacia, le petit nombre

Arabie.

de plantes robustes qui établissent leurs rac
nes dans les crevasses des rochers, n'ont d'au
tre nourriture que la rosée de la nuit; lor
qu'il pleut, on s'efforce d'arrêter quelqu
gouttes d'eau dans des citernes ou des aque
ducs : les puits & les sources sont les tréso
secrets de ces déserts; &, après plusieurs ma
ches étouffantes, le pélerin de la Mecque n
rencontre, pour se rafraîchir, que des eau
qui, s'étant promenées sur un lit de souffre o
de sel, lui inspirent du dégoût. Cette corrup
tion du climat de l'Arabie n'est point exagérée
des inconvéniens si graves donnent une grand
valeur aux plus minces avantages : un pet
lieu couvert, le moindre pâturage, un cou
rant d'eau douce, attirent une colonie d'Ara
bes : ils s'établissent sur ces cantons fortuné
qui procurent de la nourriture & de la fra
cheur à eux-mêmes & à leurs troupeaux,
qui les excitent à cultiver le palmier & la fi
gue. Les hautes terres qui bordent l'Océa
de l'Inde, se distinguent par le bois & l'ea
qu'on y trouve en plus grande quantité; l'a
y est plus tempéré, les fruits y ont un mei
leur goût, les animaux & les hommes y son
en plus grand nombre, la fertilité du sol
encourage & y récompense les travaux du cu
tivateur, & dans chaque siècle les négocian

ſont attirés de toutes parts, afin d'en tirer encens & le café qu'elles produiſent. Arabie.

Si on les compare au reſte de la peninſule, lles méritent la dénomination d'Arabie heueuſe ; mais c'eſt le contraſte des pays d'alenour qui a donné lieu aux deſcriptions romaeſques qu'on en a faites. Ces deſcriptions ont roduit d'autant plus d'effet, que les lecteurs n étaient plus éloignés ; l'imagination ne s'eſt oint arrêtée ; on a ſuppoſé que la nature avait éſervé à ce paradis terreſtre ſes faveurs les lus diſtinguées & ſes ouvrages les plus cuieux ; que les naturels y jouiſſaient de deux hoſes incompatibles, du luxe & de l'innoence ; que le ſol était rempli d'or et de piereries, & que la terre & la mer exhalaient es vapeurs aromatiques. Les Arabes ne conaiſſent point cette diviſion de l'Arabie *déſerte*, e l'Arabie *pétrée* & de l'Arabie heureuſe ; il ſt aſſez ſingulier qu'un canton, qui n'a changé i de langage ni d'habitans, conſerve à peine uelques veſtiges de ſon ancienne géographie. Il e faut pas conſidérer comme parties de l'Arabie ous les pays où ce peuple s'eſt établi par ſes coonies ou par ſes conquêtes ; les Arabes ſont nation qui s'eſt répandue le plus dans les ontrées les plus éloignées, & qui a conſervé, algré ſes déplacemens, le mieux ſa langue,

Arabie.

ſes mœurs & ſes uſages : il me ſemble qu'en iſolant ainſi l'Arabe à une extrémité de l'Aſie la nature lui a créé une patrie, & lui a ordonné d'être libre.

L'Arabie pétrée touche à l'Afrique par l'Égypte, & à l'Aſie par la Paleſtine ; Pétra, ſa capitale, qui était la réſidence d'un roi ſous Auguſte, lui a probablement donné ſon nom; en général, l'Arabie pétrée eſt un pays de montagnes & de rochers, dont l'abord ſemble inacceſſible ; parmi ces chaînes de montagnes, on diſtingue les monts *Sinaï* & *Oreb*, où le dieu des Iſraélites donna à Moïſe les tables de la loi ; le ſol n'eſt qu'un ſable aride & brûlant dont la ſtérilité fait préſumer qu'un peuple nombreux n'a jamais pu ſubſiſter au milieu d'une terre rebelle à la culture. On dit que les Céſars dédaignèrent une ſi vile conquête.

L'Arabie déſerte était bornée au ſeptentrion par l'Euphrate qui la ſéparait de la Méſopotamie, à l'occident par la Syrie, la Judée & l'Arabie pétrée, au midi par l'Arabie heureuſe, & à l'orient, par une chaîne de montagnes qui formaient une barrière entre elles & les autres pays ; elle avait beaucoup de côtes, puiſqu'elle s'étendait le long de la mer juſqu'à *Darhen* où ſe faiſait la pêche des perles ; elle

enfermait les vaftes déferts de Palmyre, & plufieurs villes qui font enfévelies fous leurs uines. On ne voit dans l'Arabie déferte que les plaines arides, que des monceaux de fable ue le vent élève & qu'il diffipe, des montanes efcarpées que la verdure ne couvre jamais; les fources d'eau y font fi rares, qu'on e les eft toujours difputées les armes à la nain. Arabie.

L'Arabie heureufe doit fon nom à fa féondité naturelle & aux richeffes étrangères u'elle accumula dans fon fein par le commerce. Les deux Arabies la bornent au feptentrion, la mer des Indes au midi, la baye l'Ormus & le golfe Perfique à l'orient & la ner Rouge au couchant. L'Arabie heureufe affe chez les mufulmans pour le paradis tereftre du globe, à caufe de l'avantage qu'elle de poffeder dans fon fein, les villes de la Mecque & de Médine, berceau de la religion le Mahomet.

Quoique l'Arabie heureufe fe prolonge vers l'Océan, jufqu'à la naiffance de la mer Rouge, il ne paraît pas qu'elle ait jamais été habitée par des navigateurs; le nom *Babelmandel*, que les indigènes ont donné au détroit qui unit les deux mers, fignifie en arabe, *porte de douleurs*, & défigne l'effroi que leur

inſpirait l'idée de le traverſer ; ce n'eſt pas le nom que les phyſiciens auraient donné à un détroit qui leur facilitait la découverte des deux mondes.

Arabie.

Alexandre qui, du moins, a ennobli l'affreux métier de conquérant par ſes grandes vues, & par le bien qu'il méditait de faire aux hommes, regardait l'Arabie heureuſe, à cauſe de l'heureuſe ſituation de ſes ports ſur l'Océan indien, comme le pays que la nature avait déſigné pour être le centre du commerce du globe. On prétend que, plein de ce projet, il voulut ſubjuguer l'Arabie entière, pour faire de l'Hyemen le ſiége de ſon empire. Il aurait alors entretenu l'ancien canal des Pharaons, qui faiſait communiquer le Nil à la mer Rouge, & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden à Alexandrie. Ce héros vécut trop peu, pour exécuter cette magnifique entrepriſe qui l'aurait plus immortaliſé que la conquête ſtérile de l'Inde & le détrônement de Darius.

Il n'eſt point inutile d'obſerver, en achevant ce tableau géographique de l'Arabie, que tout, dans cette contrée, porte l'empreinte d'un pays lentement abandonné par la mer ; on y rencontre très ſouvent des lacs ſalés dans le centre des terres. Il y a auprès de *Baſiah*, une vallée entière couverte de ſel foſſile. *Muza*,

tous les anciens auteurs disent avoir été Arabie.
ort de l'Arabie heureuse, est éloignée
rd'hui de la mer de plusieurs lieues d'Al-
gne. On voit près de *Loheia* & de *Dsjidda*,
randes collines revêtues de corail; les en-
ns de Suès sont couverts de pétrifications
coquillages : il y a donc quelques mil-
d'années que le golfe d'Arabie était plus
e, & s'étendait plus vers le nord, sur-tout
ras qui a sa direction vers Suès.

Une multitude d'indices prouvent que les
bes ont joué un rôle dans les tems les plus
lés; mais la connaissance de leurs révo-
ons n'est pas parvenue à leur postérité ; les
nemens de cette nation, du tems des monar-
s des Perses, des Grecs, des Romains &
Parthes, nous sont inconnus, ou se rédui-
à quelques petites tentatives de ces peu-
conquérans pour soumettre l'Arabie : ten-
ves toujours infructueuses, ou qui n'ont
si pour un tems que contre quelques tri-
établies dans les villes des côtes du golfe
sique ou dans le voisinage de la Syrie.

Tous les monumens attestent que ce pays
t peuplé dans la plus haute antiquité. Ses
miers habitans lui vinrent vraisemblable-
nt de la Syrie & de la Chaldée. On ignore
uelle époque ils commencèrent à être po-

Arabie.

licés, & s'ils acquirent eux-mêmes des lu[illegible] res, ou s'ils en reçurent des Indes; il pa[illegible] que le sabéisme fut leur religion, avant m[illegible] qu'ils connussent la haute Asie; de bonne h[illegible] ils eurent des idées sublimes de la divinité[illegible] rendaient un culte aux astres, comme à [illegible] corps animés par des esprits célestes; leur [illegible] ligion n'était ni atroce ni absurde, &, quoi[illegible] susceptibles de ces enthousiasmes subits [illegible] sont si communs chez les peuples méri[illegible] naux, le fanatisme ne les infecta pas jusq[illegible] tems de Mahomet: les Arabes du désert ava[illegible] un culte moins éclairé; plusieurs adorèrent [illegible] soleil, & quelques-uns lui immolèrent [illegible] hommes: il y a une vérité qui se prouve [illegible] l'étude de l'histoire & par l'inspection du gl[illegible] de la terre: les religions ont toujours été cr[illegible] les dans les pays arides, sujets aux inon[illegible] tions, aux volcans, & elles ont toujours [illegible] douces dans les pays que la nature a bien t[illegible] tés; toutes portent l'empreinte du climat [illegible] elles sont nées.

Lorsque Mahomet eut établi une nouv[illegible] religion, il ne lui fut pas difficile de don[illegible] du zèle à ses sectateurs, & ce zèle en fit [illegible] conquérans; ils portèrent leur domination [illegible] mers de l'occident à celles de la Chine, & [illegible] Canaries aux îles Moluques: Ils y portèr[illegible]

les arts utiles qu'ils perfectionnaient. Les bes furent moins heureux dans les beaux, où ils montrèrent à la vérité quelque gé-, mais aucune idée de ce goût que la na- donna quelque tems après aux peuples qui rent leurs disciples. Arabie.

eut-être le génie, enfant de l'imagination crée, appartient aux pays chauds, féconds roductions, en spectacles, en événemens veilleux qui excitent l'enthousiasme, tan- que le goût, qui choisit & moissonne dans champs où le génie a semé, semble con- ir davantage à des peuples sobres, doux & dérés qui vivent sous un ciel heureusement péré? peut-être aussi ce même goût, qui peut être que le fruit d'une raison épurée mûrie par le tems, demande-t-il une cer- e stabilité dans le gouvernement, mêlée e certaine liberté dans les esprits, & des itudes qui laissent beaucoup de tems à l'oi- té? Ainsi les Arabes presque toujours pous- en des climats brûlans par la guerre & le tisme, n'eurent jamais cette température gouvernement & de situation qui forme le t; mais ils apprirent dans le pays de leurs quêtes, les sciences qu'ils avaient comme ées dans le cours de leurs ravages, & tous arts nécessaires à la prospérité des nations.

Arabie.

Aucun peuple de leur tems n'étendit le c
merce comme eux; aucun peuple n'eut
commerce auſſi vaſte; ils s'en occupaient
le cours même de leurs conquêtes; de l'Eſp
au Tonquin, ils avaient des négocians,
manufactures, des entrepôts, & les autres
ples, du moins ceux de l'occident, tir
d'eux & les lumières & les arts, & les
rées utiles aux commodités, à la conſerva
& à l'agrément de la vie.

Quand la puiſſance des califes commen
décliner, les Arabes, à l'exemple de pluſi
nations qu'ils avaient ſoumiſes, ſecouère
joug de ces princes, & le pays reprit pe
peu l'ancienne forme de ſon gouvernem
ainſi que ſes premières mœurs. A cette
que, la nation diviſée en tribus, comme
trefois, ſous des chefs différens, retomba
ſon premier caractère, dont le fanatiſme
l'ambition l'avaient fait ſortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un c
maigre, une voix grêle, ont un temp
ment robuſte, le poil brun, le viſage báſa
les yeux noirs & vifs, une phyſionomie in
nieuſe, mais rarement agréable. Ce contr
de traits & de qualités, qui paraiſſent inco
patibles, ſemblent s'être réunis dans cette
d'hommes pour en faire une nation ſinguli

Arabie.

la figure & le caractère tranchent assez ment avec les Turcs, les Africains & les ns dont ils sont environnés; graves & ux, ils attachent de la dignité à leur lon- barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'in- mpre, sans se choquer dans leurs expref- ; ils se piquent entre eux de la plus exacte ité, par une suite de cet amour-propre & et esprit patriotique, qui, joints ensemble, qu'une nation, une horde, un corps, s'es- , se ménage, se préfère à tout le reste de erre; plus ils conservent leur caractère matique, plus ils sont redoutables dans la re qui les en fait sortir: ce peuple a de lligence & même de l'ouverture pour les nces, mais il les cultive peu; soit défaut secours ou même de besoins, aimant mieux frir sans doute les maux de la nature, que peines du travail. Les Arabes de nos jours t aucun monument de génie, aucune duction de leur industrie, qui les rende mmandables dans l'histoire de l'esprit hu- n: telle est la nation en général. La diffé- e manière de vivre des peuples qui la posent, a dû jeter nécessairement dans caractère quelques singularités dignes d'ê remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le dé-

[redacted]

Arabie.

[illegible] peut monter à deux millions ; ils ſont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuſes, plus ou moins conſidérables ; mais toutes indépendantes les unes des autres ; leur gouvernement eſt ſimple ; un chef héréditaire, aſſiſté de quelques vieillards, termine les différens, punit les coupables ; s'il eſt hoſpitalier, humain & juſte, on l'adore ; eſt-il fier, cruel, avare, on le met en pièces, & on lui donne un ſucceſſeur de ſa famille.

Ces peuples campent dans toutes les ſaiſons ; ils n'ont point de demeure fixe, & ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante leur paroît pleine de délices, & ils regardent les Arabes ſédentaires comme des eſclaves : ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux ; leurs habits, leurs tentes, leurs cordages ; les tapis ſur leſquels ils couchent ; tout ſe fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chèvres & de leurs chameaux. C'eſt l'occupation des femmes dans chaque famille, & dans tout le déſert, il n'y eut jamais un ouvrier ; ce qu'ils conſomment de café, de tabac, de riz, de dattes, eſt payé par le beurre qu'ils portent ſur la frontière, & par plus de vingt mille chameaux qu'ils vendent annuellement.

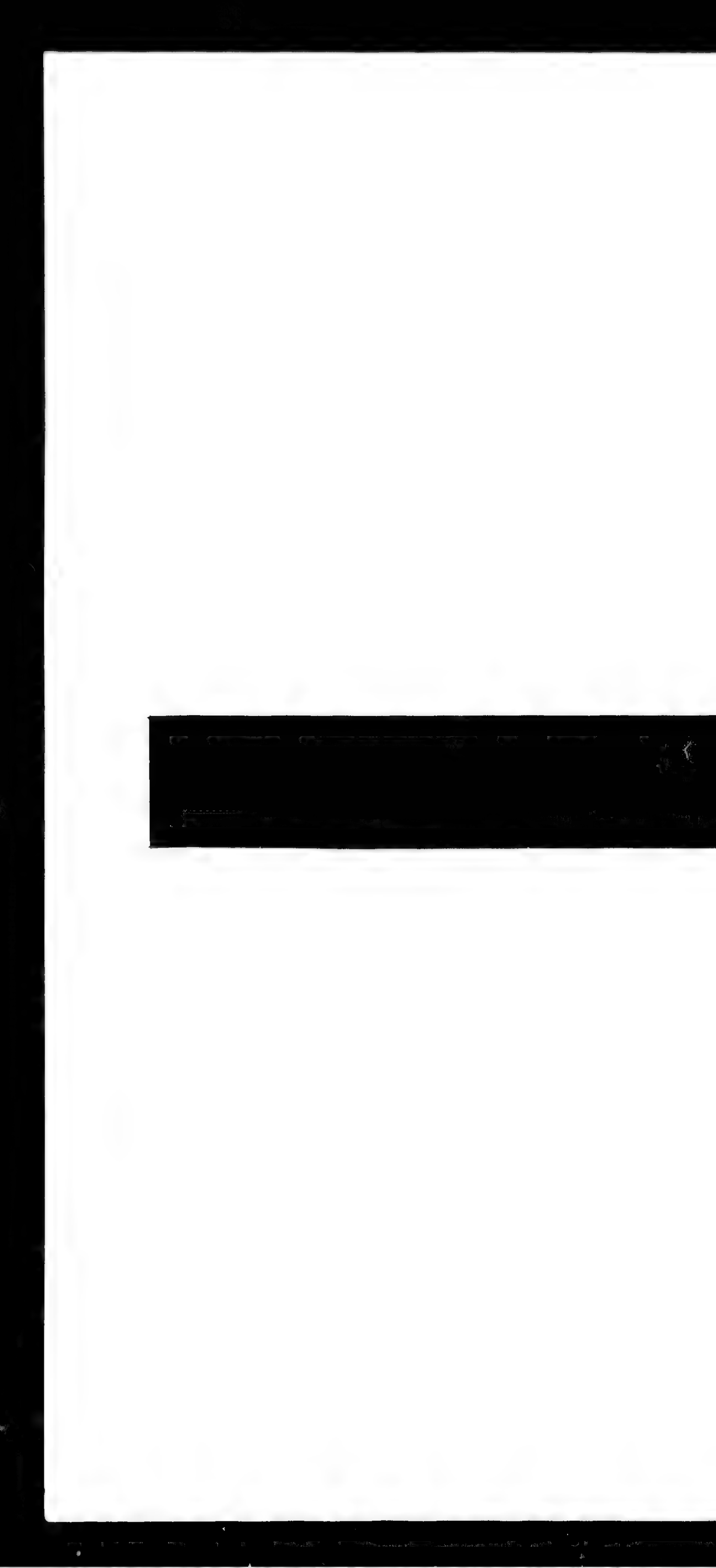
Comme ces objets ne ſuffiſent pas aux A

Arabie.

pour se procurer les choses qui leur man-
t, ils ont imaginé de mettre à contribu-
les caravanes que la superstition mène
leurs sables : la [illegible]s nombreuse qui va de
s à la Mecque, [illegible] la sûreté de son
ge par un tri[illegible]ent bourses, ou de
cinquante mille [illegible]quel le grand-sei-
r s'est soumis, & qui par d'anciennes
entions, se partage entre toutes les hor-
; les autres caravanes s'arrangent uniquie-
t avec les hordes sur le territoire desquel-
l leur faut passer.

dépendamment de cette ressource, les
es de la partie du désert qui est le plus au
, en ont cherché une autre dans leur bri-
age. Ces hommes si humains, si fidèles,
ésintéressés entre eux, sont féroces & avi-
avec les nations étrangères ; hôtes bien-
ns & généreux sous leurs tentes, ils dé-
nt habituellement les bourgades & les pe-
villes de leur voisinage. On les trouve bons
s, bons maris, bons maîtres ; mais tout ce
n'est pas de leur famille est leur ennemi ;
ent leurs courses s'étendent fort loin, & il
pas rare que la Syrie, la Mésopotamie,
erse en soient le théâtre.

es Arabes qui se vouent au brigandage
ocient avec leurs chameaux, pour un com-



[redacted]

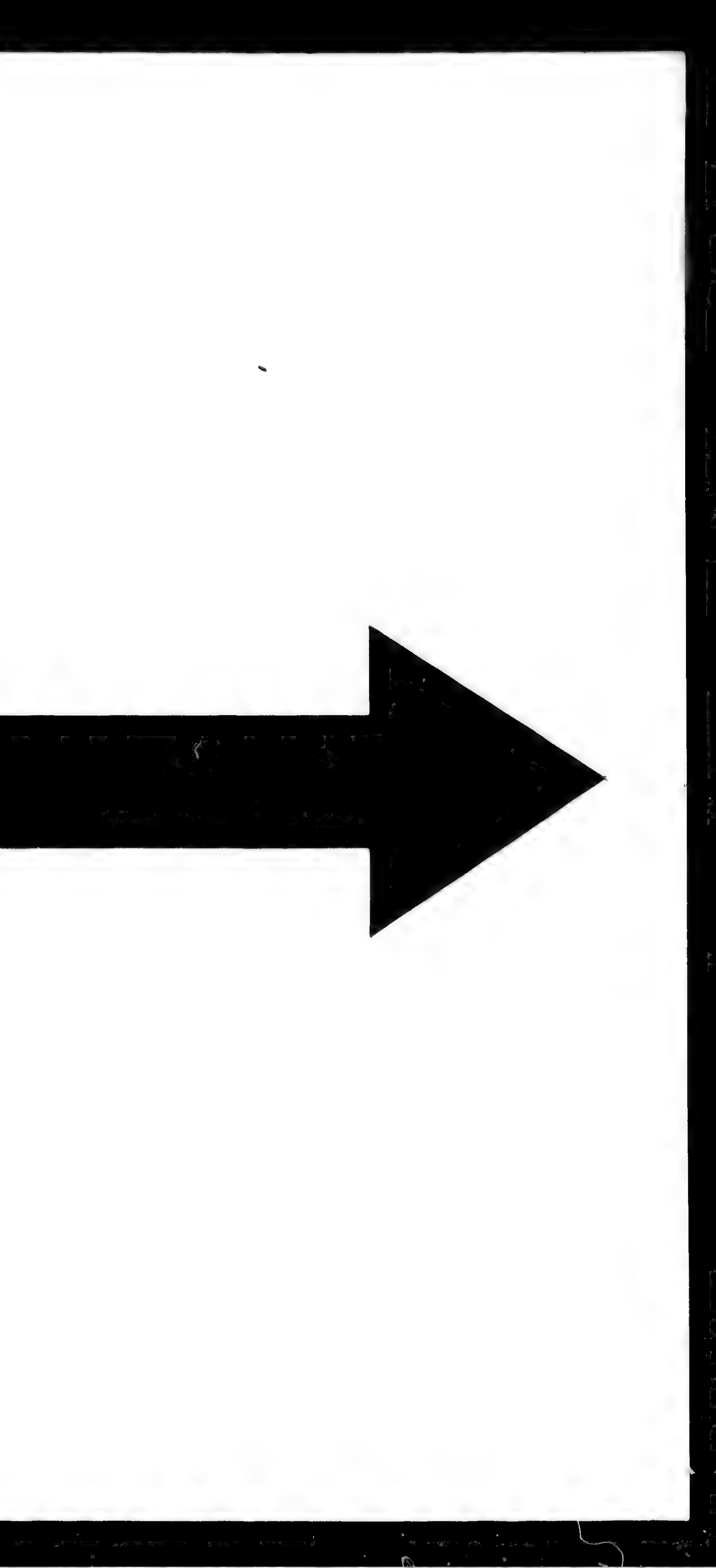
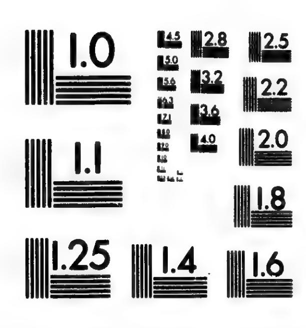


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6″


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

Arabie.

merce ou une guerre dont l'homme a to
profit, & l'animal la principale peine. Co
ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils
élevés l'un pour l'autre; l'Arabe forme son
meau, dès sa naissance, aux exercices &
rigueurs qu'il doit supporter toute sa vi
l'accoutume à travailler beaucoup, & à
sommer peu; l'animal passe de bonne h
les jours sans boire, & les nuits sans dor
on l'exerce à plier les jambes sous le ve
pour laisser charger son dos de fardeaux
augmente insensiblement, à mesure qu
forces croissent par l'âge & par la fati
dans cette éducation singulière, à propo
qu'on double ses travaux, on diminue sa
sistance, on le forme à la course par l'ém
tion; un cheval arabe est le rival qu'on
fère au chameau; celui-ci, moins prom
moins léger, lasse à la fin son vainqueur
la longueur des routes; quand le maître
chameau sont prêts & dressés pour le bri
dage, ils partent ensemble, traversent l
bles du désert & vont attendre sur les co
le marchand ou le voyageur pour les pi
l'homme dévaste, massacre, enlève, &
chameau porte le butin; si ces compagno
fortune sont poursuivis, ils hâtent leur f
Le maître-voleur monte son chameau fa
po

Arabie.

uffe la troupe, fait jufqu'à cent lieues en uatre jours fans décharger les chameaux, ni ur donner qu'une heure de repos par jour, vec un morceau de pâte pour toute nourri- re; fouvent ils paffent tout ce tems fans oire, à moins qu'ils ne fentent par hafard une urce à quelque diftance de leur route: alors doublent le pas, & courent à l'eau avec e ardeur qui les fait boire, en une feule is, pour la foif paffée & pour la foif à nir.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons l'on trouve quelques maigres pâturages, & fol propre à la culture de l'orge, nourrif- nt des chevaux qui font les meilleurs que n connaiffe. De tous les pays du monde on erche à fe procurer de ces chevaux, pour bélir & réparer les races de cette efpèce imale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a la vîteffe, ni la beauté, ni l'intelligence des evaux arabes; les maîtres vivent avec eux mme avec des domeftiques, fur les fervi- s, fur l'attachement defquels ils peuvent mpter; ces Arabes ont de la fimplicité, de douceur, de la docilité; & les religions férentes qui ont régné dans ces contrées, gouvernemens dont ils ont été les fujets ou tributaires, ont altéré bien peu le carac-

tère qu'ils avaient reçu du climat ou des
Arabie. bitudes.

Les Arabes, fixés sur l'Océan indien,
sur la mer Rouge, ceux qui habitent ce qu
appèle l'Arabie heureuse, étaient autrefois
peuple doux, amoureux de la liberté, c
tent de son indépendance, sans songer à fa
des conquêtes; ils étaient trop attachés au b
ciel sous lequel ils vivaient, à une terre
fournissait presque sans culture à leurs
soins, pour être tentés de dominer sous un
tre climat, dans d'autres campagnes: Mahon
changea leurs idées; mais il ne leur reste p
rien de l'impulsion qu'il leur avait donn
Leur vie se passe à fumer, à prendre du ca
de l'opium, du sorbet, à faire brûler des p
fums exquis, dont ils reçoivent la fumée d
leurs habi légèrement imprégnés d'u
aspersion d eau rose; ces plaisirs sont souv
suivis de vers galans ou amoureux.

Avant que les Portugais eussent interce
la navigation de la mer Rouge, les Ara
avaient plus d'activité; ils étaient les agens
tout le commerce qui se faisait par cette vo
Aden, situé à l'extrémité la plus méridion
de l'Arabie sur la mer des Indes, en était l'
trepôt. La situation de son port qui lui proc
rait des liaisons faciles avec l'Égypte, l'Éth

ie, l'Inde & la Perſe, en avait fait pendant
luſieurs ſiècles un des plus floriſſans comp- Arabie.
oirs de l'Aſie. Quinze ans après avoir réſiſté
u grand Albuquerque, qui voulait le détruire
n 1513, ils ſe ſoumirent aux Turcs, qui n'en
reſtèrent pas long-tems les maîtres. Le roi
Yemen, poſſeſſeur de la ſeule portion de l'A-
abie qui mérite d'être appelée heureuſe, les
n chaſſa & attira toutes les affaires à Moka,
ville de ſes états qui n'avait été juſqu'alors
qu'un village.

Elles furent d'abord peu conſidérables; la
myrrhe, l'encens, l'aloës, le baume de la Mec-
que, quelques aromates, quelques drogues pro-
pres à la médecine, faiſaient la bâſe de ce
commerce. Ces objets, dont l'exportation con-
tinuellement arrêtée par des droits excluſifs,
ne paſſe pas aujourd'hui ſept à huit cent mille
livres, étoient dans ce tems-là plus recherchés
qu'ils ne l'ont été depuis; le café fit bientôt
après une grande révolution.

Le commerce de l'Arabie ſe fait preſque
tout entier par l'entremiſe des banians, cour-
tiers indiens qui viennent dès leur bas-âge
chercher fortune en ce pays. Comme les Ara-
bes n'ont preſqu'aucune terre en propre; ils ne
peuvent avoir d'autre reſſource que leur com-
merce; en vendant, en achetant ou troquant

Arabie.

leurs denrées, ils obſervent une formalité ſin gulière dans leurs ventes ou dans leurs échan ges ; c'eſt de mettre une poignée de terre ſu ce qu'ils échangent en préſence des témoin qu'ils appèlent, en diſant : *nous donnons ter pour terre;* après quoi, ils ne peuvent plu revenir contre leur marché ; ils en mettent ſu les chevaux, ſur les bœufs, les moutons & ſur l'argent, & ne ſont point tenus à la garan tie. Si cette cérémonie a une inſtitution rai ſonnable, ne ſignifierait-elle pas que ces peu ples ont connu une vérité bien grande & bien importante, c'eſt que toutes les richeſſes vien nent de la terre, & qu'en les échangeant o ne fait que donner terre pour terre.

CHAPITRE III.

Départ de Suès. — Mouillage au port de Tor. — Navigation de Tor à Dsjidda. — Description de cette ville & de ses environs, de son gouvernement & de son commerce.

PENDANT notre absence, plusieurs petites caravanes s'étaient rendues successivement à Suès; & la grande venant du Caire, arriva immédiatement après notre retour du mont Sinaï. Quoiqu'on n'ait pas à craindre des pirates, proprement dits, sur le golfe arabique, les marins de ces parages sont si mal habiles, qu'ils n'osent guère s'éloigner des côtes. Cette manière timide de naviguer pourrait exposer un vaisseau seul au pillage des Arabes. Les vaisseaux vont donc aussi en caravane : il en part toujours quatre à-la-fois pour pouvoir se prêter un secours mutuel. Arabie.

Après l'arrivée de ces caravanes, Suès parut plus peuplé que le Caire, & cette foule qui ne pourrait pas y subsister long-tems, ne pensa qu'à partir sans délai. Nous étions recomman-

Arabie.

dés à deux patrons des bâtimens, qui d
vaient faire le voyage. Quoique accoutum
à vivre avec les mahométans, le trajet d
Dsjidda nous fit une peine que nous n'avio
pas ressentie dans des courses plus dangereus
Des Grecs nous avaient insinué que les m
sulmans croyaient les chrétiens indignes
faire ce trajet au milieu des pélerins qui s'a
prochent de la Sainte-Cité, & que, par ce
raison, nous n'oserions marcher dans le va
seau chaussés de pantoufles; quelques-uns
ces pélerins nous regardèrent en effet
mauvais œil; mais n'oser marcher sans pa
toufle sur le tillac, n'était pas une distinctio
humiliante pour les chrétiens, mais une l
générale pour tout le monde; le tillac dans c
vaisseaux étant regardé comme un appart
ment, où l'on entre toujours déchaussé.

Pour n'être pas confondus avec ces maho
métans, nous louâmes une chambre dans cel
de ces vaisseaux qui nous parut le meilleu
dans une chambre vis-à-vis de la nôtre, l
geait un riche eunuque noir, allant à Médin
& chargé d'une provision assez inutile po
lui; il menait un sérail comme un seigneur tu
Une grande chambre, au-dessous de la nôtr
contenait une quarantaine de femmes & d'e
claves avec leurs enfans, qui nous incomm

Arabie.

ent extrêmement par leurs querelles & leurs illeries continuelles. Chacun des autres ſſagers avait loué une place ſur le tillac, il entourait de balots & de paquets, en ſſant un petit eſpace pour faire ſa cuiſine, r s'aſſeoir & pour dormir. Nos matelots ecs très-mal habiles, gênés par tous ces em-ras, ne pouvaient manœuvrer que très-fficilement, & en marchant ſur les effets s paſſagers; ce qui excitait ſans ceſſe des ſputes.

Notre vaiſſeau, quoiqu'aſſez grand pour uvoir porter au moins 40 canons, était ceſſivement chargé; le patron, bon mar-and du Caire, n'aurait pas brillé parmi les arins en Europe : il s'abandonnait aux ſoins un pilote très-médiocre; il avait placé entre s deux compas, où les Européens placent la mière, une groſſe pierre d'aimant, pour ndre, diſait-il, aux aiguilles la force magné-que d'une manière inſenſible; j'eus peine à i faire comprendre la néceſſité d'ôter cet mant.

Il fallait néanmoins nous confier à des na-gateurs de cette eſpèce, qui n'oſaient pas haſarder en pleine mer, & qui ſuivaient s côtes hériſſées d'écueils & de bancs de co-il. Pour éviter toute difficulté avec les autres

Arabie. paſſagers, nous nous tranſportâmes les premier dans notre vaiſſeau; il y fallut attendre plu ſieurs jours, parce que le gouverneur doi examiner les vaiſſeaux, pour voir s'ils ne ſon pas trop chargés: il ne manque pas d'obſerve ſon devoir, parce qu'on lui paye un droit qu fait une partie de ſon revenu.

Enfin, après tant de délais, nous levâme l'ancre le 10 octobre à minuit; nous paſſâme le long d'une côte qui eut été dangereuſe, le vent n'avait pas été favorable; elle eſt tout couverte de bancs de corail. Les vaiſſeau jetaient l'ancre tous les ſoirs, & nous avion la liberté de deſcendre à terre, ſi nous vou lions nous haſarder dans le pays pour voi quelque objet intéreſſant.

Le port de *Tor*, où nous mouillâmes ſui vant la coutume, était autrefois un endroi conſidérable; mais aujourd'hui le petit fo nommé *Kalla* & *Tor* eſt ruiné & n'a plus d garniſon. On voit cependant dans les environ quelques villages remarquables, dont les ha bitans, comme tous ceux de cette côte aride vivent de la pêche.

Belled en Naſſara, eſt habité par des chré tiens grecs, qui ont dans le voiſinage un cou vent où il ne ſe trouve plus qu'un ſeul reli gieux. *Bir* a un puits dont l'eau eſt meilleur

celle de *Naba*, mais pas auſſi bonne que le dont les Arabes fourniſſent les vaiſſeaux, qu'ils apportent des montagnes, ſur les ineaux. Tous les pilotes qui conduiſent les ſſeaux entre *Suès* & *Dsjidda*, demeurent s le village de *Dsjebil :* on paye 500 écus voyage à un tel pilote, qui gagne encore lque choſe en chemin, en apprenant ſon tier à quelques jeunes gens qui l'accomgnent, c'est-à-dire, à connoître les bancs de il & de ſable.

Arabie.

M. Forskal deſcendit à terre pour voir la tendue vallée d'*Élin ;* le religieux du cout grec, qui eſt dans ce canton, le fit conire dans un lieu rempli de dattiers; mais, mme notre ami tardait à revenir, il ſe rédit un bruit ſur le vaiſſeau, que les Arabes aient arrêté parce qu'il avait voulu deſſiner rs montagnes. Auſſitôt quelques marchands étaient janiſſaires, ſe mirent, de leur proe mouvement, en chemin pour le délivrer, le ramener en ſûreté. Heureuſement ce it était faux, & M. *Forskal* revint ſans aue mauvaiſe rencontre.

Dans cette endroit, nous eûmes occaſion voir l'enſemble des chaînes des montagnes, t l'une commence près de *Tor*, & qui ment une maſſe dont la montagne Sainte-

Arabie.

Catherine est le sommet : nous apperçûm distinctement cette dernière montagne, & no vîmes combien elle s'élève au dessus du Sina cet amas de rochers remplit toute l'extrémi entre les deux bras du golfe arabique. Pr des côtes ces montagnes s'abaissent en collin qui aboutissent à des plaines sabloneuses.

Nous observions la méthode de mouill tous les soirs; car les Turcs se croyent perdu aussi-tôt qu'ils ne voyent plus de terres. Da ce trajet nous risquâmes d'essuyer un gra malheur ; le feu s'étant mis à deux différen reprises au linge que séchaient les femmes lo gées au-dessus de nous; le vaisseau eût é embrâsé, si, avertis par leurs cris aigus, no ne fussions accourus au secours. La second fois le patron indigné envoya dans ce sérail u bas-officier avec un bon bâton, pour châti les coupables ; exécution qui d'abord causa u bruit diabolique, mais qui nous procura, pou vingt-quatre heures, une tranquillité charmant Ces femmes étaient extrêmement incommod & indiscrètes : surpris d'entendre si près de mo des voix féminines, je regardai par une fente & je vis chaque fois trois ou quatre femme nues qui se lavaient.

Le 17 octobre nous eûmes une éclipse d soleil, que M. Forskal avait annoncée à notr

ron. Je montrai ce phénomène aux prin- [redacted]
aux marchands en les faisant regarder à Arabie.
vers des verres noircis. Parmi les musulmans
homme qui sait prédire une éclipse, passe pour
savant universel, & sur-tout pour un habile
édecin. M. Forshal fut consulté par plusieurs
ssagers, qui parurent tous malades subite-
ent; il leur indiqua quelques remèdes in-
férens & leur recommanda le régime. A la
un pélerin se plaignit qu'il ne voyait goute
nuit. Mon ami lui conseilla d'allumer une
ndelle. Cette plaisanterie lui valut plus
le plus profond savoir en médecine, &
musulmans étaient si contens de voir que
Forskal se pretait à leurs manières, qu'ils
prirent tous en affection.

Lorsque nous fûmes arrivés près la petite
Hassani, sur la côte d'Arabie, les Turcs
moignèrent leur joie d'avoir échappé aux
ngers d'un passage si formidable; on tira
canon, on fit des décharges de mousqueterie,
illumina, avec des lampes & des lanternes,
vaisseau & les chaloupes; enfin, tout re-
ntissait des cris de joie & d'allégresse: les
atelots firent la ronde avec une boîte pour
mander une récompense; chacun leur donna,
ils jetèrent à la mer, non pas l'argent, mais

Arabie.

la boîte dans laquelle ils avaient amaſſé l
quête.

Bientôt après nous arrivâmes à *Yamb*
ville entourée de murailles, & qui a un p
très-ſûr. Les voyageurs qui étaient dans l'i
tention de paſſer par Médine, quittèrent
le vaiſſeau ; trois perſonnes de notre co
pagnie deſcendirent auſſi à terre, & prir
leurs ſabres à l'exemple des autres paſſage
Un habitant de *Yambo*, les prenant pour
Turcs, les ſalua en leur diſant : *ſalam alicu*
& s'entretint familièrement avec eux; m
ayant appris qu'ils étaient francs, il ſe repe
d'avoir profané ſon ſalut avec des chrétie
& vint tout furieux déclamer contre l'inſole
des infidèles, qui oſaient mettre le pied
Arabie avec des armes; les autres Arab
ne ſecondant pas la colère de cet extravaga
mes compagnons de voyage retournèrent
bord ſans aucun accident.

Après avoir reſté un jour dans le port, no
continuâmes notre navigation, & nous do
blâmes le cap Wardin ; les pélerins, qui vo
pour la première fois à la Mecque, ſont ob
gés, ſi leur ſanté le permet, de mettre l'i
bram auſſi-tôt qu'il ont paſſé le cap Wardi
c'eſt un linge dont on enveloppe les rei
le reſte du corps eſt nu, & dans cet état

t tous le voyage, jusqu'à ce qu'ils aient té le *Kaaba :* ils osent tout au plus jeter ore un autre linge sur l'épaule, qui des- d en écharpe. Plusieurs gardèrent cepen- t, sous prétexte d'indisposition, leurs ha- ordinaires ; quelques dévots au contraire ent l'*ibbram*, quoiqu'ils eussent déja été à lecque.

Arabie.

u moment que le pélerin se couvre du *ram*, il doit s'abstenir de toutes les œuvres daines & charnelles qui seroient incompa- es avec la sainteté du pélerinage, & cet it de pénitence qu'il exige. Ainsi il ne se permettre aucun commerce avec sa femme, un propos libre & scandaleux, aucune que- e particulière, aucun acte d'hostilité, à moins il n'y soit forcé pour sa défense naturelle ; hasse de quelque nature qu'elle soit lui est rdite : il ne lui est pas non plus permis, qu'il est couvert de l'*ibbram*, de faire ge de parfums & d'aromates, de se couper ongles & la moustache, de se faire raser s aucune partie du corps, de se couvrir la e & le visage, & de porter aucune sorte vêtement, pas même des chaussures, epté les *Nalinns*. Le pélerin ne peut avoir le corps que son *ibbram*, & il n'a la liberté le quitter que pour le tems de sa purifi-

Arabie.

cation. Il peut cependant avoir sur lui espèces en or & en argent, mais dans bourse ou dans une ceinture; être armé son sabre, porter son cachet au doigt, & saint livre du *Courann* dans un sac pend son côté; il peut encore se teindre les y avec du *collirium*, & se garantir à son des ardeurs du soleil, en se tenant, dans fortes chaleurs du jour, ou sous une ten ou à l'ombre d'un édifice.

Le pélerin ne doit jamais dépasser les li de station sans prendre l'*ibbram*; mais il est permis de s'en revêtir avant d'y arriv c'est même un acte méritoire & très-agré aux yeux de la divinité. La religion cepend qui permet cette anticipation locale, n'ad point d'anticipation de tems. Nul pélerin doit prendre l'*ibbram* avant le premier d lune de *Zilcadé*, parce qu'étant nécessaire le garder jusqu'au jour de *beyram* (ce fait quarante jours), un plus long terme, tendu la foiblesse & la fragilité humaine, po rait l'exposer à des prévarications qui le ferai déchoir de cet état de sainteté qu'exige & le tement de l'*ibbram* & la préparation nécessai l'acte du pélerinage. Tout musulman qui arr à la Mecque dans les mois consacrés à ce s exercice, est obligé de prendre le mant

...itentiel, quand même ſon voyage n'aurait
...ur objet que des affaires civiles & tempo- Arabie.
...lles. S'il y manque, il doit réparer ſa faute
...r un ſacrifice ſatisfactoire.

...Il doit paraître étrange que Mahomet ait
...donné une nudité ſi préjudiciable à la ſanté
...s pélerins; mais cette loi date du tems où
...s ſectateurs n'étaient que des Arabes, & où
...ne pouvait pas eſpérer que ſa religion s'é-
...ndroit dans les pays ſeptentrionaux : ſon in-
...tion était de faire paroître les pélerins en
...ute humilité, & habillés comme les Arabes
... commun. Le peuple de cette province
...te en effet encore de ces linges pour tout
...billement, & il eſt accoutumé à aller preſ-
...e nud; mais les Turcs habitués à porter
...s habits & même des peliſſes, ſont extrême-
...ent incommodés de cet uſage. La ſuperſti-
...n conſerve des coutumes & des lois loca-
..., quand même l'obſervation de ces lois
...vient contraire à leur inſtitution. Dans un
...mat rude, on fréquente, au fort de l'hiver,
...s égliſes glacées & mal-ſaines, parce que
... premiers fidèles, vivant ſous le ciel doux
... l'Aſie, ont pu s'aſſembler ſans inconvénient,
...ndant toute l'année, dans de tels bâtimens
...réables par leur fraîcheur.

Enfin, nous arrivâmes, le 29 octobre, à la

Arabie.

rade de *Dsjidda ;* nous entrâmes dans c ville avec la crainte bien fondée de n'être bien traités par ses habitans; mais nous trompâmes : les habitans de Dsjidda, acc tumés à ne voir que des marchands chré habillés à l'européenne, & ne remarq rien d'étranger dans notre habillement, parurent pas faire attention à nous. Nous quentions librement & sans être insultés cafés & les marchés; mais avertis qu'il n' pas permis à ceux qui ne sont pas musulm de passer la porte qui va à la Mecque même d'en approcher, nous nous gardâm crainte d'être découverts, de nous prome dans le voisinage de cette porte.

Les lettres de recommandation que n avions apportées nous furent d'un grand cours. Un pauvre scheik nous en avait do une au Caire pour le *Kichja*, ou le lieute du pacha : recommandation dont nous ne sions pas grand cas, & qui néanmoins n servit plus que toutes les autres.

Ce scheik était secrétaire d'un des prem membres de l'académie de *Dsjamia el A* au Caire. Né dans la Turquie d'Europ avait entendu parler de la supériorité des ropéens dans les sciences, & avide d'appren il vint nous voir souvent. C'était un pa

honn

onnête homme, ſans ſuperſtition, enfin un véritable ami du genre humain. Nous lui enſeignâmes, M. *Forskal* & moi, les élémens de la botanique & de l'aſtronomie; lui de ſon côté, nous fut d'une grande utilité en nous exerçant dans la lange arabe, & nous donnant des éclairciſſemens, que, ſans lui, nous n'aurions pu obtenir. Notre domeſtique grec, ne ſachant comment nous loger, s'adreſſa à un de ſes compatriotes, orfévre du *ſcherif* de la Mecque, & fort conſidéré des premiers de la ville. Cet orfévre lui apprit que le *kichja*, prévenu de notre arrivée, avait donné des ordres pour nous rendre ſervice; ſur cet avis nous nous hatâmes de préſenter la lettre de notre *ſcheik* au *kichja*, qui nous reçut avec beaucoup de politeſſe. Nous allâmes le voir ſouvent, & par ſes queſtions ſur nos mœurs & ſur nos uſages, il nous fournit des occaſions de lui donner des idées plus avantageuſes des Européens qu'il ne paraiſſait en avoir. Ce *kichja* ſe plaiſait à parler d'aſtronomie. M. *Forskal*, qui lui rendait des viſites aſſidues, l'engagea à former près de ſa maiſon un jardin de plantes, & de faire venir de l'intérieur du pays, l'arbuſte qui porte le baume de la Mecque. Les Arabes trouvèrent cette idée heureuſe, d'autant plus qu'ils avaient de la

Arabie.

Arabie.

peine d'obtenir du baume pur; ordinairemen
il eſt déja falſifié quand il parvient à *Dsjidda*

Quelques jours après nous remîmes notr
lettre de recommandation au pacha, qui avai
auſſi quelque teinture d'aſtronomie, & qu
voulut voir & connaître mes inſtrumens :
leur donna la préférence ſur ceux dont ſ
ſervent les Orientaux, & il les montra à u
ſcheik, ou ſavant turc qu'il avait chez lui.

Le bruit de l'arrivée d'une compagnie d'Eu
ropéens, parmi leſquels il y avait un aſtrono
me, parvint bientôt à la Mecque. Dans c
tems le frère du *ſchérif* regnant de la Mec
que, s'approchait de cette ville avec une a
mée pour l'attaquer. Un aſtronome eſt toujou
parmi les mahométans un aſtrologue. Le *ſchér*
me fit donc demander, par ſon orféνre grec
ſi la ſouveraineté reſterait entre ſes mains, o
s'il ferait obligé de la céder à ſon frère :
m'excuſai ſur mon ignorance des événemen
futurs, & je lui fis dire que je ne m'appliqua
à l'aſtronomie que pour perfectionner l'art d
la navigation. M. de *Havan* répondit hardimen
que celui des deux frères qui reſſemblait
plus à *Haſſan*, tige de leur race, ferait vic
torieux; ſa réponſe fut agréable d'autant plu
que le *ſchérif* ſe ſoutint ſur le trône.

Un ſeigneur de *Dsjidda* me pria de lui in

iquer le voleur de 200 ſequins, qu'il avait erdus ; je lui alléguai les mêmes raiſons pour 'excuſer. Il s'adreſſa alors à un fameux ſcheik, uifut plus habile que moi. Ce *ſcheik* rangea tous s domeſtiques de ce ſeigneur en file, & après e longues prières, mit à chacun un papier lié dans la bouche, en les aſſurant que les nocens pouvaient avaler ſans crainte le bil-t; mais que le coupable en ſerait étouffé. ous avalèrent le billet, hormis un ſeul qui, rpris & embaraſſé, confeſſa le vol & le reſ-tua. Arabie.

Le palais du pacha eſt auſſi mal bâti que plupart des maiſons des autres pachas de mpire ottoman; il y a dans la ville pluſieurs lis bâtimens conſtruits de pierre de corail; ut le reſte des maiſons ne ſont que des huttes un bois léger, telles que les Arabes du peuple bitent à l'ordinaire.

La ville manque abſolument d'eau : on n'y it que celle que les Arabes amaſſent dans s réſervoirs entre des montagnes, & qu'ils portent peu-à-peu ſur leurs chameaux. Les ns de diſtinction ſont habillés comme les urcs au Caire; mais les gens du peuple ne rtent qu'une chemiſe ſans culotte. Les *Bé-uins* des environs, au lieu d'une chemiſe, mettent que l'*ibbram*, ou linge dont ils s'en-

Arabie.

veloppent les reins. Les femmes du peup s'habillent comme celle des Arabes en généra de larges culottes, une longue chemiſe flottan & un voile ſont toute leur parure. Les env rons de la ville ſont ſabloneux & tout-à-fa ſtériles. En me promenant ſur le port j'ai é témoin de la manière ſingulière dont les Arab prennent les canards ſauvages : le chaſſeur déshabille, ſe met de l'algue marine ſur la tête marche vers l'oiſeau, qui ne s'effraye pas d l'approche de l'algue, dont il voit ſi ſouve flotter des paquets ; l'Arabe ſaiſit alors le c nard par les pieds.

De tout tems Dsjidda a fait partie du do maine du ſchérif de la Mecque ; ainſi, quoiqu le ſultan envoye un pacha dans cette ville, n'en eſt pas le ſouverain abſolu. Le pouvo eſt partagé entre le *ſchérif* & le gouverne turc ; ce dernier ſe change tous les ans, a lieu que ſon lieutenant eſt à vie, & refuſe ſo vent de ſuivre les ordres du pacha.

Le ſchérif nomme un lieutenant appel *viſir*, dont tous ſes ſujets dépendent uniqu ment. Ce viſir doit être toujours pris dans l familles, qui ſeules peuvent aſpirer aux gran emplois dans ſes états, ou dans la famille mêm du ſchérif, parmi ceux qui peuvent parven à la ſouveraineté. Un homme iſſu de la hau

obleffe arabe, ne comparaît pas devant un
ge d'une naiffance inférieure à la fienne. Arabie.

Dsjidda eft un port fitué vers le milieu du olfe Arabique, à quinze ou feize lieues de la ille Sainte ; il eft affez sûr, mais l'approche n eft difficile. Les affaires y ont attiré neuf u dix mille habitans, qui logent la plupart ans des cabannes, & tous condamnés à ref- irer un air corrompu, & à boire de l'eau aumâtre. Le gouvernement y eft mixte. Le hérif de la Mecque & le grand-feigneur, qui tient une faible & inutile garnifon, partagent l'autorité & le produit des douanes ; ces droits ont de huit pour cent pour les Européens, & e treize pour toutes les autres nations ; ils fe ayent toujours en marchandifes, que les ad- miniftrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-tems que les Turcs, qui ont été chaffés d'*Aden*, de *Moka*, le toute l'Yemen, l'auraient été de *Dsjidda*, i l'on n'avait craint qu'ils ne fe livraffent à une vengeance qui aurait mis fin aux péleri- nages & au commerce.

Surate envoie tous les ans à *Dsjidda* trois vaiffeaux chargés de toiles de toutes les cou- leurs, de fchâles, d'étoffes mêlées de coton & de foie, fouvent enrichies de fleurs d'or & d'ar- gent; leur vente produit huit ou neuf millions

Arabie.

de livres. Il part du Bengale pour la mêm destination deux, & le plus souvent trois na vires, dont les cargaisons, qui appartiennen aux Anglais, peuvent valoir un tiers de moin que celles de Surate : elle consistent en riz gingembre, safran, sucre & quelques étoffe de soie, & en une quantité considérable d toiles, la plupart communes; ces bâtimens qui peuvent entrer dans la mer Rouge depui le commencement de décembre jusqu'à la fi de mai, trouvent à *Dsjidda* la flotte de Suès

Cette ville qu'on avait bâtie sur les ruine de l'ancienne Arsinoë, est située à l'extrémit de la mer Rouge, & à trois journées seule ment du Caire. Ses habitans sont en parti Égyptiens & en partie Arabes : ils aiment si pe ce séjour mal-sain & privé d'eau potable, qu ceux d'entre eux qui jouissent de quelque ai sance, ou qui peuvent se procurer ailleurs d l'occupation, ne s'y trouvent qu'au départ & qu'au retour des vaisseaux, l'un & l'autre ré glés par des vents périodiques & invariables Vingt navires, semblables pour la forme ceux de la Hollande, mais mal construits, ma équipés, mal commandés, sont expédiés tou les ans pour *Dsjidda*. Des comestibles formen la plus grande partie de leur cargaison, ave cette différence que les cinq qui appartiennen

au grand-ſeigneur, livrent gratuitement pour Médine & pour la Mecque, tandis que les autres les vendent communément à un prix très-avantageux. Ils portent auſſi de la verroterie de Veniſe, du corail & du carabé, dont les Indiens font des colliers & des braſſelets. Arabie.

En échange de leurs denrées, de leurs marchandiſes, de leur or ſur-tout, ces bâtimens reçoivent ſix à ſept millions peſant de café, & en toiles, en étoffes, en épiceries, pour ſept à huit millions de livres. L'ignorance & l'inertie des navigateurs ſont telles, que jamais la totalité de ces riches objets n'arrive à ſa deſtination : une aſſez grande partie devient habituellement la proie des vagues, malgré l'attention qu'on a toujours de jeter l'ancre à l'entrée de la nuit.

Le commerce de la mer Rouge acquerrait plus d'extenſion & ſerait expoſé à moins de dangers, ſi la cour ottomane & les Arabes ſoignaient mieux cette communication, ſi le port de Suès, que les ſables achèvent de combler, était réparé ; ſi les ſéditions, qui bouleverſent ſans ceſſe les rives du Nil, pouvaient enfin s'arrêter, on verrait peut-être les liaiſons de l'Europe avec l'Aſie reprendre, en tout ou en partie, leur ancien canal.

Quoiqu'il ſe faſſe un grand commerce à

Arabie

Dsjidda, cette ville n'eſt cependant que l'entrepôt de l'Égypte & des Indes, parce que les vaiſſeaux de *Suès* ne vont pas plus loin, & que ceux des Indes n'oſent pas pouſſer juſqu'à Suès. Sans cet entrepôt, le commerce de cette ville ſe réduirait à très-peu de choſe. Le pays d'alentour ne fournit guère d'autres marchandiſes que les amandes de *Taif*, que les Anglais portent aux Indes.

L'importation eſt d'autant plus conſidérable, qu'elle doit pourvoir aux beſoins de *Dsjidda*, de Médine & de la Mecque : ces villes tirent de l'Égypte tant de bled, de riz, de lentilles, de ſucre, d'huile, &c., que, ſans le ſecours de cette contrée, cette partie de l'Arabie ne pourrait être habitée ; de l'Égypte leur viennent encore toutes les marchandiſes d'Europe ; celles des Indes paſſent au contraire, pour la plus grande partie, en Égypte.

On ne bat aucune monnaie dans cette province, on n'y voit que des eſpèces étrangères, les mêmes qui ont cours à Conſtantinople & au Caire. Les groſſes eſpèces ont cependant un cours plus haut à *Dsjidda* qu'en Égypte, à cauſe de la grande abondance des petites pièces, plus communes en Arabie que dans le lieu de leur fabrication. Cette grande quantité de petite monnoie eſt apportée par les pé-

…ns, qui en ont beſoin pour leur dépenſe journalière, & pour les fréquentes aumônes qu'ils ſont obligés de faire en route & dans la ville Sainte. Les petites pièces ne s'exportent pas, & leur nombre va toujours croiſſant.

Arabie.

CHAPITRE IV.

Navigation de Dsjidda à Loheya. — Séj dans cette ville. — Mœurs & coutumes habitans. — Leurs maisons. — Départ Loheia. — Route par le Theama. — Arr à la ville de Beit-el-Fakih.

Arabie.

NOUS avions ordre de nous rendre d l'Yemen le plutôt possible : nous nous hâ mes d'aller voir, au commencement de cembre, un vaisseau, qu'on nous dit ê prêt à partir pour charger du café à *heya*. Nous fûmes bien surpris, quand on n montra ce bâtiment, qui ressemblait plu un tonneau qu'à un navire. Il n'avait que toises de longueur, sur trois de largeur ; il é sans tillac, & ses planches minces paraissai cousues, sans être clouées. Le patron n'é habillé que d'un linge, plié autour des rei & ses neuf matelots, tous esclaves noirs d frique ou du Malabar, n'avaient, pour couvrir leur nudité, qu'un linge large com la main, attaché à une corde qui entour

Arabie.

rs hanches. Nos amis nous prièrent de ne nous laisser effrayer par les apparences, de préférer cet arabe de *Machate*, dont les mpatriotes passent pour bons mariniers, & servent de voiles semblables aux nôtres, lieu que les matelots de l'*Yemen* sont d'ignos navigateurs, & font usage de voiles de tes, très-lourdes & très-difficiles à gouver-. Nous suivîmes leur conseil, & fîmes no- marché avec ce patron, pour notre pase jusqu'à *Loheya*. Le *Kichja* nous donna lettres pour les gouverneurs de *Loya* & de *Hodeida;* & les marchands auxels nous avions été recommandés, nous en nnèrent aussi pour quelques-uns des prinaux marchands de ces deux villes: le pacha onna de laisser passer nos bagages sans les iter.

Quoique nous eussions frété le vaisseau pour s seul, nous le trouvâmes chargé de marndises: le patron s'excusa, en nous assurant e, sans cette charge, son vaisseau trop lé- ne pourrait pas tenir la mer. Nous avions cun une petite place, où l'on avait mis e natte de paille, pour nous servir de chaise de lit, où nous pouvions dormir à la belle ile.

Nous partîmes de Dsjidda le 13 décembre,

Arabie.

& notre patron obſerva la coutume de j
l'ancre tous les ſoirs, quoique la partie m
dionale du golfe Arabique nous parût m
remplie de bancs de corail, que celle qui
plus au nord.

Notre navigation fut uniforme & heure
Nous obſervâmes quelques poiſſons volans,
les Arabes appèlent des ſauterelles mari
nous mouillâmes, le ſeptième jour, près
Ghunfude, aſſez grande ville, mais où il n
preſque que des cabanes; elle appartient
ſchérif de la Mecque, qui y envoye un gou
neur, dont la réſidence eſt dans une petite
aſſez éloignée de la ville.

Le lendemain de notre départ de *Ghunfu*
où nous ſéjournâmes un ſeul jour, on n
montra *Hali*, où le ſchérif de la Mecque
tretient une garniſon : c'eſt la dernière v
de ſon domaine & de la province de *H*
jas; les Arabes indépendans qui ſuivent,
déja de la province d'*Yemen*.

Notre patron ayant beſoin de proviſio
nous eûmes bientôt occaſion de faire conn
ſance avec ces Arabes indépendans. Ils viv
ſous le gouvernement de leurs propres ſchei
& profeſſent une religion, qui paraît tenir
celle de leurs ancêtres, avant Mahomet. N
avions entendu parler du déſir violent de

Arabie.

ple de s'approprier les habits des voya-rs : à l'exemple de notre patron, nous nous billâmes très-simplement, en mauvaises che-ses, & nous descendîmes sans armes. Quel-es hommes vinrent tout de suite à notre contre. Ils avaient, au lieu de turban, une de autour de leur tête pour serrer leurs veux, & un linge autour des reins, pour t habillement. Croyant remarquer dans nos nières quelque signe de défiance, ils jetèrent rs lances, & nous dirent que nous n'avions n à craindre ; ils nous menèrent à leurs tes. A notre approche, deux femmes venues notre rencontre, baisèrent respectueuse-ent les bras des scheiks, qui, à leur tour, isèrent la tête des femmes. Elles étaient à age découvert ; leurs yeux étaient noir- avec de la mine de plomb, & elles aient des ornemens noirs imprimés dans la au du front, du menton & des joues. Ces autés, d'un teint brun & jaûne, & presque es, nous demandèrent tout de suite du *kosh-* pour noircir les yeux, & de l'*elbenne* pour inir les ongles : nous fûmes bien mortifiés n'avoir point fait provision de ces drogues ur satisfaire cet empressement. On nous ré-la de lait & de beurre, conservés dans des aux de chèvre, & on nous fit manger du

Arabie.

mauvais pain. Ces Arabes ne furent point c
qués de notre précaution de les payer à bo
Quoiqu'errans continuellement dans les
ferts, ils nous parurent plus civilifés que be
coup d'autres tribus de Bedouins. Le 29
cembre, nous atteignîmes le port de *Lohey*
& nous jetâmes l'ancre prefqu'à une lieue
cette ville.

Deux marchands de Moka, venus avec no
étaient décidés de continuer par terre leur ro
jufques dans leur patrie : nous prîmes le pa
de les accompagner chez le gouverneur, po
apprendre de lui-même fi nous pouvio
avec fûreté traverfer les terres, depuis *L*
heya jufqu'à *Moka*.

Nous lui peignîmes notre fituation, en
difant que nous étions Européens ; que no
nous propofions d'aller par *Hodeida* à Mok
dans l'efpérance d'y trouver des vaiffeaux a
glais pour paffer aux Indes ; & que, da
l'incertitude où nous étions fur les lieux
nous féjournerions, nous avions apporté u
lettre du *kichja* de *Dsjidda* pour lui.

Jufqu'alors ce gouverneur n'avait con
d'Européens, que les marchands venant d
Indes ; il fut furpris, quand il vit, par l
lettres, que l'un de nous était médecin, q
l'autre cherchait des plantes, & que le tro

DES

e obfervait
té, il nous
heia, & no
oka avec fe
harmés de t
mefure que
e, l'émir n
à rifquer à
ger en toute
iman, fon m
ous n'héfitân
oir, il nous
e bien-venue
laquelle il r
affurait de
fur le rivage
nt portés à la
gnions un e
aniers fe con
us avions ren
que nos inftr
qu'il fouhaitai
tré plufieurs
, rien ne lui
, que de voir
e fi prodigie
a ville de *Lo*
les : fon fonda

Arabie.

e obſervait les aſtres : frappé de cette nou-
ité, il nous propoſa de reſter quelque tems *oheia*, & nous offrit de nous tranſporter *oka* avec ſes propres chameaux.

harmés de trouver les Arabes plus civili- meſure que nous nous éloignions de l'É- te, l'émir nous aſſura que nous n'avions à riſquer à *Loheia*, & que nous pouvions ager en toute ſûreté, dans tout le territoire *iman*, ſon maître.

ous n'héſitâmes plus de quitter le vaiſſeau. oir, il nous envoya un beau mouton pour e bien-venue, avec une lettre obligeante, laquelle il nous appelait ſes convives, & aſſurait de ſon amitié. Nous paſſâmes la ſur le rivage. Le lendemain, nos coffres nt portés à la douane ; on les ouvrit : nous gnions un examen rigoureux ; mais les aniers ſe conduiſirent très-honnêtement. us avions remarqué que l'émir ne regar- que nos inſtrumens : nous lui expliquâmes qu'il ſouhaitait ſavoir. M. *Forſkal* lui ayant ntré pluſieurs petits objets dans un microſ- e, rien ne lui cauſa une ſurpriſe plus agréa- , que de voir des inſectes groſſis d'une ma- e ſi prodigieuſe.

a ville de *Loheya* n'exiſte que depuis trois les : ſon fondateur eſt un ſaint mahométan,

Arabie.

qui bâtit une cabane ſur le bord de la me
y vécut en hermite. Après ſa mort, on
ſur ſon tombeau un *kabbet*, ou maiſon de p
Pluſieurs dévots ſe crurent heureux d'
leur demeure près d'un ſi ſaint perſonnage
conſtruiſirent des cabanes autour du tomb
En même tems le port de *Morobea*, ville
ſine, où réſidait un gouverneur, ſe com
les habitans quittèrent leur ville, & vi
achever l'établiſſement de *Loheya*, où
transféra aussi le ſiége du gouverneur.

Le terroir de *Loheia* eſt aride & ſtérile
port eſt ſi mauvais, que les plus petits
ſeaux ſont obligés de mouiller à une gr
diſtance de la ville. Malgré ces déſavanta
il ſe fait à *Loheya* un aſſez grand commerc
café, qu'on apporte des montagnes de la
trée voiſine. Ce commerce a fixé à *Lo*
pluſieurs marchands du Caire; d'autres s'y
dent toutes les années. On trouve auſſi
cette ville une quarantaine de *banians*
pauvres, qui exercent des profeſſions.

La ville eſt environnée de douze tou
diſtances égales, gardées par des ſold
leurs portes ſont ſi hautes, qu'on ne pe
entrer que par le moyen d'une échelle.
Turquie & même en Europe, il eût été
gereux d'examiner de près ces fortificati

ais les foldats arabes qui les gardaient, affis u bas & occupés à fumer la pipe, me laiffè- ent faire tranquillement ma promenade. Quel- ques officiers m'invitèrent même à m'affeoir vec eux & à prendre des rafraîchiffemens; ls me firent beaucoup de queftions fur l'art ilitaire des Européens, & ils parurent fur- ris de ce que je leur difais. Je leur montrai otre manière d'écrire fans encre, & je tra- ai, devant eux, avec un crayon, les lignes & es angles néceffaires pour lever le plan de eur ville, fans qu'ils fe doutaffent de mon ntention; au contraire, ils appelèrent leurs amarades des tours voifines, pour partager vec eux le fpectacle de cette curiofité.

Arabie.

Il y a bien quelques maifons de pierre à *Loheya*; mais la plupart font des cabanes conf- ruites à la manière des Arabes du commun: a carcaffe eft d'un bois mince, groffièrement ravaillé; les parois font d'argile mêlée de ouse, & blanchis de chaux en dedans. On cou- re le toit d'une herbe fort commune dans cette ontrée; autour des murs, on place des lits aits de cordes de paille, fur lefquels on eft néanmoins affis ou couché fort conmodément. Une telle maifon a rarement des fenêtres; elle eft petite, & fa porte n'eft qu'une natte de paille.

Arabie.

L'eau eſt très-mauvaiſe à *Loheya*, & l'o
eſt obligé de la faire venir de loin ; à deu
lieues de la ville, il y a une petite montagne
qui fournit beaucoup de ſel minéral.

Tous les habitans de *Loheya* voulurent vo
les Européens & les choſes extraordinaires qui
faiſaient. Pluſieurs ſe déterminèrent à conſul
ter notre médecin : M. de Cramer avait don
né à un écrivain un vomitif, qui agit avec l
dernière violence ; les Arabes, frappés de c
effet merveilleux, voulurent prendre tous ce
excellent remède. Lorſque nous montrâme
à la douane nos microſcopes à l'émir, tou
les Arabes préſens étaient émerveillés, comm
lui, de la grandeur des inſectes ; mais rien n'é
tonna plus les gens de diſtinction même, qu
de voir marcher une femme, vue au traver
d'une lunette aſtronomique ; ils ne compre
naient pas comment les habits de cette fem
me renverſée ne lui tombaient pas ſur la tête
ils s'écriaient à chaque moment, *Allah akbar*
Dieu eſt grand.

Il vint un jour deux Arabes pour nous voi
manger : l'un était un jeune ſeigneur de *Sana*
très-bien élevé ; l'autre, un homme conſidé
rable de la province de *Kachatan*, où l'o
voit peu d'étrangers, & où règne encore un
grande ſimplicité dans les mœurs. Quand

nous les eûmes invités à dîner avec nous, ce dernier répondit naïvement : « Dieu me garde de manger avec des infidèles, qui ne croyent pas en Dieu » ! Lorsque je lui demandai quelques particularités de sa patrie, il me répondit : « Que t'importe ma patrie ? voudrais-tu venir la conquérir » ? Il était étonné de tout, de notre table, de nos cuillères, de nos assiètes, de nos fourchettes ; il fit des questions simples, qui excitèrent des éclats de rire : il sortit alors en colère, & son compagnon de *Sana* eut bien de la peine à le ramener.

Arabie.

Nous jouions quelquefois du violon, M. *Baurenfeind* & moi ; ce qui fit croire aux passans que nous étions des musiciens. Un riche marchand envoya nous prier de venir chez lui avec nos instrumens ; ce que nous refusâmes, parce que les Arabes méprisent ceux qui font profession de la musique. Ce marchand, ne pouvant plus marcher à cause de son grand âge, monta sur son âne, &, soutenu par deux domestiques, vint chez nous, pour satisfaire la curiosité qu'il avait de nous voir & de nous entendre. Il était très-poli, & nous assura qu'il n'avait aucune aversion pour les chrétiens, puisque Dieu, le créateur de tous les hommes, tolérait différentes religions. Après nous avoir entretenus, il témoigna quelqu'envie de voir nos violons,

Arabie.

& de nous entendre jouer : nous jouâmes quelques airs graves, qui plaisent le plus aux Orientaux, quoique notre musique en général ne soit guère de leur goût; il en parut satisfait, & voulut donner, en partant, à chacun de nous un demi-écu. Les Arabes acceptent tous les présens, quelques médiocres qu'ils soient: notre refus le surprit d'autant plus, qu'il ne comprenait pas comment on pouvait s'appliquer à la musique, sans avoir le but de gagner quelque chose par ce talent.

Ce marchand était du petit nombre de ceux qui avaient la barbe teinte en rouge, coutume que les Arabes sensés parurent désapprouver; mais il avait la faiblesse de vouloir cacher son âge par cette parure bisarre. Cet homme paraissait avoir plus de soixante ans; ses voisins assurèrent qu'il en avait près de quatre-vingt-dix. Nous avions déja remarqué que les musulmans savent rarement leur âge au juste : ils comptent par époques; & tout ce qu'ils répondent, c'est : J'étais enfant, quand cet événement est arrivé, ou quand un tel a été gouverneur de la ville.

Notre marchand nous invita souvent chez lui pour nous régaler, & devint assez familier pour nous conter ses aventures. Il avait eu, suivant lui, successivement près d'une centaine

Arabie.

de jeunes & belles esclaves, qu'il avait vendues, mariées & mises en liberté, après les avoir entretenues pendant quelque tems ; il en avait encore deux de cette espèce. Il nous dit qu'il mourrait content, s'il pouvait encore oublier auprès d'elles son grand âge ; & il offrit à notre médecin un présent considérable, s'il pouvait lui procurer ce bonheur. Un autre marchand, déja vieux à cinquante ans, avait promis cent écus à notre médecin, s'il voulait lui donner des remèdes, pour que de jeunes & belles esclaves, qu'il avait dans une maison à la Mecque, ne lui fussent pas entièrement inutiles. Les femmes de *Loheya* portent dans les rues de grands voiles, dont elles se couvrent si bien le visage, qu'on peut à peine distinguer un de leurs yeux : elles ne se font cependant aucun scrupule de se montrer aux étrangers, sur-tout si elles se croient belles, & si elles sont sûres de n'être pas remarquées par leurs compatriotes.

Après avoir examiné, dans cette ville & dans ses environs, tout ce qui nous parut mériter notre attention, nous prîmes des mesures pour visiter les autres parties de l'Yemen, & nous nous séparâmes, avec de véritables regrets, de l'émir.

Nous louâmes des chameaux pour notre ba-

Arabie.

gage, & des ânes pour nous. En Arabie, i n'eſt pas défendu aux chrétiens de monter cheval; mais on en trouve rarement à louer la monture ordinaire des voyageurs dans cett province, ſont des ânes de la grande eſpèce courageux, forts, & marchant d'un pas très commode.

Comme on voyage dans l'Yemen avec au tant de ſûreté que dans aucun pays de l'Eu rope, nous partîmes ſeuls de Loheya, le 2 février, ſans avoir beſoin d'attendre quelqu petite caravane.

La nature a partagé le pays d'Yemen en deux provinces différentes: la partie qu borde le golfe Arabique, eſt une plaine ſabl neuſe, qui s'élève peu-à-peu en collines & qui ſe termine par de grandes chaînes d montagnes: cette plaine s'appèle le *Tehama.*

Nous traverſâmes, le premier jour de notr départ, un pays aride & ſtérile, le long d'u bras de mer, qui s'étend aſſez loin dans le terres. Nous nous repoſâmes près d'un village dans une cabane à café. Les Arabes appèlen *Mokeya* cette eſpèce de cafés, ſitués en plein campagne, deſtinés à l'uſage des voyageurs comme nos cabarets en Europe: ce ſont d véritables huttes, qui contiennent à peine un chaiſe longue de paille cordée, & où l'on n

trouve d'autre rafraîchissement que du *kischer*, boisson chaude, faite de l'enveloppe des féves de café : on sert cette boisson dans de mauvaises tasses d'argile ; mais les gens de distinction ont toujours des tasses de porcelaine dans leur bagage. L'eau fraîche se donne gratis dans ces huttes, où le maître, qui habite quelque village voisin, ne vient que pendant le jour, pour servir les voyageurs. Arabie.

Nous trouvâmes cependant de grands villages, moins éloignés les uns des autres, qu'on ne devait s'y attendre dans cette plaine aride. *Minègre* est un de ces villages, qui nous devint remarquable par la première *mansale* que nous rencontrâmes. *Mansale* est une maison où les voyageurs sont reçus gratis, s'ils veulent se contenter d'être traités suivant la manière du pays. On les loge dans une hutte commune, & on leur sert du kischer, du pain chaud de millet, du lait de chameau & du beurre. Quand le maître de cette mansale fut averti de l'arrivée de quelques hôtes européens, il vint voir si ses domestiques nous traitaient bien ; il nous fit cuire du pain de froment, qui est très-rare dans cette province ; il fit apporter du lait de vache, quand il vit que celui de chameau nous rebutait par sa viscosité.

Nous nous reposâmes un jour entier à *Dah-*

hi, grand village, qui a une mosquée, l

Arabie. tombeau d'un saint, & plusieurs maisons d pierres; près de-là, nous vîmes une tanneri & une fabrique de pots, qu'on cuit en plei air & sans four.

De ce village, il y a un chemin droit à *Beit-el-Fakih*, mais qui passe par une contré si aride, qu'on trouve rarement de l'eau, & presqu'aucun village. Nous choisîmes un che- min plus long, plus proche des montagnes, & nous nous trouvâmes bien de cette préférence car nous rencontrâmes des petits bois, des villages plus fréquens, environnés de buissons & beaucoup de puits: ces puits sont profond au moins de cent soixante à cent soixante-di pieds, mais bien placés dans des terreins en pente, situation commode pour les homme & pour les bêtes, qui sont obligés de monte l'eau, en tirant une corde à laquelle est atta- ché un sac de cuir; ils tirent cette corde avec plus de facilité, en descendant la pente.

Après avoir couché dans une de ces misé- rables huttes à café, nous arrivâmes, le 25 février, de grand matin, à *Beit-el-Fakih*. Cette ville est située dans une plaine, qui, quoi- qu'assez stérile, est néanmoins bien cultivée; elle est ouverte, & les maisons ne s'y touchent pas: parmi ces maisons, il y en a beaucoup

pierres. La ville a une citadelle, qu'on re- Arabie.
de comme importante, dans un pays où armées sont entièrement dépourvues d'ar-erie.

La ville de *Beit-el-Fakih* n'est pas ancienne : doit son origine, comme Loheya, à un t mahométan. On montre le tombeau de saint, hors la ville, sur une colline sablo-se, où est aujourd'hui une belle mosquée. saint est grand faiseur de miracles ; voici plus remarquable : Un pacha turc, captif Espagne depuis vingt ans, & attaché avec pesantes chaînes à deux grosses pierres, it imploré en vain le secours de plusieurs ts; à la fin, il se souvint du grand *Achmed*, l'invoqua à son tour : le saint tendit alors main hors du tombeau, &, dans le même ant, le pacha arriva d'Espagne avec ses ines & ses pierres. Ce miracle se fit la nuit la fête du saint, même devant un grand nbre de témoins : on montre encore les pier- & les chaînes auprès du tombeau. Un miracle de si fraîche date, & opéré si pu-quement, leur paraît prouvé avec la der-re évidence.

La ville de *Beit-el-Fakih* est bien située pour ommerce : éloignée d'une demi-journée des ntagnes qui produisent le café, & seulement

Arabie. de quelques journées des ports de *Lohey*
de *Moka*, par où l'on exporte cette den
elle en devient naturellement l'entrepôt le
considérable : ce commerce y attire des m
chands d'Égypte, de Syrie, de Barbarie,
Perse, de l'Abyssinie, des Indes, & sou
même des Européens. Il y a aussi, com
dans toutes les villes de l'Yemen, beaucou
banians, la plupart natifs de Diu, auxq
on accorde le libre exercice de leur religion
n'osent pas cependant amener leur femm
ni brûler leurs morts, & cette gêne les
gage à retourner dans leur patrie, quand
ont amassé quelque bien.

CHAPITRE V.

yage à Chalifka, à Hodeida, à Zehid, à Mahhme, aux montagnes qui produisent le café. — Départ de Beit-el Fakih. — Route jusqu'à la ville d'Udden & à celle de Dsjobla.

ONVAINCU de la sûreté entière qui règne s le *Theama*, je résolus d'aller à *Chalifka*, le faire ce voyage dans l'équipage le plus ple & le plus éloigné d'un air d'opulence qui pu tenter les brigands. Je louai un âne, t le propriétaire qui suivait à pied, me it de domestique ; un turban, un sur-tout manches, une chemise, une culotte de e, à la manière des Arabes, & une paire pantoufles, composaient tout mon habillement. La coutume étant de voyager armé, ortais un sabre & deux pistolets à la ceinture. mauvais tapis était en même tems, ma e, ma chaise, ma table & mon matelas. linge dont les Arabes s'enveloppent les épaules pour se garantir du soleil & de la pluie, servait de couverture pendant la nuit. Une Arabie.

Arabie.

cruche d'eau indiſpenſable dans ces cont
arides pendait à un crochet de ma ſelle.

Le 7 mars, je partis de *Beit-el-Fakih.* J
rencontrai, pendant quatre milles et demi
qu'à *Chaliſka*, que quelques puits ſans auc
habitation. La route traverſe une contr
ſabloneuſe, que mon guide s'égara ſouv
à cauſe des collines de ſable que le vent
lève, tranſporte & forme de nouveau.

Chaliſka était autrefois une ville célèb
il n'y reſte que les ruines d'une moſquée
diée à un ſaint, qui, par ſes prières, avait
tenu une belle ſource, dont les habitans cro
encore lui être redevables. Ces habitans
actuellement logés dans une vingtaine de
banes, où ils ſe nourriſſent de dattes & de q
ques moutons.

Dans le cimetière, qui eſt près de ce p
vre village, je trouvai deux pierres avec d
inſcriptions, une grande debout, & une
tite couchée ſur un tombeau. Les habitan
comprirent rien à mon empreſſement pour
pier l'inſcription de la grande pierre; m
quand le lendemain je cherchai la petite,
l'avait emportée pendant la nuit. Je m'adre
au juge du village, & je lui promis un préſe
s'il voulait me la faire voir. Il me mena
beaucoup de détours à une miſérable caba

ſt le tombeau d'un autre ſaint ; nous y trou- Arabie.
ves cette pierre, qui, ſuivant ſon récit, n'a-
point été cachée par les habitans, mais
le ſaint était allé chercher lui-même.
e lendemain, je partis de *Chaliſka*, & j'ar-
i le même ſoir à *Hodeida* ; le port de *Ho-*
a eſt un peu meilleur que celui de *Lo-*
a. Cependant les gros vaiſſeaux ne peuvent
non plus y entrer. Le *dola* de *Hodeida* dé-
d immédiatement de l'*Iman*, mais ce gou-
ement ne s'étend que ſur la ville. La de-
re du dola, la douane & les maiſons des
cipaux marchands ſont de pierre ; le reſte
la ville conſiſte en cabanes bâties à la ma-
e ordinaire. Dans cette ſaiſon, on ne voya-
que de nuit dans le *Téhama* ; cette ma-
e de voyager, me privant de voir les ob-
dignes d'être remarqués, je préférai de
xpoſer à la grande chaleur, plutôt que de
re l'uſage ; après avoir paſſé, en me rap-
chant de *Beit-el-Fakih*, quelques villages
eu d'importance, j'arrivai dans cette ville
oir du même jour.

'en partis le 11 mars pour *Zehid*, afin de
les reſtes de cette ville fameuſe, autre-
la capitale du *Tehama*. Un arabe lettré,
s pauvre, m'accompagna dans ce voyage :
is charmé de l'avoir pour compagnon, &

Arabie.

ſa converſation ſervit à m'inſtruire. Quan approche de *Zehid*, on apperçoit des ta pierre, qu'on prétend être une partie des nes d'une grande & ancienne ville.

Zehid eſt ſituée près de la plus grande plus fertile vallée de tout le *Tehama* : c vallée était alors à ſec ; mais dans la ſaiſon pluies, il y coule une grande rivière, c conduite comme le Nil, par des canaux des terreins aſſez éloignés, fertiliſe les c pagnes.

Cette ville ne préſente plus que des r de ſon ancienne ſplendeur : de loin, elle a q que apparence, qu'elle doit à la grande qu tité de moſquées & de *Kabbets* dont elle remplie : pluſieurs de ces moſquées doi leur origine à des pachas turcs qui réſida dans cette ville, pendant tout le tems q Porte-Ottomane a poſſédé cette partie de rabie. Mais *Zehid* paye cher cette magnifice extérieure, parce que ſes habitans ſont ap vris par les richeſſes du clergé nombreux deſſert ces fondations pieuſes.

Les Turcs ont laiſſé un monument util leur domination ; c'eſt un aqueduc qui con ſait l'eau depuis les montagnes juſques da ville ; mais on a négligé cet ouvrage au po qu'il n'en reſte que les ruines.

ne académie où la jeunesse de Théama, Arabie.
d'une partie de l'Yemen, va étudier les
nces cultivées parmi les musulmans, rend
re *Zehid* remarquable.

e rencontrai dans une auberge, le plus ha-
r & l'homme le plus vain que j'aie vu parmi
Arabes : c'était un schérif, ou un seigneur de
us haute noblesse, qui, étant pauvre & fai-
t, courait le pays pour vivre aux dépens
gens riches de sa religion, ayant été en
e, en Égypte & en Abyssinie ; il se van-
de parler plusieurs langues étrangères dont
l'avait appris que quelques proverbes. Il
nnuya avec sa généalogie, dont il me parla
cesse pour me prouver sa haute naissance.
éprisait les schérifs turcs & scheiks arabes,
e qu'ils s'alliaient à des femmes étrangè-
dans sa famille, disait-il, jamais un homme
ait épousé une roturière. Il donna à une
vre femme qui faisait notre café, le titre
schérifa, dont on qualifie les dames de la
s haute naissance. Il appelait son fils, jeune
çon de dix ans, schérif Achmet, quoique
fils lui servît de domestique. Malgré ses airs
grandeur, il injuriait souvent ce fils, en
pelant *chien*, fils de *chien*.

Après avoir fait à *Zehid* les recherches que
me proposais, nous en partîmes le 12 mars,

Arabie.

pour me rendre à Téhate, qui était autr une ville, mais qui n'est aujourd'hui q village peu important : on y cultive beau d'indigo, & j'y vis plus de six cents grand ses dans lesquels on préparait cette cou Il y a dans ce village encore plusieurs mosq & maisons de prières, bâties sur le tom de quelques saints ; n'ayant rien trouvé de marquable dans ce village, nous repart le 13 mars pour *Beit-el-Fakih ;* je me pr rai tout de suite à une autre course. Le ra dan commençait cette année le 16 mars craignais de trouver les musulmans voisin la source de leur religion, plus exacts ob vateurs de leurs jeûnes, que les peuples éloignés. Les Arabes, en Égypte, qui avaient accompagnés dans le mois de *ra* *dan*, avaient observé leur carême en voya avec autant de rigueur, que dans leurs m sons. Pendant tout le jour, ils ne mangea & ne buvaient absolument rien, & ils se taient de mauvaise humeur, quand ils n voyaient prendre le moindre rafraîchissem Je découvris, à mon grand étonnement, que Arabes de l'Yemen n'étaient pas si scrupule & qu'ils se nourrissaient en voyage comm l'ordinaire sans s'embarrasser du carême; l'intention, disaient-ils, de jeûner autant j

urs dans un autre mois : promeſſe dont ils e ſe ſouvenaient pas toujours régulièrement. Arabie.

Raſſuré par cette découverte, je partis le 19 ars pour *Kahhmé ;* je paſſai par des villages i deviennent plus fréquens, à meſure qu'on pproche des montagnes. Le plus conſidérable eſt *el Achſa*, fameux par le tombeau du int qui eſt le patron de *Beit-el-Fakih ;* après oir examiné le peu de curioſités que me éſentait *Kahhmé*, je retournai à *Beit-el-Fakih.*

Pendant mon abſence, M. Forskal & deux e mes compagnons de voyage étaient allés ire des obſervations dans les fertiles montagnes café. Je les joignis après deux heures de marche près le village de *Bulgoſe*, un de ceux qui bſiſtent par le produit du café. Dans ces enroits, on ne peut plus ſe ſervir ni d'ânes ni e mulets ; il faut grimper ſur ces montagnes ſcarpées par des chemins étroits & difficiles. Malgré cet inconvénient, cette route entourée e jardins & de plantations de cafiers, me parut charmante.

Près de *Kahhmé*, je n'avais vu qu'une petite olline de baſalte ; ici, une grande partie des ontagnes paraît compoſée de cette pierre ; s rochers détachés forment un beau coup-d'œil, ſur-tout dans les endroits où l'eau ſe

Arabie.

précipite de quelque ſommet ; ces caſcad paraiſſent alors ſoutenues par des rangées pet .es colonnes droites.

Le cafier, originaire d'Arabie, où la natu avare pour les beſoins, eſt prodigue pour luxe, fut long-tems la plante chérie de cet terre heureuſe : les tentatives inutiles que fire les Européens pour en faire germer le frui leur firent croire que les habitans du pays trempaient dans l'eau bouillante, ou le faiſaie ſécher au four avant de le vendre, pour co ſerver à jamais un commerce qui faiſait le richeſſe principale. On ne fut détrompé cette opinion, que lorſqu'on eût porté l'arb même à Batavia, & enſuite à l'île de Bou bon & à Surinam. L'expérience fit voir qu en était du cafier, comme de beaucoup d'a tres plantes, dont la ſemence ne lève poin ſi elle n'eſt miſe en terre toute récente.

Cet arbre, qui ne proſpère que ſous un c mat où l'hiver ne ſe fait point ſentir, a d feuilles liſſes, entières, ovales & aiguës, com me celles du laurier ; elles ſont de plus o poſées & ſéparées à leur bâſe par une écail intermédiaire. Les fleurs diſpoſées en anneau ont une corolle blanche, ſemblable à celle d jaſmin, chargée de cinq étamines & porté elles-même ſur le piſtil : celui-ci renfermé da

un calice, a cinq divisions, devient avec lui une baie d'abord verte, puis rougeâtre, de la grosseur d'une petite cerise, remplie de deux noyaux ou féves, de substance dure & comme cornée. Ces noyaux convexes à l'intérieur, applatis & sillonés du côté par lequel ils se touchent, donnent, lorsqu'ils ont été rôtis & mis en poudre, une infusion fort agréable, propre à écarter le sommeil, & dont l'usage ancien dans l'Asie, s'est répandu insensiblement dans la plus grande partie du globe. Arabie.

Le meilleur café, le café le plus cher est toujours celui d'Arabie. Mais les îles d'Amérique & les côtes de ce nouveau monde qui le cultivent depuis le commencement du siècle, en fournissent infiniment davantage. Il n'a pas le même degré de bonté par-tout : celui qui naît dans un sol favorable, qui croît à l'exposition du levant, qui jouit de la fraîcheur des rosées & des pluies, qui est mûri par une chaleur tempérée, celui-là est supérieur aux autres. Les plans du cafier doivent être mis dans des trous de douze à quinze pouces, & à six ou sept pieds de distance, même huit ou neuf, suivant la nature du terrein : naturellement ils s'éleveroient à dix-huit ou vingt pieds : on les arrête à six pour pouvoir cueillir commodément leur fruit. Ainsi étêtés, ils éten-

Arabie.

dent si bien leurs branches qu'elles se confondent.

On croit communément qu'un mollach, nommé *chadely*, fut le premier arabe qui fit usage du café, dans la vue de se délivrer d'un assoupissement continuel, qui ne lui permettait pas de vaquer convenablement à ses prières nocturnes. Ses derviches l'imitèrent ; leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boisson purifiait le sang par une douce agitation, dissipait les pesanteurs de l'estomac, égayait l'esprit, & ceux mêmes qui n'avaient pas besoin de se tenir éveillés, l'adoptèrent. Des bords de la mer Rouge, il passa à Médine, à la Mecque, & par les pèlerins, à tous les pays mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne sont pas aussi libres que parmi nous, où la jalousie des hommes & la retraite austère des femmes rendent la société moins vive ; on imagina d'établir des maisons publiques, où se distribuait le café. Ces maisons furent un asyle honnête pour les gens oisifs, & un lieu de délassement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenaient de nouvelles, les poètes y récitaient leurs vers, & les mollachs y débitaient des sermons, qui étaient ordinairement payés de quelque aumône.

Les choses ne se passèrent pas si paisiblement à Constantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur ; on n'en sortait pas. Le grand muphti désespéré de voir les mosquées abandonnées, décida que cette boisson était comprise dans la loi de Mahomet, qui proscrit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui sert souvent la superstition, dont il est quelquefois la dupe, fit aussi-tôt fermer des maisons qui déplaisaient si fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'opposer à l'usage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Arabie.

Quoiqu'il en soit, ce réglement n'a pas diminué l'usage du café dans la capitale de l'empire, & a servi peut-être à en étendre la consommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait, & il n'y a point de maison où l'on n'en prenne au moins deux fois le jour; dans quelques-unes même on en verse à toute heure, parce qu'il est d'usage d'en présenter à tous ceux qui arrivent, & qu'il serait également impoli de ne le point offrir ou de le refuser.

L'arbre qui produit le café croît principalement dans le territoire de *Betelfalgui*, ville de l'Yemen, située à dix lieues de la mer Rouge, dans un sable aride : on le cultive dans une éten-

Arabie.

due de cinquante lieues de long, sur quinze ou vingt de large; son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout : celui qui croît sur les lieux élevés, à *Ouden* spécialement, est plus petit, plus jaûne, plus pesant & préféré généralement.

On compte, en Arabie, douze millions d'habitans, qui, la plupart font leurs délices du café : le bonheur de le prendre en nature est réservé aux citoyens riches ; la multitude est réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuse féve : ces restes méprisés lui forment une boisson assez claire, qui a le goût du café, sans en avoir ni l'amertume ni la force. On trouve ces objets à *Betelfagui*, qui est le marché général : c'est là aussi que s'achète tout le café qui doit sortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voisins de *Loheya* ou d'*Hodeida*, d'où il est conduit sur de légers bâtimens à *Gedda* : les Égyptiens vont le prendre dans la dernière de ces places, & tous les autres peuples dans la première.

Tous les cafiers étaient en fleurs à *Bulgose*, & répandaient l'odeur la plus agréable. On les plante sur des terrasses qui forment des amphithéâtres charmans ; la plupart n'ont de l'eau

Arabie.

que par les pluies ; on en arrose quelques-uns au moyen de grands réservoirs pratiqués sur les hauteurs, dans lesquels on amasse l'eau de source pour la distribuer sur les terrasses, où les arbres sont plantés si serrés, qu'à peine les rayons du soleil peuvent percer ces bosquets. On nous dit que ces arbres, arrosés artificiellement, portaient deux récoltes par année, mais que le fruit ne mûrissait bien qu'une fois ; de sorte que le café de la seconde récolte, ne parvenant pas à sa parfaite maturité, était toujours inférieur à celui de la première.

Nous passâmes la nuit à *Bulgose :* plusieurs Arabes de ce village vinrent nous visiter ; &, après qu'ils se furent retirés, nous eûmes la visite de notre hôtesse, accompagnée de quelques jeunes femmes, toutes curieuses de voir des Européens : elles ne portaient aucun voile, & nous parlaient en toute liberté. Comme l'air est plus frais dans les montagnes, le sexe y a le teint plus beau & plus blanc que dans la plaine. M. *Baurenfeind* dessina une jeune villageoise qui allait puiser de l'eau, & dont l'habillement consistait dans une chemise de toile, rayée bleu & blanc. Le haut & le milieu de cette chemise, comme aussi le dos des caleçons, était orné d'une broderie en différentes couleurs. Le 22 mars, nous descendîmes

Arabie.

des montagnes à *Hadié*, petite ville mal bâtie, & qui n'a rien d'intéreſſant que ſon commerce en café, que les montagnards apportent certains jours de la ſemaine; & nous revînmes le ſoir à *Beit-el-Fakih*.

Les habitans de cette ville, accoutumés aux manières des Européens, ſavaient que nous ne pouvons pas, comme les Orientaux, reſter continuellement aſſis à la même place. Ils n'étaient donc pas ſurpris de nos courſes; & quand nous leur diſions que l'exercice était néceſſaire à notre ſanté, ils ſe contentaient de cette raiſon.

Nos amis arabes, que nous conſultions ſur nos démarches, ne comprenaient pas pourquoi nous prenions plaiſir, M. *Forskal* & moi, à faire des courſes dans la ſaiſon des grandes chaleurs. Enfin, quand ils nous virent négliger leurs conſeils, & dépenſer beaucoup d'argent ſans rien gagner par le commerce, ils s'imaginèrent que nous ſavions faire de l'or, & que les excurſions de M. *Forskal* avaient pour but de chercher dans les montagnes les plantes néceſſaires pour le grand œuvre. Mes obſervations aſtronomiques me donnèrent à mon tour la réputation d'exercer la magie.

Heureuſement pour nous, ces belles réflexions ne ſe faiſaient que dans le petit cercle

nos connaiſſances. Le *dola* paraiſſait nous Arabie.
blier. Je voulus mettre à profit ces inſtans
liberté pour connaître un peu l'intérieur
l'Yemen ; mais je ne ſavais pas la langue
montagnards, aſſez différente de celle des
bitans des villes. J'engageai M. Forskal, qui
it appris ſur les montagnes à café quelque
ſe du langage de cette contrée montueuſe,
'accompagner dans cette courſe.

Les préparatifs de notre voyage furent
tôt faits. Nous louâmes deux ânes, dont
propriétaire, marchant à pied, nous ſer-
e guide, de domeſtique, & ſouvent d'in-
prète. Nous avions déja, à la mode des
bes, une barbe reſpectable, qui, jointe à
habits longs, nous donnait un air tout-
ait oriental. Pour nous cacher mieux en-
e, chacun de nous prit un nom arabe. Dans
équipage, nous partîmes le 26 mars de
-el-Fakih; &, après avoir fait cinq milles
demi d'Allemagne, nous arrivâmes à *Robo*,
nd village, où il y a toutes les ſemaines
marché. Le lendemain, après un trajet
n mille, nous entrâmes dans les montagnes :
us paſſâmes le même jour à côté du mont
lam, & nous couchâmes à *Machſa*.

Machſa eſt un de ces villages, où, toutes
ſemaines, il ſe tient une foire. Les maiſons

Arabie.

y font encore plus mauvaifes que dans le T
hama : elles n'ont point de murs, & con
tent dans quelques chevrons couverts de
feaux. Nous eûmes de la peine à nous log
dans une de ces cabanes, fi petite qu'on
pouvait guère fe tenir debout au milieu,
que deux perfonnes couchées par terre l'o
cuperaient entièrement. Comme l'air eft p
froid dans cette contrée que dans le Téham
les habitans fe mettent tout nuds dans un fa
où leur tranfpiration les réchauffe.

Le 28 mars, nous paffâmes dans des ch
mins extrêmement tortueux, à travers
canton où les terres commencent à être p
fertiles & mieux cultivées. Au pied d'u
haute montagne, nous vîmes un fable luifa
ce brillant fait croire au peuple que cette mo
tagne contient une mine d'or. Nous app
çûmes auffi fur des hauteurs les tombeaux
plufieurs faints ; &, près d'un de ces tom
beaux, un puits, avec un auge de bois, da
laquelle quelques dévots verfaient continu
lement de l'eau pour abreuver les bêtes q
paffaient. Quand les montagnards de ces ca
tons veulent abattre un arbre, ils font du f
au bas de la tige, & l'entretiennent jufqu'à
que l'arbre tombe de fon propre poids.

Le lendemain, nous rencontrâmes une

rivière, qui se jète dans celle de *Zebid*, — Arabie.
plusieurs ruisseaux dont cette contrée pa-
abonder. Le soir, nous arrivâmes à *Ud-*
: c'est une ville ouverte & petite; elle est
vernée par un scheik héréditaire, qui est
sal de l'*iman*. Le café d'*Udden* passe pour
le meilleur de l'Arabie.

Nous en partîmes le 30 mars : à moitié de
journée, il fallut passer une montagne très-
arpée ; je vis sur cette montagne une nou-
le preuve du soin que prennent les Arabes
ur la commodité des voyageurs. Nous ren-
trâmes pour la première fois un *madsgil*,
t-à-dire, un réservoir, rempli de la plus
le eau fraîche, à l'usage des passans. Ces
ervoirs sont bâtis en cônes, maçonnés, &
jours accompagnés d'un vase propre à
iser de l'eau. Comme les orages sont assez
quens dans ces montagnes, on a bâti sur
le que nous traversâmes, quelques petites
isons, en forme de voûtes, pour servir
bri aux voyageurs surpris par une tempête
prévue.

Les Arabes de l'*Yemen*, & principalement
montagnards, arrêtent souvent les étran-
rs, pour leur demander d'où ils viennent,
où ils vont. Dans toute cette route, on ne
us inquiéta nulle part, ni pour des passe-

Arabie.

ports, ni pour des droits de passage; & ne fûmes exposés à aucune de ces diffic par lesquelles, en Europe même, on arrê souvent la marche des voyageurs. Malgr *ramadan*, nous trouvâmes, dans les hutt café les plus isolées, notre nourriture naire; &, dans les villes, nous osâmes en jour acheter librement des vivres. La vill *Dsjobla* est la capitale d'un district & la dence d'un *dola*: située sur les bords d'un cipice profond, elle peut contenir 600 sons hautes & bien bâties. Ses rues sont vées; ce qui est rare en Arabie. Les Juifs meurent, comme par-tout en *Yemen*, hor la ville, dans un quartier séparé.

Le 31 mars, nous continuâmes notre r par des chemins qui serpentaient dans un rein fort inégal. Nous prîmes un guide nous mener sur une montagne voisine nous vîmes les ruines d'un très-ancien teau. Sur la hauteur, on jouit d'une vue perbe sur une quantité de petites villes & lages qu'on découvre de loin. Nous desc dîmes la montagne par la grande route qui de *Moka* à *Sana*. Le chemin est bien en tenu: il est pavé & assez commode, quoi tournant autour d'une descente très-escarpée

La contrée que nous parcourûmes le l

ain, 3 avril, eſt peu habitée & ſtérile : ſûmes frappés de la quantité extraordi- de pierres dont les champs labourables couverts. Nous traverſâmes enſuite une e couverte de dattiers : en avançant vers *Téhama*, nous rencontrâmes quelques vil- & quelques ruiſſeaux. Le 4 avril, nous îmes un mauvais chemin à travers des col-, & nous paſſâmes à pluſieurs repriſes rivière conſidérable, & même rapide, qu'il n'eût pas plu depuis long-tems. Arabie.

Dans ce canton déſert, ſur les confins du *ma*, M. Forskal découvrit, avec beau- de joie, l'arbre qui produit le baume de lecque : cet arbre était aſſez grand & tout leurs. Il croît dans beaucoup d'endroits de men ; mais les habitans, qui l'appèlent re odoriférant, ne ſavent en tirer d'autre ique de parfumer leurs der ures en brû- ſon bois. En continuant notre chemin à ers une contrée montueuſe, nous arrivâ- à *Hœs*, ville ſituée dans le *Téhama*, pe- & mal bâtie : elle eſt néanmoins la capitale diſtrict, & la réſidence d'un dola. On y ique beaucoup de poterie, ſur-tout de ces vaiſes taſſes pour boire le *kircher*.

Nous partîmes de Hœs le 5 avril, & le 6 fûmes de retour à *Beit-el-Fakih*. Cette

Arabie.

année, le premier jour du *beiram* tomba l
avril, jour où le dola sortit de la ville,
compagné d'une grande multitude, pour
la prière en plein air dans une grande p
carrée. La fête dure trois jours, pendan
quels les Arabes se régalent, & n'entrep
nent aucun voyage ni aucun travail.

Le 7 avril, nous eûmes occasion de
à *Beit-el-Fakih* un exemple du sang-froi
de la fermeté des Arabes. Le feu prit à
maison, à une extrémité méridionale;
comme le vent soufflait du sud avec viole
en peu de tems la plus grande partie d
ville fut dévorée par les flammes. Cepen
les habitans restaient tranquilles : on n'en
dait dans les rues ni cris, ni lamentations
quand on plaignait leur sort, ils répliquai
c'est la volonté de Dieu. Nous occupions
maison de pierre dans un quartier que
flammes épargnèrent. Montés sur notre
nous vîmes les toits des autres maisons
plis de spectateurs, qui regardaient tranq
lement l'incendie. Un savant, pauvre,
nous rendait souvent des visites, vint
voir, après avoir mis ses effets en sûreté
nous indiqua d'un air indifférent le mon
où sa maison s'embrâsa. Dans un tel accid
un Arabe, il est vrai, ne perd pas beauc

pproche du feu : il prend ſes meubles ſur dos, & ſe réfugie dans un autre quartier, même en pleine campagne. Il ne perd que chétive cabane, qu'il rebâtit facilement & u de frais.

Arabie.

CHAPITRE VI.

Route jusqu'à Moka. — *Arrivée & séjour cette ville. — Mort de M. de Haven. Départ de Moka. — Route jusqu'à Taës Description de cette ville. — Départ* Jerim. — *Route de Jerim à* Sana. — *Ar dans cette ville. — Audience de l'Ima du Visir. — Pompe de l'Iman revenan la Mosquée. --- Départ de* Sana.

Arabie.

NOUS partîmes de Beit-el-Fakih le avril, & nous passâmes par la contrée qu arrosée par la rivière de Lebid, & par le naux qu'elle fournit : cette belle campag presque deux milles de longueur ; depuis terres arrosées jusqu'à Moka, on ne voit re de villages ; tout le pays est aride, sa neux, & couvert de cette mauvaise herbe on couvre les toits dans cette province ; milieu de ces plaines de sable, les chal sont excessives ; nous étions enchantés, qu

ous pouvions nous mettre quelquefois à l'om- Arabie.
re dans une misérable cabane de café.

Le second & le troisième jour nous ne rencontrâmes que des cabanes de cette espèce jusqu'à notre arrivée à un grand village appelé *Mauschid*, ou réside un *sous-dola*. Nous rencontrâmes encore deux villages & plusieurs huttes à café; toute la route passe au travers des sables. Après un trajet assez désagréable, nous entrâmes dans Moka, le 23 avril; tous ceux qui arrivent à Moka par terre, sont obligés de passer par la même porte, où les Européens sont soumis à l'humiliation de quitter leurs ânes & de marcher à pied jusqu'à leur logement.

Notre bagage fut porté à la douane, où le dola se trouva en personne : nous demandâmes qu'on visitât premièrement les hardes qui nous étaient nécessaires; mais les visiteurs s'opiniâtrèrent à commencer par les caisses de curiosités naturelles; dans une de ces caisses, il y avait des poissons du golfe arabique, conservés dans l'esprit-de-vin, & enfermés dans un petit baril : nous priâmes les douaniers de ne point ouvrir ce baril, à cause de la mauvaise odeur des poissons; mais, non-contens de l'ouvrir, ils le fouillèrent avec un fer pointu, & le vuidèrent à la fin entièrement. Les Ara-

Arabie.

bes, qui ont une averſion décidée pour les l
queurs fortes, ſe prévinrent extrêmement con
tre nous, en ſentant l'odeur de l'eſprit-de-vin
& furent vivement choqués de l'infection qu
empeſtait la douane.

Nous inſiſtâmes pour avoir au moins no
lits; mais on continua à fouiller nos caiſſes d
coquillages au riſque de les briſer. Les Arabe
ne comprenant pas qu'un homme ſenſé puiſſ
amaſſer ces bagatelles ſans quelque vue d'in
térêt, nous accuſèrent de vouloir nous moc
quer du *dola*, en produiſant des effets ſan
valeur pour dépayſer les gens, pendant que nou
avions caché nos marchandiſes précieuses.

Enfin, parut un vaſe où M. Forskal con
ſervait quelques ſerpens dans l'eſprit-de-vin
cette vue effraya ſingulièrement les Arabes
Un domeſtique du dola dit, que ces franc
étaient venus apparemment pour empoiſonne
les muſulmans, & que, pour mieux réuſſi
dans leur deſſein, l'un d'eux ſe donnait pou
médecin. Le dola, homme doux & âgé, qui
juſqu'ici, n'avait point paru prévenu contr
nous, entra alors en colère, et dit: Pardieu
ces gens ne paſſeront pas la nuit dans notr
ville. On peut juger quels propos nous eſſuyâ
mes de la part des douaniers & du peuple

la douane fut fermée bruſquement, & nous ne pûmes obtenir aucune de nos hardes. Arabie.

Perſonne ne voulait nous loger, puiſqu'on nous regardait comme des vagabonds, qui ſeraient chaſſés inceſſamment de la ville. A la fin, un bourgeois voulut bien nous louer ſa maiſon, pourvu qu'il n'eût rien à craindre de la part du gouvernement; nous le menâmes chez le cadi, qui l'aſſura qu'il pouvait nous recevoir ſans riſque: en Turquie, les cadis ont la réputation d'être fort intéreſſés; mais dans l'Yemen, nous les avons trouvé tous honnêtes gens & très-empreſſés à rendre prompte & bonne juſtice.

Nous réſolûmes cependant de ſacrifier 50 ducats que je devais porter le lendemain au dola; mais en y allant, j'appris que ce gouverneur, en exerçant ſes troupes, avait été bleſſé au pied. Cet avis me fit retourner ſur mes pas, dans l'eſpérance que notre médecin ſerait peut-être mandé, & que nous pourrions nous diſpenſer de faire un préſent.

M. Cramer ne fut pas appelé par le dola, mais M. Forskal vint à bout d'obtenir une audience de ce gouverneur; il fut ſi bien reçu, que le dola lui fit des e proches de ce que nous ne nous étions pas adreſſés directement à lui: le lendemain, il nous envoya un préſent

Arabie.

de quatre agneaux & de deux petits sacs de riz ; en même tems, il ordonna qu'on nous livrât tous nos effets sans les visiter.

Lorsque le dola fut blessé, les principaux de la ville lui conseillèrent tout de suite d'appeler le médecin européen. Ces conseils & le mauvais état de la blessure, qui avait empiré entre les mains de quatre à cinq charlatans, engagèrent le dola à nous faire demander, le 4 mai, si nous étions encore fâchés contre lui, ou si notre médecin pourrait se résoudre à le traiter. Charmés des avances de ce gouverneur, M. *Cramer* lui offrit tous ses services. A peine notre réponse fut rendue au dola, qu'il envoya un domestique avec un mulet pour chercher M. Cramer. Les Européens sont obligés de descendre de leurs montures, & de marcher à pied en passant devant la maison du dola; non-seulement on fit traverser la place à M. *Cramer*, mais encore la cour de sa maison monté sur son mulet, pour montrer au peuple que nous étions parfaitement réconciliés.

Nous eûmes, dans la suite, de fréquentes occasions de voir le dola, & de nous assurer de son amitié : un tel changement dans notre manière d'être, nous eût rendu le séjour de *Moka* plus agréable, si notre repos n'eût pas été trou-

blé par des maladies, & sur-tout par la mort de M. *Haven*. Arabie.

Après son décès, nous pensâmes sérieusement à quitter cette ville ; elle contient environ dix mille habitans, tant Juifs qu'Arméniens & Mahométans ; elle est entourée d'un rempart sans fossés ; quatre tours fort élevées & garnies de canons, sont sa seule défense ; cette ville, & plusieurs autres également jalouses de leur indépendance, formèrent une confédération, & n'obéirent, pendant plusieurs siècles, qu'à leurs lois, qu'elles respectèrent comme un frein contre les abus de la liberté & les attentats de la tyrannie ; mais aujourd'hui ces villes sont tombées sous la domination d'un petit roi, qui fait sa résidence à *Sana*, dans la montagne où il a fait construire deux forteresses, l'une pour conserver ses trésors, & l'autre pour mettre les prisonniers d'état. C'est au commerce qui attire les Européens dans cette ville, qu'on est redevable de la connaissance de cette contrée, où il ne paraît pas que les anciens aient jamais pénétré.

Le dola nous refusa plusieurs fois la permission de partir, parce que sa blessure n'était pas encore guérie, & qu'il ne voulait pas perdre son médecin ; enfin, quand nous ne sûmes plus comment nous y prendre, un charlatan

Arabie.

vint nous tirer d'embarras ; cet homme promit de guérir en huit jours la bleſſure du dola, qui ſe mit tout de ſuite entre ſes mains, & congédia notre médecin. Il nous accorda en même tems la permiſſion de partir pour *Taès*, & nous donna une lettre de recommandation pour le *dola* de cette ville. M. Cramer reçut en préſent un mulet avec la ſelle & la bride, & des étoffes des Indes pour un habit à la façon des Arabes.

Moka reçoit de l'Abyſſinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des eſclaves ; de la côte orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des eſclaves, de l'ambre, de l'ivoire ; du golfe Perſique, des dattes, du tabac, du bled ; de Surate, une quantité immenſe de groſſes toiles, peu de belles ; de Bombay & de Pondichéry, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe ; du Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du ſafran d'Inde ; du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles, preſque toutes bleues ; la plus grande partie de ces marchandiſes qui peuvent être vendues ſix millions, trouve ſa conſommation dans l'intérieur du pays.

Aucune des affaires qui ſe traitent à Moka, ainſi que dans tout l'Yemen, à Sana même,

la capitale, n'eſt entre les mains des naturels du pays ; les avanies dont ils ſont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéreſſer ; toutes les maiſons du commerce ſont tenues par des banians de Surate, ou du Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie, auſſitôt que leur fortune eſt faite ; ils cèdent alors leurs établiſſemens à des négocians de leur nation, qui diſparaiſſent à leur tour pour être remplacés par d'autres. Autrefois les compagnies Européennes, qui ont le privilége excluſif du commerce au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, avaient établi des agens à Moka ; malgré une capitulation ſolemnelle qui avait fixé à deux & un quart pour cent, les droits qu'on devait payer, ils éprouvaient des vexations fréquentes ; le gouverneur de la place exigeait d'eux des préſens, qui lui ſervaient à acheter la faveur des courtiſans, ou celle du prince même : cependant les bénéfices qu'ils faiſaient ſur les marchandiſes d'Europe qu'ils débitaient, ſur les draps ſpécialement, les réſignaient à tant d'humiliations : lorſque le Caire s'aviſa de fournir ces différens objets, il ne fut pas poſſible de ſoutenir la concurrence, & l'on renonça à des établiſſemens fixes.

Arabie.

Le commerce ſe fit par des vaiſſeaux partis

Arabie.

d'Europe, avec le fer, le plomb, le cuivre l'argent néceſſaires pour payer le café qu'o voulait acheter; les ſubrecargues, chargés d ces opérations, terminaient les affaires à cha que voyage; ces expéditions d'abord aſſe nombreuſes & aſſez utiles, tombèrent ſucce ſivement. Les plantations de café, formées pa les nations européennes dans leurs colonies firent diminuer également & la conſommatio & le prix de celui d'Arabie; à la longue, ce voyages ne donnèrent pas aſſez de bénéfice pour ſoutenir la cherté des expéditions direc tes. Alors les compagnies d'Angleterre & d France prirent le parti d'envoyer à Moka l'une de Bombay, l'autre de Pondichéry, de navires avec des marchandiſes d'Europe & de Indes; ſouvent même elles ont eu recours un moyen moins diſpendieux; les Anglais & les Français qui naviguent d'Inde en Inde vont tous les ans dans la mer Rouge; quoiqu'il ſe défaſſent avantageuſement de leurs mar chandiſes, ils n'y peuvent jamais former un cargaiſon pour leur retour; ils ſe chargent, pou un modique fret, du café des compagnies qu le verſent dans les vaiſſeaux qu'elles expé dient du Malabar & du Coromandel pour l'Eu rope. La compagnie de Hollande, qui inter dit les armemens à ſes ſujets, & qui ne fai

nt elle-même d'expédition pour le golfe [redacted]
hique, eft privée de la part qu'elle pour- Arabie.
prendre à cette branche de commerce.

En quittant Moka, nous paffâmes, le 9 juin, une contrée déferte & extrêmement aride, nous arrivâmes, après avoir fait quatre lles, à *Mufa*, village fitué à l'extrémité des ntagnes : le lendemain, nous marchâmes s le lit d'une grande rivière, qui, dans la fon pluvieufe, fe décharge dans la mer s de *Moka*, mais qui, à l'ordinaire, fe perd t près de fa fource dans les fables du *Té-ma*.

Dans les pays montueux, les chemins font difficiles, qu'on ne voyage plus de nuit. Nous mes un grand village, & près de-là des mon-gnes fertiles nommées *Kamara*, mais dont habitans ne font guère foumis à leurs chefs. e 12 juin, après avoir traverfé quelques vil-ges & des campagnes fertiles, nous arrivâ-es à *Darebat*, ville diftante de Moka de dix illes : fa fituation fur la cime d'une montagne rend forte ; depuis *Darebat*, nous rencon-âmes quelques beaux villages & une quan-té de huttes à café, ou de *Madjils*, ou réfer-oirs conftruits en forme de colonnes : un vio-nt orage nous obligea de nous arrêter en

Arabie.

chemin : le lendemain, nous arrivâmes à T
d'aſſez bonne heure.

Immédiatement après notre arrivée, n
envoyâmes la lettre du *dola* de Moka à ce
de *Taès*, qui nous fit venir tout de ſuite c
lui ; il parut de fort bonne humeur, & n
fit offrir du *kiſcher*, des pipes & du *kuad*, bo
geon d'un arbre que les Arabes mâche
comme les Indiens leur betel ; mais nous
pouvions pas nous accoutumer au goût
cette drogue. Le dola nous raconta comm
le bruit s'était répandu à *Taès*, que nous avi
apporté à Moka pluſieurs caiſſes remplies
ſerpens : il nous fit conduire dans une mai
où nous fûmes aſſez bien logés, & il nous
voya deux agneaux avec un peu de farine. N
lui offrîmes à notre tour une pièce de toile
Indes.

La ville de *Taès* eſt ſituée au pied de
belle & fertile montagne de *ſabber* ; elle
ceinte d'une muraille de 6 à 10 pieds d'épa
ſeur. Dans ſon enceinte, ſe trouve un roch
eſcarpé, haut de plus de 400 pieds, ſur
quel eſt bâtie la forteresſe : les murailles ſo
revêtues de briques, mais leur intérieur
conſiſte qu'en briques ſéchées au ſoleil ; e
n'a que deux portes, garnies à la manière
Arabes, chacune de trois tours : il n'y en

Arabie.

deux où l'on puiſſe placer du canon ; la iſon était alors composée de ſix cents mes.

Le ſaint que la ville de Taès a pris pour on, eſt le fameux *Iſmaël Mulk*, qui, ſui- la tradition, a été roi de cette contrée. corps repoſe dans une moſquée qui porte nom ; mais il n'eſt plus permis d'appro- de ſon tombeau depuis que ce ſaint s'eſt d'opérer un miracle à charge aux gou- eurs : on nous raconta cet événement mi- leux de la manière ſuivante : deux men- s avaient demandé la charité au dola de qui ne la donna qu'à un ſeul : l'autre ut au tombeau d'*Iſmaël Mulk*, pour im- er ſon ſecours. *Iſmaël*, qui, de ſon vivant, été fort charitable, tendit la main hors ſon tombeau, & remit au mendiant une re, contenant un ordre au dola, de payer écus au porteur. Après avoir examiné cet e avec la plus ſcrupuleuſe attention, on nnut qu'*Iſmaël Mulk* l'avait écrit de ſa re main, & ſcellé de ſon ſceau ordinaire : gouverneur ne put ſe diſpenſer de payer mme ; mais, pour ſe mettre à l'abri à l'a- ir de pareilles lettres de change, il fit mu- porte du tombeau.

Dans la ville même & aux environs, on voit

Arabie.

un grand nombre de mosquées désertes tombent en ruines : les derniers seigneur Taès ont montré plus de bons sens dan choix des édifices qu'ils ont élevés : ils bâti de beaux palais, & se sont contentés petit *Kcubé*, pour leur servir d'oratoire & sépulture : ces palais ornent la ville qui, d leurs, n'est pas trop bien bâtie : aux envi de Taès, on voit encore les ruines de anciennes villes : on n'y voit plus que le bris de leurs murailles & de quelques quées.

La magnifique montagne de *Sabber* prod suivant le dire des Arabes, toutes les pla qu'on trouve dans le reste du monde. M. *Fo* voyait tous les jours cette montagne devan yeux, & avait le chagrin de ne pouvoir obtenir la permission d'y aller herborise offrit de faire venir à ses frais un scheik la montagne, sous la protection duquel il n rait rien à risquer dans ses courses ; mai dola refusa toujours ses propositions, & permit seulement de faire une petite excur sur la montagne de *Saurck*. Mon ami p le 20 juin, & nous le 22, parce qu'il a trouvé déserts, les villages de ce dist dont les habitans, à cause des vexations supportables du dola, s'étaient établis aille

Arabie.

ous eûmes occasion de voir la négligence laquelle les Arabes observent la lune, & ignorance en astronomie. Dans le tems les pélerins de la Mecque vont au mont fa, tous les musulmans célèbrent une , pour laquelle on tue une quantité ense de chameaux, de bœufs, de mou. Tout le monde crut que cette fête comcerait le 21 juin : comme elle dure trois s, & que, pendant ce tems, les paysans viennent point en ville, chacun avait fait provisions. Dans cet intervalle, arriva un rier de *Sana*, avec la nouvelle qu'on y t apperçu la nouvelle lune un jour plus qu'on ne s'y était attendu, & que la fête célébrerait le 22 juin. Le jour marqué, on na le signal par quelques coups de canon ; dola, suivi d'une multitude de peuple, alla procession à la place carrée hors de la e où il a coutume de faire sa prière en in air, dans les occasions solemnelles : en venant, on se rendit dans l'endroit où les dats faisaient la parade, & où les principaux la ville s'exercent au *dsjerid* : le dola, en ulant montrer son adresse, fut jeté à terre r son cheval ; chacun retourna chez soi, fit nne chère, mâcha du *kaud*, & fit brûler des mates dans sa maison.

Arabie.

Sur ces entrefaites, un exprès nous app une lettre du dola de Moka, dans laquel y en avait trois autres de renfermées; l pour l'iman, l'autre pour ſon viſir, & la ſième pour notre dola de *Taès*. Il nous m ... que l'iman nous permettait de veni Sana, & nous priait d'apporter avec nous curioſités; il faiſait part au dola de *Taès*, ordres de leur maître, & le priait de facil notre départ pour *Sana*. M. Forskal porte de ſuite cette lettre au gouverneur; n n'ayant pu lui parler, il la remit à un meſtique.

Le dola donna pour réponſe que les ord touchant notre voyage au Sana, regardai uniquement le dola de Moka : ce proc nous jeta dans le plus grand embarras : n ne ſavions de qui attendre du ſecours; n nous rendîmes chez le cadi, dont on nous conta pluſieurs traits d'équité; nous lui ex ſâmes notre ſituation, & nous lui montrâ nos lettres de *Moka :* il trouva la condu du dola déraiſonnable, & lui écrivit ſur-champ de prendre garde, & de ne rien fa contre les ordres de l'iman. Le dola répo dit qu'il ne s'oppoſait pas à notre voyage, le lendemain il nous fit dire que nous po vions partir.

Arabie.

cadi, ſans que nous l'euſſions demandé, la générosité de nous remettre une lettre recommandation pour le viſir de l'iman, laquelle il lui diſait: « ſi l'on t'a mandé lque choſe au déſavantage de ces Francs, de-toi de le croire ». Nous euſſions ſou-e faire un préſent d'une montre à ce juge, la probité nous inſpirait la plus grande ération; mais on nous avertit qu'il n'accep-ait rien pour ne point paraître avoir pris re parti par des vues intéreſſées.

Nous ne pûmes voir le dola avant notre art; il évita notre viſite ſous prétexte de ladie: nos amis nous aſſurèrent cependant, il était réellement malade, à cauſe du cha-que lui avait donné la réſiſtance à ſes res; réſiſtance qui, à ce qu'on prétendait, ait avili aux yeux des habitans de la e.

Depuis Taès, d'où nous étions partis le juin, nous ne rencontrâmes les deux pre-ers jours que de méchantes huttes à café, peu de villages: la contrée eſt mal culti-e & preſque déſerte.

Le premier juillet, après avoir traverſé le nt *Mharras*, ſur un chemin pavé, nous mes une contrée plus fertile; & après avoir ſé pluſieurs villages & quantité de *madjils*,

Arabie.

nous arrivâmes à *Abb*. Cette ville, ſituée le ſommet d'une montagne, eſt entourée d' bonne muraille, & contient 800 maiſons plupart bien bâties; elle a des rues pavé & un grand nombre de petites moſquée côté d'une de ces moſquées, eſt un grand ſervoir, dont l'eau, amenée par un aque d'une haute montagne voiſine, ſe diſtri dans toutes les maiſons de la ville.

Nous deſcendîmes la montagne d'*Abb* nous traverſâmes un terrein fort inégal, ſemé de villages & de maiſons d'abri pou voyageurs: après avoir couché dans un *ma* nous commençâmes à monter la montagn *Sumara;* à la moitié de l'élévation de la m tagne eſt le village de *Menſil*, où eſt une perbe auberge toute bâtie en pierre de ta Nous eûmes ſur le toit un appartement c mode, dont M. Forskal, qui était tombé d un état de faibleſſe extrême, avait gr beſoin.

Nous y reſtâmes le lendemain, & nous ſions ſouhaité y ſéjourner; mais nos cha liers nous propoſèrent de pouſſer juſqu'à *rim*, ville peu diſtante, & nous promiren faire porter notre malade par des hom dans les chemins eſcarpés du mont *Suma* ils nous perſuadèrent, & nous partîmes l juil

illet: on n'avait porter un chrétie ait attaché M. F ameau; quoiqu ent, il arriva à ble.

Nous étions logé ublique; mais la f voir des Europée ous trouvâmes en mmode que nous ahométan s'obſtin orter M. Forskal llut le faire nous- Jerim n'eſt qu'un *ola* dans un chât maiſons y ſont b ues ſéchées au ſol illes de *Jerim*, ét ion des Arabes, u *Dhafor*, dont on n A *Jerim*, il n'éta ucune pluie: cette le à la multiplicati vaient dévoré la p e la terre; les hab e faire, le 8 juill ls ſe rendirent, à

Arabie.

[ju]illet : on n'avait pas pu engager les Arabes [à] porter un chrétien, &, en conséquence, on [av]ait attaché M. Forskal dans son lit, sur un [ch]ameau ; quoiqu'on l'eût transporté lente[m]ent, il arriva à Jerim dans un état déplo[ra]ble.

Nous étions logés à *Jerim* dans une auberge [pu]blique ; mais la foule des spectateurs curieux [de] voir des Européens, devint si importune, que [n]ous trouvâmes en ville un appartement plus [c]ommode que nous louâmes : notre domestique [m]ahométan s'obstina à ne vouloir pasaider à [tr]ansporter M. Forskal d'une maison à l'autre ; il [fa]llut le faire nous-mêmes.

Jerim n'est qu'une petite ville où réside un [Do]la dans un château situé sur un rocher ; [le]s maisons y sont bâties en pierres & en bri[q]ues séchées au soleil ; à la distance de deux [m]illes de *Jerim*, était située, suivant la tradi[ti]on des Arabes, une ville fameuse, nommée *Dhafor*, dont on ne voit que peu de ruines.

A *Jerim*, il n'était tombé depuis trois mois [a]ucune pluie : cette sécheresse était si favora[b]le à la multiplication des sauterelles, qu'elles [a]vaient dévoré la plus grande partie des fruits [d]e la terre ; les habitans de Jerim résolurent [d]e faire, le 8 juillet, des prières publiques. [I]ls se rendirent, à cet effet, en procession

Arabie.

dans une place hors de la ville, destinée à ces solemnités : la procession était composée d'un grand nombre d'ecclésiastiques, en habits qui marquaient leur humiliation : deux vénérables *schecks* marchaient à la tête, portant des cassettes ouvertes, remplies de livres : toute la procession chantait & répétait de courtes prières : à peine cette cérémonie fut finie, que nous eûmes le même soir un orage avec de la grêle, & une forte pluie : quelque temps après les pluies devinrent plus fréquentes : entre les tropiques, elles ont leur période régulier, de chaque côté des grandes chaînes de montagnes.

On vendait, dans tous les marchés, des sauterelles à vil prix ; car elles étaient si prodigieusement répandues dans la plaine près de *Jerim*, qu'on pouvait les prendre à pleines mains.

Dans les rues de *Jerim*, nous vîmes un époux allant au bain en cérémonie ; des jeunes garçons sautant au son d'un tambourin, précédaient la marche : des personnes de tout âge, tirant des coups de pistolet, les suivaient, & l'époux avec ses amis, fermaient la procession. Le soir on vit paraître une quantité de flambeaux qui formaient une assez jolie illumination.

Les premiers jours après notre arrivée à Je

rim, la maladie de M. Forskal parut diminuer; mais bientôt après, elle le reprit avec tant de violence, que nous désespérâmes de sa guérison. Le 10 juillet, vers le soir, il tomba dans une profonde léthargie, & mourut dans cet état le lendemain matin. Il fallut notifier au gouvernement la mort de notre compagnon : le cadi eut l'attention de nous indiquer un arabe qui pourrait nous vendre une place pour enterrer le défunt. Le marché que nous fîmes avec cet homme n'eut pas lieu, parce que cette place se trouvant près d'un canal destiné à arroser des prairies, les possesseurs de ces fonds avaient menacé notre arabe d'un procès, si l'eau venait à manquer à cause du corps d'un chrétien : nous trouvâmes tout de suite une place pour le même prix.

Arabie.

Le dola témoigna ensuite qu'il désirait conférer avec quelqu'un de notre compagnie; il me dit, qu'en qualité de gouverneur, il avait le droit d'aubaine sur la succession des juifs & des banians, qui mouraient dans son gouvernement : je lui répondis que le défunt n'était ni juif ni banian, mais européen, & que le dola de Moka n'avait formé aucune prétention sur la succession de nos compagnons morts dans cette ville : le dola, instruit

Arabie.

que nous allions à *Sana*, & craignant appa-remment nos plaintes, nous laiſſa en repos.

Notre plus grand embarras fut de trouver des porteurs que nous promîmes de payer lar-gement. A la fin, nous vînmes à bout d'en-gager ſix hommes à porter le mort au milieu de la nuit juſques au lieu de la ſépulture; ils s'acquittèrent de ce devoir, en courant & en ſe cachant le mieux poſſible, tant ces gens ont de l'averſion pour toucher un chrétien.

Après l'enterrement de notre ami, nous n'eûmes rien de plus preſſé que de continuer notre route. Etant partis le 13 juillet de *Je-rim*, nous fîmes quatre milles dans des chemins pierreux, & nous arrivâmes le même jour à *Damar*. Comme nous avions ſéjourné long-tems à *Jerim*, les habitans de *Damar* étaient inſtruits de notre paſſage; auſſi le peuple, fort curieux de voir des européens, vint à notre rencontre à plus d'une demi-lieue de la ville. A meſure que nous approchions, le concours augmenta; de ſorte que, pour être plus tran-quilles, nous louâmes une maiſon vuide, au lieu de deſcendre dans une auberge.

La ville de *Damar* eſt ſituée dans une plaine fertile, capitale d'une province; elle a un dola qui réſide dans un vaſte château; dans ſon ter-ritoire, ſe trouvent les plus beaux haras d

l'Yemen; elle a une célèbre université, ou 500 jeunes gens font ordinairement leurs études; la ville est ouverte, bien bâtie & très-grande; les juifs habitent un village séparé, mais les banians peuvent demeurer en ville au milieu des musulmans.

Arabie.

Notre médecin eut bientôt des pratiques; ne voulant pas sortir à cause du tumulte, on lui apportait les malades dans leurs lits, & un habitant fit, avec nous, le voyage de Sana, uniquement pour être à portée de le consulter.

Près de la ville est une montagne qui renferme une mine de soufre; dans une autre un peu plus éloignée, on trouve ces belles cornalines si estimées des Arabes.

Le 14 juillet, nous traversâmes une plaine entourée de montagnes pelées & arides; le chemin devint fort pierreux: le lendemain nous eûmes des chemins plus mauvais encore; ce qui nous surprit à cause du voisinage de la capitale: comme il ne tombe pas assez de pluie dans ce pays, on a ménagé, au bas des collines, de magnifiques réservoirs, d'où l'eau se distribue dans les champs avec beaucoup de frais & d'intelligence.

Espérant de pouvoir faire notre entrée à Sana, le 10 juillet, nous mîmes le matin nos

Arabie.

habits turcs, un peu plus honnêtes que les habits arabes que nous avions portés en voyage, nous passâmes sur un pont de pierre, une petite rivière qui se perd bientôt dans le sable, & nous nous arrêtâmes près du village de *Hadde*, où l'iman a un jardin, ou plutôt un verger, à un mille de *Sana*.

Le 16 juillet, de bon matin, nous avions fait prendre les devans à un domestique, avec une lettre adressée au visir de l'iman, qui lui annonçait notre arrivée; mais ce seigneur, déja instruit du terme de notre voyage, nous avait prévenus & envoyé à notre rencontre un de ses principaux secrétaires pour nous souhaiter la bien-venue. Ce député nous rapporta qu'on nous attendait depuis long-tems, et que l'iman avait loué pour nous dans un faubourg de *Sana*, une jolie maison de campagne : nous trouvâmes dans cette maison de jolis appartemens, mais absolument vuides & dépourvus de tout : nous étions donc plus mal que dans un caravanserail, où nous aurions pu nous procurer au moins la nourriture.

Le lendemain matin, l'iman nous envoya un présent, consistant en cinq moutons, en bois, en riz, en bougies & en épiceries. Celui qui vint nous offrir ces provisions, était chargé en même tems de nous faire des ex-

cuses de ce que l'iman ne pouvait nous voir ces deux jours, parce qu'il était occupé à payer les troupes étrangères qui étaient à sa solde. Ce délai nous eut été indifférent, si en même tems on ne nous eût pas enjoint de ne pas sortir de la maison avant d'avoir eu notre audience. Arabie.

On avait oublié de nous avertir que l'étiquète nous défendait aussi de faire venir des gens du pays chez nous, avant d'avoir paru à la cour. Nous avions une connaissance à *Sana* : c'était un juif, qui avait fait avec nous le voyage du Caire à *Loheya*. Aussitôt qu'il apprit notre arrivée, il vint nous faire visite, & nous amena le lendemain, un des grands astrologues de sa nation. En même tems arriva le secrétaire du visir : les deux juifs se levèrent par respect ; mais le secrétaire irrité de ce qu'ils avaient osé enfreindre l'étiquète, les chassa de notre maison, & ordonna à nos domestiques de ne laisser entrer personne, jusqu'à ce que nous eussions paru devant son maître.

Le 9 juillet, le secrétaire du visir vint nous prendre, pour nous mener à l'audience de l'iman. Nous nous étions attendus d'être introduits en particulier chez ce souverain; nous fûmes donc étonnés de voir les préparatifs

Arabie.

d'une grande cérémonie. La cour était ſi rem-
plie de chevaux, d'officiers & d'Arabes, qu[e]
le grand écuyer fut obligé de venir, avec u[n]
gros bâton à la main, pour nous faire place.

La ſalle d'audience était un carré ſpacieu[x] & voûté; au milieu, il y avait un large baſ-ſin avec quelques jets d'eau, qui s'élevaien[t] à la hauteur de quatorze pieds; derrière c[e] baſſin, près du trône, ſe trouvaient deux lar-ges gradins, de la hauteur d'un pied & dem[i] chacun : ſur le trône, était un eſpace cou-vert d'étoffe de ſoie, dans lequel on avai[t] placé de deux côtés de vaſtes couſſins. L'i-man s'aſſit ſur le trône entre les couſſins, le[s] jambes croiſées à la manière des Orientaux; ſa robe était d'un vert clair, à larges manches. Il avait, de chaque côté de la poitrine, u[n] riche lacis d'or, & ſur la tête un large tur-ban blanc. Ses fils étaient placés à ſa droite & ſes frères à ſa gauche; vis-à-vis, ſur le gradin le plus élevé, se tenait le viſir, & nous occupions le gradin au-deſſous de lui : des deux côtés de la ſalle, étaient rangés quantité des principaux Arabes.

Nous fûmes conduits tout droit à l'iman, pour lui baiſer le revers & la paume de la main, comme auſſi le pan de ſa robe : c'eſt une faveur particulière, quand les princes ma-

Arabie.

métans donnent la paume de la main à bai-
Dans toute la salle régnait un silence pro-
d; mais à peine un de nous eût touché la
n de l'iman, qu'un héraut cria : *Dieu
serve l'iman !* Tous les assistans répétèrent
ute voix les mêmes paroles. Occupé com-
j'étais à méditer mon compliment en arabe,
appareil bruyant me troubla un peu; mais
s le tems de me remettre.

Comme le langage de la cour de *Sana* est
différent de celui de *Théama*, qui, seul,
s était un peu familier, & que nous par-
s même imparfaitement, nous prîmes no-
domestique de Moka pour interprète; le
r, qui, par un long séjour à Théama, avait
is ce dialecte, rendit à l'iman le même
ice : la conversation par conséquent, ne
vait être, ni longue, ni intéressante. Nous
crûmes pas devoir faire mention des mo-
de notre venue en Arabie; nous dîmes que,
lant prendre le chemin le plus court pour
r aux colonies danoises dans les Indes,
s avions tant entendu parler de la sûreté
de l'abondance qui régnaient dans les états
l'iman, que nous avions désiré d'en être
oins oculaires, pour pouvoir en faire le
it à nos compatriotes. L'iman nous dit que
s étions très-bien venus dans ses états, &

que nous pouvions y séjourner librem aussi long-tems qu'il nous plairait. Après a répété la cérémonie de baiser la main de man, & avoir entendu les acclamations térées des spectateurs, nous nous retirâ comme nous étions venus.

Arabie.

A notre retour, l'iman envoya à cha de nous une petite bourse contenant qua vingt-dix-neuf *komassis*, dont trente-deux un écu. Cette civilité paraît devoir blesse délicatesse d'un voyageur; mais, quand fait attention qu'un étranger, qui ne con pas la valeur des monnaies, est obligé faire une dépense journalière pour ses pro sions, & risque d'être trompé par les ch geurs, on ne trouvera pas cette attention se pourvoir de petite monnaie, si déplac ainsi nous acceptâmes ce présent, malgré tre résolution de n'être pas à charge Arabes.

En Turquie, personne n'est admis à l' dience du sultan, sans avoir fait une visite visir; la coutume est directement opposée *Yemen*. Après avoir été présenté à l'in dans la matinée, nous fûmes invités l'ap midi chez le visir, à sa maison de campag on nous pria en même tems d'apporter a nous les curiosités que nous avions mont

Arabie.

...ohcya & dans les autres villes : ces rare- ...étaient autre chose que des microscopes, ...thermomètres, des lunettes, des cartes géo- ...phiques, etc. Je ne voulus pas risquer de ...duire mes instrumens mathématiques; je ...gnis qu'un scheik n'engageât le visir à ...demander pour son usage.

...e visir nous reçut avec beaucoup de poli-..., & nous témoigna le plus grand conten-...ent de tout ce que nous avions étalé à ses ..., Il nous fit plusieurs questions qui prou-...nt ses connaissances & une application aux ...nces, peu commune parmi ses compatrio-... Les Arabes s'imaginent que l'Europe est ...ée au sud de leur pays, parce que les Francs ...iennent des Indes; mais le visir connaissait ...bien la position des différens états de l'Eu-..., ainsi que leur puissance & leurs for-... sur mer & sur terre : on ne pourrait pas ...attendre davantage d'un savant arabe, qui ...avait jamais vu une carte géographique.

Nous avions lu, dans la plupart des relations, ..., dans tout l'orient, un inférieur n'osait ...se présenter devant son supérieur, sans ...offrir un présent; nous étions d'ailleurs ...aises de marquer notre reconnaissance ...r les cadeaux qu'on nous avait faits : nous ...îmes cette occasion, pour offrir à l'iman

Arabie.

& au visir quelques pièces de mécaniq des montres & des instrumens peu conn Arabie. Nous apprîmes bientôt après q ne s'était pas attendu à une telle généro puisque, n'étant pas marchands, nous n'av aucune faveur à demander.

La ville de *Sana* est située au pied d montagne de *Nikkum*, sur laquelle on encore les ruines d'un château bâti par S suivant la tradition des Arabes. La ville pro ment dite, n'est pas fort étendue : il ne pas plus d'une heure pour en faire le to pied ; elle a sept portes & beaucoup de quées ; elle paraît plus peuplée qu'elle ne en effet. Des jardins occupent une p de son enceinte ; il n'y a que douze bains blics ; mais on y trouve un grand nombr magnifiques palais. L'architecture des Ar ne ressemble point à la nôtre ; les mai du peuple ne sont que de briques séchée soleil.

On trouve à *Sana*, comme dans toutes villes de l'orient, de grands caravanserails les marchands & les voyageurs. Chaque rée & marchandises se vendent dans un m ché particulier ; on ne voit que des fem sur celui du pain. Les artisans des diffé métiers travaillent en pleine rue ; les écriv

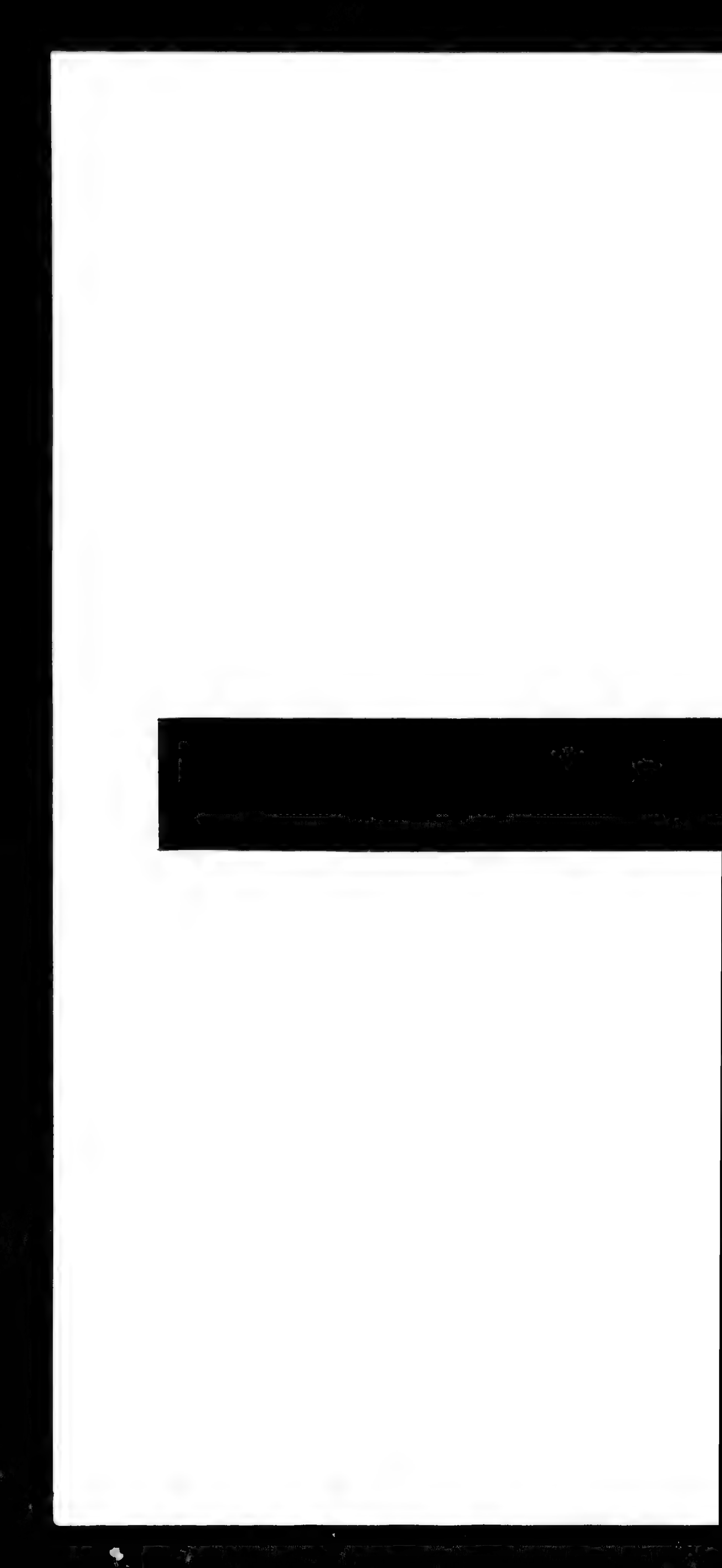
[redacted] Arabie.

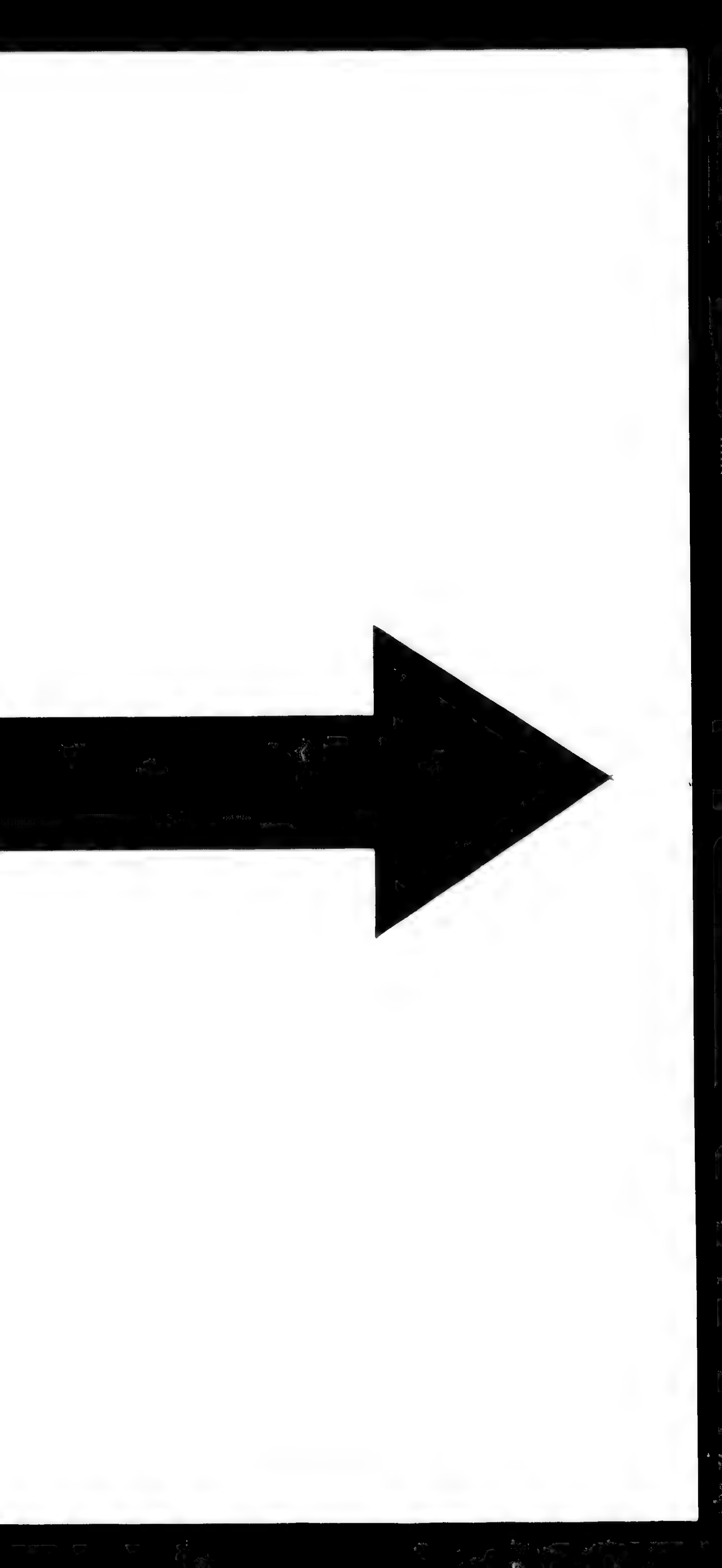
pent des boutiques portatives ; ils y ſent des placets, copient des livres, & ent en même tems des leçons d'écriture jeunes gens. Il y a de ces marchés où l'on troquer ſur-le-champ les vieux habits e des neufs.

es fruits ſont très-abondans à Sana : on a de vingt eſpèces de raiſins, qui ne mûnt pas tous en même tems. Les Arabes ſuſpendent auſſi les grapes dans leurs ca-, & en mangent preſque toute l'année; on e beaucoup de ces raiſins, dont l'exporn eſt conſidérable.

Dans le château ſitué ſur une colline, il y ux palais; j'y vis quelques ruines d'anciens mens, mais aucune inſcription remarqua-, malgré l'ancienneté du lieu. Il y a ici hôtel des monnaies, & des priſons diffées pour les perſonnes de tout rang. L'i- régnant réſide dans la ville; mais pluurs princes de ſon ſang demeurent dans le teau.

e faubourg de *Bir-el-Aſſab*, touche preſ- à la ville du côté de l'eſt; les maiſons de ce bourg ſont diſperſées parmi les jardins, le g d'une petite rivière. Les Juifs n'oſent pas meurer dans la ville ; ils habitent un vile particulier: leur nombre va à deux milles ;





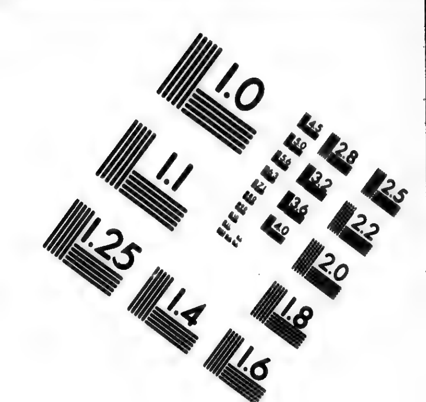
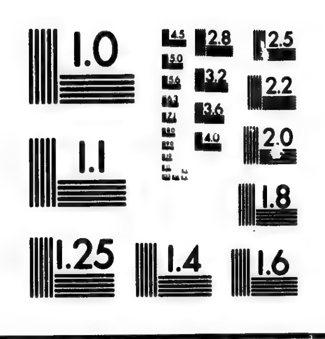
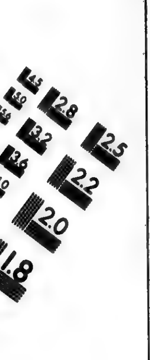


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6″


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

Arabie.

mais, dans l'Yemen, on les traite avec de mépris encore que dans la Turquie : cependant parmi ce peuple, que les Ar font obligés de chercher leurs meilleurs vriers.

Parmi ces juifs, il y en a qui font un c merce confidérable. Une quinzaine de j avant notre arrivée à *Sana*, l'iman avait du la liberté à un de ces marchands diftingu qui avait été pendant vingt-huit ans in dant des douanes, des bâtimens & des jard Étant tombé dans la difgrace, il ne fut feulement mis en prifon; mais obligé encor payer une amende de cinquante mille écus: tait un vieillard rempli de connaiffances; le ne juif, notre ancien domeftique, qui étai fes parens, lui avait parlé fi avantageufen de nous, qu'il rechercha notre amitié; nous n'ofions pas voir un homme forti fi cemment de prifon.

La difgrace de cet homme, nommé *Or* avait attiré à fes confrères une efpèce de fécution. A cette époque, le gouvernen fit démolir douze finagogues, fur quat dont les juifs étaient en poffeffion. Dans village, il y avait des maifons auffi belles celles des principaux de *Sana* : on abatti ces maifons tout ce qui excédait quatorze

Arabie.

, & on défendit à tout juif d'élever leurs mens au-dessus de cette mesure; on brisa s les cruches de pierre, où les habitans de illage conservaient leur vin.

compte à-peu-près cent vingt-cinq ba- qui demeurent à *Sana;* ils payent trois écus par mois pour la permission d'ha- la ville. Les héritiers d'un banian mort, obligés de payer quarante à cinquante ; &, si le défunt ne laisse pas de proches ns domiciliés dans l'Yemen, toute la suc- on est dévolue à l'iman.

sait que le sultan va, tous les vendre- à la mosquée à Constantinople : l'iman rve exactement cette coutume religieuse, n acquite avec beaucoup de pompe. Nous vîmes qu'à son retour; l'iman, en sor- de la mosquée principale, prit sa marche une porte de la ville pour rentrer par autre, précédé de quelques centaines de ts. Il faisait porter à côté de lui, com- tous les premiers de sa maison, un *me-* s, ou grand parasol, distinction réservée souverains & aux princes de leur sang. On dit que, dans les autres parties de l'Ye- , tous les seigneurs indépendans ne man- nt jamais d'étaler cette marque de leur in- endance.

Arabie.

Outre les princes, cette suite était c
posé au moins de six cents seigneurs di
gués, tant ecclésiastiques que séculiers &
litaires, tous montés sur de superbes chev
une grande multitude de peuple à pied fer
la marche; de chaque côté de l'iman, on
tait encore un chapeau surmonté d'une
solette d'argent, remplie d'amulettes pro
à rendre ce souverain invincible: en un
cette marche était magnifique, mais tu
tueuse; on allait, on courait à cheval, o
mêlait, sans observer aucun ordre.

On avait placé, près d'une porte, quel
chameaux portant des litières, où se trou
souvent, dans ces occasions, quelques fem
de l'iman; mais alors elles étaient vide
on ne les avait amenées que pour ne pa
r ·er à l'étiquette; derrière ces litières
. avaient encore une douzaine de chame
sans autre charge que quelques petits drap
attachés à leur selle, & qui servaient d'o
ment.

Les soldats firent hors de la porte quel
décharges, aussi gauchement que dans au
autre ville de l'Yemen; leurs évolutions de
le palais ne furent pas plus adroites: les p
de la ville restèrent fermées durant tout le
vice divin.

Le bon accueil qu'on nous avait fait à *ſana*, & qui ſurpaſſa notre attente, aurait pu ous engager à prolonger notre ſéjour; mais ous avions perdu deux de nos compagnons e voyage. Pluſieurs traits d'avarice de l'iman, u'on nous avait racontés, & l'expérience acquiſe par nos tracaſſeries avec les dolas, nous nſpiraient de la défiance; nous avions d'ailleurs reſſenti l'influence de ce climat ſi étranger à notre conſtitution : nous penſâmes donc érieuſement à partir; nous en avions bien la ermiſſion; mais il fallait prendre congé en orme, & montrer en même tems à l'iman s curioſités que le viſir avait vues. — Arabie.

Nous fûmes mandés le 23 juillet, & conuits dans la ſalle où nous avions eu notre audience : l'iman était ſur le premier gradin, côté du trône, aſſis dans un fauteuil fait de oſeaux entrelacés; nous lui baiſâmes les deux ôtés de la main, & le pan de la robe, ſuiant l'étiquète arabe. Perſonne n'était préſent cette audience, que le viſir, le ſecrétaire ui était venu nous chercher, & ſix à ſept ſclaves ou ſerviteurs. Tout ce que nous expoſâmes aux yeux de l'iman parut lui plaire eaucoup, & il nous fit, ainſi que ſon miniſre, pluſieurs queſtions touchant les mœurs, commerce & les ſciences des Européens.

[redacted] Arabie.

Après que nous eûmes répondu à toutes le questions, nous prîmes congé, avec les mê mes cérémonies que nous avions observées e entrant ; après-midi, nous allâmes faire no adieux au visir & à quelques autres person nes de distinction.

Le 25 juillet, l'iman envoya à chacun d nous un habillement complet, avec une le tre au dola de Moka, pour payer deux cen écus à notre compagnie, comme un préser de congé : nous crûmes pouvoir accepter cett générosité. Lorsque nous remîmes dans la suit cette lettre au dola, il nous renvoya à so sarof, ou banquier : c'était un banian, qu nous paya à différens termes, mais toujour en rechignant.

L'habillement que je reçus de l'iman, éta exactement comme celui des Arabes de di tinction dans l'*Yemen*. Ils portent la chemi par-dessus de larges culottes de toile. Le *jam bea*, espèce de coutelas recourbé, est attach à une grosse ceinture : une veste, à manche étroites, est couverte d'un manteau fort am ple : le cordon, qui pend sur le manche d *jambea*, n'est rien moins qu'un chapelet ; c'e une espèce de hochet, avec lequel les Arabe badinent pour occuper leurs doigts : ils n

onnoissent pas
onsiste en des
Le 26 juillet
ous suivîmes
montagnes pelé
e villages. Le l
ore plus mauva
e blocs de roc
Nous descend
oujours par d
ous allâmes ju
uée sur la côte
maisons où loge
e la montagne.
ente de l'iman
ordonna en cons
his, du fourage
os domestiques
souper, & paya
e *Mofhak* & de
l'un des fils de
Notre journée
pénible : les che
ont détestables.
râmes en chemi
nière de cette
Yemen. Ces ge
vivaient sous

onnoiſſent pas l'uſage des bas ; leur chauſſure onſiſte en des bottines ou des pantoufles. Arabie.

Le 26 juillet, jour de notre départ de Sana, ous ſuivîmes un mauvais chemin entre des ontagnes pelées, ſans rencontrer beaucoup e villages. Le lendemain, le chemin fut encore plus mauvais ſur des montagnes couvertes e blocs de rochers.

Nous deſcendîmes, le 28 juillet, preſque oujours par des montagnes très-roides, & ous allâmes juſqu'à *Moſhak*, petite ville ſiuée ſur la côte d'une montagne eſcarpée. Les aiſons où logent les voyageurs, ſont au pied e la montagne. Nous fûmes préſenter la patente de l'iman au dola de cette ville, qui rdonna en conſéquence des chameaux de relais, du fourage pour nos ânes, un repas pour os domeſtiques, & un mouton pour notre ſouper, & paya même notre gîte. Le revenu e *Moſhak* & de ſon territoire forme l'apanage 'un des fils de l'iman.

Notre journée du lendemain fut encore plus pénible : les chemins entre *Moſhak* & *Sehan* ont déteſtables. Le 30 juillet, nous rencontrâmes en chemin une famille errante, la premiere de cette eſpèce que j'aie vue dans Yemen. Ces gens n'avaient point de tentes, vivaient ſous des arbres avec leurs ânes,

Arabie.

leurs brebis, leurs chiens & leurs poules. Il ne sont fixés dans aucun lieu, mais vont men-dier & voler autour des villages. Une jeun fille de cette troupe vint nous demander l'au mône: elle avoit le visage découvert.

Nous couchâmes à *Samfur*, petit village où je perdis ma boussole: en partant, nou fûmes obligés de passer, dans l'espace d'u mille, une douzaine de fois la rivière d *Sehan*, qui a beaucoup de sinuosités, & don le cours entre des rochers est fort rapide. Nou y vîmes beaucoup de *baumiers*, qui resten sans culture, parce que les habitans en ignorent l'utilité.

Dans le cabaret à café de *Til*, nous rencontrâmes plusieurs pélerins revenant de l Mecque; entr'autres, un Arabe de *Doan*, ville située à vingt-cinq journées à l'est d *Sana*, & à douze journées de *Kerchiu*, pa conséquent dans une contrée entièrement inconnue aux Européens. J'étais fâché que l courte durée de notre entrevue, & la grand différence entre le dialecte qu'il parlait & celui de *Tehama*, ne me permissent pas de tire de lui plus de lumières sur sa patrie.

Depuis ce cabaret, le pays devient meilleur; il se couvre de verdure. La vallée contient plusieurs ruisseaux qui se déchargent

dans la rivière de *Sehan* ; & les montagnes sont parsemées d'un assez grand nombre de villages. Arabie.

Nous vîmes un ruisseau qui se perd sous terre, & qui reparaît à une assez grande distance : après être sorti des montagnes, il finit par disparaître tout-à-fait, parce que ses eaux se distribuent dans les campagnes de *Tehama*. Les paysans se ménagent des niches dans les arbres, pour veiller sur leurs champs. Nous arrivâmes à *Beit-el-Fakih*, le premier août, vers le soir.

Nous fîmes savoir notre entrée au *dola*, en le priant de tenir prêts les chameaux nécessaires pour la continuation de notre voyage. Nos domestiques arabes voulaient aussi lui demander des vivres pour se régaler, & pour montrer au peuple de quelle manière honorable nous revenions de la cour.

Étant partis de *Beit-el-Fakih*, le 2 août au soir, nous rencontrâmes, sur le chemin de *Jebid*, deux hommes qui conduisaient six ânes chargés en grande partie d'argent, que les marchands avaient reçu d'Égypte pour du café, & qu'ils envoient à Moka pour acheter des marchandises des Indes. Cette manière hardie de transporter de l'argent, nous prouva

combien peu on avait à craindre les voleur
Arabie. dans cette province.

Le 3 août, le dola de Jebid fut obligé d
nous fournir des vivres & de nous prépare
des relais de chameaux. Nous ne nous arrê
tâmes plus, & nous arrivâmes à Moka le
août dans la matinée.

Moka est sûrement une ville nouvelle qu
n'existe que depuis quatre siècles : elle doit so
origine, comme plusieurs villes du *Tehama*
à un saint, au célèbre *Scheik Schædeli ;* mai
cette origine fut accompagnée de circons-
tances particulières qui méritent d'être rap-
portées, sur la foi de la tradition des Arabes
dont le fond paraît vrai, quoiqu'altéré par l
goût de cette nation pour le merveilleux.

Un vaisseau indien, destiné pour *Dsjidda*
jeta un jour l'ancre dans ces parages, il y
environ 450 ans: les gens de l'équipage, ayan
apperçu une cabane dans ce désert, eurent l
curiosité d'aller la voir. Le scheik fit à ce
étrangers l'accueil le plus obligeant, les régal
de café, boisson qu'il aimait beaucoup, &
à laquelle il attribuait de grandes vertus. Le
Indiens, à qui le café était inconnu, regardè-
rent cette boisson chaude comme un remède
qui pourrait servir à guérir leur patron malade.
Schædeli les assura que, par le secours de ses

ières & par l'usage de cette boisson, le ma- [redacted] Arabie.
de ne serait pas seulement guéri, mais qu'il
ferait encore un gain considérable s'il voulait
débarquer ses marchandises; &, prenant en
même tems le ton d'un prophète, il dit qu'un
jour on bâtirait dans ce même lieu une ville,
où les Indiens viendraient faire un commerce
considérable.

Le marchand, frappé de ce langage singulier, se fit transporter à terre pour voir de près & pour entretenir cet homme extraordinaire. Il avala le café, & se trouva mieux. Le même jour, un grand nombre d'Arabes vinrent entendre la prédiction du solitaire. Parmi ces Arabes, il y avait plusieurs marchands, qui achetèrent la cargaison entière. L'Indien s'en retourna content, & répandit si bien la sainteté de *Schædeli*, que beaucoup de ses compatriotes fréquentèrent ensuite cet endroit.

On a bâti une belle mosquée sur le tombeau du *scheik Schædeli*: ses descendans sont honorés & portent le titre de *scheiks*. Le peuple jure par lui; enfin le nom de *Schædeli* ne sera jamais oublié tant que Moka subsistera.

Au reste, *Schædeli* n'est pas seulement le patron de Moka, il l'est encore de tous les cafetiers musulmans, qui font tous les matins

Arabie.

mémoire de lui dans leurs prières. Ils ne l'in-
voquent pas, mais ils rendent graces à Die
d'avoir enſeigné au genre humain l'uſage d
café, par l'entremiſe de *Schædeli*, & ils
ſupplient d'être favorable à ſes ſcheiks &
ſes deſcendans.

Un marchand de la Mecque me fit, ſur ce
ſaints, une réflexion qui me ſurprit dans l
bouche d'un mahométan : « Il faut toujours
» la populace, me dit-il, un objet viſibl
» qu'elle puiſſe honorer & craindre. C'eſt ain
» qu'à la Mecque tous les ſermens ſe font a
» nom de Mahomet, au lieu qu'on devrai
» s'adreſſer à Dieu. A Moka, je ne me fie
» rais pas à un homme qui affirmerait un
» choſe en prenant Dieu à témoin ; mais j
» pourrais compter plutôt ſur la foi de celu
» qui jurerait par le nom de *Schædeli*, don
» le tombeau & la moſquée ſont ſous ſe
» yeux ».

Moka eſt la dernière ville de l'Yemen don
les Turcs aient perdu la domination : les Ara-
bes, à ce qu'on prétend, ne l'ont pas con-
quiſe, mais achetée. Depuis que les Turc
en ont été dépoſſédés, elle n'a d'autre maîtr
que l'iman. Il y a dans la ville près de 700
banians & autres Indiens, dont quelques-uns
commercent; & les autres gagnent leur vie,

rçant différens petits métiers. Quand ils Arabie.
it une petite fortune, ils s'en retournent leur patrie ; &, par cette raison, ils sont urs regardés comme étrangers.

sont aujourd'hui les Anglais qui se sont rés de presque tout le commerce de cette Les Hollandais y paraissent rarement ; Français, jamais en tems de guerre. La e rapporte à l'iman de grands revenus. Turcs, les Arabes, les Indiens sont obli- e transporter leurs marchandises immé- ment au bureau, de les y faire visiter, & yer huit à dix pour cent de leur valeur, t la taxe assez arbitraire des commis. Européens ont le privilége de faire visiter marchandises dans leurs magasins, & de yer que trois pour cent de la valeur de archandises.

utre les droits dus à la douane, les vais- x paient encore un droit d'ancrage consi- ble, & qui se règle sur le nombre des , & non sur la grandeur du bâtiment ; tout marchand, qui charge de café un navire européen, reçoit du dola une e de 400 écus.

uivant les observations des Arabes, les ssons sont régulières dans ces parages. Le du nord règne pendant six mois ; & celui

Arabie.

du sud, pendant les six autres. Il ne faut cependant s'imaginer qu'on n'y connoisse p d'autres vents : pendant le mois d'août pri palement, ils soufflent de tous les points l'horizon.

Quand un vaisseau étranger arrive à la r de Moka, il n'ose pas saluer avec le can mais il doit arborer son pavillon. Le dola voie alors un bateau pour le reconnaître pour s'informer du sujet de sa venue : si fait quelques difficultés, le capitaine n'a q dire qu'il ira à *Hodeida* ou à *Loheya*; le do qui n'aime pas à perdre les présens qu'il çoit de chaque vaisseau, se met alors à raison.

Il n'est pas hors de propos d'ajouter courte observation sur le caractère des co tiers des différentes nations. Un étranger peut pas être assez en garde contre les co tiers mahométans. Il trouvera mieux compte de s'adresser aux banians, parmi l quels il y a des marchands considérables pleins de probité. Dans tous les pays de rient, les marchands mahométans ont la b sesse d'irriter les chrétiens qu'ils ont tromp & dont ils craignent le ressentiment : quan dans un accès de colère, il échappe à étrangers quelque terme injurieux, ces

font grand bruit, sous prétexte qu'ils ont parlé de la religion musulmane, & me- Arabie.
nt les chrétiens de les dénoncer aux ma-
ats. Plusieurs Européens ont été obligés
yer des sommes, pour se mettre à l'abri
chicanes de ces misérables qui les avaient
pés.

CHAPITRE VII.

De la province d'Hedsjas & de quelques-unes d villes. — De la ville de la Mecque. -- Péler des Musulmans du Keabé. --- Cérém observées par les Pélerins.

Arabie.

L'HEDSJAS est borné vers l'est par le *Neds* au nord, par le désert de Sinaï, au sud, l'Yemen, & à l'ouest par le golfe arabiq ce pays ressemble à l'Yemen; c'est une pl plus ou moins large qui s'étend depuis côtes jusqu'aux chaînes des montagnes courent parallèlement avec les bords de mer Rouge; cette plaine est comme le *Teha* entièrement stérile & sabloneuse, except terroir arrosé par les eaux des torrens qui cendent des montagnes; la partie montu est fertile en fruits & denrées de toute esp on ne compte pas le café parmi ses prod tions; on tire le baume de la Mecque, de c contrée élevée, & principalement de la gra montagne de *Safra*, éloignée de trois journ des côtes du golfe arabique.

tte plaine ingrate ne peut pas être bien peu-; les seuls ports & les seules villes de cette étendue sont *Jambo*, *Dsjidda* & *Ghunfude*. autres petits endroits clair-semés ne méri-aucune attention. Arabie

n'y a aucune ville remarquable dans érieur de cette province que celle de *Ta-*, située sur une haute montagne, dans une rée si agréable, que les auteurs arabes parent ses environs à ceux de Damas & de . Cette ville fournit à *Dsjidda* & à la Mec-d'excellens fruits, & fait un commerce sidérable d'amandes qui croissent en abon-e dans son territoire.

y a quelques villes peu importantes qui rtiennent à une tribu indépendante : on aussi d'une vallée délicieuse entre la que & Médine, que Mahomet avait donnée dot à *Fatime*, sa fille chérie, & qui est édée actuellement par la branche cadette la maison régnante à la Mecque, & par équent, descendante de cette princesse.

e sultan de Constantinople se dit souverain l'*Hedsjas*, & sur la foi d'un vain titre, géographes comptent cette partie de l'Ara-parmi les provinces turques; mais cette veraineté prétendue est un fantôme que les bes eussent fait disparaître depuis long-

tems, s'ils n'étaient pas intéressés à le
Arabie. server.

Malgré les magnifiques prétention grand-seigneur, son pouvoir en Arabie duit à quelques minces prérogatives. Il envoyer toutes les années à la Mecque d ravanes accompagnées de troupes, qui souvent obligées de se frayer le chen main-armée. Il peut, comme tout souv puissant, qui veut abuser de ses forces c un faible, déposer le *schérif* régnant, mettre un autre en sa place, pendant moyen de la caravane, il est le plus for Mecque; il envoie un pacha à *Dsjidda*, partage avec le schérif l'autorité sur cette & qui ne peut aller à son gouverneme en sortir qu'au milieu de la grande cara Aussi un turc, nommé à ce gouvernem se regarde comme disgracié, & ne so qu'après son rappel.

Si les Arabes ne recevaient pas toute années de grandes sommes de la part du tan, & n'en tiraient des avantages de tout pèce, ils auraient chassé depuis long-tem gouverneurs turcs: le sultan donne des pen à tous les schérifs & aux principaux de la vince de l'*Hedsjas*, comme à des gardien la maison sainte. Pendant tout le tems d

des pélerins à la Mecque, il fait diftri- [redacted]
tous les jours autant d'eau que 2000 Arabie.
eaux peuvent en apporter, fans compter
and nombre de préfens dont il orne le
, & qu'il fait aux defcendans de Maho-
: ces Arabes rifqueraient par conféquent
rdre leur fubfiftance, en voulant fe fouf-
à une dépendance apparente qui flatte
ité du fultan, fans entamer leur li-
é.

s états du fchérif comprennent les villes *Mecque*, de *Médine*, de *Jambo*, de *Ta*-de *Sadie*, de *Ghurfude*, de *Hali*, & treize te moins confidérables, toutes fituées dans *dsjas*: près de Tanif, fe trouve la haute tagne de *Gazuan*, où, fuivant les auteurs es, il gèle au milieu de l'été. Comme cet eft peu étendu & peu riche, les revenus fon fouverain ne peuvent pas être confidé-les.

Il trouve une reffource dans les impôts fur pélerins & dans les gratifications des mo-ques mufulmans; chaque pélerin paie une fuivant fes facultés, depuis 10 jufqu'à écus. Le grand-mogol faifait remettre au érif par année 60000 roupies affignées fur gouvernement de Surate; mais depuis que Anglais fe font emparés de cette ville &

Arabie.

de ſon territoire, le nabab de Surate n
plus en état de payer cette ſomme : le ſc
la demanda alors aux Anglais, comme p
ſeurs de Surate, & pour les obliger de l
tisfaire, il défendit à un capitaine de
nation de ſortir du port de *Dsjidda* : l'an
s'étant rembarqué malgré cette défenſe
ſchérif ſe plaignit à la porte. Il négoci
même tems avec le fantôme de Nabab
réſidait encore à Surate ; mais toutes ſes dé
ches ont été infructueuſes, & il paraît q
ſouverain de la Mecque a été obligé de re
cer à cette contribution des Indes.

Le pouvoir du ſchérif ne s'étend pas
qu'au ſpirituel qui dépend uniquement du
des eccléſiaſtiques de chaque ſecte, réſida
la Mecque : les muſulmans rigides, tels
les Turcs, n'aiment pas les ſchérifs, q
ſoupçonnent peu orthodoxes, & attaché
ſecret à la ſecte mitigée des *Zeidi*.

La ville de la Mecque, éloignée de Dsj
d'une forte journée, eſt ſituée dans un ter
ſec & ſtérile : à quelques lieues plus loin,
les montagnes, on trouve les plus beaux fr
en abondance. Pendant les mois d'été, les
leurs ſont extrêmes à la Mecque ; elle eſt m
bâtie qu'aucune autre ville de l'Arabie : pa
les beaux édifices qu'elle contient, le plus
marqua

Arabie.

arquable & la fameuse *kaba* ou maison de ieu, qui avait déja été en grande vénération hez les Arabes avant Mahomet. Aucun chré-ien n'ose aller à la Mecque; ce n'est pas que approche en soit défendue par une loi ex-resse; mais le peuple regardant cette terre omme sainte, croit les chrétiens indignes d'y ettre le pied: elle serait profanée, suivant opinion des superstitieux, si elle était foulée ar des infidèles. Le peuple même s'imagine u'un pouvoir surnaturel empêche les chré-iens d'en approcher: on raconte d'un infidèle arvenu jusqu'aux collines qui entourent la Mecque, qu'il avait été assailli par tous les hiens sortis de la ville, & que, frappé par ce iracle, & de l'aspect auguste de la *kaba*, il s'é-ait fait musulman.

Personne n'ignore que Mahomet naquit à la Mecque. Selon la tradition de ses compatriotes, l avait une très-belle figure, avantage exté-ieur qui n'est guère méprisé que de ceux ui ne l'ont pas. Avant de parler en public & n particulier, il disposait en sa faveur: on applaudissait à son maintien, qui annonçait l'autorité; à son air majestueux, à son œil perçant, à son agréable sourire, à sa longue barbe, à sa physionomie qui exprimait tous les sentimens de l'ame, & à ses gestes qui

Arabie.

donnaient de la force à ses paroles. Dans l
familiarité de la vie privée, il ne s'écarta
jamais de la politesse grave & cérémonieuse d
son pays; ses attentions respectueuses pour le
riches & les hommes puissans s'annoblissaien
par sa condescendance & son affabilité enver
les citoyens les plus pauvres de la Mecque
la franchise de ses manières faisait que cha
que arabe le regardait comme son ami par
ticulier, ou comme un citoyen dont le nobl
cœur accordait sa bienveillance à tous l
hommes; il avait une mémoire très-étendue
un esprit facile & fait pour la société, un
imagination très-riche & un discernement ne
rapide & décisif; ses pensées & ses actions an
nonçaient le courage; la première idée qu'
conçut sur sa mission prophétique, porte l'em
preinte d'un genre supérieur; il fut élevé a
sein de la famille la plus noble du pays; il
prit l'usage du dialecte le plus pur des Arabe
& sachant se taire à propos, la facilité & l'
bondance de ses discours en avaient plus d
prix; avec tous ces dons de l'éloquence, Ma
homet ne savait pas lire. Il paraît que ce
homme, à qui on doit une si grande révolu
tion, avait de la piété & du goût pour la vi
contemplative : du moment où il se trouv
au-dessus des besoins par son mariage, il s'é

loigna de la route de l'ambition & de l'avarice : il vécut avec innocence jusqu'à l'âge de quarante ans, & s'il fut mort à cette époque de sa vie, il n'aurait eu aucune célébrité. Arabie.

La religion mahométane qui se répandit avec une étonnante rapidité par toute l'Asie & dans une partie considérable de l'Afrique, contribua beaucoup à l'augmentation du commerce de la Mecque, & lui donna une nouvelle vigueur, en y mêlant un nouveau principe d'activité, & en le dirigeant vers un centre commun. Mahomet enjoignit à tous ses sectateurs, de visiter une fois dans leur vie la *kaba* ou bâtiment carré dans le temple de la Mecque, objet de vénération pour ses compatriotes, dont l'époque se perd dans la nuit des tems ; suivant leur tradition, c'est le premier lieu sur ce globe où la divinité commença d'être adorée : pour leur rappeler continuellement l'obligation de remplir ce devoir, il établit pour règle que les vrais croyans, dans leurs actes de dévotion multipliés que prescrit sa religion, auraient toujours le visage tourné vers ce lieu saint. Pour se conformer à ce précepte solemnel, inculqué avec le plus grand soin, de nombreuses caravanes s'assemblent tous les ans dans tous les lieux où la foi mahométane est établie ; des rivages de l'atlan-

Arabie.

tique d'un côté ; de l'autre, des régions les plu éloignées de l'Orient, les fidèles disciples du prophète s'avancent vers la Mecque ; aux idées & aux objets de dévotion, se mêlent les idées & les objets du commerce ; les nombreux chameaux de chaque caravane sont chargés des marchandises de l'un & de l'autre pays, du transport le plus facile & du plus prompt débit. La ville sacrée regorge non-seulement de zélés dévots, mais de riches marchands. Pendant le peu de jours qu'ils y restent, il n'y a peut-être point sur la terre de foire plus considérable que celle de la Mecque. Il s'y fai les plus riches affaires ; l'expédition, le silence la confiance mutuelle & la bonne foi qui y président, en sont la preuve la moins équivoque ; les productions & les manufactures de l'Inde forment le principal article de ce gran trafic, & les caravanes, à leur retour, les répandent dans toutes les parties de l'Asie & d l'Afrique. Parmi ces objets, il en est que l'o juge nécessaires, non-seulement aux commodités de la vie, mais à sa conservation ; le autres en font l'élégance & l'agrément : il y dans leur immense variété, de quoi satisfair les goûts de tous les climats à tous les degré de civilisation : ils sont recherchés avec l même empressement des naturels grossiers d

l'Afrique & des habitans plus raffinés de l'Asie. Pour répondre à leurs différentes demandes, les caravanes reviennent chargées des mousselines & des indiennes du Bengale & du Decan, des schals de Cachemire, du poivre de Malabar, des diamans de Golconde, des perles de Killare, de la canelle de Ceylan, de la muscade, des clous de gérofle, & du maïs des Moluques, & une infinité d'autres marchandises de l'Inde.

Arabie.

Quoique les musulmans ne permettent pas aux Européens d'aller à la Mecque, ils ne leur refusent pas les descriptions de la *kaba*, à en juger par les dessins & par les relations de tant de musulmans dignes de foi. La *kaba* est un bâtiment mesquin & informe, une espèce de tour carrée, dont le haut est enveloppé d'une étoffe de soie noire brodée en or; cette étoffe se fabrique au Caire, & le sultan turc fait présent chaque année d'une tenture neuve pour changer la précédente.

L'antiquité de la *kaba* remonte au-delà de l'ère chrétienne. Diodore de Sicile, dans sa description de la côte de la mer Rouge, remarque qu'on y trouvait un temple fameux dont tous les Arabes révéroient la sainteté: ce voile de lin & non pas de soie que l'empereur des Turcs y envoie toutes les années, fut of-

Arabie. fert pour la première fois par un pieux ro des Homérites, qui régnait fept fiècles avan l'époque de Mahomet. Le culte des premier fauvages put fe contenter d'une tente ou d'un caverne; mais on éleva enfuite un édifice de pierre & d'argile, & les rois de l'Orient, mal- gré les progrès des arts & malgré leur puif- fance, ne fe font pas écartés de la fimplicité du premier modèle.

La *kaba* forme un parallélograme qu'en- ferme un vafte portique. On y trouve une cha- pelle carrée, longue de vingt-quatre cou- dées, large de vingt-trois, & élevée de vingt- fept; elle reçoit le jour par une porte & une fenêtre; trois colonnes de bois foutiennent le faîte qui a un double toit; l'eau de pluie tombe par une goutière qui eft aujourd'hui d'or, & un dôme défend le puits des Zemzem contre les fouillures accidentelles. La tribu des *Kofreifhites* a obtenu, par l'artifice ou par la force la garde de la kaba; le grand-père de Mahomet exerça cette fainte fonction, qui était depuis quatre générations dans fa famille.

Les Arabes vénèrent la kaba, difent-ils, parce qu'elle a été bâtie par Abraham, & qu'elle lui fervait de maifon de prière; dans la même enceinte, fe trouve le puits de *Zem- zem*, eftimé pour la bonté de fes eaux, &

noré à cause de son origine miraculeuse. Arabie.
gar, chassée par son maître, mit dans cette
ce le petit *Ismaël* par terre, pendant qu'elle
lla chercher une fontaine pour désaltérer son
ils mourant de soif. N'ayant pu trouver aucune eau, elle fut surprise, en revenant, de
voir jaillir une source entre les jambes de
l'enfant; & cette source est le puits de *Zemzem*, actuellement existant.

Ce qu'il y a de plus magnifique dans cette maison sainte, ce sont les arcades qui entourent la place au milieu de laquelle la kaba est située; on parle avec admiration de la quantité de lampes & de candelabres d'or & d'argent qui ornent ces arcades; ces portiques sont destinés à servir d'abri aux pélerins, pendant les plus grandes chaleurs du jour; les marchands qui suivent en grand nombre les caravanes, étalent leurs marchandises sous ces arcades.

Une rangée de piliers de métal, qui règne tout autour de la kaba, lui sert encore d'ornement; des chaînes unissent ces piliers, & soutiennent une multitude de lampes d'argent.

La kaba renferme une relique des plus vénérées & des plus singulières; c'est la fameuse pierre noire, apportée par l'ange Gabriel pour

Arabie.

la conſtruction de la ſainte maiſon. Suivant l
eccléſiaſtiques, cette pierre, à ſon arrivée
était toute blanche, & d'un brillant qui éblouiſ
ſait les yeux à quatre journées de diſtance
mais elle pleura ſi copieuſement & ſi long
tems ſur les péchés des hommes, qu'elle de
vint opaque & enſuite toute noire. Tout mu
ſulman, chaque fois qu'il fait le tour de
kaba, doit baiſer, & toucher au moins cett
pierre compâtiſſante.

Les mahométans ont une ſi haute opinio
de la ſainteté de la Mecque, qu'ils l'étender
encore ſur ſes environs; le territoire de cett
ville eſt réputé ſacré, juſqu'à des diſtances qu
ſont indiquées par des marques particulières
chaque caravane trouve dans ſon chemin un
marque ſemblable, qui avertit les pélerins de
mettre l'habillement modeſte avec lequel il
doivent paraître dans cette terre ſainte.

Tout muſulman eſt obligé, comme on ſait
d'aller au moins, une fois en ſa vie, à la Mec
que, pour faire ſes dévotions dans les lieu
ſaints. Si cette loi était obſervée à la rigueur
le concours des pélerins ſerait prodigieux, &
la ville ne pourrait jamais contenir ces armée
nombreuſes des gens de tous les pays, où la
religion mahométane domine.

Les caravanes, déja peu nombreuſes à pro-

Arabie.

ion de la multitude immense des musul-ns, sont composées encore d'une grande ntité de gens, qui ne font pas le voyage dévotion. Ce sont des marchands qui ient pouvoir transporter plus sûrement, ou biter plus facilement leurs marchandises; entrepreneurs de toute espèce qui four-ssent le nécessaire aux pelerins; & des sol-s payés par la caravane, à laquelle ils ser-nt d'escorte.

La plus considérable de ces caravanes est lle de la Syrie, commandée par le pacha de mas; elle se joint à une certaine distance, la seconde venant d'Egypte, & conduite par bey qui prend le titre d'*émir, hadsji*; en vient une de l'Yemen, une autre moins mbreuse du pays de *Lascha* : quelques pé-ins épars arrivent par la mer Rouge, des des & des établissemens des Arabes sur les tes d'Afrique; les Persans se mettent dans lle qui part de Bagdad, & dont le pacha mme le conducteur. Je dois ajouter que les lerins doivent partir pour la Mecque, aussi-t qu'ils sont arrivés aux bornes qui marquent commencement du territoire sacré.

Il est avantageux, au reste, à un pelerin de esser son arrivée aux lieux saints; sans avoir é présent, dès le commencement, à toutes

Arabie.

les cérémonies, & ſans s'être acquitté de
les actes de dévotion, un homme n'acqu
pas le titre de *hadsji :* qualité recherchée pa
les Turcs, parce qu'elle donne des prérog
ves réelles, & qu'elle fait reſpecter celui
le porte. La rareté de ce titre dans les p
mahométans prouve combien on néglige l
ſervation de la loi qui ordonne le pélerina

Il règne une coutume ſemblable chez
chrétiens orientaux, qui font auſſi beaucoup
cas du titre de *hadsji* ou de *mokdasi*, qu
donne aux pélerins de leur communion; p
acquérir ce titre, il ne ſuffit pas d'avoir
le voyage de Jéruſalem, il faut avoir p
dans cette ville la fête de pâque, & avoir
ſiſté à toutes les cérémonies des ſemai
ſaintes.

Le keabé actuel, reconſtruit en entier p
la neuvième fois, eſt de la fondation de *M*
rad IV. Ce ſanctuaire, que tous les muſ
mans ſont obligés de viſiter une fois dans l
vie, reſte cependant toujours fermé; on
l'ouvre que six fois l'an, à des époques dé
minées par la légiſlation civile; les trois p
mières ſont pour les hommes, les autres p
les femmes; ordinairement ils commencen
l'aurore, & finiſſent à midi; on dreſſe alo
la porte du *keabé* un eſcalier portatif; c

opinion commune que l'intérieur de ce Arabie.
uaire eſt d'un éclat éblouiſſant ; on croit
généralement que la nef en eſt habitée
des anges & des eſprits céleſtes ; & aucun
ſulman n'oſe porter ſes regards vers le pla-
l, dans la crainte de perdre la vue par la
ndeur de ces ſubſtances ſpirituelles ; les
re murs ſont tapiſſés de paſſages du *cou-*
, écrits en gros caractères ; tout muſulman
entre dans ce ſanctuaire eſt obligé de faire
prière devant chacun de ces quatre murs,
le poſer la tête contre les quatre angles,
neſure qu'il paſſe d'un mur à l'autre ;
cette poſture, la religion ſemble permet-
aux hommes & aux femmes de demander
ciel des graces relatives aux biens tempo-
, pourvu cependant, diſent les miniſtres
la loi, qu'une foi vive anime & ſanctifie
s vœux, afin de pouvoir compter ſur l'in-
ceſſion efficace & toute-puiſſante du pro-
ète auprès de l'éternel.

Dans les trois jours conſacrés à cet acte de
votion pour les hommes, toute la ville eſt
mouvement : un zèle fanatique y occa-
nne ſouvent les plus grands déſordres : les
orts, les excès auxquels on s'abandonne pour
nétrer des premiers dans ce lieu ſaint, en-
înent aſſez ſouvent les ſcènes les plus ſan-

Arabie.

glantes. Comme la porte en est placée
hauteur d'un homme, il arrive presque
jours que l'on marche sur la tête & su
épaules de cette multitude, dont le flux
reflux, au rapport des pélerins eux-mêm
offrent dans toute l'étendue extérieure
keabé, le tableau effrayant d'une mer ag
Il est d'usage que les personnages les plus
tingués, tels que les *pachas de Damas* &
Djidda n'entrent dans ce tabernacle que p
dant la nuit, pour ne pas s'exposer aux
sards inévitables dans ces momens, où le
natisme du peuple n'écoute ni la voix des ch
ni les ordres de la police.

Le temple, au milieu duquel s'élève le ke
diffère dans sa forme & dans sa construc
des mosquées ordinaires. Fondé par le cél
Coussa, l'un des ayeux du prophète, il se
serva dans le même état pendant plus de
siècles ; mais en 1400, il fut réduit en c
dres par l'imprudence d'une femme q
brûlait des parfums ; & ce désastre, di
auteur mahométan, sembla annoncer tous
malheurs dont *Timour* accabla l'univers. T
ans après, il fut réédifié ; mais étant tomb
ruines au bout d'un siècle & demi, la ma
ottomane le fit reconstruire sur de nouve
fondemens ; cette entreprise commencée

Arabie.

t, ne fut achevée que cinq ans après. C'est
s qu'on éleva ce superbe péristyle qui règne
ur du temple, & dont les colonnes de
ze, au nombre de deux cent quarante,
portent une multitude de dômes qui offrent
pectacle le plus imposant; pendant la nuit,
l'édifice est éclairé par une infinité de
pes. C'est sous ce portique immense que
peuple se réunit dans le mauvais tems, ainsi
dans les fortes chaleurs de l'été, pour y
e la prière; enfin, ce monument qui a six
arets & dix-neuf portes, est regardé comme
premier & le plus auguste de tous les tem-
s mahométans, à cause du sanctuaire keabé
il renferme dans son enceinte.

On lit dans les auteurs mahométans une
scription pompeuse des offrandes faites au
abé, par la piété des princes dans les diffé-
s siècles, mais sur-tout après l'établissement
mahométisme. Indépendamment de ces
ns, plusieurs des princes musulmans ont en-
e signalé leur piété par les fondations & les
ablissemens qu'ils ont consacrés dans cette cité
x besoins de l'humanité souffrante, & à
nstruction de la jeunesse; un roi de Bengale
a fondé un hôtellerie, un grand hôpital &
beau collége, auquel il attacha des reve-
s considérables pour l'entretien de soixante

Arabie.

étudians & de quatre professeurs. Le fa *Berseba*, roi d'Égypte, fit, entre autres blissemens, celui d'entretenir tous les an certain nombre de chameaux, de tentes fours, de réservoirs, de boucheries, sur sieurs des routes de *la Mecque*, & partic rement du côté de l'Égypte, pour la sistance & la commodité des pélerins i gens.

La *Mecque*, qui, par sa situation au m d'une chaîne de montagnes, a toujours ét posée à de fréquentes inondations, en eff en 1682, une terrible qui submergea pres tout son territoire, emporta plusieurs maison fit périr une multitude d'hommes & de tiaux. Le sanctuaire même fut extrêmement dommagé. Mahomet IV n'épargna rien p mettre désormais la Mecque à l'abri de c désolation ; il envoya sur les lieux son pren écuyer, qui, par des travaux considérab opposa d'un côté des digues à l'impétuo des eaux, & de l'autre, en facilita l'écou ment. A toutes ces dépenses que la piété princes ou des grands consacra de siècle siècle aux besoins de la Mecque, & à la coration de son temple, les souverains aj taient encore tous les ans de fortes somm pour le soulagement des pauvres & des aut

ses des citoyens; les sultans ottomans, en Arabie.
cédant à leurs droits, n'ont pas dégénéré
leur munificence.

La pierre noire, ainsi nommée à cause de
couleur, est placée à hauteur d'homme,
l'un des angles du *keabé*; son origine,
me celle du sanctuaire, se perd dans la
des tems; la vénération qu'on lui porte
également appuyée sur des notions fabu-
ses. Suivant les auteurs nationaux, cette
re est regardée comme le gage ou le sym-
précieux de l'alliance que Dieu fit avec
hommes dans la personne d'*Adam*. Ce pa-
rche passant par la plaine *Vadi-y-Næumaan*,
fut arrêté par l'ange Gabriel, qui lui tou-
les épaules, & dans l'instant il en sortit
légion d'êtres spirituels; c'était sa postérité
ière, c'était tout le genre humain; ces es-
ts se partageant en deux corps, se rangè-
t les uns à sa droite, les autres à sa gauche;
premiers étaient prédestinés à professer l'is-
misme, & les autres représentaient le reste
nations de la terre; alors l'Éternel appa-
issant au milieu d'une nuée, leur demanda
il n'était pas leur Dieu? tous répondirent d'une
ême voix, *oui*; ce qui fait conclure à un
teur que tout mortel naît musulman; d'a-
ès cette confession, l'Être suprême leur donna

Arabie.

sa loi : elle fut gravée en caractères m
rieux, ainsi que les paroles de l'alliance
cette pierre noire, qu'*Adam* emporta ave
en sortant du paradis terrestre. L'Étern
déposa ensuite sur la montagne de *Djebel-I*
d'où l'ange Gabriel la retira pour la rem
entre les mains d'Abraham, lors de la fo
tion du *keabé*, avec ordre de la placer à
gle sud-est, comme un avertissement aux
les de commencer toujours par-là leurs pro
sions autour du tabernacle.

Cette opinion générale des Arabes &
tous les peuples mahométans a été le prin
de leur constante vénération pour cette pi
Aussi rien n'égala leur consternation, lorsq
milieu de tant de guerres civiles qui d
laient la Mecque & le reste de l'Arabie
se virent enlever ce monument par les *C*
mathes, qui poussèrent leurs dévastations
qu'à la cité sainte. Ce peuple anti-mahom
ne la rendit que vingt-deux ans après, en
clarant que sa conduite dans l'enlèvem
comme dans la restitution de cette ancie
relique, était l'effet d'un ordre mystérieu
d'un avertissement céleste. Un siècle ap
elle fut profanée d'une manière encore
scandaleuse, l'an 1003, au milieu des exerc
publics du pèlerinage. Un forcené, se d
cl

hant de la multitude, s'approche de la pierre, Arabie.
ire de dessous son habit une masse d'armes,
lui porte trois grands coups, en s'écriant:
usqu'à quand cette pierre noire, ainsi que Mahomet & Ali, seront-ils l'objet de notre adoration? Mettons fin à ce culte sacrilège; détruisons ce temple, & que l'islamisme soit enseveli sous ses ruines. A ce discours, tous les esprits se glacent: le profanateur allait prendre la fuite, lorsqu'un des pélerins tombe sur lui, le poignard à la main. Le peuple accourt; on le met en pièces, on jète son corps dans les flammes. Nonobstant les perquisitions les plus sévères, qui coutèrent la vie à une infinité de citoyens, on ne put rien découvrir des motifs de cet attentat. La pierre noire se trouva toute mutilée: c'est dans cet état qu'on l'a conservée, & qu'elle reçoit encore aujourd'hui les hommages de tous les pélerins, tels qu'ils sont prescrits par la religion & par la loi.

Le keabé est toujours couvert d'une étoffe de soie noire, sur laquelle sont brodés différens passages du *coran*, analogues à la sainteté de ce lieu & à l'acte du pélerinage. Selon la tradition, on est redevable de cette institution à un vertueux prince qui régnait sur l'*Yemen* avant l'établissement du mahomé-

Arabie.

tiſme. Une nuit, ce prince rêva qu'il couvrai de ſa main tout le keabé : réveillé en ſurſaut il prit cette viſion pour un oracle du ciel, & ordonna le même jour de couvrir le ſanctuair de la toile la plus précieuſe qu'on fabriquai dans ſes états. Ses ſucceſſeurs ſuivirent reli gieuſement ſon exemple.

Ce voile ne fut converti en étoffe rich que du tems du grand-père du prophèt L'honneur de le fournir excita plus d'un fois la jalouſie de pluſieurs princes de l'orien Ce droit, ſi important aux yeux de l'iſlami me & de tous les monarques mahométans paſſa, avec l'Égypte, avec le ſacerdoce ſu prême & la ſuzeraineté de la Mecque, à maiſon ottomane. L'Égypte a cependant con ſervé le privilége de faire cette étoffe. *Ach met Ier*. fut le ſeul qui dérogea à cet ancie uſage. Quelques mois après ſon avénement a trône, informé que le voile travaillé e Égypte ne répondait pas à la majeſté du tem ple, il ordonna de fabriquer à Conſtantino ple même une nouvelle étoffe, dont la ri cheſſe & le deſſin n'euſſent rien de commu avec celles qui ſervent ordinairement : on e fit une eſpèce de drap d'or de mille ſoixant pieds pour le voile, & de cinquante-un pou la ceinture. Depuis, la plupart des ſultans e

Arabie.

ont usé de même, mais seulement à l'époque de leur avénement à l'empire. Ainsi l'Égypte resta en possession de son ancien droit de fournir ce voile tous les ans; & c'est toujours un de ses beys qui en est chargé, comme de la conduite des pélerins de cette province, & d'une bonne partie de l'Afrique.

La consécration de ce voile au *keabé* se fait tous les ans avec la plus grande solemnité. Dans le tems que la troupe des pélerins fait les sacrifices à *Mahallé-y-Mina*, dans la matinée du premier jour de la fête, le bey prend les devans, entre dans la cité, & va droit au temple, où il remet pompeusement le voile sacré, assisté de tous les ministres attachés au service du sanctuaire. Les *délils*, qui en sont les gardiens, ôtent l'ancien voile, & y substituent le nouveau. Il est toujours garni en dehors d'une ceinture.

Le voile & la ceinture que l'on ôte du sanctuaire, sont révérés comme des reliques: autrefois on les adjugeait à la tribu de *Beno Schibé*, comme spécialement chargée du soin & de l'entretien de ces ornemens: on les coupait en différentes pièces, qui se distribuaient parmi les principaux de cette tribu. Le calife Omar Ier. abolit ce privilége, & ordonna que tous les mahométans qui allaient rendre leurs

Arabie.

pieux hommages au ſanctuaire, y participeraient également. Mais comme le nombre des pélerins augmentait tous les ans, par le progrès du muſulmaniſme, la difficulté de ſatiſfaire ſur ce point les vœux de la multitude, engagea les califes, ſes ſucceſſeurs, à abandonner les anciens voiles aux miniſtres & aux *delils* du keabé : cet objet eſt pour eux d'un rapport conſidérable ; ils les coupent en lambeaux, les vendent au poids de l'or, & ceux qui les achètent, les gardent & les laiſſent à leur famille comme des monumens précieux de la religion. Les moſquées ont une ou deux de ces pièces, dont on ſe ſert dans les funérailles pour couvrir le cercueil des morts, ſurtout ceux des femmes & des enfans. La maiſon ſouveraine eſt preſque la ſeule qui laiſſe pour toujours ces voiles ſacrés ſur les mauſolées des monarques, des princes & des princeſſes du ſang.

Une fois tous les ſept ans, l'ancienne ceinture appartient en entier au ſouverain : c'eſt dans l'année du grand pélerinage, lorſque la fête des ſacrifices tombe au vendredi ; l'ancienne ceinture eſt alors envoyée au ſérail où on la reçoit avec tout l'appareil de la religion. La goutière d'or, longue de quatre pieds, eſt placée ſur le haut du *keabé*, entre l'angle d'I-

rak & celui de la Syrie : elle eſt deſtinée à l'é-coulement des eaux de pluie, parce que le toit du ſanctuaire eſt en plate-forme, comme le ſont les édifices de la Mecque, de Médine & de preſque toute l'Arabie. A la première pluie, dont le ciel toujours d'airain en Arabie, vient favoriſer la cité, le peuple, en foule, court ſe placer ſous cette goutière pour ſe laver & ſe purifier avec ces eaux réputées ſaintes par leur écoulement du ſanctuaire. Si ce bienfait du ciel ſe déclare dans les jours conſacrés au pélerinage, il devient alors funeſte à beaucoup de citoyens : l'ardeur avec laquelle s'y précipite la multitude enthouſiaſte des pélerins, entraîne ſouvent des déſordres qui dégénèrent preſque toujours en ſcènes tragiques. Arabie.

Le puits ſacré de *Zemzem* eſt au-deſſous d'une ſtation voiſine du temple : voici comment on raconte ſon origine prétendue miraculeuſe. *Agar* étoit aſſiſe avec *Iſmaël* ſur le ſol où eſt aujourd'hui le keabé ; preſſée par une ſoif extrême, elle parcourt les plaines & les collines d'alentour, ſans découvrir ni eau, ni aucune trace d'hommes : accablée de fatigue et de douleur, elle revient éplorée vers ſon fils, lorſque tout-à-coup l'ange Gabriel apparaiſſant au lieu appellé *Zemzem*, frappe la terre de ſes ailes,

Arabie.

& aussitôt il en jaillit une source d'eaux douces, salubres & abondantes. C'est là l'origine de cette vénération profonde que l'on conserve encore aujourd'hui pour les eaux de *Zemzem*.

Quoique les pélerins ne soient réellement obligés de boire de cette eau qu'à la suite des tournées de congé qu'ils font autour du *keabé*, le jour de leur départ; plusieurs cependant se font un devoir d'en boire le jour même de leur arrivée, ainsi que dans la fête des sacrifices; c'est ordinairement à la suite de leur marche autour du sanctuaire : on porte l'eau à la bouche avec une dévotion extrême, & en récitant des prières; plusieurs même s'en versent quelques seaux sur la tête, & sur tout le corps en signe de purification. En quittant la Mecque, tous les pélerins ont également soin d'en emporter des fioles, dont ils ne font que verser quelques gouttes dans celles qu'ils boivent pendant tout le voyage.

Le chameau sacré, avec un second, l'un & l'autre entourés d'une trentaine de *baltadjys*, sont conduits aux différentes stations que font les pélerins hors de la ville, l'avant-veille & la veille du *beyram*, sur-tout à celle du mont *Arafath*. On place sur le dos du premier, un pavillon en forme de siége : ces chameaux sont

Arabie.

magnifiquement parés, & ont le cou garni d'un chaînon d'argent : on ne les pare avec cette magnificence qu'en mémoire du chameau qui portait le *Mahhsil* ou siége du prophète, dans ses voyages, comme dans ses expéditions guerrières : c'était une espèce de trône où il se plaçait pour rendre la justice aux peuples : on suppose même que ces chameaux sont de la race de celui que montait ordinairement Mahomet. La présence du second chameau n'a d'autre objet que de remplacer le premier en cas d'accident. L'un est gardé en Syrie par le pacha de Damas, qui le conduit tous les ans à la Mecque, avec la caravane des pélerins, & l'autre en Égypte, par l'un des beys de cette province, chargé aussi de la conduite des pélerins qui partent de cette contrée pour l'Arabie : ces deux chameaux sont conservés soigneusement dans ces deux endroits où leur race est censée se perpétuer sans mélange, & d'une manière, pour ainsi dire, miraculeuse. Cette cérémonie est encore symbolique : elle a été instituée en l'honneur du prophète, qui ne faisait jamais que sur un chameau ses courses de la Mecque au mont *Arafath*, & en mémoire des vingt chameaux magnifiquement parés qu'il fit marcher avec trois cents officiers de sa maison, à la suite d'*Ebubekir*, lorsqu'il le chargea,

Arabie.

l'an 9 de l'égire, de conduire les pélerins à l Mecque, ſous le titre d'*Emir-ul-Hadyhs.*

Le temple de la Mecque eſt le ſeul de tou l'empire ottoman où le culte public eſt permis, ſuivant les ſtatuts des quatre rits orthodoxes du muſulmaniſme. Il exiſte, à cet effet autour du keabé, quatre édifices conſacrés chacun au culte particulier des différens ſectateurs de ces rits : ce ſont, pour ainſi dire quatre différentes chapelles déſervies chacune par quatre *ſcheiks*, douze *khatibs*, quinze *imans*, ſoixante *muezzinn* & cent *delils.*

Ainſi, les cinq prières du jour, qui conſtituent le ſervice divin chez les muſulmans, ſe font ſéparément dans chacune de ces ſtations. Mais la prière publique des vendredis à midi, & l'oraiſon paſchale dans les deux fêtes de *beyram*, ne ſe récitent jamais ſéparément ; dans ces ſolemnités le culte public exige la réunion de tous les muſulmans des quatre rits. L'office alors ſe fait en corps d'aſſemblée, & tour-à-tour dans l'une des quatre ſtations : par-là elles participent toutes d'une manière égale aux mêmes avantages & aux mêmes diſtinctions, ſoit religieuſes, ſoit politiques.

Le culte public ſe fait alors avec différentes cérémonies qui ne s'obſervent point ailleurs, même dans la capitale. A l'heure de la

ère, le *khatib* paraît couvert de la tête aux Arabie.
ds d'un *ſchal blanc*, & accompagné de trois
res *khatibs* de la même chapelle ; l'un mar-
devant lui avec un bâton paſtoral très-riche
très-artiſtement travaillé ; les deux autres
à ſes côtés, chacun tenant en main un
nd drapeau : le bâton paſtoral eſt le ſym-
e de celui de Moyſe, & les drapeaux rap-
lent les pratiques uſitées par le prophète,
ſqu'il s'acquitait en perſonne de ces fonc-
s ſacerdotales. Arrivés aux pieds de la chai-
, les deux derniers *khatibs* y plantent les
x drapeaux, l'un à droite, l'autre à gau-
, & le *khatib* célébrant monte en chaire,
puyé ſur le bâton paſtoral, qu'il tient de la
in droite pendant ſon diſcours. A la ſuite
cette eſpèce de prône, il deſcend & va à
ſtation ſe placer à la tête de toute l'aſſem-
e, pour faire en commun la prière. C'eſt
s qu'il ſe dépouille de ſon *ſchal* : ce man-
u ne ſert qu'à le garantir de toute ſouillure,
pendant la marche, ſoit pendant le diſ-
urs. Si le manteau vient à ſe ſouiller, il
fit au *khatib* de le quitter pour conſerver
lui la pureté néceſſaire dans l'exercice de
fonctions ; autrement il ſerait obligé de les
ſpendre & de recourir à des purifications :
s cérémonies ſont encore plus pompeuſes

Arabie.

dans la fête des facrifices. Deux officiers p
nent les devans, & fe placent fur le haut d
chaire, l'un comme commiffaire de la Porte, l'
tre au nom du fchérif de la Mecque : cha
tient une riche fourure de *zibeline*, dont
revêtent le *khatib* ; le premier, au mom
qu'il profère le nom du fultan, & l'autre,
qu'il fait mention du nom du fchérif.

Rien n'égale le zèle & l'empreffement
tous les peuples qui profeffent l'iflamifme
s'acquitter du pélerinage de la Mecque ;
anciennes traditions relatives à l'origine
keabé ; la profonde & conftante vénération
Arabes payens pour ce tabernacle ; la po
que qu'eut Mahomet de confacrer ces mê
opinions, & de préfenter la vifite du fanctua
comme un précepte divin, & l'un des prin
paux articles de fa doctrine ; la dévotion a
laquelle il s'en acquittait lui-même : enf
l'exemple de fes difciples, de fes fucceffeur
des mufulmans de tous les fiècles concouren
faire regarder encore aujourd'hui comme ab
lue & indifpenfable en foi l'obligation de v
ter au moins une fois en fa vie le temple de
Mecque. Les premiers califes établis à *Méd*
étaient très-attentifs à donner eux-mêmes,
ce point, des exemples édifians à leurs pe
ples. Si tous les califes *ommiades* qui régnèr

mas ne remplirent pas cette obligation Arabie.
ersonne, c'eſt qu'ils furent toujours ar-
par les diſſentions & les guerres civiles
déſolèrent l'Arabie. Les premiers califes
ſides établis à *Bagdad*, remplirent très-
ement ce devoir religieux. *Harounn* Ier.
ommé *Reſchid*, le renouvellait tous les
ans : il avait pour maxime de ſe livrer
nativement à cet exercice & aux expédi-
guerrières contre les ennemis de la re-
n & de l'état : dans les années même où
archait en perſonne à la guerre, il en-
it à ſa place trois cents mandataires, qui
ient à ſes frais le voyage de la *Mecque*,
ui, à leur retour étaient encore généreu-
ent récompenſés.

Des exemples auſſi puiſſans durent entrete-
chez les peuples mahométans, ce zèle &
enthouſiaſme, qui, perpétués de ſiècle en
le, leur ont fait ſurmonter avec une conſ-
e étonnante les haſards & les difficultés
n voyage ſi long & ſi pénible. Auſſi voit-
chaque année plus de cent mille muſul-
ns de tout ſexe, de tout âge, de toute
dition, s'acheminer des diverſes contrées
l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique vers le
bé de la Mecque. Il eſt des années où le
mbre des pélerins va juſqu'à cent cinquante

Arabie.

mille. Selon une opinion populaire, il ne p jamais y en avoir moins de soixante-dix mi parce que c'est le nombre arrêté dans les crets du ciel, & que toutes les fois qu'il n inférieur, les anges y suppléent d'une mani invisible & miraculeuse.

Quelque faible que puisse être sa foi, musulman sacrifie tout à ce devoir essentiel son culte. L'importance de ce précepte yeux de l'islamisme est telle, que ceux qui trouvent forcés d'en différer l'exécution, remettre le voyage d'une année à l'autre, toujours obligés de nourrir dans leur cœu desir & l'espoir de s'en acquitter avant l mort. Pour dissiper leurs scrupules & soula leur conscience du poids de cette obligati les personnes opulentes, les officiers en charg ceux qui sont revêtus de quelque dignité, manquent jamais d'y suppléer par des aumô qu'ils envoient tous les ans aux pauvres l'Arabie, & par des secours aux pélerins, p favorisés de la fortune. Lors même qu'ils pe dent l'espérance d'accomplir en personne précepte du pélerinage, pour cause de vie lesse, de maladie mortelle, ou autres emp chemens légitimes, ils ne manquent jamais s'en acquitter par la voie d'un mandatai C'est ce qui arrive ordinairement aux fen

, aux grands de l'état, aux princes & — Arabie.
ceſſes du ſang, au ſultan lui-même, à qui
raiſons publiques ne permettent pas de
ſenter long-tems de ſa capitale. Cette rai-
eſt du nombre des empêchemens légiti-
énoncés par la loi.

Ainſi, nul monarque ottoman n'a juſqu'ici
epris le voyage de la Mecque. *Oſman II*
le ſeul qui ait formé ce projet à la ſuite de
malheureuſe expédition contre les Polo-
. Il eſt vrai que l'objet principal & ſecret
ce voyage était de ſe rendre au Caire,
r y créer une nouvelle milice, toute com-
ée d'Égyptiens, avec laquelle il ſe propo-
de détruire celle des janiſſaires. On ſait
ce projet funeſte couta à ce jeune prince
trône & la vie, & fit couler des flots de
g dans la capitale, & dans preſque toutes les
vinces de l'empire.

Si des raiſons politiques empêchent les
nces ottomans de s'acquitter en perſonne
pélerinage, ils ſont cependant cenſés y
iſfaire tous les ans par voie de ſubſtitution,
termes de la loi. En effet, ils ſont repré-
tés à la Mecque, dans l'ordre religieux &
erdotal, par le *molla* de cette cité, & dans
dre civil & politique, par un officier de la
r, ſous le titre de *ſurré-éminy*, & même

Arabie.

par le pacha de Damar, sous celui d'*émi*
Hudjid.

Le pélerinage de la Mecque a fait de
tems un article essentiel de l'administr
politique dans une monarchie où le souve
réunissant les deux pouvoirs, est reg
comme le chef suprême de la religion
comme l'auguste dépositaire des clefs du *k*
Aussi ce point du culte extérieur qui inté
tout-à-la-fois la religion, la politique, la g
même & la dignité du monarque ottoman
l'objet de son attention principale, & de l'em
considérable d'une partie des deniers roy

La subsistance des différentes hordes ara
qui ne vivent que des libéralités du sul
l'entretien des chemins publics, depuis C
tantinople jusqu'à la Mecque; les répara
continuelles des réservoirs d'eau & des
mens qui servent de dépôts pour les viv
depuis Damas jusqu'à la cité sainte; les s
mes considérables portées annuellement p
surré-éminy; les denrées que sont obligée
fournir l'Égypte & la Syrie; l'emploi
presque tous les revenus publics de *Dsjid*
& d'autres villes circonvoisines; enfin
marche du *pacha de Damas*, préposé à la
duite des pélerins, forment tous les ans
dépense très-forte du trésor impérial.

CHAP

Schérif de la
Dsjidda. — D
Sépulchre du
d'après les aut
du Couran.

Le *schérif* de la
corps des péle
environ cinquan
nomades, sou
ent presque nu
aleurs de l'été,
tolets, de lanc
s. Le *schérif* e
mont *Djebel-*
bel Schérif. Il
pélerins pend
té, soit avant,
fête des sacrifi
ssi chargé de la
n de l'ordre pa
L'autorité du

CHAPITRE VIII.

Du Schérif de la Mecque, & du Pacha de Dsjidda. — De la ville de Médine, & du Sépulchre du Prophète. — Son Portrait, d'après les auteurs arabes. — Courte notice du Couran.

Arabie.

Le *ſchérif* de la Mecque reçoit tous les ans le corps des pélerins à la tête d'une armée d'environ cinquante mille hommes, tous arabes *nomades*, ſoumis à ſa puiſſance : ils marchent preſque nuds, ſur-tout dans les fortes chaleurs de l'été, & ſont armés de fuſils, de piſtolets, de lances, de piques & de javelots. Le *ſchérif* en forme un cordon depuis le mont *Djebel-Arafuth*, juſqu'à celui de *Djebel Schérif*. Il couvre ainſi toute la troupe des pélerins pendant leurs ſtations hors de la ville, ſoit avant, ſoit après la célébration de la fête des ſacrifices. Ce corps de troupes eſt auſſi chargé de la police intérieure & du maintien de l'ordre parmi les pélerins même.

L'autorité du *ſchérif* eſt preſque abſolue

Arabie.

dans tout le *Hidsjas*. C'eſt toujours un pri
de la maiſon des *Beno-Kitadé*, iſſue d'A
par la branche de *Haſſan*, qui occupe le ſi
de la Mecque depuis environ huit ſiècles. C
princes ſont ordinairement diſtingués par
forme de leur turban, garni d'ailleurs de gro
houpes, dont les fils d'or tombent ſur le
épaules. La dignité de *ſchérif*, quoiqu'hé
ditaire, éprouve quelquefois des révolutio
par l'ambition des autres princes de la mê
maiſon. Le droit d'aîneſſe n'eſt pas toujo
reſpecté; ſouvent il cède à la force & à l'
ſurpation. L'autorité d'un nouveau *ſchérif* n'
cependant réputée légitime qu'autant qu'e
eſt formellement reconnue par le monarq
ottoman, en ſa qualité d'*iman* ſuprême, &
dépoſitaire des clefs du *keabé*. La politiq
conſtante de la Porte eſt d'accorder l'inve
ture d'uſage à celui qui réunit en ſa fave
les vœux des citoyens de la Mecque : ce
inveſtiture conſiſte en un manteau de dr
d'or, doublé de martre zibeline, que le ſult
envoie au *ſchérif*, avec un diplome de cré
tion. La cérémonie du manteau ſe renouve
tous les ans, & eſt toujours accompagnée d'u
lettre de ſa hauteſſe, en ſigne de faveur & d
bienveillance. L'officier, chargé de cette com
miſſion, part de Conſtantinople ordinaireme
deu

DE

deux mois ava
ce dernier reç
dience de con
tous les pèlerin
ſchérif. Ces c
ſchérif fait ſa
Nonobſtant
le ſchérif à cer
chas de Damas
grande influenc
Arabes qui habi
où commanden
de *Dsjidda* eſt e
tous les biens c
le de la Mecc
ſes ordres & fo
ême. Le pach
obligé de ſe
que, aux appro
Les fonctions
ices qui conſti
corps, ſont de l
eux de l'iſlami
ar la loi, d'ap
les premiers cal
uleux à s'en ac
jalouſe politi
enlevé cette

Tome XXV

deux mois avant le *surré-eminy*. La lettre que ce dernier reçoit au sérail, le jour de son audience de congé, recommande expressément tous les pélerins aux soins actifs & vigilans du schérif. Ces deux lettres sont d'étiquète. Le schérif fait sa réponse dans le même esprit. Arabie.

Nonobstant le pouvoir souverain qu'exerce le schérif à certains égards, l'autorité des *pachas* de *Damas* & de *Dsjidda* conserve une grande influence sur la discipline des hordes arabes qui habitent les frontières des provinces où commandent ces deux gouverneurs. Celui de *Dsjidda* est en même tems administrateur de tous les biens consacrés à l'entretien du temple de la Mecque & de son sanctuaire, sous les ordres & sous l'inspection du schérif lui-même. Le pacha de *Dsjidda*, par cette raison, est obligé de se rendre tous les ans à la Mecque, aux approches du pélerinage.

Les fonctions d'*iman*, dans les différens exercices qui constituent l'acte de pélerinage en corps, sont de la plus grande importance aux yeux de l'islamisme. Toutes ont été consacrées par la loi, d'après l'exemple du prophète & des premiers califes ses successeurs, très-scrupuleux à s'en acquitter en personne. L'inquiète & jalouse politique des monarques ottomans a enlevé cette prérogative aux schérifs de la

Arabie.

Mecque, pour en revêtir le molla de la Me
que, qui l'exerce tous les ans au nom & à
place du ſultan ſon maître. C'eſt donc ce m
giſtrat qui fait aujourd'hui l'annonce des tro
khoutbbés relatifs au pélerinage; c'eſt lui q
conduit le corps des pélerins hors de la ville
dans les différentes ſtations preſcrites par
loi; c'eſt encore lui qui remplit, la veille d
beyram, les fonctions de l'*imameth*. Placé à
tête de toute la troupe, il fait ſucceſſiveme
deux des prières du jour dans une même heu
canonique.

Il veille en même tems, avec les miniſtr
du *keabé*, à ce que chaque pélerin s'acquit
en ſon particulier de toutes les pratiques o
données par la loi dans cet exercice religieu
Le molla préſide encore à la ſtation du mo
Arafath, qui a lieu la veille du beyra
monté ſur un cheval, & placé ſur une eſpè
de terraſſe aux pieds de la montagne,
commence le cantique *telbyré*, & en don
le ſignal à la multitude, avec un moucho
blanc qu'il tient de la main droite. Au m
ment où le ſoleil diſparaît de l'horizon, il
met en marche le premier, & dirige ſes p
vers *Muſdélifé*. Ce moment eſt effrayant, ſo
vent même funeſte à une infinité de pélerin
L'enthouſiaſme les fait courir à toutes jamb

pour arriver les premiers dans l'enceinte des quatre pyramides. Dans ce tumulte, plusieurs sont, ou étouffés par la foule, ou écrasés sous les pieds des chameaux. Mais rien n'est comparable au désordre qu'entraîne presque toujours le fanatisme des deux partis de Syrie & d'Égypte, qui, chargés de la conduite des chameaux sacrés de ces deux provinces, se disputent l'honneur de cette course religieuse: les uns & les autres poussent & animent leurs chameaux avec des cris & des hurlemens épouvantables. Dans la chaleur de leur marche, ils se heurtent, s'entrechoquent, & en viennent quelquefois aux mains: ainsi, malgré toutes les précautions de la police, malgré la présence du schérif, & le corps d'armée qu'il a sous ses ordres, cet acte religieux se change quelquefois en une scène meurtrière.

Arabie.

C'est en traversant les plaines de *Musdélifé*, au milieu de la nuit même, que les pélerins ramassent les petites pierres qu'ils sont obligés de jeter le jour suivant à *Djemré-y-Acabé*. Les hommes les enveloppent dans les bords de leur *ihhram*, & les femmes dans ceux de leur robe, sans jamais y faire aucun nœud. Les sacrifices de ce jour se font autour de deux bourgs considérables. Cette vaste étendue de terrein est inondée du sang des victimes. L'abandon qu'on

Arabie.

en fait aux pauvres, y attire des pays d'alentour une multitude d'Arabes qui se livrent presque toujours aux excès les plus scandaleux.

Enfin, toutes les pratiques, aussi austères que minutieuses, qui constituent le pélerinage, se terminent par des fêtes & des réjouissances dans les trois nuits du *beyram* que l'on passe à *Mina*, & pendant lesquelles le minaret est illuminé d'une manière extraordinaire : le schérif de la Mecque, les pachas de Damas & de *Dsjidda*, & le bey d'Égypte, sont dans l'usage d'y faire tirer des milliers de fusées à leurs frais. Ces grands officiers, ainsi que les personnes les plus considérables parmi les pélerins, occupent pendant ces fêtes les principales maisons. La musique militaire y joue presque sans interruption nuit & jour; & une bonne partie des pelerins, sur-tout les Égyptiens & les Arabes, s'égayent dans ces trois jours par toute sorte de jeux & de bouffonneries qui n'ont jamais lieu alors dans aucune autre partie de l'empire.

Tous les docteurs donnent à la Mecque un caractère de sainteté bien supérieur à celui de Médine : ils se fondent dans leur opinion sur les graces singulières dont il a plu au ciel de favoriser cette cité. C'est, disent-ils, qu'elle a

été la demeure des patriarches *Abraham* & *Ismaël ;* qu'elle possède dans son enceinte la pierre noire, & les eaux sacrées de *Zemzem ;* qu'elle donna naissance au prophète ; qu'elle reçut du ciel les premières révélations de l'islamisme, & la plus grande partie du *coran ;* qu'en un mot, elle fut le théâtre où Dieu manifesta davantage sa puissance par des prodiges & des miracles.

Arabie.

C'est même une opinion générale chez tous les peuples mahométans, que jamais aucun oiseau ne se repose sur le toit du sanctuaire, excepté cette race de pigeons qui s'y sont multipliés depuis l'époque de l'islamisme. On a pour ces oiseaux une espèce de vénération, parce qu'on les croit issus des deux pigeons sauvages qui déposèrent leurs œufs à l'entrée de la grotte le jour même que le prophète s'y était caché avec son fils, pour se dérober aux poursuites des Mecquois. On croit aussi que tout animal féroce qui met le pied sur le territoire de cette ville, prend à l'instant un nouveau caractère, & devient animal domestique.

Les peuples ont une si grande vénération pour cette cité, que le gouvernement y respecte jusqu'aux criminels réfugiés dans le keabé ou dans son temple. Aussi c'est le seul lieu d'asyle qui existe dans l'empire : aucune

Arabie.

mosquée, aucun palais, le sérail lui-même n'accordent jamais de protection à un coupable ou à un débiteur poursuivi par la loi ou par l'autorité souveraine. Ces franchises, établies par les subtilités du droit public, aux dépens des lois rigoureuses de la justice, ne sont pas connues des Ottomans; & c'est ce qui entraîne quelquefois à Constantinople des désagrémens pour les ambassadeurs ou les ministres étrangers, lorsqu'ils veulent soutenir ces immunités en faveur de ceux qui se réfugient dans leurs hôtels.

Enfin, disent les anciens docteurs, telle est la sainteté de la Mecque, qu'elle exige la vie la plus pure, la plus vertueuse & la plus édifiante dans ceux qui ont le bonheur de l'habiter. Par ce motif, plusieurs *imans* ne permettent pas aux pélerins de se fixer dans cette ville; ils craignent que l'habitude de voir continuellement le sanctuaire, ne diminue en eux cette sainte frayeur dont ils doivent être pénétrés à l'approche d'un lieu si auguste & si saint. Le calife *Omer* l'avait expressément défendu; &, tous les ans, immédiatement après le pélerinage & les fêtes du beyram, il prenait son bâton pastoral, & parcourait tous les rangs des pélerins, en répétant à haute voix ces paroles remarquables: *O vous! peuple de*

*yrie, reprenez le chemin de Syrie. O vous! euple de l'*Irak, *reprenez le chemin de l'*Irak, Arabie.
our conserver & affermir dans vos cœurs le espect qui est dû à la maison de votre Dieu. La ifficulté de séjourner dans une ville si médiocre, & hors d'état, par sa position, de fournir long-tems à la subsistance d'une multitude aussi prodigieuse, est sans doute la raison politique le cette loi.

Les pélerins n'y restent ordinairement que dix ou quinze jours après la célébration de la fête. Tous ont un égal intérêt de quitter promptement le pays, soit pour se rendre chez eux, soit pour profiter des dispositions générales que fait le gouvernement pour la sûreté du voyage. Il arrive cependant que des personnes de condition, ou des citoyens opulens d'un certain âge, se font un devoir de demeurer plusieurs mois, & même quelques années de suite, soit à la Mecque, soit à Médine, visitant tour-à-tour le keabé & le sépulcre du prophète, & vivant dans la prière, dans la méditation, & dans la retraite la plus austère.

Cette opinion de l'islamisme sur la sainteté de ces deux villes de l'Arabie ne permet point aux non-mahométans d'y pénétrer jamais. La défense en est rigoureuse : elle date du règne d'Omer I[er]. L'extrême piété de ce calife le

Arabie.

porta à expulſer pour toujours de la Mecque comme de Médine, les chrétiens, les juifs les payens; enfin, tous ceux qui ne profeſſent pas la doctrine de Mahomet.

Tout le territoire de la Mecque eſt cenſé participer à la ſainteté de cette ville. Il ſ'étend à une diſtance de trois journées du côté de Médine, de ſept milles du côté de l'Yemen & de l'Irak, & dix du côté de Dsjidda : toute cette enceinte eſt regardée comme ſacrée avec les montagnes qu'elle renferme. Il y en a une principale, nommée le *Djebel-eby-Coubeiſs*, pour laquelle on a une vénération particulière; 1°. parce que la pierre noire y fut portée par l'Éternel lui-même; 2°. parce que le corps d'Adam y fut dépoſé; 3°. parce que c'eſt du haut de cette montagne que le patriarche Abraham invita tous les peuples de la terre à la viſite du keabé; & 4°. parce que c'eſt ſur ſon ſommet que le prophète opéra le miracle de la fraction de la lune, par un ſigne de la main. Pour perpétuer la mémoire de ce prétendu miracle, les muſulmans des premiers ſiècles élevèrent ſur cette hauteur un monument en forme de grotte. Beaucoup de pélerins vont viſiter cette grotte par dévotion. C'eſt ordinairement aux pieds de cette montagne que les pélerins quittent leur mon-

Arabie.

:là auſſi les femmes s'arrêtent, & atten- jusqu'à l'entrée de la nuit que la foule écoulée du temple, pour aller s'acquitter s-mêmes avec plus de liberté des tournées our du ſanctuaire.

Du côté d'*Arafath* ſont les fameuſes mon- nes *Djebel, Hira* & *Djebel-un-Nour*, égale- nt vénérées par l'iſlamiſme, comme les x où Mahomet reçut de l'ange Gabriel les miers verſets du *coran*, les lumières du l& le caractère de prophète. Sur le ſommet cette dernière montagne on voit un oratoire les pélerins les plus dévots ne manquent ais de viſiter. A l'entrée de la Cité, ſe ſentent les ſix mauſolées des ſchérifs de la cque : ils ſont ſitués à l'extrémité d'un ci- ière, le plus vaſte & le plus conſidérable la ville ; à côté de ces mauſolées eſt celui *Hadidjé*, la première épouſe du prophète ; 'eſt permis qu'aux femmes d'y pénétrer, les mmes ſe tiennent à l'entrée, d'où ils rendent rs purs hommages aux cendres de cette mère mahométans.

Indépendamment de ces lieux conſacrés par religion, les monumens ou les objets les s remarquables de cette cité célèbre, ſont : le palais du *ſchérif*, ſurmonté d'un *keoſck* int en vert ; 2°. l'hôtel du *molla*, qui ſert

Arabie.

en même tems de cour de justice, il occu une partie des péristyles extérieurs du temp du côté de l'orient ; 3°. l'ancienne hôtel-de-v le, converti en mosquée avec un seul minare 4°. l'hôtel du *déliler baschy*, chef des gardie du temple & du keabé ; 5°. celui du doyen d *imans* : on croit que cet édifice est élevé s le même sol où était la maison habitée par prophète ; 6°. le bain principal de la ville, Mahomet faisait ordinairement ses purificatio 7°. le marché public où se fait presque tout commerce de la ville.

Médine, si illustre du tems du prophète des premiers califes ses successeurs, comme permier siége de la puissance mahométane, n' plus aujourd'hui qu'une ville médiocre, do les murs sont flanqués de distance en distanc de tours & de bastions. Le précieux avanta de posséder dans son sein les cendres du fo dateur de l'islamisme, l'a fait décorer du no de *Médine* l'*illuminée*. Le sépulchre de Mahom est enfermé dans un *turbé*, édifice en pier d'une construction simple, élevé sur le sol mêm de la maison qu'habitait autrefois *Ansché*. L' lamisme la regarde comme l'épouse la p chérie du prophète, comme la plus vertueu & la plus chaste de toutes les femmes : e est d'ailleurs distinguée, dans la religion, d

Arabie.

res femmes de *Mahomet*, parce que c'eſt lle que l'on tient la plus grande partie des vraies & des préceptes de ce légiſlateur. Une tradition commune prétend qu'*Aiſché* en ſonge trois étendarts plantés dans la cour ſa maiſon, & qu'en ayant demandé l'explion au prophète, il lui dit que ces trois engnes indiquaient trois tombeaux, le ſien, ui d'*Ebubekir* & celui d'*Omer*: l'événement, ici, *Ahmet Effendi*, vérifia la prédiction, iſqu'en effet ils furent tous trois inhumés s cette enceinte.

Ce ſépulcre, conſacré par la religion, ſous nom de *jardin de pureté*, eſt placé au centre n ſuperbe temple; il eſt de même forme e celui de la Mecque. Pour donner à ce nple une certaine .endue, *Welid* Ier. voulut e l'on abattit toutes les maiſons d'alentour, ême celle d'*Aiſché*, qui tombaient alors en nes. Le gouverneur de Médine éprouva, ns l'exécution de cette ordre, les plus grandes poſitions de la part des citoyens: tout Méne s'éleva contre une entrepriſe que l'on gardait comme impie & ſacrilège, ſur-tout iſqu'en remuant la terre, ſous la maiſon *Aiſché*, on trouva des oſſemens que les s crurent être ceux du prophète, & d'autres ux du calife *Omer*. Ce ne fut qu'en uſant

Arabie.

de la plus grande févérité d'une part & l'autre, en répandant d'immenfes l'arge que l'on parvint à calmer les efprits.

Trois ans après, en allant en pélerinag la *Mecque*, *Welid* eût la politique de pa par cette ville, & de vifiter le fépulcre prophète avec le plus grand appareil; alors qu'il fit couvrir ce tombeau d'un r brocard, à l'imitation de celui du *keabé* : ufage s'eft perpétué depuis & s'obferve en aujourd'hui très-fcrupuleufement par les narques ottomans : c'eft une étoffe de rouge fur laquelle font richement brodé or des verfets du *coran*. Elle fe travail Conftantinople, & fe renouvelle de dro l'époque de chaque règne, & par efpri dévotion une fois tous les trois ou quatre L'ancien voile, comme celui du *keabé* de *Mecque*, fert à couvrir les maufolées des verains & de tous les princes & princeffes fang.

La piété de tous les monarques mahomét fur-tout de ceux de la maifon ottomane, toujours fignalée par des dons & de magn ques offrandes envers ce fépulcre du proph On y voit encore aujourd'hui, entr'autres m numens de leurs libéralités, une lampe enrichie de pierreries, & un diamant de

ur de quatre-vingt mille ducats. Tous les Arabie.
es & autres ſouverains, qui ont viſité ce
lcre, en faiſant le pélerinage de la Mec-
, n'ont jamais manqué de prodiguer des
eſſes aux citoyens de la ville, comme aux
iſtres du temple.

s donnaient en même tems les marques plus édifiantes de leur dévotion, lorſqu'ils aient hommages aux cendres du prophète : remier aſpect du tombeau, ils avaient coutume de proférer ces paroles : *ſalut & paix à ô le prophète de Dieu !* Cet uſage couta à un iman de la race d'*Ali*. *Harounn* Iᵉʳ. faiſait tous les ans la viſite de l'une & tre cité, fut, l'an 179, accompagné au ulcre par le ſeptième iman, *Mouſſa Kéa*-, alors établi à Médine; le calife en en- t dans la chapelle, affecta de ſaluer le prophète en l'appelant ſon couſin : *Mouſſa kea*-eut l'imprudence d'en uſer de même, & ſaluer auſſi le prophète en l'appelant ſon e; l'un & l'autre faiſait alluſion au degré parenté des maiſons d'*Ali* & d'*Abas* avec homet. *Harounn*, indigné de cette audace prince, ne peut retenir ſa colère, il l'apoſpha d'une manière outrageante, il le fit êter enſuite & conduire à *Bagdad*, où, quatre s après, cet *iman* infortuné mourut dans un

cachot, de langueur & d'infirmité. Cet
Arabie. de févérité fit le plus grand tort à la rép
tion de *Haroumn* qui, par fes vertus &
talens guerriers, eft placé, d'ailleurs à j
titre, parmi les grands hommes de fa mai
Plufieurs *émirs* fe permettent encore, en
fitant le fépulcre du prophète, de l'app
leur aïeul.

Quarante eunuques noirs font fpécialem
prépofés à la garde de ce fépulcre, fous
ordres du gouverneur de Médine, qui en
le premier gardien : cet officier, qui eft a
un eunuque noir, porte le titre de l'anci
le feigneur du lieu Saint. Ordinairement
font les *ex-kislar-aghaffys*, qui occupent
emploi important; dès qu'ils font difgra
& relégués en Égypte, ils bornent tous le
vœux au commandement de Médine, & n
pirent plus qu'au bonheur de confacrer le r
de leurs jours à la garde & au fervice
tombeau de leur prophète.

Les fonctions ferviles dans ce fépulcre f
exclufivement remplies par les quarante noi
ils ont foin des lampes & des ornemens :
frottent, nétoyent & balayent l'intérieur de
chapelle fépulcrale. Cet emploi leur vau
titre de *ferrafch*, qui veut dire *balayeur*
titre honorable & confacré par la religion mêm

jouissent de la plus haute considération : ils , pour substituts en survivance, plus de Arabie.
is cents autres *ferraschs* domiciliés dans la me ville. Tous sont distingués autant par titre que par leur vêtement, qui consiste un large manteau de drap ou de camelot nc.

Indépendamment de ces *ferraschs* effectifs, y en a encore environ deux mille simples laires : c'est, à proprement parler, une ese de confrérie, dont les places sont tours recherchées avec ardeur par les preiers personnages de l'empire, jusqu'aux paas à trois queues, qui forment le premier dre de l'état. On attache à la seule qualifiion de *ferrasch* le plus grand prix dans l'ore de la religion. Au commencement de ce ècle, leur nombre avait été fixé à cinq cents; ais, comme à l'époque de chaque vacance, nthousiasme multipliait à l'excès les sollicitions, le gouvernement, pour satisfaire au le & à la piété des personnages distingués, it le parti de partager ces emplois en moitié, quart & en huitième, selon l'exigence des s & des circonstances ; on défère ces offices insi divisés par autant de diplômes. Le *kizlarghassy* du sérail en a l'entière disposition ; & e n'est jamais que d'après les mémoires qu'il

Arabie.

adreffe au fouverain, que s'expédient les vets de ces officiers. Ils font conçus en termes : « L'ordre fuprême, décoré du ch impérial du plus glorieux des monarques, a pour objet ce qui fuit :

« Comme le faint fépulcre, jardin
» qui égale les délices du paradis, mauf
» embaumé de parfums qui s'élèvent jufqu'
» cieux, de *Mahomet*, (l'ami de Dieu
» coryphée des prophètes, l'appui des bi
» heureux, fur qui foient les bénédictions
» plus pures & les plus abondantes), e
» féjour délicieux de l'archange Gabriel
» un domicile facré où fe fixent les reg
» du Tout-Puiffant, on ne doit pas do
» que le bonheur de s'attacher au fervice d
» lieu fi faint, fi augufte, ne foit une v
» table félicité temporelle & fpirituelle. A
» le plus illuftre des officiers qui approch
» de mon augufte perfonne, digne de la c
» fiance des monarques & des fouverains,
» *kizlar-aghaffy* actuel de ma maifon im
» riale, & l'infpecteur général des biens vo
» aux deux faintes cités de l'Arabie, m'a
» préfenté, par un mémoire dépofé aux pi
» de mon augufte trône, que l'office d'un
» *ferrafchs*, confacré au fervice du faint fép
» cre, à Médine l'illuminée, la plus no

de toutes les cités de l'univers, se trouvant vacant par la mort de C. D. Il en avait disposé en faveur de L. F., qui le sollicitait dans les sentimens de la plus ardente dévotion, comme devant mettre le comble aux vœux de sa piété & de son bonheur. En conséquence de cette disposition faite par une suite de ma volonté suprême, & de cette faveur spéciale dont le susdit *kizlar-aghassy* jouit auprès de ma majesté impériale, j'ai ordonné, par un effet de ma pleine puissance & de mon autorité souveraine, l'expédition du présent *berath*, diplôme auguste, en vertu duquel ledit C. F., succédant aux droits du défunt C. D. dans l'office de *ferrasch* dont il était en possession, entrera, à compter de ce jour, dans l'exercice du même emploi, avec la liberté de nommer & de constituer à son gré un substitut, pour s'acquitter en sa place & en son nom, avec le vêtement nécessaire, & avec la modestie, l'humilité, la dévotion & le respect qu'exige la sainteté de ce lieu, de tous les devoirs attachés à ce noble & auguste office auprès du saint sépulcre, qui est le seuil sacré de toute intercession spirituelle auprès du trône de l'Éternel. Donné à Constantinople la bien gardée, &c ».

Arabie.

Arabie.

Ces diplômes font écrits fur du papier foie, en groffes lettres d'or & de couleurs : font furmontés du chiffre du fultan, dont l ornemens, qui font en or, repréfentent u pyramide artiftement deffinée. Comme to ces *ferrafchs* titulaires font des perfonnages diftinction, employés ou à la cour ou dans l provinces, ils nomment ordinairement po leur fubftitut l'un des *ferrafchs* effectifs Médine, à qui ils expédient encore leur pr curation, avec une copie authentique de le diplôme. En vertu de ces pièces, le fubftit remplit les devoirs de fon office auprès du f pulcre, tant en fon nom qu'en celui de f commettans, qui par-là font cenfés particip aux mérites qu'y attache l'opinion religieuf L'acte de procuration eft toujours accompag de riches préfens, foit en efpèces, foit effets. Ces dons, qui fe renouvèlent tous l ans, au gré & felon la générofité du *ferrafc* titulaire, font un objet confidérable pour to les ferrafchs effectifs de Médine. Ils reçoive auffi des largeffes continuelles de prefque to les mufulmans qui vont vifiter le fépulcr Quoique la religion n'impofe fur cela aucu obligation, cependant les pélerins qui revie nent de la Mecque, & particulièrement ceu qui prennent la route de Médine, vont re

dre leurs pieux hommages aux cendres du prophète. Arabie.

A sa mort, lorsqu'il fallut mettre le corps en terre, il s'éleva de grandes contestations: les uns voulaient qu'on le transportât à la Mecque, & qu'on l'inhumât dans sa patrie; les autres soutenaient qu'il devait rester à Médine, puisque cette ville lui avait offert un asyle contre la persécution. Un troisième parti était d'avis qu'on le portât à Jérusalem, lieu de la sépulture des prophètes. *Abubeker* termina ces différends, en rapportant ces mots recueillis de la bouche de Mahomet: *un prophète doit être enterré au lieu où il est mort.* Ces paroles firent loi: on creusa la terre à l'endroit où il avait terminé sa carrière, & l'on y descendit son cercueil. *Ali*, *Elfald*, & *Cottam* entrèrent dans le tombeau, & mouillèrent, pour la dernière fois, de leurs larmes, les restes mortels de leur apôtre. On couvrit le corps de terre, & le peuple se retira.

Lorsque les funérailles furent finies, *Fatime*, la fille chérie de Mahomet, vint pleurer sur sa tombe; elle prononça ce discours entrecoupé de sanglots:

« O mon père! ô ministre du Très-Haut! » ô prophète du Dieu miséricordieux! c'en » est donc fait! la révélation divine est ense-

Arabie.

» velie avec toi. L'ange Gabriel a pris po
» jamais son essor dans les cieux. Être-S
» prême ! exauce mes derniers vœux ; hât
» toi de réunir mon ame à la sienne ; fais q
» je revoie sa face ; ne me prive pas du p
» de ses mérites & de son intercession au jo
» du jugement ». Puis prenant un peu de
poussière qui couvrait le cercueil, & l'appr
chant de son visage, elle ajouta : « Lorsqu'
» a senti la poussière de sa tombe, peut-
» trouver de l'odeur aux parfums les pl
» exquis ? Hélas ! toutes les sensations agré
» bles sont éteintes pour mon cœur. Les nu
» ges que la tristesse élève autour de mo
» changeront en nuits sombres les plus bea
» jours ».

Les souhaits de Fatime furent exaucés ; el
ne survécut que quelques mois à son père.

Les auteurs arabes ont pris plaisir à no
représenter leur prophète avec toutes les pe
fections de l'esprit & du corps. *Abul-Fedé*
plus sage & moins partial, nous a laissé
tableau tracé par la main d'*Ali*. Mahomet éta
d'une taille moyenne ; il avait la tête gross
la barbe épaisse, les paumes des mains & l
plantes des pieds fortes & rudes, les os gr
& compactes, le teint vermeil, les yeux noir
le contour des joues gracieux, les cheve

ns frisure, & le cou blanc & uni comme ivoire.

Arabie.

Le même auteur nous peint ainsi ses qua-tés personnelles & ses vertus morales. Ma-omet avait reçu de la nature une intelligence périeure, une raison exquise, une mémoire odigieuse. Il parlait peu, & se plaisait dans silence. Son front était toujours serein. Sa nversation était agréable, & son caractère gal. Juste envers tous; un parent, un étran-er, l'homme puissant, ou le faible, ne fai-ient jamais pancher la balance dans ses mains. l ne méprisait point le pauvre à cause de sa uvreté, & ne révérait point le riche à cause e ses richesses. Il employait le charme de n entretien à gagner le cœur de tous, & éservait sa familiarité pour ses amis. Il écou-it avec patience celui qui lui parlait, & ne levait jamais le premier. Conquérant de Arabie, il s'asseyait souvent à terre, allumait n feu, & préparait, de ses propres mains, manger à ses hôtes.

Maître de tant de trésors, il les répandait énéreusement, & ne gardait pour sa maison que le simple nécessaire. On dit de lui qu'il urpassa les hommes en quatre choses, en va-eur, en libéralité, à la lutte, & en vigueur dans le mariage. Il disait souvent que Dieu

Arabie.

avait créé deux choſes pour le bonheur de humains, les femmes & les parfums.

Lorſque l'on conſidère le point d'où il e parti, le faîte de grandeur où il eſt parvenu on eſt étonné de ce que peut le genre hu main favoriſé des circonſtances. Né idolâtre il s'élève à la connaiſſance d'un Dieu unique &, déchirant le voile du paganiſme, il ſong à donner un culte à ſes ſemblables, & qu puiſſe réunir ſous un même joug le chrétien le juif & l'idolâtre. Ce plan était vaſte, mai impoſſible dans l'exécution. Il crut en aſſure le ſuccès, en établiſſant un dogme ſimple qui, n'offrant à la raiſon rien qu'elle ne puiſſ concevoir, lui parut propre à tous les peuple de la terre : ce fut la croyance d'un Dieu uni que, vengeur du crime, & rémunérateur d la vertu. Mais comme il lui fallait, pour fair adopter ſa doctrine, ſe dire autoriſé du ciel il ajouta l'obligation de le regarder comme l miniſtre du Dieu qu'il prêchait. Il prit de l morale du chriſtianiſme & du judaïſme, c qui lui ſembla le plus convenable aux peuple des climats chauds. Savant dans l'étude de ſ langue, la plus riche, la plus harmonieuſe d la terre, que tant de poètes ont embélie, & qui exiſte depuis le commencement du monde il s'appliqua à donner à ſa morale tout l

Arabie.

harme de la diction, à ses préceptes la ma-sté qui leur convenait, aux fables accréditées e son tems une touche originale qui les ren-it intéressantes. Lorsqu'il vit que son parti se ortifiait, il tonna contre l'idolâtrie. Les dis-races, l'exil, la proscription, ne servirent u'à fortifier son courage. S'étant préparé par es émissaires un asyle à Médine, il arma cette ille contre la Mecque, & résolut de dompter ar les armes ceux qu'il n'avait pu soumettre ar la force de la persuasion. La victoire ou e martyre fut l'alternative qu'il proposa à ses oldats. L'espoir d'un butin, toujours partagé idèlement, enflamma leur courage. L'assu-ance d'un secours divin toujours présent les endit invincibles. Obligé de combattre contre l'Arabie entière, la rapidité de ses attaques, es positions avantageuses qu'il sut choisir, la aleur héroïque des guerriers qu'il forma, le endirent supérieur à ses ennemis. Tandis qu'il soufflait dans tous les cœurs le feu du fana-isme, froid au milieu du carnage, son génie applanissait tous les obstacles. Après huit ans de combats & de triomphes, la Mecque, for-cée de céder au torrent, ouvrit ses portes au vainqueur, & il y commanda en maître.

De retour à Médine, il s'occupa à lier en-semble les membres épars de sa monarchie

Arabie.

naissante, & à lui donner de la consistance. Profond dans la connaissance du cœur humain, les gouverneurs, les généraux qu'il choisit, furent presque tous de grands hommes. *Abubeker*, *Omar*, *Othman* & *Ali*, ses amis les plus distingués, lui succédèrent à l'empire, & en reculèrent fort loin les limites. Toute cette grande péninsule, qui s'étend entre la mer Rouge & le golfe persique, obéit à ses lois & embrassa sa religion. Il se préparait à pénétrer dans l'empire des Grecs : plus de quarante mille guerriers, rassemblés sous ses étendards, allaient ébranler le trône des Césars, lorsque la mort arrêta ses projets & le cours de ses prospérités. A cette nouvelle, Médine fut couverte d'un deuil universel. La peinture que nous offrent les auteurs contemporains de la consternation générale où cette ville fut plongée, est effrayante, & prouve quel ascendant Mahomet avait sur les esprits. Aussi profond politique que grand capitaine, il avait établi sa puissance sur une base si solide, que l'Arabie demeura fidèle à l'islamisme, & que ses successeurs n'eurent qu'à suivre la route qu'il avait tracée. Il avait si fort exalté l'ame des compagnons de ses exploits, que plusieurs d'entr'eux devinrent d'excellens généraux; & que bientôt, sous le nom

Sarraſins, ils renverſèrent le trône des Per-
,démembrèrent l'empire d'orient, conqui- Arabie.
nt l'Égypte, la Syrie, l'Afrique, ſubjuguè-
nt l'Eſpagne; &, à force de combats & de
ctoires, menacèrent de donner des fers au
onde entier. Tel fut l'effet de l'enthouſiaſme
e Mahomet ſut inſpirer aux guerriers élevés
ſon école. Les grandes monarchies que for-
èrent ſes ſucceſſeurs, ſe ſont écroulées,
rce que les talens ne ſe ſuccèdent pas comme
rois; mais les lois qu'il fit, ont ſurvécu à
ruine des empires. Tandis qu'enflammés par
zèle plus louable qu'éclairé, tant d'hiſto-
ens nous peignent Mahomet comme un im-
cille: depuis douze cents ans, une partie de
terre révère ſa mémoire, & ſuit aveuglé-
ent ſa religion. Les ſages d'entre les orien-
ux, qui, s'élevant au-deſſus de la foible vue
vulgaire, lui refuſent avec raiſon le titre
prophète, le regardent comme un des plus
ands hommes qui aient exiſté.

Le coran eſt le code des préceptes & des
is que Mahomet donna aux Arabes, comme
ef ſuprême de la religion, & comme ſou-
ain. Il comprend cent quatorze chapitres,
viſés en verſets. Tous ont des titres qui,
res ſimplement d'un mot remarquable, ne
nt point l'annonce des matières qu'on y

Arabie.

traite. Tous, excepté le neuvième, ont po épigraphe ces mots, qui sont le signe des M hométans : *Au nom de Dieu clément & misé cordieux.* Le coran a pour dogme, la croyan d'un Dieu unique, dont Mahomet est le pı phète; pour principes fondamentaux, la prièr l'aumône, le jeûne du mois *ramadan*, & pélerinage de la Mecque. La morale qu'il pı che, est fondée sur la loi naturelle, & sur qui convient aux peuples des climats chauc

Le coran fut publié dans l'espace de ving trois ans, partie à la Mecque, partie à M dine, & suivant que le législateur avait b soin de faire parler le ciel. Les versets fure écrits par ses secrétaires sur des feuilles c palmier & sur du parchemin. Aussi-tôt qu'i étaient révélés, ses disciples les apprenaie par cœur, & on les déposait dans un coffre où ils restaient confondus. Après la mort c Mahomet, *Abubeker* les recueillit en un vo lume. Idolâtre de son maître, regardant com me divin tout ce qu'il avait enseigné, il n s'attacha point à donner au coran l'ordre dor il était susceptible, en arrangeant les chapitre suivant la date des tems où ils avaient paru Il plaça les plus longs à la tête du recueil & ainsi de suite.

Ce bouleversement, dans un ouvrage qu

une collection de préceptes donnés dans ... férens tems, & dont les premiers sont sou- ...nt abrogés par les suivans, y a jeté la plus ...ande confusion. On ne doit donc y chercher ... ordre, ni suite; mais le philosophe y verra ... moyens qu'un homme, appuyé sur son seul ...ie, a employés pour triompher de l'atta- ...ement des Arabes à l'idolâtrie, & pour leur ...nner un culte & des lois; il y verra, parmi ...aucoup de fables & des répétitions, des ...aits sublimes, & un enthousiasme propre à ...bjuguer des peuples d'un naturel ardent.

Arabie.

Ce livre est divisé en versets, comme les ...eaumes de David. Ce genre d'écrire, adopté ...r les prophètes, permet à la prose les tours ...rdis, les expressions figurées de la poésie. ...e coran, exalté dans tout l'orient pour la ...rfection du style & la magnificence des ima- ...es, est le chef-d'œuvre de la langue arabe, ...conde en grands écrivains. C'est le jugement ...'en a porté l'antiquité. Je citerai à ce sujet ... trait consacré dans l'histoire.

Les poètes jouissaient de la plus haute con- ...idération en Arabie. Leurs meilleurs ouvra- ...es, affichés sur la porte du temple de la ...ecque, étaient exposés aux regards du pu- ...lic. L'auteur qui, au jugement des connais- ...eurs, remportait la palme, était immortalisé.

Labid-enh-Sabia, poète fameux, y avait att
Arabie. ché un poëme de sa composition. Sa réput
tion & le mérite de son ouvrage écartaient l
concurrens. Aucun ne se présentait pour l
disputer le prix. On mit à côté de son poën
le second chapitre du coran. *Labid*, quo
qu'idolâtre, fut saisi d'admiration à la lectu
des premiers versets, & s'avoua vaincu.

Cette admiration, que la lecture du cora
inspire aux Arabes, vient de la magie de so
style, du soin avec lequel Mahomet embél
sa prose des ornemens de la poésie, en l
donnant une marche cadencée, & en faisa
rimer les versets. Quelquefois aussi, quittan
le langage ordinaire, il peint en vers maje
tueux l'Éternel assis sur le trône des mondes
donnant des lois à l'univers. Ses vers devien
nent harmonieux & légers lorsqu'il décrit le
plaisirs éternels du séjour de délices. Ils son
pittoresques, énergiques, quand il offre l
peinture des flammes dévorantes.

CHAPITRE IX.

s limites de l'Yemen et de sa division. — Étendue des États de l'Iman de Sana. — Leur gouvernement.

ETTE grande province, qui comprend la Arabie.
lus belle & la plus fertile partie de l'Arabie, l entourée du golfe arabique & des provinces 'Hadramaut, de *Nedsjed* & d'*Hedsjas*.

La nature divise l'Yemen en deux parties, ui diffèrent beaucoup pour le sol & pour le limat. Celle qui borde le golfe arabique, est ne plaine aride & sabloneuse, de la largeur -peu-près de deux journées; l'autre, qui ommence où finit la première, est une conrée assez élevée, remplie de montagnes escarpées, mais fertiles, où l'air est beaucoup lus tempéré.

L'Yemen est partagé, comme le reste de l'Arabie, entre un grand nombre de souverains dont les domaines sont d'une étendue rès-inégale : la principauté d'*Aden* confine vers le sud à la mer des Indes; vers l'ouest

Arabie.

& vers le nord, aux états de l'iman ; & v l'eſt, au pays de *Jafa.*

Les terres, dont elle eſt composée, app tenaient autrefois à l'iman ; mais, en 173 les habitans chaſſèrent le gouverneur, n par l'iman, & élurent un ſcheik, qui ſe ſo tient dans une entière indépendance.

Aden, ville ancienne et célèbre, donne nom à cette principauté; elle a encore un b port, quoiqu'elle ſoit bien déchue de ſon é floriſſant. Son commerce n'eſt pas conſidé ble, parce que ſon ſouverain ne vit pas paix avec ſes voiſins. La ſeule marchandi qu'on exporte de cette ville, eſt le café q vient du pays de *Jafa.*

La contrée, qui porte le nom de *Kaukeba* eſt preſque enclavée dans les états de l'ima La famille qui y règne, deſcend de Mahom par *Hadi.* Elle gouverne en toute ſouveraine un état aſſez conſidérable.

Le ſcheik fait ſa réſidence à *Kaukeba* petite ville peu fortifiée, mais ſituée ſur u montagne preſque inacceſſible. Il y a un ch min pavé, par le moyen duquel les chamea chargés peuvent parvenir juſques dans la vil

La plupart des villes & des bourgs ont d châteaux ou citadelles ſur les montagnes d voiſinage. Ces précautions paroiſſent néce

ires pour la défenſe d'un ſouverain foible ntre un voiſin puiſſant, tel que l'iman de *na*. Arabie

Wadi laa eſt une vallée fertile en café ; dans environs, il y a des ſources chaudes & inérales.

La contrée étendue, qui eſt partagée entre ſieurs ſcheiks alliés, s'appèle le pays des ontagnards; mais on la nomme à l'ordinaire *ſchid - ubekil*, du nom général des confé-érés. L'eſprit républicain eſt ſi rare en Aſie, e cette contrée peut paſſer pour une des gularités de l'orient.

Ce pays montueux eſt rempli d'une foule *ſcheiks*, dont chacun gouverne ſon terri-ire en ſeigneur indépendant. Ces ſcheiks, ntant l'impoſſibilité de réſiſter ſéparément à voiſin puiſſant, ſe ſont ligués pour s'aſſiſter éciproquement.

Il eſt difficile, en Europe même, de ſe ettre en peu de tems au fait de la conſtitu-on d'un état : dans l'orient, la choſe eſt preſ-ue impoſſible ; je n'ai point pu apprendre uelles ſont les lois & les conditions de cette gue de petits ſouverains.

Ces alliés & leurs ſujets ſont beaucoup plus uerriers et meilleurs ſoldats que les autres rabes. L'iman de Sana & le ſhérif de la

Arabie.

Mecque entretiennent chacun plusieurs ré mens de ces montagnards : ces montagnar exigent d'être commandés par les officiers leur nation. Par cette raison, l'iman craint se brouiller avec les confédérés. Quand attaquent l'état de Sana, leurs compatriote qui sont au service de l'iman, se révoltent se joignent à l'armée de la ligue.

Le pays que ces alliés habitent, est d'u bonté assez inégale. Il y a cependant au m lieu des montagnes des vallées très-abondan en fruits ; & les hauteurs même sont cultiv & fertiles. Il contient beaucoup de château mais peu de villes considérables : celle *Keivan*, dans le district de même nom, est r marquable ; on y voit des ruines d'un pala qui sont d'une haute antiquité.

La principauté d'*Aba-Arisch*, nommée ai d'après sa capitale, est proprement une par du *Tehama*, & s'étend le long du golfe ar bique, depuis le gouvernement vers le nor l'espace de deux degrés de latitude. Son te roir est comme celui du reste de l'Yeme sec & aride, par-tout où il ne peut pas êt arrosé par les eaux des rivières qui desce dent de la partie montueuse de l'Yemen.

Ce pays faisait, il n'y a pas long-tem partie des états de l'iman. Les souverains

Sa

Arabie.

Sana ont à l'ordinaire la politique de confier le gouvernement de leurs provinces uniquement à des gens de basse naissance, à des esclaves, qui n'aspirent pas si aisément à l'indépendance, comme fait la noblesse arabe. Mais un des derniers imans eut l'imprudence de nommer un noble, qui, en se soulevant contre son maître, vérifia le propos des Arabes, que les descendans de Mahomet ont tous la soif de régner.

Les endroits remarquables de la principauté d'*Abu-Arisch*, sont la capitale du même nom, ville murée & résidence du schérif, & la ville de *Dsjesan*, située sur le golfe arabique, dans un pays fertile. Cette ville fait un commerce assez important de séné, qui croît abondamment dans son territoire, & de café, qui vient des montagnes. Elle trafique aussi avec les ports de la côte opposée de l'Afrique; mais elle n'entretient aucune communication avec les sujets de l'iman. Le reste de la principauté consiste dans quelques petites villes & dans plusieurs gros villages.

Les Arabes nomment *Sahan* le pays montueux situé entre celui de *Haschid-u-Bekil* & l'*Hedsjas* : ce pays, assez étendu, est riche en fruits de toute espèce, principalement en excellens raisins : on y trouve aussi des mines

Arabie.

de fer. On prétend que les habitans de cette contrée parlent le meilleur arabe, & le plus conforme à celui de l'alcoran, livre, au reste, dont ils ne connaissent presque pas le nom.

Leurs mœurs diffèrent beaucoup de celles des Arabes des villes de l'Yemen. Rarement ils ont plus d'une femme; & leurs filles ne se marient qu'après leur quinzième année; au lieu que dans les états de l'iman on voit des femmes de neuf à dix ans. Ils se nourrissent de viande, de miel, de lait, de quelques herbes. La contrée leur fournit en abondance ces alimens. Avec une nourriture si simple & si frugale, ils parviennent à l'âge le plus avancé, & conservent la vue jusqu'à la fin de leurs jours. Ils sont hospitaliers; et, malgré cela, voleurs aussi redoutables que les Bedouins du désert.

Il y a dans ce pays beaucoup de seigneuries indépendantes. La principale est celle de *Saade*, qui donne son nom à la capitale, où est une douane qui rapporte beaucoup au souverain. Tout ce qui sort des états de l'iman, passe par cette ville, & y paie des droits considérables.

Nedsjeran est situé dans une contrée agréable & bien arrosée, à trois journées de *Saade*. Ce petit pays est fertile en blé & en fruits.

Ses pâturages sont excellens, & ses chevaux & ses chameaux recherchés dans toute l'Arabie. La capitale de cette souveraineté est *Nedsjeran*, ville ancienne & célèbre dans l'histoire des Arabes : les autres endroits sont de peu d'importance. Arabie.

Le petit pays de *Kachtan* est situé dans les montagnes, à trois journées au nord de *Nedsjeran*. J'ai vu à Loheya un homme distingué de cette contrée, qui avait amené à Sana un train de chevaux pour l'iman : cet homme étant entré en défiance à cause de mes questions, ne voulut me donner aucun éclaircissement concernant sa patrie.

Nehhm est un petit district, possédé par un scheik, qui inquiète souvent l'iman : il possède quelques petites villes peu considérables, avec une montagne fertile & remplie de villages.

Le petit pays de *Kaulan* a un scheik indépendant, issu d'une très-ancienne famille : dans cette principauté se trouve la ville de *Tanaeim*, célèbre parmi les juifs arabes, qui y avaient anciennement leur principal établissement, & un grand nombre de belles synagogues ; aujourd'hui elle est presque déserte. *Beit-el-Kibsi* est un village uniquement habité par des schérifs, dont l'un doit toujours être le chef de

Arabie.

la caravane qui va chaque année de *Sana* à la Mecque. Cette caravane eſt compoſée de deux à trois mille perſonnes, & reſte quarante-cinq jours en chemin, quoique ces deux villes ne ſoient éloignées que de 100 lieues d'Allemagne.

Le pays de *Dsjof* eſt une grande province de l'Yemen qu'elle ſépare de l'*Oman* : elle eſt remplie de plaines ſabloneuſes & déſertes. Les chevaux de *Dsjof* ſont eſtimés. Les Arabes errans de cette contrée ſont guerriers : leurs armes ſont la lance, le ſabre, & quelquefois des mouſquets à mèche; ils ſe ſervent encore de cottes de mailles, armure que les autres Arabes ne portent plus. On prétend que les meilleurs poètes arabes ſe trouvent parmi ces Bedouins de *Dsjof*, qui ont pour la poéſie des diſpoſitions particulières.

Les princes les plus conſidérables de cette contrée ſont les trois ſchérifs de *Mareb*, de *Harib* & de *Rachoan*. *Mareb* eſt la capitale de la province, quoiqu'elle ne conſiſte qu'en 300 chétives maiſons : elle eſt ſituée à 16 lieues de *Sana ;* les anciens l'ont connue ſous le nom de *Marcaba*. On ignore ſi elle a jamais été appelée *Saba*. Dans ſon voiſinage ſe trouvent des ruines, qu'on prétend être celles du palais de la reine de *Balhis*.

Le réfervoir d'eau des Sabéens étoit célèbre déja anciennement, & j'en ai entendu parler fouvent en Arabie; mais perfonne ne pouvoit m'en donner une idée exacte, excepté un homme diftingué, né & demeurant à *Mareb*. Cet homme me dit que ce fameux réfervoir était une vallée étroite, entre deux chaînes de montagnes, de la longueur d'une journée. Dans cette vallée fe réuniffent fix ou fept petites rivières qui viennent des états de l'iman: quelques-unes de ces rivières font poiffonneufes, & ont de l'eau toute l'année; les autres ne coulent que dans la faifon pluvieufe. Ces deux chaînes de montagnes s'approchent de fi près au bout oriental, qu'on en peut traverfer l'intervalle en cinq ou fix minutes. Pour retenir ces eaux, abondantes dans la faifon des pluies, on avait fermé cette ouverture de la vallée par une muraille haute & épaiffe; &, pour pouvoir la diftribuer, dans les tems de féchereffe, aux champs des environs, on avait pratiqué dans ce mur trois portes, l'une au-deffus de l'autre. La muraille était haute de cinquante pieds, & bâtie de grandes pierres de taille: on en voit encore les ruines; mais les eaux qu'elle avait retenues autrefois, fe perdent à préfent, après un cours de peu d'étendue dans les plaines fabloneufes.

Arabie.

Arabie.

Le pays de Jafa eſt ſitué entre *Aden* & les terres du domaine de l'iman. Il était autrefois ſoumis à ce prince : mais vers la fin du ſiècle paſſé, les habitans ſe révoltèrent, & ſe rendirent indépendans. Ils ſont gouvernés aujourd'hui par trois princes ſouverains : un de ces ſcheiks poſſède *Schebbr*, ville & port d'où l'on exporte de l'encens inférieur à celui des Indes, comme l'eſt en général celui de l'Arabie.

Il ſerait aſſez difficile d'expoſer d'une manière claire les limites des états du ſouverain de *Sana*, puiſqu'ils ſont entrecoupés par les domaines de pluſieurs petits princes.

La diviſion générale de l'Yemen en *Téhama* ou plaine, & en *Dsjebbel* ou pays montueux, a lieu auſſi dans les états de l'iman. Sur cette diviſion eſt fondée celle des trente gouvernemens, dans leſquels le royaume de Sana eſt partagé. On compte ſix gouvernemens dans le *Téhama*, & vingt-quatre dans la contrée montueuſe. L'iman eſt proprement l'eccléſiaſtique qui fait la prière publique dans les moſquées. Les ſouverains ſucceſſeurs de Mahomet conſervèrent la coutume de faire ces prières, pour prouver leur pouvoir ſpirituel uni au temporel. Pluſieurs princes arabes, n'oſant pas ſe décorer du titre de califes, ſe contentèrent de celui d'*iman*, ou de celui

d'émir, de prince des fidèles. Tous ces souverains, jouissant du pouvoir spirituel, tels que les califes & les imans, observèrent l'ancien usage de changer de nom, comme font les papes en montant sur le trône; changement qui doit annoncer apparemment une espèce de régénération de l'homme, investi d'un emploi qui lui imprime un caractère de sainteté.

Arabie.

Le trône de l'Yemen est héréditaire: c'est le fils aîné d'une épouse légitime d'un iman qui doit succéder à son père. Dans les états despotiques, comme le sont de fait tous les gouvernemens de l'orient, cet ordre n'est pas toujours observé, parce qu'on n'y connaît point de lois fondamentales. Il paraît d'ailleurs que la polygamie met en Asie de l'incertitude dans le droit de succéder, qui devient obscur, quand des princes, nés de femmes d'un état différent, fondent leurs prétentions au trône sur des raisons également fausses ou plausibles.

L'iman est un prince absolu; & il peut l'être d'autant plus, qu'il réunit dans sa personne le pouvoir spirituel au temporel. Sa juridiction, à l'égard des affaires ecclésiastiques, ne s'étend cependant pas sur les états des autres souverains de sa secte, qui sont gouvernés, pour le spirituel, par des muftis, ou par des

cadis particuliers, résidans dans chacun de ces états.

Arabie.

Quoique l'iman soit absolu, son despotisme est tempéré par le tribunal suprême de Sana, dont il n'est que le président. Ce tribunal, composé d'un certain nombre de cadis, a seul le droit de condamner un criminel à mort. Les cadis de Sana passent pour des gens incorruptibles, de mœurs irréprochables, & fort attachés à leurs devoirs : on ne les change pas si souvent, comme en Turquie ; & leur emploi est ordinairement à vie.

Cependant si le souverain veut abuser de son pouvoir, il peut secouer les entraves que ce tribunal met à ses caprices. Les assesseurs sont nommés par l'iman, & amovibles à sa volonté. Il est en état, par conséquent, d'extorquer leurs suffrages par les menaces d'une disgrace ; mais la violence n'a pas réussi aux souverains de Sana ; & des actes de tyrannie ont été suivis immédiatement de la déposition de celui qui s'étoit avisé de les hasarder.

A la cour de l'iman, les emplois sont nombreux, les titres d'honneur rares : chaque petite province des états de l'iman a son gouverneur particulier. J'ai déja eu occasion de remarquer que les souverains de Sana se trouvent mieux de la politique de confier plutôt

emplois à des parvenus qu'à des personnes la première qualité.

Arabie.

Un *dola*, en Yemen, ressemble en petit à pacha turc : il commande les troupes de département, dirige la police, & perçoit impôts. Quand les gouvernemens sont lucratifs, on rappèle les dolas après deux ou trois années, de crainte qu'ils ne s'enrichissent. Si iman continue un dola, il lui envoie un cheval, un sabre, & un habit de cérémonie. Tous sont obligés de rendre compte de tems en tems leur administration ; &, s'ils ont fait des fautes marquées, ou s'ils sont convaincus de malversations, ils peuvent s'attendre à être punis par la prison, & par la confiscation de leurs biens ; rarement on leur inflige une peine capitale. Il arrive quelquefois qu'un dola, ainsi disgracié, passe, en sortant de prison, à un emploi plus important que le premier dont il avait été dépouillé ; coutume qui annonce un état despotique où l'honneur, & par conséquent la flétrissure par les châtimens, sont une chose inconnue.

On donne aux dolas des gouvernemens considérables, un contrôleur, qui doit veiller sur leur conduite, & informer l'iman de ce qui se passe. Cet espion du gouvernement parvient souvent à se mettre à sa place.

Arabie.

Toutes les villes où réside un dola, o aussi un cadi, qui dépend du cadi suprême *Sana*. Le cadi seul juge les affaires ecclésiasti ques, sans que le dola puisse contrarier infirmer ses jugemens. Ces cadis des provi ces ont, comme ceux de la capitale, u grande réputation de sagesse & d'intégrité.

Il est difficile sans doute à un voyage d'apprendre avec exactitude l'état des financ d'un pays où il a séjourné peu de tems. C difficultés sont plus grandes encore en Arabi où il faut faire des questions avec beaucou de retenue, pour ne pas réveiller la défian de la nation, & où l'on trouve des gens peu instruits des affaires publiques.

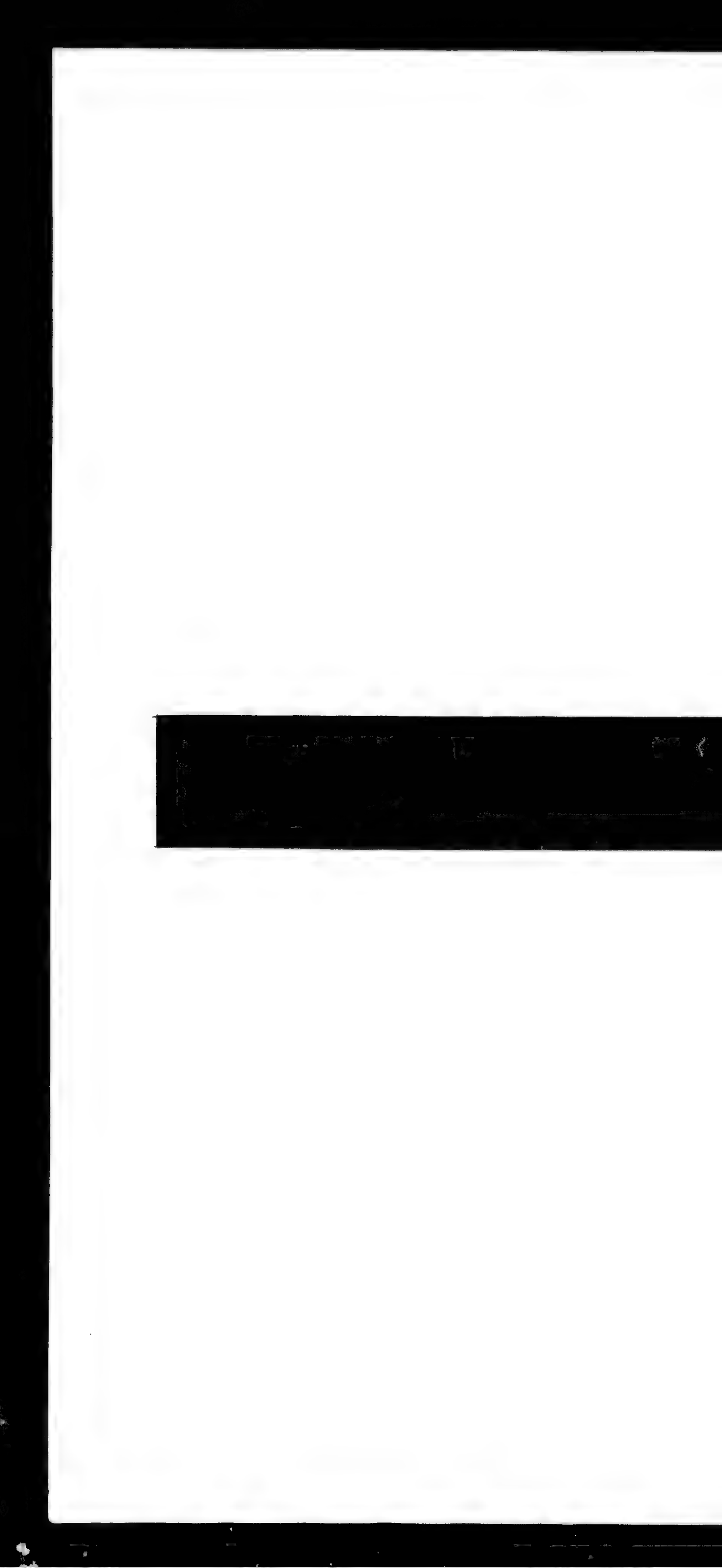
J'ai eu néanmoins l'avantage de pouvoir con sulter librement, sur cet article, un homm qui, par les places qu'il avait occupées, d vait nécessairement connaître les finances d l'iman. Selon son calcul, les revenus de c souverain allaient jusqu'à quarante mille écu par mois, ou à-peu-près à cinq cent mille écu par an. On ne pourra pas juger par cett somme des richesses de l'iman, parce qu j'ignore ses dépenses indispensables : on me di que chaque dola payait les troupes de son dé partement, & tout ce qui regardait la police

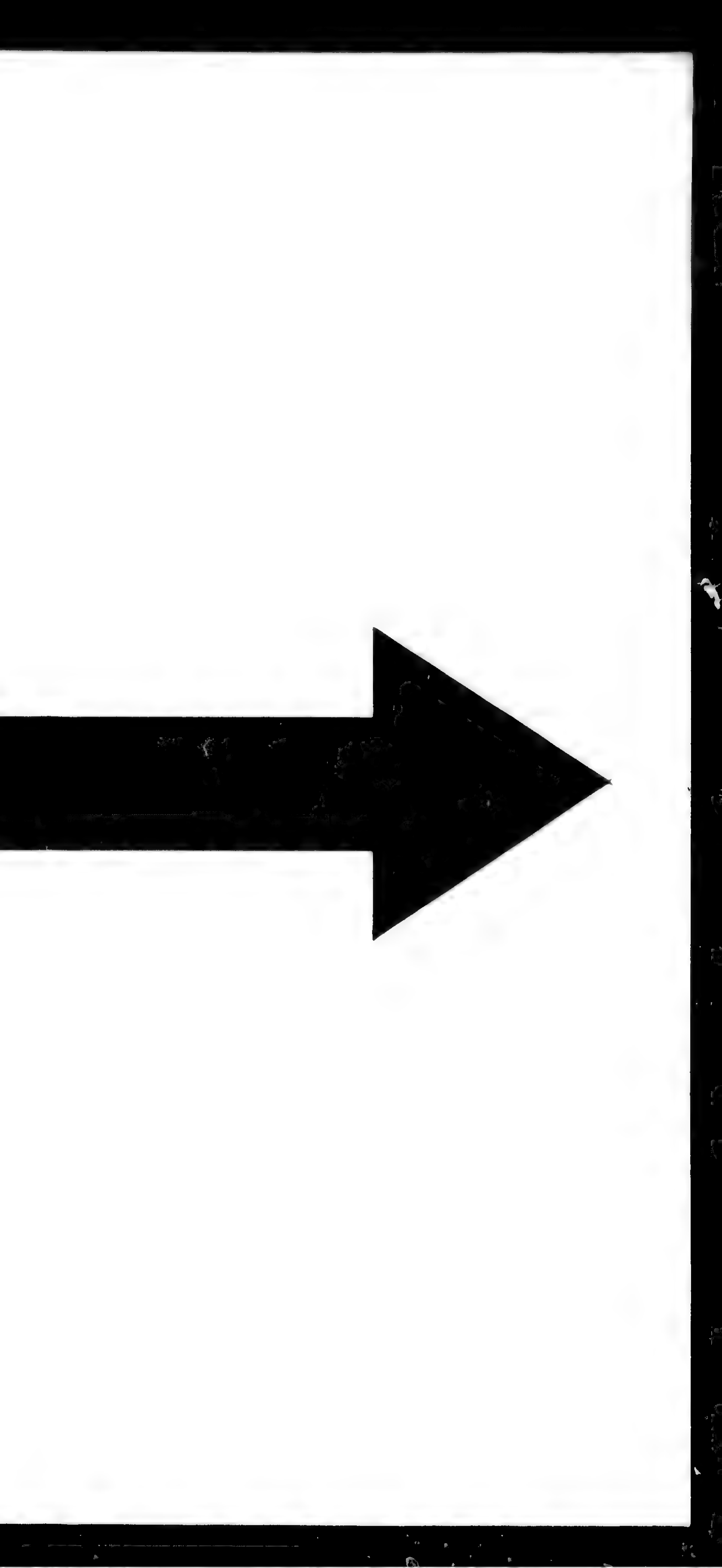
qu'il n'envoyait à l'iman que ce qui restait [ap]rès les dépenses publiques déduites. Arabie.

Ces revenus proviennent des impôts sur les [ter]res & sur les personnes, fixés depuis long[te]ms, & des d[illegible] les marchandises; ceux [su]r le café font [illegible]cipale partie de la re[ce]tte. Cette [illegible] paie à l'iman le quart du [pr]ix de la vente [illegible]nt qu'elle soit embar[q]uée.

L'iman entretient une armée de troupes ré[g]lées : selon l'opinion commune, elle consiste [e]n 4000 hommes d'infanterie, & 1000 de ca[v]alerie. Les principaux officiers qui comman[de]nt cette armée, sont quatre scheiks ou prin[ce]s arabes. Outre ces quatre généraux de dis[ti]nction, il y a un grand nombre de *nakibs*, [o]u de généraux d'une naissance commune. [N]*akib* est le plus grand titre que l'iman puisse [c]onférer : celui de scheik est uniquement des[ti]né à la naissance, & ne se donne qu'à des [s]eigneurs souverains ou indépendans.

En tems de paix, le service d'un cavalier [s]e borne à soigner son cheval, & à accom[p]agner à la mosquée l'iman ou le dola, si c'est [e]n province. Les Arabes prennent un soin ex[t]rême de l'éducation & de l'entretien de leurs chevaux, dont chacun a son palfrenier parti[c]ulier. On laisse la tête libre à ces chevaux;





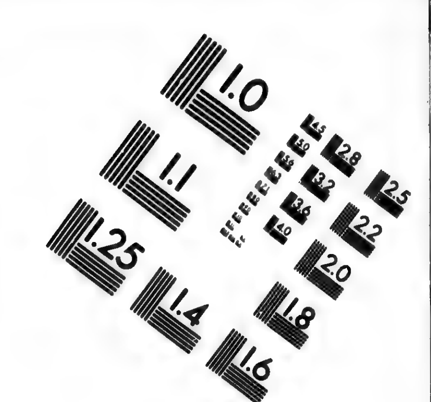
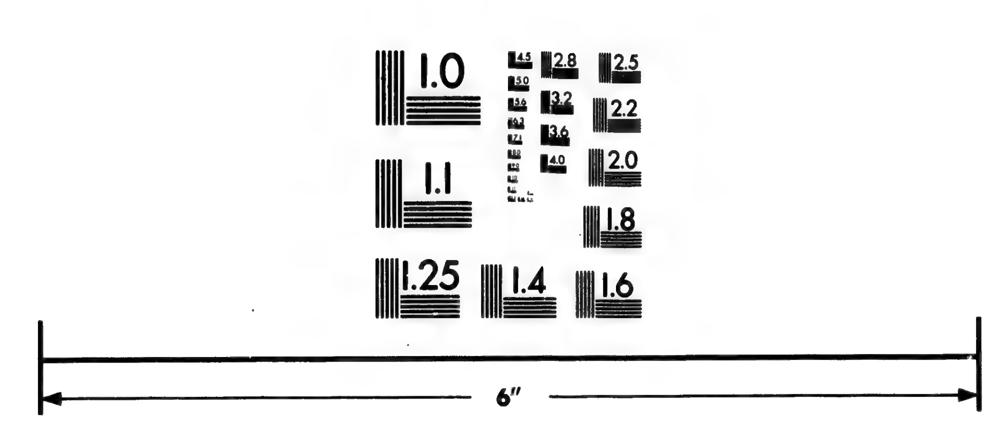
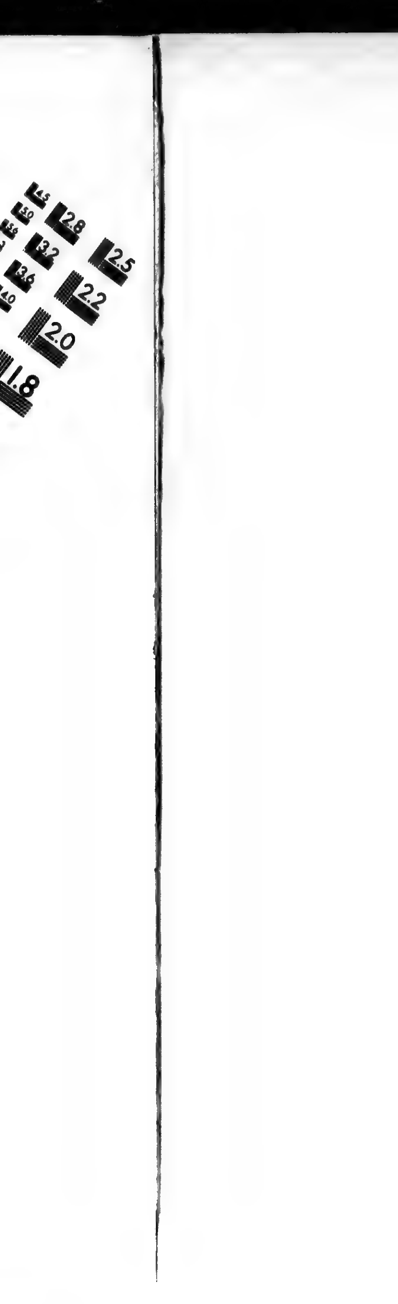


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8

Arabie.

mais on les attache par les jambes fort p[illegible] de terre; ce qui les empêche de devenir [illegible] cieux. Après que les cavaliers ont recond[illegible] l'iman ou le dola de la mosquée, ils se po[illegible] suivent alors au grand galop avec des lance[illegible] & c'est à quoi se réduit tout leur exercice m[illegible] litaire. Comme les nuits sont très-froides [illegible] Yemen, on met tout de suite aux chevaux d[illegible] couvertures, qu'on leur laisse tout le te[illegible] qu'on ne les monte pas.

La plupart de ces cavaliers ont aussi d[illegible] emplois civils dont ils font les fonctions qua[illegible] ils n'entrent pas en campagne. Ils sont arm[illegible] de lances & de sabres; & quelques-uns po[illegible] tent des pistolets à l'arçon de la selle. On [illegible] connaît pas la coutume des uniformes; [illegible] chacun s'habille à sa fantaisie.

Dans les garnisons, l'infanterie n'est p[illegible] moins oisive; on la voit rarement en sentinel[illegible] aux portes des villes. Les fantassins accompa[illegible] gnent aussi le dola à la mosquée, marcha[illegible] en file, & ayant à leur tête quatre homm[illegible] qui sautent, les armes à la main, & chante[illegible] comme des fous. Au retour de la mosquée[illegible] ces fantassins saluent le dola par quelques dé[illegible] charges de mousquéterie, faites sans ordre[illegible] & cette cérémonie est aussi le seul exercice pa[illegible] lequel on les dresse aux combats.

Cette infanterie eſt plus mal habillée encore e la cavalerie : la plupart des ſoldats s'enve- ppent ſimplement les reins d'un linge, & la e d'un mouchoir; les plus parés portent une emiſe & une culotte de toile bleue.

Arabie.

Les Arabes ont une manière extraordinaire montrer leur courage dans les combats, qui ſſemble aux dévouemens des anciens : celui i veut donner des preuves d'attachement à n maître, ſe lie la jambe recourbée, & fait u juſqu'à ce que les ennemis ſe retirent, ou e lui-même ſoit tué. Je regardais comme e fable ce qu'on me racontait de cette cou- me; mais je fus inſtruit de la vérité de ce cit, par l'exemple récent d'un *ſcheik* au ſer- ce de l'iman, qui ſe dévoua de cette ma- ière dans une bataille contre un de ſes com- triotes. Six eſclaves chargeaient des fuſils à *ſcheik*, qui fit feu ſans ceſſe, juſqu'à ce u'abandonné par les troupes de l'iman, il t maſſacré.

Dans ces armées, on ne voit point d'artil- rie; les Arabes ne ſavent pas même ſe ſervir u canon; de manière que leurs canonniers, ns quelques villes, ſont des renégats, ou s Turcs vagabonds, qui n'ont jamais ſu leur étier.

L'iman, ne craignant ni ennemis, ni cor-

Arabie.

faires ſur le golfe arabique, n'a aucun be
d'une marine; ſes ſujets ſont en généra
mauvais navigateurs. Les ſeuls pêcheurs m
trent quelque courage & quelque habile
en ſe haſardant bien avant dans la mer,
de petits canots ſans voiles, & preſque
rames.

Malgré les talens naturels de la nation,
arts, faute d'encouragement, ſont entièrem
négligés dans les états de l'iman & dans
pays voiſins. Les livres y ſont rares, parce
les Arabes n'aiment pas les caractères im
més. Leur écriture entrelacée paraît plus b
faite à la main, & ils ont de la peine à lire
livres ſortis de nos preſſes.

Comme les faux dévots parmi les mu
mans, principalement ceux de la ſecte
ſunnites, ne peuvent pas ſouffrir auc
image, il n'y a en Yemen ni peintre,
ſculpteur : on y grave bien cependant les i
criptions.

Les Turcs ont encore quelques muſicie
mais les Arabes ne s'appliquent abſolument
à la muſique. Je n'ai entendu dans l'Yem
aucun inſtrument, excepté des tambours &
chalumeaux.

On y travaille bien l'or & l'argent; m
tous les orfévres ſont juifs ou banians.

Arabie.

t encore uniquement des juifs qui sont ployés à la fabrication de la monnaie.

Tous les ouvriers arabes travaillent assis; bitude qui ne dénote pas une grande acti-é. Marchant toujours pieds nuds, & ne tant point de souliers qui les gênent, plu-rs se servent aussi de leurs pieds en travail-, dans lesquels ils ont presqu'autant d'a-sse que dans leurs mains.

En Yemen, on ne connaît que des moulins as très-simples. J'ai vu cependant dans le *ama* un pressoir à huile, tourné par un uf. Il est étonnant qu'on ne pense pas à ployer cette force mouvante pour les mou-à blé.

Les manufactures, chez un peuple si peu ustrieux, se réduisent presqu'à rien. On ne rique point de sabres en Yemen, mais seu-ent quelques couteaux recourbés. On y des mousquets à mêche, mais qui réus-ent assez mal. C'est aussi seulement depuis qu'on a établi à Moka la première ver-e. Les toiles grossières qu'on y fabrique, suffisent pas à la consommation; le reste t de l'Égypte. On ne connaît ni la fabrica-, ni l'usage des draps. Les Anglais, qui avaient porté à Moka, furent obligés de

Arabie.

reporter leurs marchandiſes aux Indes, ſa
pouvoir les débiter en Arabie.

Un pays, qui a ſi peu de productions à ve
dre, ne peut pas faire un grand commerc
Toute l'exportation de l'Yemen conſiſte à-pe
près en café; article important, il eſt vrai,
qui doit ſuffire pour procurer en échange tou
les marchandiſes étrangères dont ce pays
beſoin.

Il y a dans l'intérieur des terres quelqu
endroits où je ne ſuis pas parvenu, & qui
paraiſſent mériter quelque attention. Les n
tices que j'en donne, m'ont été communiqu
par des gens inſtruits.

Doran, réſidence de quelques imans, vi
très-ancienne, ſituée ſur le penchant d'u
montagne, pas loin du chemin de Dama
Sana.

Kataba, ville avec un dola & une forte
tadelle, dans une contrée fertile, & où pa
la belle rivière qui ſe jète à la mer p
d'*Aden*.

Dimlu, ville forte, ſur une montagn
qu'*Abulfeda* avait appelée le tréſor du roi;
Muhatera, fortereſſe réputée imprenable,
une montagne haute & eſcarpée, à laque
on ne peut parvenir que par un chemin étro
qu'on ferme avec une porte.

Kuſm

Arabie.

Kusma, petite ville située sur une haute montagne, est remarquable à cause des montagnes à café, qui s'étendent dans l'intérieur du pays, & qui sont habitées par des Arabes libres.

Homran, ville ancienne, avec une citadelle ruinée. On dit qu'il y a dans la montagne voisine 360 réservoirs taillés dans le roc.

Manacha, ville considérable & fameuse par ses foires.

Tulla, ville forte & munie d'une citadelle, où réside un dola. Dans ce district est *Schæhhava*, grande montagne, qui contient plus de 300 villages.

Une des principales singularités de l'Arabie, est cette foule de petits princes & de seigneurs indépendans, qui, depuis la plus haute antiquité, ont toujours partagé entr'eux le gouvernement de leur nation. L'histoire des Arabes nous présente, dans le cours d'une multitude de siècles, le même spectacle que l'Europe nous a présenté pendant quelques siècles du moyen âge.

La nature & la situation de l'Arabie inspirent à la nation qui l'habite, cet esprit d'indépendance qui la distingue des autres contrées. Confinés dans des déserts ou dans des montagnes presque inaccessibles, ces Arabes n'ont

Arabie.

jamais été conquis : ceux des plaines ont été subjugués par les puissances étrangères qui confinent aux deux golfes dont ce pays est entouré des deux côtés.

On trouve donc des scheiks indépendans parmi les *bedouins* ou Arabes errans qui échappent à l'oppression, à cause de la stérilité de leurs terres, & de la facilité qu'ils ont de se retirer dans les déserts, où les armées ne peuvent pas les suivre ; & parmi les *kobails* ou Arabes montagnards, qui habitent des chaînes de montagnes rudes & élevées, assez fertiles cependant pour fournir la subsistance à un peuple frugal, que ses ennemis bloqueraient dans sa retraite.

Les scheiks, établis dans les états de l'iman, sont de cette dernière espèce. Les pays montueux qu'ils occupent, sont hérissés de hauteurs considérables & escarpées, mais cultivées jusqu'à leur cîme, & abondantes en denrées. L'accès de ces montagnes est très-difficile ; & les passages des vallées sont, à l'ordinaire, barrés par des forteresses ou par des châteaux sur des rochers isolés. Une preuve de la facilité que ces scheiks ont à se défendre, c'est que les imans, qui chassèrent les Turcs aisément du plat pays, firent des vains efforts pour réduire ces montagnards.

Aucun gouvernement ne contient un plus grand nombre de ſcheiks importans que celui de *Kuſma*, ou des premières montagnes à café. Ce diſtrict, entièrement composé de hauteurs eſcarpées, & plantées de cafiers juſqu'au ſommet, eſt naturellement très-peuplé. Il entretient une quantité de ſeigneurs riches & puiſſans : on m'en a nommé plus de trente qui tirent de grands revenus des marchés de leurs domaines, où il ſe vend une quantité étonnante de café. Tous ces ſcheiks ſont entièrement indépendans, & réſident dans leurs châteaux, fortifiés ſur les montagnes. Arabie.

Ce détail peut montrer combien l'état actuel de l'Yemen reſſemble à celui de l'Allemagne. Il ne manque aux Arabes qu'un chef ſuprême : ils ont des princes, une nobleſſe immédiate, & une ligue ariſtocratique ; mais leur conſtitution n'eſt pas récente, ni née dans les forêts ; elle eſt auſſi ancienne que les ſociétés, & elle ſemble devoir durer auſſi long-tems que le pays où la nature l'a établie.

CHAPITRE X.

De la province d'Hadramaut, & de son commerce. — Établissemens des Arabes sur les côtes de Perse.

Arabie.

CETTE province est bornée à l'est pa l'Yemen, au sud-est par l'Océan, au nord-es par l'*Oman*, & au nord par un grand désert Elle comprend une grande étendue de terres il s'y trouve des parties arides & désertes, & des contrées montueuses très-fertiles, entrecoupées de vallées bien arrosées.

Les habitans de cette province se partagent comme dans l'Yemen, en Arabes, qui demeurent dans les villes, en Bedouins errans & en *kobails* ou montagnards. Un homme, n dans l'*Hadramaut*, & que j'ai entretenu, ap pelait sa patrie le siége des sciences & de l religion. Les autres Arabes n'en pensent pa si avantageusement; &, avec raison, à en ju ger par la rudesse du dialecte de cette pro vince, qui diffère si fort de celui qu'on parl dans l'Yemen, qu'il me fallait un interprète

pour converser avec l'homme qui me fit l'éloge pompeux de sa patrie. L'Arabie heureuse faisait, dans les tems les plus reculés, un commerce très-étendu : elle n'exportait pas seulement ses propres productions, mais encore celles des Indes, qui arrivaient par des vaisseaux indiens dans ses ports, situés sur les côtes de l'Océan. Comme la navigation sur le golfe arabique fut toujours dangereuse, ces marchandises se transportaient par terre en Égypte & en Syrie. Par le moyen de ces caravanes, toute la nation s'enrichissait; les habitans des villes gagnaient par les achats & par les ventes, & les Bedouins en louant leurs chameaux. Les anciens ne nous trompent donc point, en nous faisant un tableau avantageux des richesses de l'Arabie heureuse, quoique son état ne soit plus si florissant aujourd'hui. Arabie.

Depuis que les Européens ont trouvé un autre chemin, pour aller chercher les marchandises des Indes, l'Arabie méridionale a dû se ressentir nécessairement de la décadence de son commerce. L'Yemen s'en est dédommagé par l'exportation immense de son café, qui a commencé il y a plus de deux siècles; mais l'*Hadramaut*, qui produit peu de café, manque de cette ressource. L'encens, la gomme arabique, le sang de dragon, la mirrhe,

Arabie.

l'aloès, ſont preſque ſes ſeules productions.

Il y a beaucoup de villes conſidérables dans cette province, connues déja des anciens, & mieux peut-être qu'elles ne le ſont actuellement. Malgré mes recherches, je n'ai pu apprendre que les noms de la plupart de ces places; je me diſpenſerai d'en rapporter la liſte aride. Cette obſervation me fait penſer qu'un voyage dans cette province ſerait au moins auſſi intéreſſant que celui que nous avons fait dans l'Yemen. Les difficultés d'un tel voyage ne ſeraient pas plus grandes que celles que nous avons eſſuyées. J'ai connu un Turc qui me raconta avec quelle facilité & avec quelle ſûreté il avait parcouru les ports de l'Arabie méridionale. Les habitans de ces côtes, ſe ſouvenant de la grande affluence des étrangers dans les tems paſſés, & accoutumés par tradition à les bien recevoir, feraient apparemment aujourd'hui un accueil favorable aux Européens.

Les Bedouins & les habitans des montagnes dans cette province ont, comme dans toute l'Arabie, une multitude de ſcheiks indépendans. Les côtes & les pays adjacens ſont partagés entre pluſieurs ſouverains plus importans, que les voyageurs appèlent rois, mais

qui ne prennent que le titre de ſcheik ou de ſultan. Arabie.

La province d'*Oman* a pour limites à l'eſt l'Océan, au nord le golſe perſique, à l'oueſt & au ſud de vaſtes déſerts : elle eſt partagée entre pluſieurs ſouverains, dont l'*iman* d'*Oman*, ou de *Maſhat* eſt le plus conſidérable. Sur toute la côte orientale de l'Oman, il n'y a de plaine ſabloneuſe que la longueur d'une journée de chemin. Tout le domaine de l'iman eſt montueux juſqu'à la mer. Ce pays produit en abondance du froment, de l'orge, & pluſieurs eſpèces de raiſins. On y recueille tant de dattes, qu'on en exporte chaque année la charge de pluſieurs vaiſſeaux. Il s'y trouve auſſi des mines de cuivre & de plomb. La mer y eſt ſi poiſſonneuſe, qu'on ſe ſert du poiſſon, non-ſeulement pour nourrir les vaches, les ânes, & d'autres animaux, mais encore pour engraiſſer les champs, au lieu de fumier.

Les habitans ſont partagés en deux différentes ſectes, qui ſe traitent réciproquement d'hérétiques. Les ſujets de l'iman ſont du parti d'un docteur muſulman ; & ceux des autres ſcheiks ſuivent les ſentimens d'un docteur oppoſé.

Le territoire, poſſédé par l'iman d'Oman,

Arabie.

eſt aſſez étendu, & contient un bon nombre de villes dont la plupart cependant ſont peu connues. La plus importante eſt *Mashat*: elle eſt ſituée au bout d'une belle plaine, à côté d'un petit golfe entouré de rochers eſcarpés, & qui forment un excellent port, où les plus grands vaiſſeaux ſont à l'abri de tous les vents. Ce port eſt défendu encore par quelques forts; de ſorte que cette ville ſe trouve fortifiée par l'art & par la nature.

Arrien l'appèle *Moſca*, & en parle comme d'un grand entrepôt du commerce entre l'Arabie, la Perſe & les Indes. *Mashat* a toujours joui de cet avantage, & fait encore aujourd'hui un commerce conſidérable. Les Portugais s'en emparèrent en 1508. On y voit des traces de leur domination, deux égliſes, dont l'une ſert actuellement de magaſin, & l'autre de maiſon au gouverneur. Cent cinquante ans après la conquête de *Mashat*, les Portugais en furent chaſſés par les Arabes, aidés par la trahiſon d'un banian, dont le gouverneur portugais avait enlevé la fille.

Dans aucune ville mahométane, les banians ne ſont auſſi nombreux qu'à *Mashat;* on en compte plus de 1200. Ils ont la liberté de vivre ſelon leurs lois, d'amener leurs fem-

s, d'avoir des idoles dans leurs apparte- Arabie.
ns, & de brûler leurs morts.

Il existe dans l'*Oman* trois familles très-
iennes & très-célèbres : celle de *Gafari*,
lle de *Hamani*, & celle d'*Arrabi*. La der-
ère prétend descendre de celle de *Koreisch*,
la Mecque, fameuse avant Mahomet.
oiqu'il en soit de cette prétention, la fa-
ille *Arrabi* a régné pendant très-long-tems
Mashat, quoiqu'elle en ait perdu actuelle-
ent la souveraineté. Les événemens qui l'ont
t descendre du trône, sont liés à l'histoire de
hah-Nadir, roi de Perse.

En 1765, un nouvel iman regnait à Mashat
puis seize ans, à l'entière satisfaction de ses
jets : il faisait administrer prompte & bonne
stice, sans distinction de rang ni de religion.
a sûreté est si bien établie à Mashat, qu'on
tend parler rarement de vol. Les marchan-
ses restent dans les rues toute la nuit ; & peu
gens prennent la peine de fermer leurs
ortes. Les troupes de l'iman sont, pour la
upart, des esclaves cafres, mais bien payés,
més de mousquets à mèche, & tenus sous
ne bonne discipline.

Quoique les habitans de l'Oman n'aiment
as à se battre sur mer, ils sont néanmoins les
eilleurs mariniers de toute l'Arabie. Comme

Arabie.

ils ont pluſieurs bons ports, ils emploient u grand nombre de bâtimens médiocres dans navigation. Ces vaiſſeaux ont une conſtructi particulière : ils ſont couſus, & ne contienne aucun clou ; les planches ſont liées avec d cordes.

La principauté de *Seer* s'étend le long d golfe perſique. Ce pays reconnaiſſait, il n'y pas encore long-tems, la ſouveraineté de l' man ; mais il s'eſt ſouſtrait à cette dépendanc & le ſcheik fait ſouvent la guerre à ſes a ciens maîtres. Ce prince figure parmi les pui ſances maritimes de ces parages ; & ſa marin eſt une des plus conſidérables du golfe perſ que. Ses ſujets naviguent beaucoup dans c mers, & font un commerce aſſez étendu.

La province de *Lachſa* confine vers l'orie au golfe perſique, vers le ſud à l'*Oman*, vers le nord aux territoires des Arabes erra aux environs de *Barra*.

Lachſa n'eſt pas riche en productions : ſe ânes & ſes chameaux ſont fort recherché Dans l'intérieur, les habitans vivent du pro duit des dattiers, & ceux des côtes, de la p che des perles, & d'un commerce aſſez étend de marchandiſes étrangères.

Autrefois cette contrée était une provinc de l'empire ottoman. Il y a bien encore quel

es Turcs deſcendans des anciens pachas, Arabie.
i poſſèdent de belles terres dans cette pro-
nce; mais on ne leur accorde aucune part
ns le gouvernement.

La plus grande partie du *Lachſa* eſt habitée
r des Bedouins & par d'autres petites tribus;
les s'étendent ſi loin dans le déſert, qu'elles
quiètent ſouvent les caravanes entre Bagdad
Haleb. Sur la côte, on trouve Katif, avec
bon port. Les habitans ſubſiſtent de la pê-
e des perles; lorſqu'ils ne ſont pas aſſez
hes pour pêcher à leurs propres fraix, ils
louent à des entrepreneurs étrangers, qui
ennent dans cette ville pendant les mois les
us chauds de l'année, ſaiſon de cette pêche.

La province de *Nedſjed* eſt d'une vaſte
endue: elle comprend tout l'intérieur de
Arabie entre les provinces dont j'ai donné une
eſcription ſuccincte, & le déſert de Syrie. Les
edouins habitent une grande partie de cette
ovince: l'autre partie, montueuſe, remplie
e villes & de villages, eſt partagée entre une
ultitude de ſeigneurs; de ſorte que preſque
haque petite ville a ſon ſcheik indépendant.
es habitans de cette vaſte contrée ont les
êmes vertus & les mêmes vices que les au-
es Arabes: ils ſont, comme eux, tour-à-tour
igands ou hoſpitaliers. Comme les petits

Arabie.

ſouverains ſe touchent dans le *Nedſjed*, u
voyageur ne peut y eſpérer aucune ſûreté.
ſera dépouillé par le premier ſeigneur ſur
territoire duquel il paſſera ; parce que ce ſe
gneur ne voudra pas que ſon voiſin enner
profite d'une bonne fortune. La caravan
allant de l'*Oman* à la Mecque, voyage ſûr
ment, parce qu'elle eſt compoſée de me
dians avec leſquels il n'y a rien à gagne
mais les ſcheiks de Nedſjed rançonnent ce
de Bagdad dans ſon chemin à la Mecqu
comme les ſcheiks de l'Hedſjas rançonnent l
caravanes de Syrie & d'Égypte. Ces peupl
paraiſſent fort guerriers, & être preſque to
jours en armes. On aſſure qu'un jeune homm
n'oſe pas ſe marier avant d'avoir fait quelq
belle action.

Au nord du Nedſjed, à dix journées
Bagdad, eſt la fameuſe montagne de *Schame*
fertile & étendue : entre cette montagne &
Syrie, il y a un diſtrict montueux très-peup
& bien cultivé.

Dans cette province, on trouve des *ſabée*
ou chrétiens de Saint-Jean, & quelques juif
tout le reſte des habitans ſont mahométan
mais depuis quelque tems il s'eſt élevé da
le diſtrict *El-Ared* une nouvelle religion, q
a cauſé déja une révolution dans le gouve

ment de l'Arabie, & qui influera encore Arabie.
lus à l'avenir ſur l'état de cette contrée.

Le fondateur de cette religion eſt un cer-
in *Abd-ul-Wabbed* : cet homme étudia dans
jeuneſſe les ſciences des Arabes dans ſa pa-
ie, ſéjourna quelque tems à Barra, & fit des
yages à Bagdad & en Perſe.

Après ſon retour dans ſa patrie, il com-
ença à répandre ſes opinions parmi ſes com-
triotes, & eut le bonheur de perſuader plu-
urs ſcheiks indépendans dont les ſujets de-
nrent auſſi ſectateurs de ce nouveau pro-
hète.

Ces ſcheiks convertis, auparavant toujours
guerre contre eux, ſe réconcilièrent par
ntremiſe d'*Abd-ul-Wabbed*, & convinrent de
rien entreprendre à l'avenir ſans avoir con-
lté leur apôtre : par cette aſſociation, l'équi-
bre de pouvoir fut renverſé dans le *Masjed* ;
petits ſcheiks, qui avaient pu ſe ſoutenir
ntre leurs voiſins iſolés, ne pouvaient plus
ſiſter à tant de ſcheiks réunis. Ils avaient
ême des guerres plus vives & plus frequen-
, parce que leurs ſujets s'imaginaient que
ns ces querelles la religion y était intéreſſée.

Comme je n'ai connu aucun ſectateur de
tte religion nouvelle, je ne puis rien dire
poſitif à l'égard de ſes dogmes. J'ai eu oc-

Arabie.

casion cependant d'entretenir sur cet article
scheik arabe, qui, dès sa jeunesse avait voya
continuellement avec des marchands dans tou
l'Arabie & dans les principales villes du *Madsj*
Ce scheih bedouin, qui semblait bien instru
me rapporta ce qui suit, touchant le systè
de cette religion.

Abd-ul-Wahheb enseignait, qu'il ne fall
adorer & invoquer Dieu que comme le cré
teur & le directeur de l'univers. Il défend
de s'adresser aux saints, & de faire menti
dans les prières de Mahomet, ou d'aucun a
tre prophète, parce que ces usages mènent
l'idolâtrie. Il regardait Mahomet, Jésus-Chri
Moyse & une foule de prophètes comme
grands hommes & des personnages respec
bles, dont on pouvait lire avec fruit la vie
mais il niait qu'un livre ait jamais été éc
par une inspiration divine, ou apporté p
l'ange Gabriel : il défendait, comme un crim
contre la providence, les vœux faits à la m
nière des Sunnites, afin d'échapper à un da
ger imminent.

La religion musulmane, telle que la profe
sent les Sunnites, a été considérablement a
térée depuis le tems de Mahomet. Cette sec
adopte l'autorité de quelques commentateur
qui expliquent l'alcoran suivant leur capric

Arabie.

qui érigent en dogmes leurs opinions par-
ulières ; elle reconnaît une foule de ſaints,
'elle invoque dans ſes beſoins, & auxquels
e attribue une infinité de miracles abſurdes,
érés en faveur de ceux qui ſe ſont adreſſés
ces ſaints, préférablement à Dieu. Elle croit
x amulettes & à l'efficacité de tous les vœux
enſés. Enfin elle s'eſt livrée ſucceſſivement
un grand nombre de ſuperſtitions condam-
s par l'alcoran, mais légitimes par l'expli-
tion des docteurs.

On peut donc enviſager la nouvelle reli-
on d'*Abd-ul-Wabbeb*, comme une véritable
orme du mahométiſme, qu'il veut rame-
à ſa première ſimplicité; il eſt allé peut-
e plus loin que d'autres réformateurs; mais
Arabe n'eſt pas obligé de connaître les mé-
gemens. Il faut voir par l'expérience, ſi
e religion, ſi détachée de tout ce qui frappe
ſens, pourra ſe ſoutenir chez un peuple
orant, comme ſont les Arabes.

Les géographes ſe ſont trompés, quand ils
écrit qu'une partie de l'Arabie était ſous
domination des rois de Perse. Les Arabes
minent, au contraire, ſur toutes les côtes
ce royaume depuis l'embouchure de l'Eu-
ate juſques vers celles de l'Indus.

Les établiſſemens de ce peuple ſur les côtes

Arabie.

de Perse, n'appartiennent pas sans dout l'Arabie proprement dite ; mais, comme sont indépendans des Persans & que la lan & les mœurs des Arabes s'y conservent altération, il convient d'en joindre une co notice à celle du reste de l'Arabie.

Les Arabes qui habitent ces côtes vi tous à-peu-près de la même manière ; il subsistent que par la négociation & pa pêche ou des perles ou de poissons ; il nourrissent principalement de poissons & dattes : le poisson est aussi la seule nourri du peu de bétails qu'ils entretiennent.

Ils aiment autant la liberté que leurs c frères du désert. Presque chaque ville a scheik indépendant, auquel ses sujets ne pa presque rien : desorte qu'il est obligé de s tretenir de son propre bien, ou par son dustrie, en transportant des marchandi ou en pêchant comme ses sujets. Si les p cipaux habitans sont mécontens de sc régnant, ils en élisent un autre de la m famille.

Leurs armes consistent dans un mousqu mèche, un sabre & un bouclier ; leurs r lons sont si chétives, qu'un ennemi ne pr pas la peine de les démolir : ces Arabes n'ay

de cette manière, rien à perdre ſur le conti-nent, ſe réfugient à l'approche d'une armée ſur leurs vaiſſeaux, & vont attendre dans quelqu'île du golfe la retraite de l'ennemi. Arabie.

Ces Arabes ſont ſunnites, & haïſſent les Perſans ſcythes, avec leſquels ils ne s'allient jamais. La haine entre les deux ſectes a été même une des cauſes, qui ont fait échouer le deſſein de *Nadir Scach* d'aſſujétir ces Arabes. Pour atteindre ſon but, cet uſurpateur avoit, avec des frais immenſes, équipé ſur le golfe perſique une flotte de vingt-cinq vaiſſeaux ; mais n'ayant point de matelots perſans, il prit de ſunnites indiens qui combattirent à regret leurs confrères ; &, après avoir maſſacré leurs officiers ſcythes, enlevèrent les vaiſſeaux. Vers la fin de ſa vie, *Nadir Scach* forma le projet de ſe ſaiſir de ces Arabes, de les tranſplanter ſur les bords de la mer Caſpienne, & de les remplacer par des Perſans. Sa mort tragique fit évanouir ce projet ; & les troubles, dont la Perſe fut agitée, ont ſervi à affermir l'indépendance de ces petits ſouverains arabes.

Le gouvernement & l'état actuel de ces colonies me paraiſſent avoir une grande reſſemblance avec l'état de l'ancienne Grèce. Il ſe

Arabie.

fait continuellement ſur le golfe perſique des actions mémorables, & il arrive des révolutions intéreſſantes; mais les Arabes n'ont point d'hiſtoriens, & leur gloire eſt confinée dans les limites étroites de leur patrie.

Arabie.

CHAPITRE XI.

Mœurs des Bedouins, ou des Arabes pasteurs. — Hospitalité qu'ils exercent. — Caractère général des Arabes. — Leur ancienne idolâtrie. — Leur religion. — Détails sur leurs tribus, sur leurs sectes, & sur leur constitution politique.

Toutes les tribus errantes des Arabes ont les mêmes habitudes : on retrouve dans le tableau des *Bedouins* actuels les traits de leurs ayeux, qui, au tems de Moyse ou de Mahomet, habitaient sous des tentes de la même forme, & conduisaient leurs chevaux, leurs chameaux & leurs moutons aux mêmes sources & aux mêmes pâturages. Notre empire sur les animaux utiles diminuant notre travail, & augmentant notre richesse, le pasteur arabe est devenu le maître absolu d'un ami fidèle & d'un esclave laborieux. Les naturalistes croient que le cheval est originaire de l'Arabie; le climat est le plus favorable, non pas à la taille, mais au feu & à la vîtesse de ce généreux

quadrupède. Les chevaux barbes, espagnols, anglais, ont tous du mérite, parce qu'ils viennent des chevaux arabes. Les Bedouins conservent avec des soins superstitieux le souvenir de l'histoire & des succès de la race la plus pure : les femelles s'aliènent rarement ; & la naissance d'un noble poulain est un sujet de joie & de félicitation parmi les tribus. Ces chevaux sont élevés dans des tentes, au milieu des enfans ; ils y prennent l'habitude d'une tendre familiarité qui leur inspire la douceur & l'attachement. Ils n'ont que deux allures, le pas & le galop : comme on les touche rarement de l'éperon & du fouet, leurs sensations ne sont point émoussées, on réserve leurs forces pour les momens où il faut prendre la fuite ou courir avec rapidité ; mais, dès qu'ils sentent la main ou l'étrier, ils s'élancent avec la légèreté du vent ; &, si leur ami tombe au milieu de la carrière, à l'instant même ils s'arrêtent jusqu'à ce que le cavalier se soit remis en selle.

Arabie.

Le chameau est un présent du ciel, & un animal sacré au milieu des sables de l'Afrique & de l'Arabie. Cette bête de somme, qui a tant de force & de patience, peut marcher plusieurs jours sans manger & sans boire ; elle a un cinquième estomac où elle tient de l'eau

douce en réserve, & on trouve sur son corps les empreintes de la servitude. Ceux de la plus grande taille se chargent d'un poids de dix quintaux; & le dromadaire, d'une structure plus légère & plus active, devance le plus agile coursier. Durant sa vie & après sa mort, toutes les parties du chameau sont utiles à l'homme : la femelle donne une quantité considérable d'un lait nourrissant; lorsqu'il est en bas âge, sa chair a le goût du veau; on tire de son urine un sel précieux. Ses excrémens tiennent lieu de matières combustibles; & les longs poils qu'il jète & qu'il reproduit toutes les années, servent à l'habit, à l'ameublement & aux tentes des Bedouins. Durant la saison pluvieuse, il se nourrit de l'herbe clair-semée & insuffisante du désert : pendant les chaleurs de l'été & la disette de l'hiver, les tribus vont camper sur la côte de la mer, sur les collines de l'Yemen, ou aux environs de l'Euphrate; & souvent elles se sont portées jusqu'aux rives du Nil, & aux villages de la Syrie & de la Palestine.

Arabie.

La vie d'un Arabe errant est une vie de danger & de misère; &, quoiqu'il se procure quelquefois, par des vols ou des échanges, les fruits de l'industrie, un simple bourgeois de l'Europe a des jouissances plus solides &

Arabie.

plus agréables que ce fier émir qui se met en campagne avec dix mille chevaux.

Les étrangers & les naturels du pays ont loué l'indépendance perpétuelle des Arabes. Le corps de la nation a toujours échappé à l'empire des plus puissantes monarchies. Sésostris & Cyrus, Pompée & Trajan ne purent achever la conquête de l'Arabie ; & si le souverain des Turcs exerce une apparence de jurisdiction, son orgueil est réduit à solliciter l'amitié du peuple qu'il est dangereux de provoquer, & qu'on attaque vainement. Il est simple d'attribuer la liberté des Arabes à leur caractère & à la nature de leur pays. Plusieurs générations avant Mahomet, les contrées d'alentour avaient senti leur intrépide valeur dans la guerre offensive & défensive. Les habitudes & la discipline de la vie pastorale forment peu-à-peu les vertus patientes & actives d'un soldat. Le soin des moutons & des chevaux est abandonné aux femmes de la tribu ; mais les jeunes gens sont toujours à cheval sous le drapeau de l'émir. Ils s'exercent à lancer des traits, à manier la javeline & le cimeterre. Le souvenir de leur indépendance, qui est si ancienne, est le gage le plus sûr de sa durée : à mesure que les générations paraissent sur la scène, elles s'empressent de montrer qu'elles

ont les vertus de leurs ancêtres, & qu'elles sauront maintenir leur héritage. L'approche d'un ennemi commun suspend leurs querelles domestiques; &, dans leurs dernières hostilités contre les Turcs, quatre-vingt mille confédérés attaquèrent & pillèrent la caravane de la Mecque. Lorsqu'ils marchent au combat, ils ont d'autant plus d'assurance qu'ils ne sont pas embarassés de leur retraite. Leurs chevaux ou leurs chameaux, qui, en huit ou dix jours, peuvent faire une marche de quatre ou cinq cents milles, disparaissent devant le vainqueur; &, lorsque ses troupes victorieuses poursuivent un ennemi qui devient invisible, qui méprise ses efforts, & qui repose en sûreté au sein de sa brûlante solitude, elles sont consumées par la soif, la faim & la fatigue. Les armes & les déserts des bedouins ne garantissent pas seulement leur liberté, ils servent de barrière à l'Arabie heureuse, dont les habitans, éloignés du théâtre de la guerre, sont énervés par le luxe & le climat.

Arabie.

Les hommes soumis à une tyrannie domestique, se réjouissent en vain de leur indépendance nationale; mais l'Arabe est personellement libre, & il jouit à quelques égards des avantages de la société, sans renoncer aux droits de la nature. Dans chaque tribu, la reconnois-

ſance, la ſuperſtition ou la fortune ont élevé une famille particulière au-deſſus des autres. Les dignités de *ſcheik* et d'*émir*, ſe tranſmettent d'une manière invariable dans cette race choiſie. L'ordre de ſucceſſion eſt néanmoins précaire & mal déterminé, & les perſonnages les plus dignes, ou les plus âgés, obtiennent la préférence, lorſqu'il s'agit de nommer à la fonction ſimple, mais importante, de terminer les diſputes par les conſeils, & de guider la valeur de la nation par leur exemple.

Arabie.

La réunion momentanée de pluſieurs tribus produit une armée; lorſque leur réunion eſt plus durable, elles forment une nation, & le chef ſuprême, l'émir des émirs, qui arbore ſa bannière à leur tête, peut être regardé par les étrangers comme une eſpèce de roi. Si les princes Arabes abuſent de leur pouvoir, la direction de ſes ſujets, accoutumés à une juriſdiction douce & paternelle, les en punit bientôt. L'eſprit de ces ſujets n'eſt aſſujéti à aucune entrave, leurs démarches ne ſont point contenues, le déſert s'ouvre devant eux; & ſi les tribus & les familles ne ſe diſperſent pas, c'est l'effet d'un contrat volontaire. La peuplade de l'Yemen plus douce, a ſouffert la pompe & la majeſté d'un monarque. Les villes de la Mecque & de Médine préſentent

sein de l'Asie, la forme ou plutôt la subs- Arabie.
ce d'une république ; mais leur liberté est
n différente de la structure délicate & ar-
cielle des républiques grecques & de la ré-
blique romaine, où chaque citoyen avait
part indivise des droits civils & politiques
la communauté.

L'administration des Arabes est encore plus
ple aujourd'hui ; la nation jouit de la li-
té, parce que chacun de ses enfans dé-
gne ceux qui se soumettent à la volonté
n maître ; ils portent dans leur cœur les
ères vertus du courage, de la patience &
la sobriété ; ils aiment si fort l'indépen-
ce, qu'ils ont acquis beaucoup d'empire sur
-mêmes, & ils redoutent si fort le déshon-
r, qu'ils ne craignent ni la fatigue, ni le
ger, ni la mort : leur démarche annonce
gravité & la fermeté de leur esprit ; ils par-
avec lenteur, d'une manière imposante
concise ; ils ne rient guère, & n'ont d'autre
e que celui de frapper leur barbe, respec-
le symbole de la virilité. Ils sont si remplis
leur importance, qu'ils abordent leur égaux
légèreté, & leurs supérieurs sans em-
ras.

L'étude des nations fait connoître les causes
les rendent amies ou ennemies, qui re-

Arabie.

tréciſſent ou étendent, qui adouciſſent ou griſſent le caractère ſocial. Les Arabes ſépa du reſte des hommes ſe ſont habitués à c fondre les idées d'étrangers & d'ennemis, la pauvreté de leur ſol a introduit une maxi de juriſprudence, qu'ils ont toujours crue toujours pratiquée. Ils diſent que dans le p tage de la terre, les autres branches de grande famille ont obtenu les climats ric & heureux, & que la poſtérité de l'infort Iſmaël a le droit de reprendre, par l'arti & la violence, la portion d'héritage dont l'a privé injuſtement. Selon la remarque Pline, les tribus d'Arabes ſont toutes adonn au vol & au commerce ; elles rançonnent pillent les caravanes qui traverſent le dé Si un bedouin apperçoit un voyageur ſolita il s'élance vers lui, & lui dit à haute vo « déshabille toi, ta tante (*ma femme*), » point de vêtement ». Si la ſoumiſſion prompte, il lui montre de la pitié ; mai le voyageur veut faire réſiſtance, ſon ſang expier le ſang qu'il s'efforce de verſer c cette querelle. Celui qui ſeul détrouſſe paſſans, ou qui a un petit nombre d'aſſoc eſt traité de voleur ; mais les exploits d bande nombreuſe prennent le caractère actions légitimes & honorables de la guer

a fureur d'un peuple, ainsi armé contre Arabie.
enre humain, s'est accrue par les vols,
meurtres & les vengeances de ses mœurs
estiques. Dans la vie privée, chaque
me, ou du moins chaque famille, est le
& le vengeur de sa propre cause. Cette
ptibilité de l'honneur qui calcule l'outrage
ôt que le tort, empoisonne les disputes de
pauvres arabes. L'honneur de leurs fem-
& celui de leurs *barbes*, se blessent ai-
nt; une action indécente, une parole de
is ne peut être expié que par le sang du
able, & telle est la patience de leur haine,
attendent des mois & des années en-
s l'occasion de se venger. Les barbares de
les siècles ont admis une amende, ou une
pensation pour le meurtre; mais en Arabie
arens du mort sont les maîtres d'accepter
tisfaction ou d'exercer de leurs mains le
de représailles. Leur profonde méchan-
refuse même la tête de l'assassin; elle
itue un innocent au coupable, & rejète
ine sur l'individu le meilleur & le plus
idérable de la race dont ils ont à se plain-
s'ils viennent à bout de le tuer, ils se
vent exposés à leur tour au danger des re-
illes. Les membres de l'une ou de l'autre
lle passent leurs jours à combiner des

Arabie.

projets de noirceur, ou au milieu des tra que leur inspire la haine de leur adversa & ce n'est quelquefois qu'au bout d'un de siècle qu'on solde ce compte de la vengea Cet esprit sanguinaire qui ne connoît n pitié, ni le pardon, s'est affoibli cepend par les maximes de l'honneur, qui exige d toutes les rencontres privées une sorte d'é lité d'âge & de force, de nombre & d'arn

On trouve dans les camps des Arabes c hospitalité que pratiquait Abraham, & chantait Homère. Les féroces bedouins, la reur du désert, embrassent sans examen & indécision l'étranger qui ose se confier à honneur & mettre le pied dans leurs ten On a pour lui des égards, & on le traite a calement; il partage la richesse ou la pauv de son hôte, & lorsqu'il s'est reposé, o remet sur son chemin, avec des actions graces, des bénédictions & peut-être des sens. Les Arabes montrent une cordialité core plus généreuse à leurs frères & à l amis qui se trouvent dans le besoin.

Avant Mahomet, les Arabes ainsi que Indiens adoraient le soleil, la lune & les é les : superstition qui a été celle des prem peuples, & qui est très-spécieuse : ces as éclatans que semblent déployer au ciel l'im

Arabie.

la divinisé, qui donnent au philosophe & vulgaire l'idée d'un espace sans bornes ; le aſtère d'éternité empreint sur ces globes, ne paraissent susceptibles ni de corruption de dépérissement ; la régularité de leur mar- qui semble annoncer un principe de rai- ou d'instinct ; leur influence réelle ou ima- aire, portent à croire que la terre & ses bitans sont l'objet de leurs soins particuliers. bylone cultiva l'astronomie avec tout le se- ırs de l'art, tel qu'on le connaissait alors ; is les Arabes qui firent des progrès dans te science, n'eurent d'autre secours qu'un l & une plaine unie. Dans leurs marches cturnes, ils prenoient les étoiles pour gui- s. Les Bedouins excités par la curiosité & la votion, avaient appris leurs noms, leurs positions & le lieu du ciel où elles se mon- ient chaque jour : l'expérience leur avait ontré à deviner en dix-huit parties le zodia- e de la lune, & à bénir les constellations, i accordaient des pluies à la soif du désert ; admettaient sans doute des puissances spi- uelles, puisqu'ils croyaient à la transmigra- on des ames & à la résurrection des corps : laissait mourir un chameau sur la tombe d'un abe, afin qu'il put servir son maître dans autre vie. On ignore quel fut en détail l'aveugle

mythologie de ces barbares. Chaque tri
Arabie. chaque famille, chaque guerrier indépen
créait & changeait les rites & l'objet de
culte ; mais dans tous les siècles, la nati
adopté, à quelques égards, les divinités
les & la religion de la Mecque.

L'antiquité de la *Caaba* remonte au-del
l'ère chrétienne. L'historien grec, Isidore
marqua dans sa description de la côte d
mer Rouge, qu'entre le pays des Tham
tes, & celui des Sabéens, on trouvait un t
ple fameux, dont les Arabes révèrent la
teté. L'enceinte de la Mecque jouissait
prérogatives du sanctuaire, & le dernier m
de chaque année, une longue suite de p
rins, qui apportaient leurs vœux & leurs
frandes dans la maison de Dieu, rempli
la ville & le temple. Ces cérémonies qu
serve aujourd'hui le fidèle musulman, fu
inventées & pratiquées par la superstition
idolâtres. Arrivés à une certaine distance
se dépouillaient de leurs vêtemens, ils
saient à pas précipités le tour de la Caaba
sept fois ils baisaient la pierre noire : ils v
taient & adoraient sept fois les montag
voisines ; ils jetaient à sept reprises des pie
dans la vallée de Mina ; &, pour achever
rites du pélerinage, alors, ainsi qu'à prése

immolait des moutons & des chameaux, & enterrait dans le terrein ſacré le pied & les gles de ces animaux. Les diverſes tribus uvèrent ou introduiſirent leur culte domeſue dans la Caaba. Trois cents idoles, qui préſentaient des hommes, des aigles, des s & des gaſelles, ornaient ou ſouillaient temple.

Arabie.

On a adopté par-tout les ſacrifices, du Ja- au Pérou ; &, pour exprimer ſa reconiſſance ou ſa crainte, le dévot a détruit ou nſumé, en l'honneur des dieux, les dons du l les plus chers & les plus précieux. On eſt venu juſqu'à croire que rien n'était auſſi opre que la vie d'un homme à écarter une lamité publique ; & le ſang humain a ſouillé autels de la Phénicie & de l'Égypte, de me & de Carthage. Cette abominable coume s'eſt long-tems maintenue parmi les Ara-s : un père qui immole ſon fils aux pieds s autels, préſente le dernier excès du faiſme. L'exemple des ſaints & des héros ſanctifié l'acte ou l'intention d'un dévouent ſi abominable. Le père de Mahomet fut ſſi dévoué à la mort par un vœu téméraire, on eut beaucoup de peine à faire accepter nt chameaux pour ſa rançon. Dans ces tems ignorance, les Arabes, comme les Juifs &

Arabie.

les Égyptiens, s'abstenaient de la viande porc; ils faisaient circoncir leurs enfans à l' de puberté; & ces coutumes, qui n'ont été improuvées ni ordonnées par le *coran*, se s transmises en silence à leur postérité & à le prosélytes. On a conjecturé avec raison q l'adroit législateur se conforma aux opiniâ préventions de ses compatriotes, sans prév cependant qu'un usage analogue au climat la Mecque deviendrait inutile ou incomm sur les rives du Danube ou du Volga.

On devrait s'attendre à voir la religion hométane conserver en Arabie, qui a été berceau, sa première simplicité, & la p parfaite unité dans ses dogmes; mais les ho mes ne pourront être jamais d'accord sur le opinions religieuses. Une ancienne tradit rapporte un mot de Mahomet, qui prou rait qu'il a senti l'impossibilité de l'union co tante de ses sectateurs. Il doit avoir prédit sa nouvelle religion serait divisée en 70 se différentes, comme l'était de son tems c des chrétiens.

Cette prédiction est accomplie en par quisqu'il se trouve aujourd'hui plusieurs se mahométanes en Arabie. Toutes ces dive sectes reconnaissent Mahomet pour leur p phète, & regardent le *coran* comme le c

D

de leurs lois cela, elles rétiques.

Les sunn tour de la pour les qu dent comm dédommage se bâtissent dessus de la visible, qui possession d tions, chaq de payer un depuis quel core aux Sc Mecque.

Les zéidit superstitieux adonnés au c miracles les ont en vénér excepté les les Arabes o la souverain lement des mufulmans, Les *béinsi* se

Tome

de leurs lois civiles & eccléſiaſtiques. Malgré cela, elles ſe traitent réciproquement d'hérétiques. Arabie.

Les ſunnites de la Mecque ne ſouffrent autour de la *kaba* que quatre maiſons de prière, pour les quatre de leurs ſectes, qu'ils regardent comme les ſeules orthodoxes. Pour ſe dédommager de cette privation, les *zéidites* ſe bâtiſſent dans l'air, immédiatement au-deſſus de la *kaba*, une maiſon de prière inviſible, qui, ſelon leur opinion, les met en poſſeſſion des lieux ſaints. Malgré ces prétentions, chaque pélerin de cette ſecte eſt obligé de payer une forte capitation au ſhérif, qui, depuis quelques années, fait payer cher encore aux Scythes la permiſſion de venir à la Mecque.

Les zéidites paraiſſent moins rigides et moins ſuperſtitieux que les ſunnites, qui ſont fort adonnés au culte des ſaints, & qui croyent aux miracles les plus ridicules. Toutes ces ſectes ont en vénération les deſcendans de Mahomet; excepté les *béinſi*, qui ſoutiennent que tous les Arabes ont un égal droit pour prétendre à la ſouveraineté; cette ſecte s'abſtient non-ſeulement des liqueurs fortes, comme les autres muſulmans, mais encore du tabac & du café. Les *béinſi* ſe piquent d'une grande auſtérité,

Arabie.

& de beaucoup de ſimplicité dans leur manière de vivre : les plus grands, même parmi eux, évitent un air de magnificence dans l'habillement, dans le logement, & dans les moſquées. Le prince adminiſtre lui-même la juſtice, & permet à tous ſes ſujets de s'aſſeoir en ſa préſence.

A *Maſkat*, on me raconta l'origine miraculeuſe de la ſecte de *Dsjedſal*, dans la province de Meeram : ſon premier auteur était un vieillard vénérable, que des coupeurs de bois avaient trouvé renfermé au milieu d'un arbre, tenant un livre à la main. Chaque ſecte fait, au reſte, des autres, de ces contes ridicules pour les dépriſer.

Il n'y a ni couvens ni moines, ni chez les *zéidites*, en Yemen, ni chez les *béinſi*, en Oman : les ſunnites, & principalement les Turcs, ont, comme on ſait, un grand nombre d'ordres religieux, dont les membres, connus ſous le nom de *derviches* & de *ſantons*, ſe diſtinguent les uns des autres par l'habillement & par les uſages. A Moka, on appèle *derviches*, des mendians qui chantent dans les rues, & quelques autres pauvres qui, pour une bagatelle, liſent ſur les tombeaux des paſſages de l'alcoran.

Les Turcs & les Perſans ont eu continuel-

lement entr'eux de cruelles guerres, que l'ambition de leurs ſouverains a trouvé le moyen de faire enviſager au peuple comme des guerres de religion. C'eſt la raiſon de la haine violente que ſe portent réciproquement les Scythes & les ſunnites. En Turquie & en Perſe, on permet aux chrétiens de bâtir des égliſes, & aux juifs d'avoir des ſynagogues; mais en Perſe, on ne ſouffre aucune moſquée des ſunnites; & les Turcs n'accordent pas non plus aux Scythes la permiſſion d'exercer leur culte, excepté le pélerinage au tombeau de leur prophète, aux environs de Bagdad; liberté qu'ils paient fort cher à la Porte ottomane. En Yemen, les ſunnites & les zéidites vivent bien enſemble; parce que ces derniers, plus tolérans, ſont la ſecte dominante. Arabie.

Les muſulmans en général ne ſont pas perſécuteurs à l'égard des autres religions, excepté dans le cas d'un commerce galant avec une mahométane; il s'agit alors de la vie, ſi le délinquant n'embraſſe pas la religion mahométane. Un chrétien riſquerait encore la vie, s'il était convaincu d'avoir proféré un blaſphême: dans ce cas, il eſt vrai, un muſulman ne ſerait pas plus épargné. Pendant mon ſéjour à Bagdad, un janiſſaire preſſait pour dettes un bourgeois, qui lui répondait

Arabie.

toujours d'un air dévot, qu'il devait se souvenir de Dieu & du prophète, & attendre le paiement sans se mettre en colère : le janissaire, impatienté, répliqua à la fin par un blasphême. Le bourgeois hypocrite appela des témoins ; & le janissaire, reconnu coupable, fut chassé de son corps le même jour, & pendu le lendemain.

Toutes les sectes musulmanes ne marquent pas également de l'aversion pour les images : en *Oman*, on souffre que les banians exposent publiquement leurs idoles dans les appartemens ; les sunnites paraissent même revenir à cet égard de leur prévention. Ceux des Indes ont des tableaux : j'en ai vu deux dans une maison de plaisance du sultan, près de Constantinople. Au Caire, j'ai trouvé, chez un savant homme, deux estampes, & un buste de plâtre.

Dans toute l'Arabie, on trouve des juifs, qui y sont beaucoup plus méprisés que les chrétiens. Autrefois ceux-ci étaient nombreux en Arabie ; aujourd'hui je ne connais dans ce pays aucune église chrétienne. Dans la province de *Lachsa*, il y a beaucoup de sabéens ; mais le christianisme de cette secte semble un composé informe de plusieurs religions.

Les banians des Indes s'établissent en gran

nombre dans les villes commerçantes. Il y a aussi de ces Indiens dans la Perse; mais les Turcs n'en souffrent point dans leurs provinces. Un mahométan, qui épouse une chrétienne ou une juive, ne l'oblige pas d'abandonner sa religion; mais cet homme n'épouserait pas une baniane, parce que cette secte indienne est censée ne pas connaître Dieu, puisqu'elle n'a aucun livre divin. Les mahométans des Indes paraissent encore plus tolérans que les Arabes; ils vivent en très-bonne intelligence avec les banians. Arabie.

Ce penchant vers une tolérance universelle préserve les Arabes de la fureur de faire des prosélytes: ils ne cherchent ni à séduire, ni à contraindre personne, excepté quelquefois leurs jeunes esclaves, pour embrasser le mahométisme; mais, si un prosélyte se présente volontairement, ils sont obligés de le recevoir, & même de pourvoir à sa subsistance.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer que les Indiens sont encore moins convertisseurs que les Arabes. Les *bramins*, les *rasboutes* & les *banians* ne reçoivent personne dans leur communion; ils en chassent, au contraire, tous les membres de mauvaise vie, & fournissent de cette manière des prosélytes aux chrétiens.

Arabie.

Le climat, le gouvernement & l'éducation, sont sans doute les agens qui forment & qui modifient le caractère national : le premier donne aux Arabes de la vivacité & un penchant à la paresse ; le second augmente ce penchant, & inspire la duplicité ; le troisième enfin produit cet extérieur grave & réfléchi, qui se communique aussi aux facultés de l'esprit.

Rien de plus différent que l'éducation des Arabes & celle des Européens. Les premiers tâchent de précipiter l'âge mûr, autant que les derniers paraissent vouloir l'éloigner : les Arabes n'ont jamais été enfans ; & beaucoup d'Européens le sont encore à 80 ans.

En Arabie, on laisse les garçons jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans, dans le *harem*, entre les mains des femmes, où ils s'amusent naturellement de puérilités, adaptées à leur âge & à leur société ; mais aussi-tôt qu'on les a tirés de ces lieux de frivolité, on les accoutume à penser & à parler avec gravité, à passer des jours entiers dans la compagnie de leur père, à moins qu'il ne soit en état de leur donner un précepteur. Comme la musique & la danse passent pour indécentes chez les Arabes, que les femmes sont exclues de toutes les assemblées, & que l'usage des boiſ-

ſons fortes eſt défendu, la jeuneſſe arabe n'a aucune idée des plaiſirs prétendus qui affectent tant, & qui prolongent la jeuneſſe européenne. Les jeunes Arabes, étant toujours ſous les yeux de gens d'un âge mûr, deviennent ſérieux même dès leur enfance.

Arabie.

Sous cet air grave & concentré, la nation cache cependant une grande vivacité, qui a ſes gradations ſuivant la différente nature des provinces. Les habitans de l'Yemen, vivant dans un climat heureux, & dans un pays agréable, ſont plus vifs que ceux de l'Hedſjas & de l'Arabie pétrée, dont l'imagination doit être amortie par la vue continuelle des déſerts & des rochers arides. J'ai vu, en Yemen, de jeunes arabes ſe réjouir en danſant & en ſautant, les armes à la main, au ſon de petits tambours. Les habitans du déſert montrent néanmoins plus de vivacité que les Turcs. Je n'ai jamais remarqué que les mélancoliques Égyptiens donnaſſent quelque ſigne d'une véritable joie, même dans les fêtes les plus brillantes.

Cette vivacité des Arabes fait qu'ils aiment la compagnie & les grandes aſſemblées, malgré leur extérieur ſérieux : ils fréquentent aſſidument les cafés publics, & les foires, ſi nombreuſes en Yemen, que chaque bon village

Arabie.

en a une par semaine. Si les villages sont trop éloignés, les habitans s'assemblent en rase campagne, les uns pour vendre ou pour acheter, les autres pour s'entretenir & pour jouir de ce spectacle. On peut juger, par ce goût pour la société, que cette nation est mieux civilisée qu'on ne le croit communément.

Un peuple vif & ardent, qui a les passions violentes, est porté naturellement à outrer le desir de venger les injures. Les Arabes ne paraissent pas querelleurs; mais, quand ils ont quelque dispute, ils font beaucoup de bruit, & se laissent appaiser facilement. Pour opérer souvent leur réconciliation, il ne faut qu'un homme de sang froid qui leur dise: pensez à Dieu & à son prophète.

Ces orientaux, en général, tâchent de maîtriser leur colère. Un batelier de *Maskat* vint se plaindre, avec emportement, au gouverneur de la ville, qu'un marchand ne voulait pas lui payer le fret de ses marchandises. Le gouverneur remit toujours à une autre fois d'écouter ses plaintes. A la fin, le batelier plaida de sang-froid sa cause, & le gouverneur lui rendit justice sur-le-champ, en lui disant: je ne vous ai pas écouté les précédentes fois, parce que vous étiez ivre de colère, qui est la plus dangereuse des ivresses.

Malgré ce ſang-froid dont on ſe pique dans Arabie.
rient, les Arabes ſont d'une ſenſibilité ex-
ème à tout ce qu'ils regardent comme une
ure. Si un homme crache à côté d'un autre,
lui-ci ne manquera pas de ſe venger de cette
ulte imaginaire. J'ai vu dans une caravane
'un homme, crachant par haſard, avait ſali
peu la barbe d'un arabe, qui ſe crut réel-
nent offenſé: le prétendu offenſeur eut de
peine à l'appaiſer, en lui demandant hum-
ement pardon de ſon étourderie involon-
re, & en lui baiſant la barbe en ſigne de
umiſſion.

Mais l'eſpèce d'hommes la plus irritable,
la nobleſſe des bedouins, qui, toute guer-
ère, paraît pouſſer plus loin encore les mê-
es préjugés que les conquérans ſauvages,
rtis du nord, ont répandus en Europe. L'hon-
ur bedouin eſt encore plus tendre que le
ôtre, & exige qu'on lui immole un plus grand
mbre de victimes. Si un ſcheik dit à un
tre ſcheik, d'un air ſérieux : ton bonnet eſt
le, ou ton turban eſt de travers; cette in-
re atroce ne peut être lavée que dans le
ng, non-ſeulement dans celui de l'offenſeur,
ais encore dans celui de tous mâles de la
mille.

On me raconta à *Basra*, une hiſtoire ar-

Arabie.

rivée aux environs de cette ville, qui p
donner une idée à quel excès cet esprit vi
dicatif porte cette nation : un homme d
tingué de la tribu de *Montefidsi*, avait do
sa fille à un arabe de *Korne*; peu de te
après les nôces, un scheik d'une tribu subo
donnée à celle de *Montefidsi*, lui demand
dans un café, d'un ton plaisant, s'il n'était p
le père de la jeune & belle femme d'un
qu'il nomma : le père croyant l'honneur
sa fille perdu, quitta sur-le-champ la comp
gnie pour aller la poignarder : revenu de ce
cruelle exécution, il ne trouva plus ce que
tionneur indiscret; ne respirant que la ve
geance, il le chercha par-tout, & ne pouva
le rencontrer, il tua, en attendant, quelqu
parens de son agresseur, sans épargner ni
domestiques ni ses bestiaux : ce dernier off
au gouverneur de Korne une grande somm
s'il voulait le délivrer de cet ennemi furieu
Le gouverneur fit venir l'offensé, tâcha de
forcer à une reconciliation par les menaces
les apprêts du supplice ; mais le vindicatif ara
méprisant la mort, ne voulut pas renonce
sa vengeance ; alors le gouverneur, pour épa
gner un homme si plein d'honneur, ménag
un accommodement, par lequel l'agresse
donna sa fille avec une bonne dot en maria

offenſé; mais jamais le beau-père n'oſa ſe ſenter devant les yeux de ſon gendre. Arabie.

La ſoif de la vengeance ſe montre encore s la manière différente dont on pourſuit le urtre chez les Arabes : dans la partie mon-euſe de l'Yemen, le tribunal ſuprême de a fait ordinairement le procès aux meur-rs ; mais, dans pluſieurs diſtricts de l'Ara-, les parens du défunt ont la liberté d'ac-ter une compoſition en argent, ou de ſe e livrer le meurtrier pour l'exécuter, ou in de pourſuivre leur vengeance contre la ille entière du meurtrier, dont ils tâchent tuer le chef ou le plus diſtingué, comme plus coupable pour n'avoir pas veillé ſur la duite de ceux qui ſont cenſés ſoumis à ſa ection : dans beaucoup d'endroits, il eſt ré-é honteux de recevoir de l'argent pour du g répandu, qui, ſuivant les lois de l'hon-r arabe, ne peut être vengé que par le g. Un arabe de diſtinction, qui nous viſi-t ſouvent à *Lokeya*, portoit toujours, outre poignard, une petite lance qu'il ne quittoit même en compagnie; il nous expliqua la ſon de cette ſingularité, en nous apprenant 'on avait tué un homme de ſa famille, dont ſe voyait obligé de venger la mort ſur un mme de la famille ennemie qui ſe trouvait

Arabie.

actuellement en ville, armé d'une lance fen
blable; il nous avoua que la crainte de re
contrer fon ennemi & de fe battre avec lui tro
blait fon fommeil.

On accufe les Arabes d'être vains, attach
aux préjugés de la naiffance, & trop occup
de leurs généalogies, puifqu'ils en tienne
même pour les chevaux; ce reproche
peut pas tomber fur la maffe de la nation, qu
ne connoiffant pas les noms de famille, ne s'e
barraffe guère d'enregiftrer des filiations.
plupart des gens d'une condition médioc
ignorent qui étoient leurs grands-pères, &
fauroient fouvent rien de ce qui concerne le
pères, fi la coutume ne vouloit pas que le
joignît à fon nom propre celui de fon père

Tous ces petits princes qui gouvernent fo
verainement l'Arabie, font fans doute tr
fiers de leur naiffance. Ils ont des prérog
tives que la tradition nationale reconnaît av
toujours appartenu à certaines familles :
qui peut ajouter à la haute opinion que
fcheiks bedouins ont de leur nobleffe, c'
qu'elle eft incommunicable, & ne peut pa
& n'a jamais pu être conférée par aucun fo
verain, pas même par les califes.

Parmi les grandes maifons de l'Arabie,
defcendans de Mahomet tiennent avec qu

ue juftice le
ait iffu d'u
devint un
r de marc
'il étoit un
bleffe de f
nt, par la v
tte famille
ntribué à l
nce fur des
ent plus an
On donne
Mahomet
fs ou *fejids*
és vers le n
s colonies or
ids. Dans q
diftingue p
ême arbore
l'Arabie, fi
erd, cepend
iftinctive d'u
endians en
os domeftiqu
it à redire.
Les fchéri
lus nobles
u'ils fe font

ue juſtice le premier rang. Ce chef de ſecte
ait iſſu d'une des familles les plus illuſtres Arabie.
devint un prince puiſſant. Son premier mé-
er de marchand de chameaux prouve déja
u'il étoit un ſcheik de la pure & véritable
obleſſe de ſa nation : on doit juger cepen-
ant, par la vénération ſingulière qu'on a pour
ette famille, que les opinions religieuſes ont
ontribué à lui faire accorder cette préémi-
ence ſur des maiſons ſouveraines, probable-
ent plus anciennes.

On donne différens titres à ces deſcendans
e Mahomet ; en Arabie on les appèle *ſche-
ifs* ou *ſejids*, dans les pays mahométans ſi-
ués vers le nord, *ſchérifs* ou *émirs*, & dans
s colonies orientales des Arabes, ſimplement
ejids. Dans quelques contrées, cette famille
e diſtingue par un turban verd : les vaiſſeaux
ême arborent un pavillon verd ſur les mers
'Arabie, ſi un ſéjide les équipe ; le turban
erd, cependant, n'eſt pas toujours la marque
iſtinctive d'un des deſcendans de Mahomet. Les
endians en portent quelquefois, & un de
os domeſtiques le prit auſſi ſans qu'on y trou-
ât à redire.

Les ſchérifs de l'*Hedsjas* paſſent pour les
lus nobles deſcendans de Mahomet, parce
qu'ils ſe ſont moins méſalliés que les autres.

Dans cette province, on les reſpecte à un po
Arabie. preſque incroyable : un ſchérif oſe s'expo
au milieu d'une mêlée, ſans craindre qu
lève la main contre lui, ou qu'on le tue
deſſein ; il eſt ſi bien à l'abri des voleurs, q
n'a pas beſoin de fermer ſa porte ; dans les a
tres provinces ottomanes, on n'a pas les mên
égards pour la famille du prophète.

Dans tous les pays mahométans, on rec
naît une quantité étonnante de ſchérifs. J
vu en *Yemen* des villages entiers peuplés u
quement de cette famille. On doit être ſ
pris, en effet, de cette multitude de g
d'un ſi haut rang, lorſqu'on ignore la n
nière dont ſe tranſmet ce titre : la polyg
mie multiplie naturellement les races, q
ſubdiviſées à l'infini, ſe perdent dans la n
ſère. Une coutume particulière augmente e
core plus la race des ſchérifs : c'eſt que
fils d'une femme de la famille de Mahom
eſt ſchérif auſſi, ainſi que toute ſa poſtérit

En Turquie, où ces ſchérifs ne ſont p
nombreux, ils jouiſſent de pluſieurs privi
ges ; entr'autres, de celui de dépendre da
chaque ville conſidérable, non du pacha, m
d'un homme de leur famille, qu'on a
pèle le *nakib*, ou le général des ſchéri
Le gouvernement ottoman paraît cependa

Arabie.

indre leur ambition & ne leur confie ja-
is le moindre emploi : on les appele à l'or-
aire émirs : titre vague, qui se donne à
gens de la plus haute qualité, & à des
ciers subalternes.

De tous les titres usités parmi la noblesse
be, le plus universel, comme le plus an-
n, est celui de scheik. La langue arabe,
illeurs si riche, paraît pauvre, en termes
pres à dénoter les distinctions des rangs.
scheik d'une ancienne famille ne troque-
pas son titre contre celui de sultan, que
nnent quelques petits princes dans les mon-
nes du pays d'*Hadramaut*.

Ce sont ces scheiks des familles illustres,
ncipalement parmi les bedouins, qui ont
plus grand intérêt à faire cas de leur gé-
alogie : il y en a dont les ancêtres, déja
nt le tems de Mahomet & des premiers
ifes, ont été princes souverains : outre ces
eiks & ces princes, il y a à la Mecque quel-
es familles qui ne sont pas moins intéressées
conserver leur généalogie avec toute l'exac-
ude possible, parce qu'elles y possèdent cer-
ns emplois héréditaires depuis le tems de
ahomet & de ses premiers successeurs. Ces
arges sont : 1°. celle de garde-clef de la

Arabie.

kaba ; 2°. celle de mufti ; 3°. celle d'un sch lettré attaché à la sainte mosquée.

Je n'ai pas entendu faire formellemen distinction entre les vrais arabes & ceux sont naturalisés : elle doit cependant avoir li puisque les bedouins sont si fiers de la pu de leurs races, qu'ils ne font aucun cas arabes des villes, comme d'un peuple a tardi par son mélange avec d'autres nati Les scheiks n'épouseraient pas les filles arabes des villes, si la pauvreté ne les o geaient pas quelquefois à une telle mésallia J'ai vu à Bagdad un schérif distingué du sert qui avait épousé, par un semblable tif, la fille du mufti de cette ville.

Les Arabes paraissent encore mettre d vanité dans les noms diffus ; mais cette gueur des noms & des titres vient de la cessité de distinguer les individus chez nation qui ne connaît pas les noms de fam ainsi un arabe, nommé *Ali*, prendra en le nom de son père, il y ajoutera celui de sa trie, & s'il est savant, celui de sa secte ; on ne pourra pas le confondre avec un aut ses compatriotes. Un homme illustre ne p jamais de son vivant ces noms longs, c posés d'épithètes fastueuses, dont les au le décorent après sa mort.

Les Arabes, qui habitent les villes, & surtout les ports de mer, ont perdu, par le commerce & par le mélange avec les étrangers, une partie du génie national. Les Bedouins, qui vivent sous des tentes en tribus séparées, conservent au contraire les mœurs & les usages qu'avaient eu leurs ancêtres dès les tems les plus reculés; ce sont les vrais Arabes qui montrent en tout des traits particuliers qui les distinguent des autres branches de leur nation. Arabie.

Dans plusieurs endroits de cette relation, on a dû remarquer la diversité des acceptions du titre de *scheik :* chez les Bedouins, il désigne un noble, qu'il soit de la première ou de la seconde classe. Cette noblesse est extrêmement nombreuse, & paraît presque constituer la nation, puisque le peuple reçoit uniquement l'impulsion de ses scheiks, qui sont par-tout & le mobile de tout.

Les scheiks & leurs sujets sont nés soldats & pasteurs dans les grandes tribus : ils élèvent beaucoup de chameaux pour les vendre à leurs voisins, ou pour les employer dans leurs guerres & au transport des marchandises. Les petites tribus ont des troupeaux de brebis. Dans les tribus qui s'adonnent à l'agriculture, les scheiks, au moins, vivent toujours sous

Arabie.

des tentes, & laiſſent le ſoin des terres à leurs ſujets qui habitent de miſérables huttes.

C'eſt la différente manière de ſubſiſter qui fait la grande diſtinction entre les tribus. Les vrais Arabes dédaignent la culture des terres, comme une occupation qui les dégraderait : ils n'entretiennent que des chameaux & des moutons, ou tout au plus des chevaux. Les tribus mêlées & moins pures vivent de leurs bufles, de leurs vaches, de leurs chevaux, & d'une culture médiocre de quelques terres. Ces dernières tribus paſſent pour une claſſe mitoyenne entre les vrais Arabes & les payſans : elles tranſportent leurs habitations d'un pays à l'autre, ſelon le beſoin qu'elles ont de champs & de pâturages ; de ſorte qu'on voit ſubitement un village, où, le jour auparavant, il n'exiſtait pas une ſeule cabane.

Les vrais Bedouins, vivant toujours au grand air, ont l'odorat très-fin : ils déteſtent les villes, où ils trouvent toujours des exhalaiſons qui affectent déſagréablement leur organe. Ils ne comprennent pas comment des gens, aimant la propreté, peuvent reſpirer un air auſſi impur. Des hommes dignes de foi m'ont aſſuré qu'un tel Bedouin, mené dans l'endroit où un chameau s'eſt égaré, peut ſuivre cet animal à la piſte, & le retrouver, ſans

se laisser confondre par les traces des autres chameaux qui ont passé par le même chemin. Ces Arabes, errans dans le désert, peuvent vivre cinq jours sans boire, & savent découvrir la profondeur où les eaux sont cachées, en examinant la nature du terroir & des plantes qu'il produit.

Arabie.

On accuse ce peuple d'aimer le brigandage; & cette accusation n'est pas sans fondement, quoiqu'elle puisse tomber également sur toutes les nations qui mènent une vie errante. Les scheiks sont toujours à cheval ou sur leurs dromadaires, pour voir leurs sujets, visiter leurs amis, ou aller à la chasse, en parcourant le désert, où l'horizon est aussi étendu que sur l'océan. Ils apperçoivent les voyageurs de loin: comme ces rencontres sont rares, ils s'en approchent naturellement, & sont tentés, quand ils se sentent les plus forts, de dépouiller les étrangers. On voyage d'ailleurs toujours en caravane dans ces déserts: un homme seul, ou une petite troupe frappe donc d'abord par la singularité de l'apparition, & présente à leurs yeux quelque chose de suspect. Par ces raisons, les Bedouins sont plus tentés encore d'attaquer ces nouveaux venus.

Il y a des voleurs en Arabie, comme dans tous les pays peu habités; mais les voleurs

Arabie. arabes ne ſont pas cruels, & ne tuent pas ceux qu'ils pillent, excepté quand les voyageurs, en ſe défendant, tuent un Bedouin, dont les autres vengent alors le ſang. Dans d'autres occaſions, ils ont de bons procédés, qui tiennent à leur hoſpitalité naturelle. J'ai appris à cet égard quelques anecdotes que je crois devoir rapporter.

Un mufti de Bagdad, revenant de la Mecque, fut pillé dans le *Nedsjed* : il fit un accord par écrit avec ſes voleurs, qui s'engagèrent à le livrer ſain & ſauf chez lui, pour une certaine ſomme payable à ſon retour à Bagdad. Ces Arabes le conduiſirent à la première tribu, qui le remit à une autre, de ſorte qu'il retourna en parfaite ſûreté, eſcorté de tribu en tribu.

Un Européen, qui fut pillé avec toute la caravane entre Alep & Baſra, avait gagné la peſte en chemin : les Arabes, le voyant trop faible pour ſuivre ſes compagnons, le prirent avec eux, le logèrent hors de leur camp, le ſoignèrent, & le menèrent, quand il fut guéri, à *Baſra*.

Le pillage des caravanes ne doit pas toujours être attribué à la paſſion des Arabes pour le brigandage : ces attaques ſont pour l'ordinaire des expéditions militaires contre des ennemis

qui fraudent les droits dus à la nation, ou qui protègent & conduiſent avec des troupes ces caravanes. Arabie.

Dans une de ces expéditions, faite il y a peu d'années contre le pacha de Damas, qui eſcortait la caravane de la Mecque, la tribu d'*Anæſe*, qui gagna la victoire, donna des preuves de ſon ignorance & de la ſimplicité de ſes mœurs. Ceux de cette tribu, qui prirent des marchandiſes précieuſes, n'en connurent pas la valeur, & les troquèrent contre des bagatelles. Un de ces Arabes, ayant eu pour ſa part une bourſe de perles, crut que c'était du riz, dont il avait entendu parler comme d'un bon mets : il les donna à ſa femme pour les cuire, laquelle, n'ayant pu parvenir à rendre tendres ces perles, les jeta comme inutiles.

Quoique la dignité de ſcheik ſoit héréditaire, elle n'eſt pas attachée au droit d'aîneſſe : les petits ſcheiks, qui compoſent la nobleſſe, éliſent le grand ſcheik dans la famille régnante, ſans avoir égard à la parenté avec le ſcheik précédent.

On ne paie rien, ou une légère contribution au grand ſcheik, qui doit regarder le reſte des nobles plutôt comme ſes égaux que comme ſes ſujets. Si ces nobles ne ſont pas contens de ſon gouvernement, ils le dépoſent,

Arabie.

ou vont avec leur bétail se joindre à une autre tribu. Ces émigrations, assez usitées, sont la cause de l'obscurité où sont tombées des tribus autrefois puissantes, & de l'accroissement de quelques petites tribus, qui jouent actuellement un grand rôle.

L'esclavage personnel est établi chez les Bedouins ; mais ils ne connaissent pas la servitude de la glèbe : un paysan, mécontent de son seigneur, est libre de le quitter, & de s'établir ailleurs.

Les Bedouins, qui vivent sous des tentes, n'ont jamais été subjugués par un conquérant ; mais ceux des Arabes, qui, par l'appas d'une vie plus aisée, se sont approchés des villes, & se sont établis dans des provinces fertiles, dépendent aujourd'hui d'une certaine manière des souverains de ces provinces.

Tels sont les Arabes répandus dans différentes parties de l'empire ottoman : quelques-uns paient des redevances pour des pâturages, ou pour des villages qu'ils possèdent ; d'autres ne viennent sur le bord de l'Euphrate que pendant une saison, & retournent en hiver au désert. Ces derniers ne se mettent dans aucune dépendance de la Porte.

Ni les uns ni les autres ne peuvent être regardés comme sujets des Turcs, dont ils se-

raient de dangereux voisins, si les pachas ne trouvaient pas le moyen de semer la division entre les tribus & dans les grandes familles, où il y a plusieurs prétendans à la dignité de scheik des scheiks. Arabie.

Cette politique des Turcs occasionne de fréquentes guerres entre les Bedouins ; mais elles ne sont ni longues ni sanglantes. Dès que les Turcs se mêlent de leurs querelles, toutes les tribus se réunissent pour repousser cet ennemi commun à la nation entière.

Chaque scheik se croit, & avec raison, absolu dans le territoire qu'il occupe : il exige par conséquent les mêmes droits sur les marchandises, & les mêmes péages que les autres souverains demandent des effets qui passent par leurs états. Les Européens se sont trompés, en croyant que les sommes payées aux grands scheiks par les voyageurs, étaient uniquement une rançon pour racheter le pillage.

Les Turcs, qui envoient des caravanes par le désert de la Mecque, se sont soumis à ces droits de passage. Ils paient annuellement une certaine somme aux tribus qui habitent près du chemin de la Mecque, pour les engager à entretenir les puits, à laisser passer les marchandises, & à escorter les caravanes.

Si les Bedouins pillent quelquefois ces ca-

Arabie.

ravanes, la conduite hautaine & perfide des officiers turcs en eſt toujours la première cauſe. Ces Turcs orgueilleux regardent tous les Arabes comme des rebelles, c'eſt-à-dire, ſelon la ſignification moderne de ce mot, comme des faibles qui ont l'inſolence de ne vouloir pas ſe laiſſer opprimer par le plus fort. Ils manquent, d'après ce beau raiſonnement, à leur paroles ; & les Arabes ſe vengent, en pillant les caravanes.

Le fameux Ali-Bey, conduiſant la caravane d'Égypte, ne paya pas tous les droits en allant à la Mecque, & promit de s'en acquiter à ſon retour ; mais il oublia ſa promeſſe. L'année ſuivante, les Arabes s'aſſemblèrent en plus grand nombre : ils obligèrent le conducteur de la caravane à payer pour lui & pour Ali-Bey. Les Turcs crièrent au brigandage. Les Arabes cependant n'avaient fait que ſe rendre juſtice à eux-mêmes.

La conduite d'*Abdalla*, pacha de Damas, qui, en 1756, commandait la caravane de Syrie, fut plus odieuſe encore. Lorſque les ſcheiks de la tribu de *Harb* vinrent à ſa rencontre, pour recevoir la ſomme ſtipulée par les traités pour le paſſage, il les invita amicalement ; mais, au lieu de les payer, il leur fit couper les têtes, qu'il envoya à Conſtan-

Arabie.

ople comme une preuve de sa victoire sur s Arabes rebelles. Ces Arabes, abattus par perte de leurs chefs, ne tentèrent rien cette née ni la suivante. Les caravanes allaient en omphe à la Mecque, & les Turcs vantaient valeur & la prudence d'*Abdalla*; mais la oisième année, les Arabes se vengèrent de tte perfidie: avec une armée de 80000 hommes, rassemblée de toutes les tribus, ils battent les Turcs, & pillèrent la caravane.

Parmi les tribus, il règne une certaine bordination: les petites, incapables de se dé ndre par leurs propres forces, se mettent us la protection d'une plus grande, qui la ouverne alors, comme elle est gouvernée elleême. Des tribus puissantes se sont formées cette manière, par la réunion de plusieurs tres.

La nation arabe est, au reste, beaucoup us nombreuse & plus répandue qu'on ne le oit ordinairement: elle occupe des contrées utrefois très-cultivées & très-peuplées, dont s anciens habitans ont disparu. On ne peut s assigner l'époque de ces établissemens des rabes; & l'on ignore s'ils ne sont pas antéeurs déja au règne des califes. Les anciens distinguaient pas toujours les nations. Les

Arabie.

rois de Palmyre, qu'on a cru juifs, étai[ent] apparemment aussi arabes.

Les tribus les plus anciennes & les plus pu[is]fantes de ce peuple, font celles qui ont [la] facilité de se retirer dans le désert quand [un] ennemi étranger les attaque. Ce font a[ussi] celles qui ont conservé le caractère natio[nal] dans sa plus grande pureté, & leur liberté s[ans] aucune dépendance. De ce nombre sont [les] suivantes.

Benikhaled, une des plus puissantes trib[us] de l'Arabie, par ses conquêtes, par ses [ri]chesses, & par le nombre de tribus qui s[ont] sous sa domination. Le scheik de cette tr[ibu] ne demeure pas toujours dans la ville [de] *Lachsa*, sa résidence, il vit souvent dans [le] désert, sous des tentes.

Benilam, grande tribu, entre *Korne* & *B[ag]dad*, sur les bords du Tygre: elle jouit [des] péages que doivent payer les marchand[ises] transportées entre *Basra* & *Bagdad*. Ces A[ra]bes pillent quelquefois les caravanes. Le [pa]cha de Bagdad envoie alors des troupes con[tre] eux, & parvient à les châtier, en fais[ant] couper la tête à leurs chefs.

Montefik est la tribu la plus puissante [du] nord du désert, tant par l'étendue de ses p[os]sessions, que par le grand nombre de tri[bus]

[redacted] Arabie.

lternes qui reconnaissent sa domination. e possède toute la contrée aux deux bords l'Euphrate. Pendant l'été, quand l'herbe désert est comme brûlée, le scheik régnant de à *Nabbr-el-Antar*, ville près de l'Euate; en hiver, il mène son bétail paître s le désert, & campe sous des tentes. Les pitans des villages, appliqués à l'agricule, & par cette raison méprisés des Beuins, paient un tribut.

Les Arabes de cette tribu dépouillent sout les voyageurs. Le pacha de *Bagdad* les ètie à l'ordinaire, & dépose quelquefois le heik régnant, en mettant à la place un autre nce de la même famille. Ces Arabes souffnt cette ombre de dépendance de la part Turcs, parce qu'ils craignent de perdre rs établissemens sur les bords fertiles de uphrate.

Toutes les autres tribus qui demeurent sur frontières du désert, sont de vrais Arabes, i élèvent des chameaux & des moutons, & i vivent sous des tentes. Il faut appliquer te assertion sur-tout aux tribus dominantes; r je crois qu'il y a parmi les petites tribus balternes quelques-unes qui, par le mélange l'agriculture avec la vie pastorale, ont rdu leur noblesse.

Arabie.

Les belles plaines de la Mésopotamie & l'Assyrie, autrefois si bien cultivées par peuple nombreux, & si bien arrosées par efforts surprenans d'une ancienne industr sont actuellement habitées, ou plutôt dév tées par des Arabes errans. Aussi long-te que ces fertiles provinces resteront sous gouvernement ou plutôt sous le despotis des Turcs, elles ne seront que des déserts la nature est étouffée par la négligence habitans barbares.

Les pachas, ne sachant quel parti tirer districts dépeuplés, & ne pouvant pas éloig les Arabes, permettent, sous une redeva annuelle, à ce peuple de cultiver les terres d'y faire paître leurs troupeaux. Ils voudraie par cette raison, regarder & traiter com leurs sujets tous les Arabes qui demeurent qui errent dans leurs gouvernemens; mais peuple, idolâtre de sa liberté, montre bien sa conduite qu'il ne se croit pas soumis au jo des Turcs. Les guerres fréquentes que les bus font au pacha de Bagdad, traitées de volte par les officiers ottomans, prouvent bi leur indépendance.

Une riche campagne invite ses habitans à culture. La contrée, coupée par un gra nombre de canaux entre le Tygre & l'E

ate, ne contient que des tribus cultiva-
es.

Arabie.

Dans le gouvernement de Bagdad, tous les
bes ne se sont pas appliqués à la culture
terres : au sud de cette ville, on trouve des
louins qui élèvent des chameaux. Toute la
trée entre *Bagdad* & *Mosul* est remplie de
hordes de Bedouins dont l'une, établie dans
chaine de montagnes près du Tygre, at-
ue souvent les troupes du pacha.

ay, grande & puissante tribu de Bedouins,
e *Merdin* & *Mosul*, est en possession, sous
petite redevance, de la grande & belle
ne de l'Assyrie. Sans la politique ordinaire
Turcs de semer la division parmi leurs voi-
, les pachas ne pourraient pas tenir tête à
e tribu ; mais le pacha de Bagdad envoie
ogh, ou la queue de cheval, tantôt à un
eik, tantôt à un autre ; ce qui excite une
lité continuelle entre les scheiks, & affai-
leurs forces. Cette queue de cheval n'est
un vain honneur ; elle donne la dignité de
, avec la possession de la plaine qui est
sée être à la disposition des Turcs.

Tous les voyageurs se plaignent des brigan-
es de ces Bedouins de l'Assyrie ; il semble
l'inquiétude & l'amour du pillage aug-
ntent chez ce peuple, à mesure qu'il s'é-

Arabie.

loigne du désert, sa patrie, & qu'il s'appro
des pays habités par des brigands, comme
les *Kourdes* & les *Turcomans*..

Les pachas de la Syrie ne sont pas m
occupés par les Arabes errans que les g
vernemens turcs sur les frontières de la Pe
Il importe aux villes d'Alep & de Damas
leurs caravanes, destinées pour Bagdad ou p
Basra, puissent passer en sûreté par le dés
sans les faire accompagner par une armée
pachas ne pourraient pas les garantir des
sultes & du pillage. Ils ont trouvé le mo
de procurer à leurs sujets la sûreté nécessa
en se servant d'une tribu arabe contre les au

A cet effet, le pacha donne le titre d'
au scheik le plus puissant du voisinage.
émir est obligé de conduire les caravanes
tenir en respect les autres Arabes, & de
payer les redevances à ceux qui en doiv
pour la permission de faire paître leur b
sur les terres du pacha. Pour le récompe
de ses services, & pour le rembourser de
fraix, on lui donne annuellement une cert
somme.

Lorsqu'on calcule d'un côté les modi
tributs que la Porte tire des Arabes, &
l'autre, les sommes immenses qu'elle dép
pour tenir dans la subordination ces peu

vagabons, on voit clairement que cette ombre d'autorité lui eſt viſiblement à charge; mais la vanité ottomane ſe contente de la chimère de poſſéder des états immenſes, dont le ſultan ne retire rien, & où l'on ne reſpecte point ſes ordres. Arabie.

La tribu d'*Anæſe* paſſe pour la plus grande tribu du déſert de l'Arabie. La caravane des pélerins turcs lui paie un droit conſidérable pour le paſſage; c'eſt auſſi cette tribu qui, ſi elle eſt mécontente, pille les caravanes; elle fait ſouvent la guerre au pacha de Damas.

Le nom de l'Arabie pétrée, uſité chez nos géographes, eſt aſſez vague; il paraît devoir déſigner ces contrées remplies de déſerts, & ſituées entre l'Égypte & la Syrie & l'Arabie proprement dite. Il ſerait difficile de déterminer les bornes exactes de ces pays peu peuplés & peu connus, où les habitans errent parmi les ſables & parmi les rochers, pour trouver quelque place iſolée, propre à fournir un peu de nourriture à leur bétail; les habitans, diſperſés dans ces déſerts ſans limites, ſont toujours des bedouins. Les moines européens, qui ſont aujourd'hui les ſeuls pélerins qui faſſent encore le voyage en Judée, peignent ces Arabes comme des diables incarnés, & font des plaintes tragiques de leur cruauté envers

Arabie.

les pauvres chrétiens : ces lamentations excitent la pitié superstitieuse des bonnes ames en Europe, & attirent de larges aumônes au couvent des Franciscains à Jérusalem ; ainsi, ces récits exagérés des souffrances des pélerins de la part de ces bedouins inhumains, ne finiront point, puisque les moines sont intéressés à les autoriser. Il est vrai que les Arabes des environs de Jérusalem ont une aversion décidée pour les moines ; ils sont d'ailleurs honnêtes : ils transportent de *Jafa* à Jérusalem des richesses considérables en argent & en marchandises, que les moines reçoivent continuellement d'Europe, sans toucher jamais à ce qu'on leur confie, & sans en détourner la moindre chose. Ils savent que le supérieur du couvent de Jérusalem paie la dépense des pélerins en chemin, & que ces pélerins sont de pauvres moines avec lesquels il n'y a rien à gagner ; malgré cela, ils ne peuvent s'empêcher d'attendre en chemin ces indigentes caravanes, non pas pour les piller, mais pour avoir le plaisir de rosser des moines.

Fin du Tome vingt-sixième.

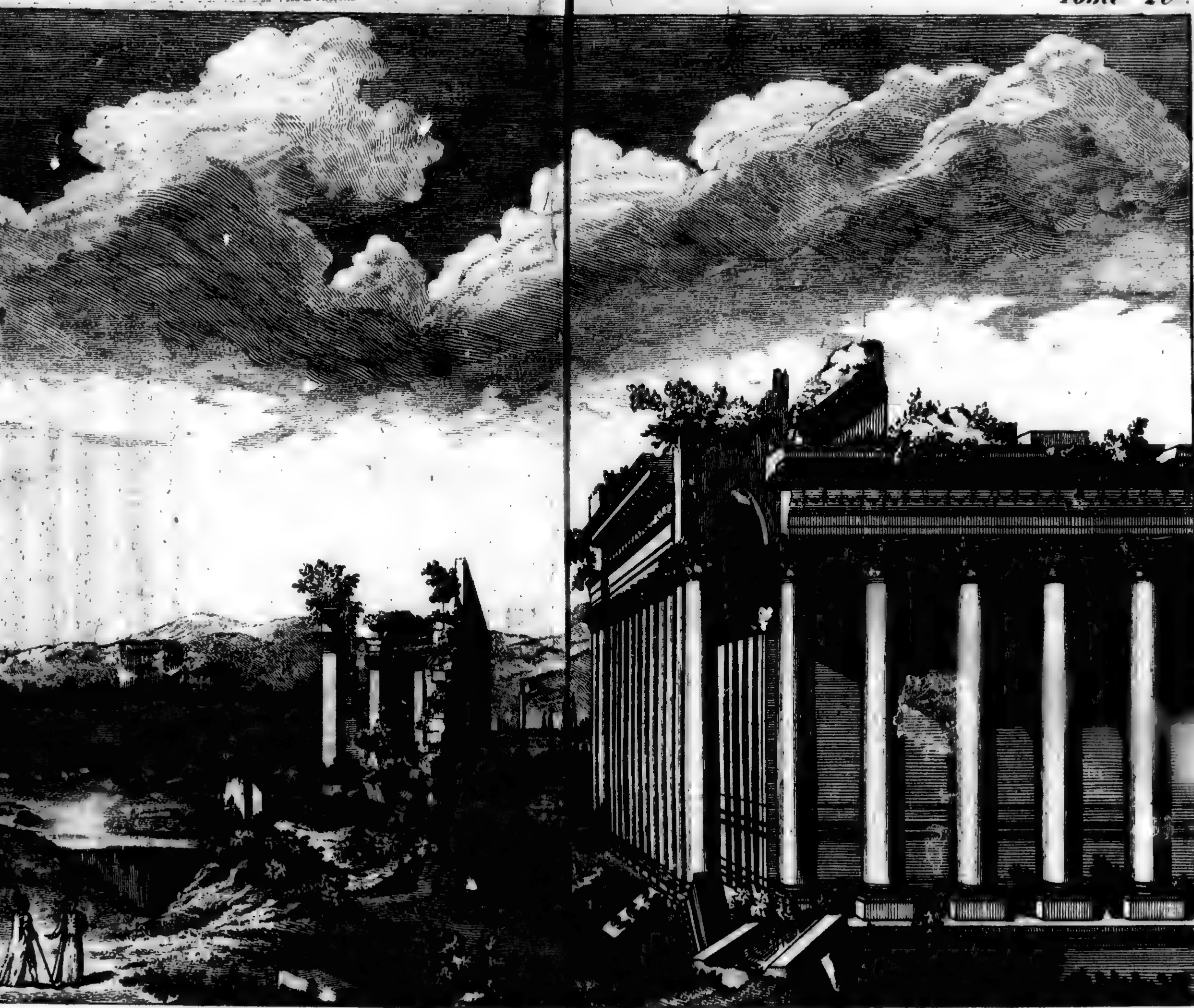
E

ns exci-
ames en
au cou-
nsi, ces
erins de
ne fini-
intéref-
Arabes
averfion
'ailleurs
rufalem
en mar-
ntinuel-
is à ce
la moin-
du cou-
s péle-
font de
rien à
s'empê-
tes ca-
is pour

Tome 26.



VUE DU TEMPLE DU SOLEI



E DU SOLEIL À PALMYRE

T

DES

CON

LIV

VO

CHAPIT
Pockok
graphiq
sique. --

CHAP. II
part de
pour Jo
salem. -
ville &

CHAP. II
d'Aire.
-- *Du*
Mont-C
Mer de

CHAP. IV
reut. --

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

VOYAGES D'ASIE.

Fin de la Table des Chapitres.

